SONNERAT

---

# VOYAGE AUK INDES

I

DS
506
.S7
1782

RARE BOOK COLLECTION

# VOYAGE
# AUX INDES ORIENTALES
*ET*
# A LA CHINE.

*TOME PREMIER.*

# VOYAGE
# AUX INDES ORIENTALES
*ET*
# A LA CHINE,

*Fait par ordre du Roi, depuis* 1774 *jusqu'en* 1781:

DANS lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins & des Madégaſſes; ſuivi d'Obſervations ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, les Iſles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de Recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle de ces Pays.

*Par M. SONNERAT, Commiſſaire de la Marine, Naturaliſte Penſionnaire du Roi, Correſpondant de ſon Cabinet & de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de celle de Lyon.*

## TOME PREMIER.

LIBRARY OF CONGRESS 1871 CITY OF WASHINGTON

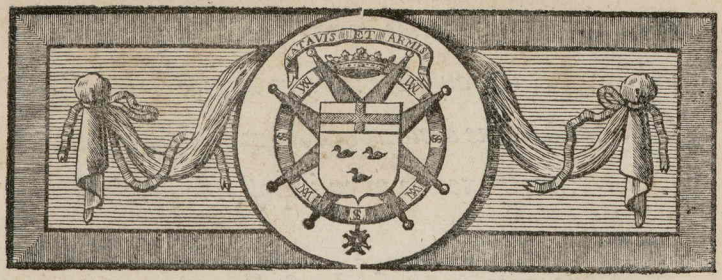
*A PARIS,*

Chez
- l'Auteur, rue Saint-André-des-Arts, vis-à-vis la rue de l'Éperon, maiſon de M. Méniſſier, Marchand d'étoffes de ſoies.
- FROULÉ, Libraire, pont Notre-Dame, vis-à-vis le quai de Gêvres.
- NYON, rue du Jardinet.
- BARROIS, le jeune, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXXII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*

DS506
.S7
1782
Rare Bk
Coll



*A MONSIEUR*

# LE COMTE D'ANGIVILLER,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, Meſtre-de-Camp de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Chevalier-Commandeur des Ordres Royaux, Militaires & Hoſpitaliers de Saint Lazare, de Jéruſalem, de Notre-Dame du Mont-Carmel; Intendant du Jardin Royal des Plantes; Penſionnaire-Vétéran de l'Académie Royale des Sciences; Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales; Grand-Voyer de la Ville de Verſailles.

*MONSIEUR,*

*LE principal but de mes recherches ſur un Peuple célébre, a été de juſtifier la protection que Vous m'avez*

*accordée dans tous les tems. Permettez-moi de les publier ſous vos auſpices : Votre amour pour les Arts & les Sciences me décideroit à Vous en faire hommage, ſi la reconnoiſſance ne m'en impoſoit le devoir.*

*Je ſuis avec un profond reſpect,*

*MONSIEUR,*

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
SONNERAT.

## *Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences.*

Du 23 Janvier 1782.

Meſſieurs DE FOUGEROUX & DE LA LANDE ayant rendu compte à l'Académie d'un Ouvrage intitulé : *Voyage aux Indes Orientales & à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis l'année* 1774 *juſqu'en* 1781, *par M.* SONNERAT, *Commiſſaire de la Marine & Correſpondant de l'Académie;* elle a jugé cet Ouvrage digne de ſon Approbation & d'être imprimé ſous ſon Privilege. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Paris, le 5 Février 1782.

LE MARQUIS DE CONDORCET,
*Secrétaire Perpét. de l'Acad. Roy. des Sciences.*

## *Extrait du Rapport fait par MM. de la Lande & de Fougeroux.*

L'ACADÉMIE nous a chargés de lui rendre compte d'un Ouvrage qui lui a été préſenté par M. Sonnerat, Commiſſaire de la Marine & Correſpondant de cette Académie, deſirant avoir ſon Approbation pour que cet Ouvrage ſoit imprimé ſous ſon Privilege.

M. Sonnerat, ayant des connoiſſances dans l'Hiſtoire Naturelle, le zèle & le goût des Obſervations, partit de Paris en 1768, & pour lors, diſciple de M. Commerſon, il parcourut avec lui, l'eſpace de trois ans, les Iſles de France & de Bourbon, Madagaſcar, &c. M. Sonnerat s'étant inſtruit ſous cet habile Obſervateur, fit enſuite les voyages de l'Inde, des Philippines, des Moluques & de la Nouvelle-Guinée: il revint en France en 1773, rapporta une collection conſidérable en différens genres d'Hiſtoire-Naturelle, qu'il dépoſa au Cabinet du Roi, & donna en même tems au Public l'Hiſtoire de ſes Voyages, dans

laquelle ſe trouve la deſcription d'arbres précieux des Indes, l'Arbre-à-pain, le Muſcadier, le Géroflier, &c. ainſi que celle de pluſieurs oiſeaux, parmi leſquels ſe trouvent quatre eſpéces nouvelles d'Oiſeaux de Paradis.

Il repartit pour l'Inde en 1774, étant chargé par le Gouvernement de continuer ſes Recherches dans les Pays qu'il alloit viſiter de nouveau. Il paſſa à Ceylan, de-là fut à la Côte de Malabar, ſéjourna à Mahé, &, après avoir parcouru les Gates, il remonta la Côte juſqu'à Surate & dans le Golphe de Cambaye : il paſſa enſuite à la Côte de Coromandel, où il ſéjourna ; puis ſucceſſivement à la Côte de l'Eſt, à la Preſqu'ile Malaye & en Chine.

Mais M. Sonnerat, jugeant qu'il pouvoit encore porter plus loin ſes Obſervations dans l'Inde, & ſuivre le travail qu'il y avoit commencé, repaſſa à la Côte de Coromandel, &, pendant deux ans, parcourut les Provinces du Carnate, du Tanjaour & du Maduré.

La guerre, peu de tems après, interrompit ſes Recherches. Se trouvant chargé de l'inſpection & du détail des Hôpitaux, des Magazins du Roi & du Port pendant le ſiége de Pondichéry, il fut obligé, après la Capitulation que firent les Français dans cette Place, de repaſſer en Europe : mais avant de rentrer dans ſa Patrie, M. Sonnerat ſéjourna quelque tems à l'Iſle de France, à Madagaſcar & au Cap de Bonne-Eſpérance.

M. Sonnerat parcouroit tous ces Pays en Obſervateur éclairé, & raſſembloit une collection des objets qui pouvoient lui rappeller & confirmer ſes Obſervations : il nous en rendoit ainſi les témoins & les juges. Auſſi a-t-il rapporté avec lui la collection la plus intéreſſante, parce qu'elle renferme quantité d'objets inconnus encore dans le regne animal & le regne végétal. Il vient de dépoſer au Cabinet du Roi plus de trois cents oiſeaux d'eſpéces différentes, cinquante quadrupédes,

une

une ſuite de papillons & d'inſectes, un herbier conſidérable, des poiſſons, des reptiles, & des échantillons de différens bois.

Avec de pareils matériaux, il ſeroit difficile, lorſqu'on ſait les décrire avec ordre & préciſion, de ne pas donner au Public un Ouvrage curieux & inſtructif, ſur-tout lorſqu'on peut y joindre, comme M. Sonnerat, des Obſervations ſur les Peuples chez leſquels on a voyagé, & avec leſquels on a vécu.

Entrons dans quelques détails, qui ne peuvent cependant donner qu'une légère idée de l'Ouvrage de M. Sonnerat.

Le premier volume comprend tout ce qui a rapport à la Preſqu'île de l'Inde, l'hiſtoire de ſes révolutions, ſa topographie, ſon commerce; les mœurs, les coutumes, les langues, les arts des Indiens, l'état où ils ont porté les ſciences, leur ſyſtême d'Aſtronomie, leur Mythologie & leur Religion.

M. Sonnerat traite dans le ſecond volume de l'état des ſciences & des arts chez les Chinois, des mœurs des Pégouins & de leur commerce avec les Nations européennes.

Il donne enſuite des Obſervations particulières ſur Madagaſcar, ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, ſur les Iſles de France & de Bourbon, des Maldives, de Ceylan, ſur Malacca, & ſur les Archipels des Philippines & des Moluques. Enfin, dans chacune de ces Contrées, il réunit toutes les Obſervations d'Hiſtoire Naturelle qui peuvent y avoir rapport; par exemple, les quadrupédes qui leur ſont particuliers, entre autres de celui appellé *Aye-aye*, animal ſingulier, & qui, par ſes caractères, doit former un genre nouveau.

Il décrit auſſi pluſieurs eſpéces d'oiſeaux, dont pluſieurs forment des genres nouveaux. Un entre autres paroît très-intéreſſant; c'eſt

celui que M. Sonnerat a trouvé dans les Gates, qu'il a préſenté à l'Académie, & décrit, avec tant de probabilité, comme la ſouche primitive du Coq & de la Poule.

L'Ouvrage eſt terminé par la deſcription de pluſieurs plantes, dont quelques-unes, quoique déja décrites, méritoient de nouvelles Obſervations pour les pouvoir bien caractériſer.

M. Sonnerat a ajouté à ſon Ouvrage beaucoup de Planches, pour rendre ſes deſcriptions plus intelligibles.

Comme cet Ouvrage ne peut que nous faire mieux connoître des Pays très-intéreſſans par eux-mêmes, & qu'il contribuera à enrichir nos connoiſſances dans différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle, nous penſons que l'Académie peut, en lui donnant ſon Approbation, permettre à l'Auteur de le faire imprimer ſous ſon Privilege.

*Signés* DE LA LANDE & FOUGEROUX DE BONDAROY.

*Je certifie cet Extrait conforme au Rapport de MM. les Commiſſaires & au jugement de l'Académie. A Paris, le 5 Février 1782.*

Signé *Le Marquis* DE CONDORCET.

# TABLE
## DES CHAPITRES
### Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER. *De l'Inde.*

*INTRODUCTION.* Page 1

CHAP. I. *Tableau des Révolutions arrivées dans l'Inde depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.* 8
CHAP. II. *De la Côte de Coromandel.* 22
CHAP. III. *De la Côte de Malabar.* 34
CHAP. IV. *De Surate.* 39
CHAP. V. *De la Division des Castes.* 43
CHAP. VI. *De l'Initiation des Indiens.* 64
CHAP. VII. *Mariage des Indiens.* 67
CHAP. VIII. *Des Funérailles.* 85
CHAP. IX. *Des Arts & Métiers des Indiens ; de quelques Machines simples & utiles, employées par ces Peuples.* 99
CHAP. X. *De la Médecine.* 110
CHAP. XI. *De l'Astronomie.* 122
CHAP. XII. *Des Langues & de l'Écriture des Indiens, & de celles des Tamouls en particulier.* 125
CHAP. XIII. *Apologues des Indiens.* 137
CHAP. XIV. *Des Monnoies.* 144

LIVRE SECOND. *INTRODUCTION A LA RELIGION DES INDIENS, OU ABRÉGÉ DE LEUR MYTHOLOGIE.* Page 149

LIVRE TROISIÉME. *DE LA RELIGION DES INDIENS.*

CHAP. I. *Des Dogmes des Indiens.* 191
CHAP. II. *Du Culte des Indiens.* 206
CHAP. III. *Des Livres ſacrés des Indiens.* 209
CHAP. IV. *Des Temples.* 217
CHAP. V. *Fêtes des Indiens.* 223
CHAP. VI. *Cérémonies praticulières des Indiens.* 249
CHAP. VII. *Des Religieux Indiens.* 255
CHAP. VIII. *Des pratiques de vertu, de la Métempſycoſe, du Paradis & de l'Enfer.* 264
CHAP. IX. *Du Gange.* 273
CHAP. X. *Syſtême des Indiens ſur la Création du Monde.* 278
CHAP. XI. *Syſtême des Indiens ſur la durée du Monde & ſes différens âges.* 291
CHAP. XII. *Diviſion des Siécles, des Années, des Mois & des Jours.* 300
CHAP. XIII. *Des jours heureux & malheureux.* 304
CHAP. XIV. *Symbole des Brames.* 314

Fin de la Table des Chapitres.

# AVANT-PROPOS.

Je n'avois pas l'intention de donner en ce moment cet Ouvrage, d'autres occupations indiſpenſables prenant la plus grande partie de mon tems. Obligé en outre par état de parcourir dans peu de nouveaux pays, je craignois de ne pouvoir y donner tous mes ſoins; mais le déſir de communiquer mes obſervations à mes Compatriotes m'a ſéduit, & s'ils peuvent en retirer quelque avantage, mon but ſera rempli, ayant voyagé moins pour ſatisfaire ma curioſité que pour m'inſtruire & me rendre utile.

Dans ce premier volume, je fais connoître un Peuple célèbre par ſa modération & ſon antiquité, & dans le ſecond, des Nations qui, par la ſituation des pays qu'elles habitent, ont des rapports néceſſaires avec le commerce & les établiſſemens des Français en Aſie.

On verra par l'hiſtoire de l'Inde que le deſpotiſme & l'oppreſſion aviliſſent bien-tôt les Peuples, énervent les États les plus floriſſans & dégradent le caractère de l'homme; les mœurs douces & ſimples des Indiens méritoient d'être reſpectées : mais plus un Peuple ſera heureux, plus ſes voiſins lui porteront envie, & la

cruauté, la tyrannie & l'ignorance écarteront toujours la vertu & le bonheur.

J'ai diviſé ce premier Volume en trois parties. La première comprend tout ce qui a rapport à la Preſqu'île de l'Inde, ſa topographie, ſon commerce, la diviſion des Indiens en Caſtes ou Tribus, les mœurs de ceux qui compoſent ces Tribus, leur initiation, les coutumes obſervées dans les Mariages & les Funérailles, les Arts, les Langues, les Monnoies de la côte de Coromandel, le goût de ſes habitans pour l'Apologue, dont je donne une idée, en traduiſant quelques piéces de ce genre.

La ſeconde Partie contient un précis de la Mythologie indienne, & ſon rapport avec celle des Égyptiens, des Grecs & des Romains.

Après avoir dépeint le caractère des Indiens, j'entre dans des détails ſur leur Religion, je fais voir comment la ſuperſtition a aſſujéti ſous la domination des Prêtres, des millions d'hommes qui paſſoient autrefois pour les plus ſages de la terre, & chez qui toutes les Nations venoient s'inſtruire ; cette troiſiéme Partie renferme la Religion ou la croyance des Indiens de la côte de Coromandel, le culte qu'ils rendent aux Dieux, le rapport de ce culte avec la Religion des Chinois, des Siamois & des Pégouins; les fêtes, les cérémonies, les pratiques ſuperſtitieuſes; leur opinion ſur la formation du Monde

& sur sa durée; la manière dont ils divisent le tems; ce qu'ils pensent de la Métempsycose, du Paradis & de l'Enfer; enfin l'histoire des Cénobites indiens, si révérés dans ces contrées qu'ils rempliſſent de leur superstition & de leur fanatisme.

Le Lecteur trouvera nécessairement plusieurs articles déja rapportés par différens Auteurs, ce qui sera un concours de preuves à cet égard. Je n'ai point cherché à embellir ce que j'ai vu & examiné; j'ajouterois même qu'un homme qui voyage depuis sa tendre jeunesse, ne doit pas prétendre aux agrémens du style; l'agréable ne sert que trop souvent à masquer le faux; & si cet Ouvrage n'a pas le brillant de quelques Écrits modernes, il aura du moins le mérite certain de la vérité.

VOYAGE

# VOYAGE
# AUX INDES ORIENTALES
## ET
# A LA CHINE.

## LIVRE PREMIER.
### *De l'Inde.*

### *INTRODUCTION.*

Tous les Peuples remontent à une origine vraie ou fabuleuse: mais celle des Indiens se perd dans la nuit des tems; & sur cette matière, ainsi que sur tant d'autres, on est réduit à de simples conjectures.

Les Anciens ont regardé les Indiens comme les premiers habitans de la terre. Quoiqu'on ne puisse pas démontrer la vérité de cette opinion, elle a du moins tous les caractères de vraisemblance propres à la faire admettre. On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfans de la Nature dûrent être l'objet de sa complaisance. Ce n'est pas dans les glaces du Nord, ni sur les sables brûlans de la Lybie, qu'elle leur choisit un berceau : le sol qui les vit naître, dut fournir abondamment & sans travail à leurs besoins ; & sans doute ils ne furent pas destinés à l'arroser de leurs sueurs.

L'Inde seule offre les traces de cette fécondité primitive : toutes les autres parties du globe paroissent autant de conquêtes faites sur la stérilité.

C'est donc aux Indiens qu'il faut accorder un droit d'aîneſſe, qu'ils pourroient encore justifier par le témoignage des Livres hébraïques, où il est dit que le Phison, le Tigre, le Gange & l'Euphrate avoient une source commune dans le Paradis terrestre.

Je sais que des Savans très-distingués, tels que MM. Linné & Bailly, ont placé le berceau de l'espéce humaine dans la Sibérie, d'où ils ont prétendu que, par des émigrations successives, elle s'étoit répandue sur le reste de la terre.

Parmi les différentes raisons dont ils appuient leur système, ils disent que c'est la seule contrée où le bled, le premier aliment des hommes civilisés, croisse naturellement.

Cette assertion seroit fondée, si le bled pouvoit être regardé comme une nourriture nécessaire à notre subsistance ; mais il est évident que, dans l'état de nature, on n'en a point fait usage, parce qu'il exige des préparations préliminaires, qu'on ne pouvoit pas lui donner. De nos jours même, la plus grande partie des hommes vit sans pain ; & le riz, qui fait la principale

nourriture des Peuples de l'Asie, paroît bien mieux convenir à l'espéce naissante. D'ailleurs, la Sibérie n'est pas le seul pays où le bled croisse sans culture; la Sicile offre le même phénomène.

La présence du nitre, d'où M. Bailly prétend tirer une preuve d'habitation, n'est pas plus concluante en sa faveur. Les montagnes de l'Inde & du Pégû, qui, par leur position, leur forme & les précipices qu'elles renferment, sont absolument inhabitales, en contiennent plus que des lieux agréablement situés & fertiles. La terre, en Europe, contient autant de nitre que celle de l'Asie, parce qu'il est naturel à cet élément : mais il ne se développe que par une vive & longue fermentation, que la chaleur facilite dans l'Inde, & que nos saisons froides ne permettent pas en Europe.

Sans entreprendre de résoudre cette question savante, il est toujours vrai qu'on trouve chez les Indiens les vestiges de l'antiquité la plus reculée, & que les premières étincelles de la raison dûrent briller dans ces climats, parce que les facultés intellectuelles ne se développent que dans le silence des besoins physiques. On sait, outre cela, que tous les Peuples vinrent y puiser les élémens de leurs connoissances, & que *Pythagore* quitta la Gréce pour étudier sous les *Brachmanes*, regardés alors comme les plus éclairés des hommes. Les Bacchus, les Sémiramis, les Séfostris, les Alexandres, & tant d'autres avant eux, n'auroient pas porté leurs armes dans l'Inde, s'ils n'y avoient été attirés par la célébrité de cette contrée. On ne vole pas à mille lieues de sa patrie, sacrifier deux cent mille hommes, pour s'emparer d'un pays inculte & sauvage. D'ailleurs, dans des tems bien antérieurs aux siecles de ces fameux Conquérans, toutes les Nations alloient déja chez les Indiens s'instruire & s'enrichir.

Avant que *Rama* (*a*) y apportât ſes dogmes (époque qui remonte à plus de 4800 ans), les Indiens étoient auſſi inſtruits qu'ils le ſont de nos jours : leurs fables, ainſi que leurs livres ſacrés, en fourniſſent la preuve. Si nous obſervons les pagodes de *Salcette* & d'*Yelloura*, les pétrifications de Trévicarré (*b*), nous remonterons à des tems très-éloignés ; & ſi nous conſultons les traditions indiennes, qui diſent que la mer baignoit autrefois les Gates (*c*), combien de ſiecles ne ſe ſeront-ils pas écoulés depuis ſa retraite ?

Les Indiens cependant prétendent que la montagne *Mérou*, ſituée dans le Nord, étoit la demeure des anciens *Pénitens;* ce qui (comme le dit M. Bailly) ſembleroit indiquer un Peuple venu du Nord pour ſe répandre dans l'Inde : mais à quelle époque eſt-il deſcendu des montagnes du Tibet ?

L'Inde dans ſa ſplendeur donna des religions & des loix à tous les autres Peuples ; l'Égypte & la Gréce lui dûrent à la fois leurs fables & leur ſageſſe.

On ſera ſans doute ſurpris de voir une Nation célébre dans l'antiquité, tomber enſuite dans l'ignorance & l'aviliſſement : mais pouvoit-elle l'éviter ? & ſon état actuel n'eſt-il pas une ſuite néceſſaire de ſa poſition ? Un pays riche, où tout ſemble contribuer aux deſirs de l'homme, ne tarde pas à devenir le théâtre ſanglant de la guerre. Tel a été le ſort de l'Inde. Ses annales ne pourroient qu'être infiniment intéreſſantes ; mais

---

(*a*) *Vichenou*, dans ſa ſixiéme *Incarnation*. Voy. Liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

(*b*) *Aldée* à ſept lieues à l'Oueſt de Pondichéry. Voy. Liv. I, Chap. 2, *de la Côte de Coromandel*.

(*c*) Montagnes très-hautes qui ſéparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent depuis le Cap Comorin juſqu'à Cachémire.

dans l'impossibilité de trouver les matériaux nécessaires à un pareil ouvrage, on est presque toujours réduit à conjecturer.

Cependant, pour donner à mes Lecteurs une idée juste d'un Peuple si digne d'être connu, j'ai recueilli fidélement les anecdotes éparses, propres à constater les révolutions qu'il a subies à diverses époques. Je me suis attaché principalement à faire connoître son culte, ses usages, ses coutumes actuelles & ses livres sacrés, parce qu'on a tout lieu de présumer qu'ils renferment son histoire allégorique.

Malgré tout cela, je sens combien il est difficile de donner une connoissance exacte & précise de son culte religieux. Il faudroit décrire les cérémonies & les opinions particulières de chaque Peuple qui habite la presqu'île en-deçà du Gange : encore ne feroit-on qu'un ouvrage imparfait, parce que dans la même ville, dans la même tribu, les gens soumis aux mêmes loix, aux mêmes usages, & célébrant les mêmes fêtes, ne s'accordent pas sur la préséance de leurs Dieux. Autant qu'il m'a été possible, j'ai tâché de rapprocher leurs idées, pour en former leur histoire.

Ce qu'ils ont de commun, c'est de reconnoître les mêmes Dieux principaux, & sous les mêmes noms, tels que *Brouma*, *Vichenou* & *Chiven* (*a*) ; d'avoir la même opinion sur l'ame, sur ses différentes transitions d'un corps dans un autre, & de regarder comme sacrés les mêmes livres qu'ils disent contenir tous les principes de leur religion.

Les erreurs de tous les Peuples sont occasionnées par l'oubli de leur langue naturelle. Lorsqu'elle est tombée en désuétude, les Glossateurs achevent de la rendre inintelligible. Dans les

(*a*) *Brouma* est le Dieu créateur ; *Vichenou*, le Dieu conservateur ; & *Chiven*, le Dieu destructeur. Voy. Liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

commentaires que les Brames de chaque pays ont faits des premiers livres sacrés, ils ont glissé les fables absurdes & ridicules qu'ils présumoient devoir être agréables à ceux auxquels ils les débitoient. De-là cette diversité d'opinions sur la naissance, les actions, la nomenclature de leurs Dieux, même des principaux; cette différence si grande de fêtes & de cérémonies; cette multitude infinie de Dieux inférieurs, de demi-Dieux & de Saints, qui, comme les animaux sacrés de l'Égypte, sont célébrés & adorés dans un endroit, tandis qu'ils sont méprisés ou méconnus dans un autre.

L'Indien sage n'est cependant pas idolâtre. Il ne fait aucun cas des histoires que débitent les Brames pour entretenir la foiblesse du peuple: il adore un Être suprême & infini, dont tout fait partie; & quand on lui demande comment il se le représente, il répond sans hésiter: « Il m'est aussi difficile de le » représenter, qu'à vous de figurer la voix qui sort de la bouche, » ou les sons que rend une cloche: nous les entendons; de » même tout m'annonce un Être suprême, sans que pour cela » je puisse le définir, ni le peindre sous une forme sensible ».

Si, dans mon ouvrage, je n'ai pu remonter à l'origine des Indiens, du moins ces recherches serviront-elles à constater les premiers progrès des arts & des sciences, de même que les différentes révolutions qu'ils ont essuyées: elles détermineront encore l'influence de ces Peuples anciens sur leurs voisins, & aideront à la décision d'un problême regardé comme insoluble, savoir, si les Chaldéens, les Égyptiens, &c. ont reçu leurs connoissances des Indiens, ou si ces derniers tiennent les leurs de ces différentes Nations.

Je dois de la reconnoissance à plusieurs personnes instruites, qui m'ont aidé dans cette entreprise, & m'ont communiqué les

recherches qu'elles avoient faites sur le Peuple chez lequel je voyageois. J'avoue avec plaisir que sans celles dont M. *Martin*, ancien Conseiller des Indes, a bien voulu me faire part, & le travail opiniâtre qu'il a suivi pendant mon séjour dans l'Inde, je n'aurois pu donner qu'un ouvrage très-imparfait sur la religion des Indiens. Le hasard ne m'a pas moins favorisé : j'avois la prétendue traduction de l'*Ezour-Vedam*, qu'on trouve à la Bibliotheque du Roi : je la fis lire à un Brame savant, mais fanatique ; & comme cet ouvrage ne rempliſſoit point l'idée qu'il vouloit me donner de sa religion, il se crut obligé de m'en dévoiler les mystères.

## CHAPITRE PREMIER.

*Tableau des Révolutions arrivées dans l'Inde, depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.*

L'Inde a subi le sort des grands États : un pays aussi vaste ne pouvoit rester long-tems sous la domination d'un seul homme ; les factions domestiques le divisèrent dans le principe, & les Nations européennes achevèrent de le démembrer : les canons, plutôt que la politique asiatique, ébranlèrent le trône du Mogol ; ils rendirent le Prince esclave de ses sujets rebelles & des Européens qui purent pénétrer dans la capitale de ses vastes États.

Depuis que l'Inde est connue des Européens, elle n'a cessé d'exciter leur insatiable cupidité ; vainqueurs & vaincus tour à tour, ils n'ont cherché qu'à s'y nuire mutuellement. Chaque nation a voulu se fixer d'une manière exclusive sur les bords du Gange. Les Portugais y réussirent les premiers ; mais bientôt ils en furent chassés par les Hollandais, qui s'emparèrent de leurs établissemens & s'élevèrent sur leurs ruines. Les Français prodiguèrent le sang & les richesses pour s'y établir solidement, & peut-être y seroient-ils parvenus, si les divisions qui s'élevèrent entre *Dupleix* & *La Bourdonnais* n'avoient ruiné leur commerce & détruit toutes leurs espérances. Les Anglais, leurs successeurs, firent regretter le joug moins tyrannique des autres Nations : sans paroître souverains, à l'ombre d'un phantôme qu'ils décoroient du titre de *Nabab*, ils

ils exercèrent le despotisme le plus dur, & commirent des concussions abominables. Cet excès de violence, joint aux fléaux de toute espéce qu'éprouvèrent les Indiens, changea leur pays en une vaste solitude, dont la moitié, cultivée jadis par des hommes libres, n'est plus habitée aujourd'hui que par des bêtes féroces.

Plus les Anglais ont fait de dépenses au Bengale & à la côte de Coromandel, plus ils se sont enrichis en multipliant les exactions en proportion de leurs avances. Quand ils exécutèrent à *Madras* tout ce qu'il étoit possible d'inventer pour fortifier cette ville, ils se contentèrent de montrer au Nabab la nécessité d'avoir une place qui les mît à même de le soutenir & de l'affermir sur son trône. Pour reconnoître ce prétendu service, il doubloit les impôts, & si les dépenses alloient à deux millions, il étoit obligé d'en payer quatre. Ce tyran subalterne causa la ruine de son gouvernement; mais il ne le fit pas impunément, car il devint lui-même la victime de ses injustices & l'esclave de la Nation qu'il avoit protégée.

Les Anglais pourroient retirer aujourd'hui des sommes immenses de l'Inde, s'ils avoient eu l'attention de mieux composer le Conseil suprême de *Calicuta* (*a*); mais le plus souvent les Chefs de ce Conseil ne parviennent à leurs places que par l'intrigue : la plupart ont passé dans les Colonies en qualité d'Employés, & se sont enrichis dans différens grades. Familiarisés avec les injustices, sans connoître les hommes, sans savoir ce qu'ils leur doivent, ils se chargent de les gouverner : par mille bassesses avouées de quatre ou cinq autres Employés

(*a*) Capitale des établissemens anglais dans le Bengale. Les Anglais prononcent & écrivent *Golgota*.

qui ſont décorés du nom de Conſeillers, ils dégradent l'honneur de la Nation qu'ils repréſentent.

Depuis la dernière guerre, l'Indoſtan eſſuyoit de continuelles révolutions. Les peuples du Nord s'étoient égorgés pour de nouveaux tyrans : ceux du Midi avoient été ſoulevés par quelques brigands ; ils avoient mis à prix la tête de leurs Souverains, & s'étoient emparés de leurs royaumes.

Dans la partie du Sud, *Ader-Ali-Kan* (*a*), après avoir pris le *Maïſſour*, avoit pouſſé ſes conquêtes juſqu'à la côte de Malabar, & s'étoit fait reconnoître Empereur : ſans les Marates qui s'oppoſèrent à ſes exploits, il auroit ſoumis l'Inde entière. Les Nations européennes même ne lui en impoſoient pas, puiſqu'il vint aux environs de *Goudelour* (*b*) mettre les Anglais à contribution, pendant que ſes troupes ravageoient toute la côte, & portoient le fer & le feu juſque ſous les murs de Madras (*c*).

Le Royaume de *Maduré* (*d*) éprouva auſſi toutes les horreurs de la guerre. *Kanſaeb*, Chef de la province, las de vivre ſous une domination tyrannique, ſecoua le joug, & ſe fit déclarer Roi. Le Nabab *Mahamet-Ali*, ſoutenu des Anglais, ayant envoyé, de concert avec eux, une puiſſante armée pour s'oppoſer à ſes entrepriſes, il fit une vigoureuſe défenſe : les Anglais furent repouſſés trois fois ; mais un des Officiers de Kanſaeb ayant livré une des portes de la ville, cet uſurpateur fut pris & remis à Mahamet-Ali par le Général anglais pour la ſomme

(*a*) Prince Maure, qu'on connoît auſſi ſous les noms d'*Endernek* & d'*Aider*.

(*b*) Comptoir anglais, à quatre lieues dans le Sud de Pondichéry.

(*c*) Capitale des établiſſemens anglais à la côte de Coromandel.

(*d*) Le royaume de Maduré s'étend depuis le Tanjaour juſqu'au Cap Comorin.

de cent mille *Roupies* (*a*). Le Nabab lui ayant demandé ce qu'il lui auroit fait s'il l'avoit pris : je t'aurois fait pendre, lui répondit-il, avec une noble fierté. Ces paroles furent l'arrêt de sa mort ; il expira sur un gibet, & ses conquêtes devenues la proie du vainqueur, furent réduites à la plus affreuse misère.

D'un autre côté, les Anglais se lièrent avec *Ragouba*, Prince Marate, & voulurent s'emparer du royaume de *Barodra*, que la mort du Roi venoit de laisser à un enfant de trois mois ; mais sa mère lui conserva la couronne par une action héroïque. Son armée commençoit à plier devant celle de Ragouba ; les dangers ne firent qu'augmenter son courage ; elle perça les rangs tenant son fils entre ses bras : c'est votre Roi, dit-elle à ses troupes, le seul qui doit vous donner des loix & qui vous tiendra compte un jour de ce que vous aurez fait pour lui. Par ce discours elle ranime ses soldats ; tout change de face ; l'armée ennemie est vaincue, & Ragouba est forcé de se retirer sous les murs de Surate, après avoir perdu quarante mille hommes (*b*).

Les Comptoirs hollandais souffrirent de ces différentes révolutions : ils eurent à soutenir une guerre ruineuse à Cochin (*c*) contre quelques Princes du pays & contre Ader-Ali-Kan. Pour conserver cette place, ils se virent obligés de faire venir des troupes de Ceylan & même de Batavia ; tandis que les Anglais,

---

(*a*) Monnoie d'argent, qui vaut 2 liv. 8 s. de France.

(*b*) Cette anecdote nous rappelle l'auguste Impératrice à qui les Français doivent tant de reconnoissance, & dont le souvenir leur sera toujours cher. On sait que dans une circonstance pareille, elle trouva les mêmes ressources dans sa tendresse maternelle.

(*c*) Capitale des Hollandais à la côte de Malabar.

sous le nom du Nabab, bloquoient leur capitale à la côte de Coromandel (*a*) & les resserroient étroitement.

Les établissemens français ne furent point à l'abri des troubles. Le Comte *Duprat*, Commandant de *Mahé* (*b*), s'empara de *Calicut* (*c*) à la demande du *Samorin*, qu'Ader-Ali-Kan alloit attaquer; mais ce Prince se vengea peu de tems après en donnant des secours au *Kolastri* (*d*), qui mit Mahé à contribution, parce que les Français soutenoient le Prince *Coringote-Nair* (*e*) qui refusoit de lui payer tribut.

A Surate, les Anglais poussèrent la témérité jusqu'à renverser eux-mêmes le mât du pavillon français; au Bengale, ils comblèrent les fossés que ceux-ci avoient creusés à *Chandernagor* (*f*) pour l'écoulement des eaux. Ils les obligèrent encore à rembarquer trente piéces de canon qui étoient dans la place pour les saluts, & ne leur laissèrent qu'une garde de cent Noirs pour la police du Comptoir.

Le *Tanjaour* (*g*) n'avoit pas éprouvé moins de vicissitudes.

---

(*a*) *Négapatnam*.

(*b*) Comptoir français à la côte de Malabar.

(*c*) Ville indienne, résidence des *Samorins*, ou Empereurs de la côte de Malabar. Les quatre Nations européennes qui commercent dans l'Inde, y ont chacune une Loge, devant laquelle elles arborent leur pavillon.

(*d*) Il est connu des Indiens sous le nom de Prince de *Chériquel*. Le nom de *Kolastri* signifie en langue du pays *Grand Patriarche*.

(*e*) Ce Prince gouverne souverainement un pays de trois à quatre lieues, qui touche aux limites de Mahé.

(*f*) Capitale des Français dans le Bengale.

(*g*) Royaume à quarante lieues dans le Sud-oueſt de Pondichéry. Le Tanjaour est sans contredit le jardin de l'Inde. Il est arrosé par plusieurs branches du *Colram*, qui prend sa source dans les Gates. Le Roi n'est point de Caste Brame, comme l'a cru M. Le Gentil; un Brame ne peut être Roi; il peut gouverner un État, mais il ne

Le Prince de ce royaume, seul héritier de la couronne Marate, avoit sagement préféré sa petite province, jusqu'alors heureuse & paisible, à un pays immense & désolé par des guerres continuelles. Dans les troubles de l'Indostan, sa capitale étoit la seule qu'on eût respectée; par cette raison elle étoit devenue le dépôt des richesses de cette vaste contrée: ces trésors accumulés réveillèrent la cupidité des Anglais; le Conseil de Madras voulut se les approprier. Les Anglais entreprirent la conquête du Tanjaour au nom du Nabab, firent le siége de la capitale, & profitant d'un jour de fête des Gentils, montèrent à l'assaut sans trouver de résistance. Ils pénétrèrent bientôt jusqu'au *Dorbar* (*a*), où ils trouvèrent le Prince avec ses femmes. Les richesses immenses dont ils s'emparèrent furent partagées entre les Employés de la Compagnie, chacun à raison de son grade; & le Nabab, la Compagnie & la Nation anglaise ne retirèrent aucun avantage de cette hostilité.

Le Lord *Pigot*, le même qui fit sauter Pondichéry, profita de cette circonstance pour rétablir une fortune considérable qu'il avoit dissipée à Londres. Il demanda instamment à retourner dans l'Inde pour rendre le Tanjaour à son premier maître, attaqué, vaincu & dépouillé contre le droit des gens. La Compagnie ne manqua pas de s'y opposer; mais les Royalistes l'emportèrent, & le Lord Pigot partit avec son ancien

---

peut commander à des militaires. Celui du Tanjaour est de race Marate. Les Mogols, qui ont donné des fers à presque tous les Peuples de l'Inde, n'avoient point pénétré dans le Tanjaour; & il y a fort peu de tems qu'*Ader-Ali-Kan* s'est emparé du Maduré, qui étoit gouverné par un Roi Gentil. Le *Kolastri*, il est vrai, quoique de Caste Brame, gouverne une partie de la côte de Malabar comme Grand Patriarche; mais il ne commande jamais les armées.

(*a*) Salle d'audience, où les Rois tiennent leur Conseil.

titre de Gouverneur de Madras. A ſon arrivée, il communiqua ſes ordres au Conſeil : cette aſſemblée formée de Marchands qui retiroient des ſommes prodigieuſes du Tanjaour, & dont la cupidité n'étoit pas encore ſatisfaite, ne voulut jamais conſentir à la reſtitution de ce royaume. Le Lord Pigot n'en remplit pas moins ſa miſſion. Il oſa traverſer Pondichéry, & ſe promener pendant un jour entier dans cette ville renaiſſante, dont il avoit fait un monceau de décombres & ruiné les habitans. Français! vous montrâtes dans cette occaſion que toute inimitié eſt éteinte dans vos cœurs après la publication de la paix; vous le reçûtes à bras ouverts, vous courûtes même au-devant de lui pour le voir paſſer & le connoître; vos maiſons, qu'il avoit fait abattre, n'étoient pas cependant encore relevées, & vous n'étiez pas ſortis de la misère où il vous avoit plongés.

Arrivé dans le Tanjaour, ſa fortune fut bientôt rétablie par les riches préſens qu'on lui fit. Il rendit le royaume à ſon maître légitime, ſe réſervant ſeulement la forteresſe, dans laquelle il mit une garniſon anglaiſe, ſous prétexte de la défendre.

La jalouſie du Conſeil de Madras éclata bien-tôt; il ne voulut pas ratifier les opérations du Lord, ce qui le diviſa en deux partis: celui du Lord fut le plus foible, & ſes ennemis ayant trouvé dans leurs archives, que le Gouverneur ne pouvoit rien entreprendre ſans l'approbation du Conſeil, le dépoſèrent, interdirent ſes partiſans, & nommèrent le ſieur *Straton* à ſa place. Ce même jour le Lord Pigot fut trahi par le Général *Stwart* & conduit au *Grand-Mont* (*a*), où l'on eut ſoin de le garder à vue.

(*a*) Montagne à quatre lieues dans l'Oueſt de Madras, au bas de laquelle la Compagnie & quantité d'habitans de cette ville ont des maiſons de plaiſance : on trouve

On ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit été trop loin. On reçut des ordres d'Europe qui rappelloient le Conseil & rétablissoient le Lord dans tous ses droits; mais il étoit mort empoisonné.

C'est à-peu-près dans le même tems, que M. *de Bellecombe* vint remplacer M. *Law de Lauriston* en qualité de Gouverneur général des établissemens français. Juste sans foiblesse, il fut bientôt considéré dans l'Inde; tous les Princes l'envoyèrent complimenter sur son arrivée, & Mahamet-Ali (*a*), l'ennemi de la Nation française, suivit leur exemple, & lui envoya en présent une somme assez considérable, qu'il refusa d'accepter, en lui répondant qu'un Officier français ne pouvoit être enrichi que par son maître.

Les premières années de son gouvernement furent paisibles. Resserrés dans des bornes très-étroites par les traités de la dernière guerre, les Français s'occupoient à relever les murs de Pondichéry. Les tristes décombres de cette ville, théâtre autrefois des victoires obtenues par les *Dumas* & les Dupleix, présentoient encore un spectacle affligeant.

Son commerce languissoit depuis la dissolution de la Compagnie. Les Négocians, au nombre de trois ou quatre, n'étoient pas assez riches pour charger les vaisseaux qui mouilloient à cette côte. Après y avoir pris quelques balles, les Armateurs se voyoient obligés d'aller mendier le fret entier de leurs bâtimens dans les Comptoirs voisins; ce qui facilitoit aux Anglais l'exportation des fortunes brillantes qu'ils y faisoient en très-peu de tems.

---

au sommet une église romaine, bâtie en l'honneur de S. Thomas, où l'on prétend qu'il a fait quelques miracles.

(*a*) Nabab de la province d'Arcate, de laquelle Pondichéry dépend.

Vainqueurs & maîtres de l'Indoſtan, les Anglais parurent d'abord ne s'occuper que du commerce; & pour cacher leurs projets d'invaſion & de conquête, ils ſemblèrent dédaigner la royauté : ſous ce voile artificieux ils dictoient des loix à toutes les Nations, commandoient aux Rois, les faiſoient trembler au moindre ſignal, & ſous le nom de Protecteurs, ils jettèrent dans l'eſclavage des Peuples que l'habitude rendit doux & timides. Seuls Négocians dans l'Inde, ils jouiſſoient paiſiblement d'un revenu de trois cents millions. Une partie ſervoit au paiement des troupes nombreuſes qu'ils étoient obligés d'entretenir dans leurs places, & l'autre enrichiſſoit les Employés.

Heureux dans toutes leurs entrepriſes, les Anglais n'avoient qu'à deſirer pour réuſſir; mais on doit convenir qu'ils ont eu plus de bonheur que de ſageſſe; car en portant un œil obſervateur ſur leur Conſeil dans l'Inde, on cherche en vain la machine qui fit mouvoir tant de reſſorts.

Les Hollandais & les Danois, paiſibles ſpectateurs des troubles de l'Inde, vexés de tems en tems par les Anglais, faiſoient tranquillement leur commerce. Concurrens trop foibles pour exciter la jalouſie anglaiſe, cette Nation leur permettoit d'acheter le rebut de toutes les manufactures.

Tout ſembloit préſager une paix durable, lorſque les Anglais, ſans déclarer la guerre aux Français, réſolurent de s'emparer de leurs établiſſemens & de les chaſſer entiérement de l'Inde. Ils leur prirent ſucceſſivement Chandernagor, Karikal, firent priſonniers les chefs des Loges de Mazulipatan, d'Yanaon, de Surate, & commencèrent les hoſtilités à Pondichéry en Juin 1778 (*a*).

(*a*) Quelque odieuſe que ſoit une telle conduite, on en ſera moins ſurpris ſi l'on examine quelle étoit la poſition des Anglais en Europe. On conviendra qu'il leur

Une

Une rupture & des hoſtilités auſſi précipitées jettèrent la conſternation dans le cœur des habitans. La place étoit ouverte de tous côtés à l'ennemi, dénuée de ſecours & privée d'argent; le ſouvenir des anciens malheurs, dont les traces exiſtoient encore, redoubloit la crainte de les voir renouveller. Pluſieurs des Indiens ſe rappellant l'inhumanité des Nations européennes, ſortirent de la ville avec leurs femmes & leurs enfans. D'autres, fondant leur eſpoir ſur la réputation dont jouiſſoit le Général Bellecombe, ſe contentèrent de faire paſſer leurs biens dans des pays neutres, réſolus d'attendre l'iſſue de ce ſiége.

Plus les difficultés ſont grandes, plus elles font briller l'homme qui leur oppoſe la prudence & le courage. M. de Bellecombe mit de la ſageſſe dans ſes démarches & de la célérité dans les travaux. La place fut ſuffiſamment pourvue de vivres: cinq mille ouvriers furent employés aux fortifications; en un mois les foſſés furent creuſés, les remparts élevés & les baſtions en état de défendre la ville. Une pluie extraordinaire inonda les campagnes, & jetta juſqu'à ſept à huit pieds d'eau dans les foſſés; les vaiſſeaux enfin qui ſe trouvèrent en rade furent armés pour faire face à l'eſcadre ennemie.

---

importoit d'en agir de la ſorte, pour ſe maintenir dans un pays qui leur procure des revenus immenſes. La guerre n'étoit point déclarée; mais on la leur annonçoit comme prochaine & inévitable, & ils étoient affoiblis par les troubles de la Nouvelle-Angleterre. Leurs agens dans l'Inde n'eſpéroient aucun ſecours d'Europe; ils ſavoient au contraire que les Français en recevroient de l'Iſle de France: le débarquement ne pouvoit s'en faire qu'à Pondichéry; il étoit de leur intérêt de s'emparer de cette place; ils ôtoient par-là preſque toute eſpérance aux Français de pouvoir s'établir dans l'Inde pendant cette guerre. Poſſeſſeurs de cette place, il falloit alors des forces conſidérables pour les repouſſer; & lorſqu'on a à exécuter un débarquement de troupes & de munitions, on trouve des obſtacles inattendus, qui font ſouvent échouer les projets les mieux combinés.

Le 8 Août, l'armée anglaise, composée de vingt-quatre mille hommes, & commandée par le Général *Munro*, vint sur *le Côteau* (*a*) à une lieue de Pondichéry. L'escadre, composée de cinq vaisseaux, parut en même tems par le travers de la rade. L'escadre française, d'égale force (*b*), mit à la voile le lendemain pour l'aller combattre. Elles se joignirent bien-tôt, & se trouvèrent en présence assez près de la rade pour engager le combat. On se canonna vivement pendant une heure : le Commodore fut si maltraité, qu'il se vit obligé de prendre la fuite. Le Commandant de la division française se seroit couvert de gloire, s'il n'eût pas borné son ambition à rester maître du champ de bataille ; car il auroit immanquablement pris son ennemi, s'il l'eût suivi dans sa retraite. Par cette action mémorable, la France se trouvoit dans le cas de disputer aux Anglais l'empire de l'Inde : mais se bornant à ce foible avantage, il se rapprocha de la rade pour mettre ses blessés à terre, & l'on chanta un *Te Deum* en actions de graces.

Pendant vingt-quatre heures, les Français eurent l'espérance de rentrer dans une partie de leurs anciennes possessions. Si l'escadre anglaise eût été défaite, le Général Munro eût été obligé de lever le siége ; les Français auroient mis mille hommes à terre,

---

(*a*) On appelle *le Côteau*, une petite chaîne de montagnes qui a une lieue de longueur, & au bas de laquelle les habitans de Pondichéry ont bâti des maisons de plaisance. Elle sert de renseignement aux vaisseaux qui viennent à la côte.

(*b*) *Le Brillant*, de 64 canons ; la frégate *la Pourvoyeuse*, de 40 canons ; la frégate *le Sartine*, de 24 canons ; *le Lauriston*, vaisseau particulier de 28 pièces de canon ; *le Brisson*, de 26 pièces de canon.

L'escadre anglaise étoit composée du *Ripon*, de 60 canons, commandé par le Commodore Vernon ; du *Coventry*, frégate de 28 pièces de canon ; du *Cormoran*, frégate de 14 pièces de canon ; du *Sixhorse* & du *Valentin*, vaisseaux de la Compagnie armés en guerre, de 28 pièces de canon.

qui, joints aux secours qu'on pouvoit recevoir de l'Isle de France & à ceux fournis par Ader-Ali-Kan & *Lale* (*a*), ne pouvoient manquer de produire une grande révolution.

Il étoit facile d'aller brûler les vaisseaux anglais dans la rade de Madras; mais après ce combat, qu'on prit pour une victoire, la Marine n'osa rien entreprendre. Paisible dans un tems où elle auroit dû être active, elle laissa passer dans la rade deux vaisseaux anglais, qui venoient à petites voiles prendre connoissance de Pondichéry, ne sachant point que les hostilités étoient commencées. Ils se rendirent à Madras, où ils débarquèrent leurs cargaisons, de même que les troupes qu'ils y portoient, & vinrent ensuite se joindre à l'escadre. Quand ils eurent *dépassé* Pondichéry, les deux frégates françaises leur donnèrent la chasse & les poursuivirent jusques par le travers de Sadras : mais la vue de l'escadre anglaise les força à la retraite. La frégate *le Sartine* se sépara ensuite par de mauvaises manœuvres de *la Pourvoyeuse*, & fut prise par une frégate ennemie.

L'escadre anglaise reparut le 20 du même mois devant Pondichéry. Les vaisseaux français mirent à la voile, & *serrèrent* le vent toute la journée pour la rejoindre : mais les courans les firent tomber dans le Nord. L'escadre ennemie étoit au vent : en laissant *arriver*, elle auroit pu livrer le combat de bonne heure; elle le refusa cependant, soit qu'elle craignît sur le soir les vents du large, qui commençoient à se déclarer, soit qu'elle ne voulût point exposer la prise du vaisseau français *l'Aimable Nanette*, qu'elle avoit faite à la pointe du jour à la vue de l'escadre française, ou qu'elle s'occupât à conserver les munitions qu'elle avoit à débarquer pour former le siége. Par une fatalité

(*a*) Chef d'un parti de quatre à cinq cents Français, qui sont à la solde de *Mirzamali*.

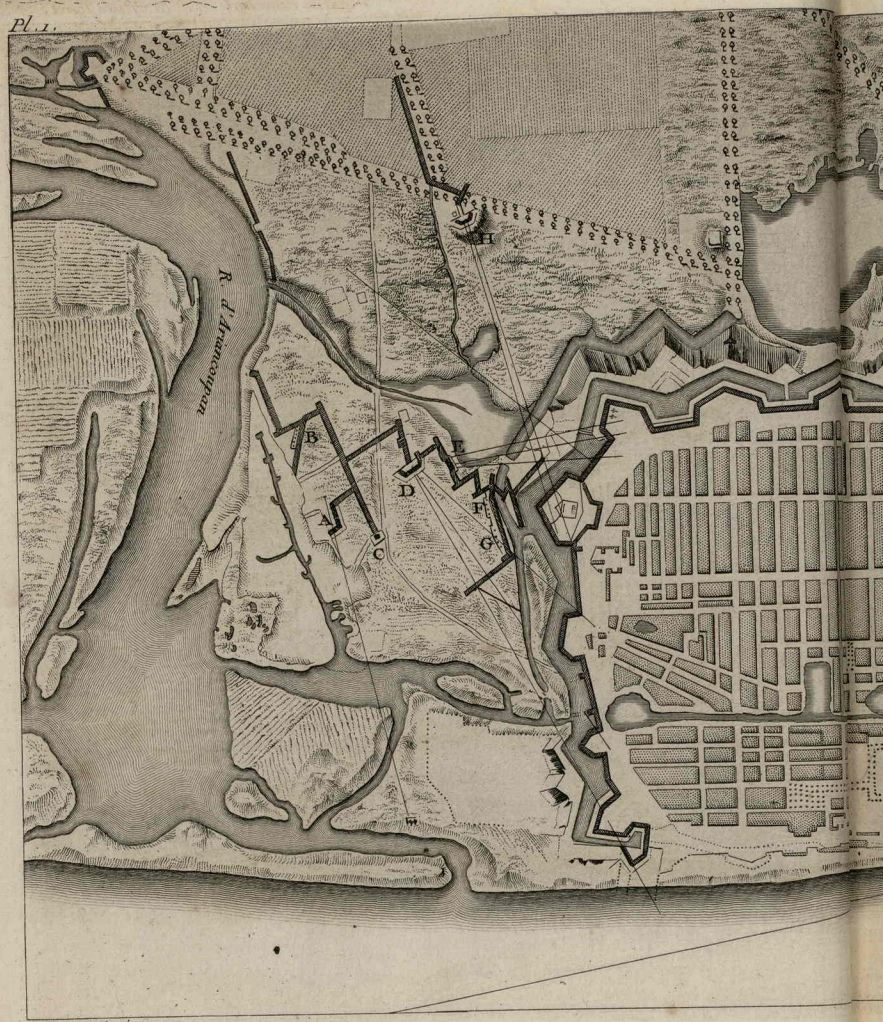
déplorable, le Commandant français abandonna la côte dans la nuit, & fit route pour l'Isle de France. L'escadre anglaise, maîtresse de la rade, vint mouiller & bloquer la place. Elle débarqua ses munitions, tandis que les troupes de terre formoient leurs batteries. Les Français se défendirent avec courage, & ils détruisoient le jour ce que les ennemis faisoient pendant la nuit. Malgré la foiblesse de la garnison, plusieurs sorties ordonnées à propos par le Général Bellecombe, firent perdre beaucoup de monde aux Anglais : on leur enleva des batteries, on encloua plusieurs canons & mortiers, & l'on ramena dans la place une piéce de fonte de six livres de balles.

*Planche I.* Le 25 Septembre, les ennemis se trouvèrent sur la crête des glacis, & commencèrent à battre en brêche, dans la partie du Sud, le bastion de l'Hôpital, & dans le Nord, le bastion Nord-oueſt.

Le 13 Octobre, ils saignèrent les fossés & se préparèrent à donner l'assaut. La brêche étoit praticable, ou plutôt toute la ville ne formoit qu'une brêche : la garnison, réduite à quatre cents hommes, ne pouvoit opposer qu'une foible résistance à une armée aussi considérable. Le Général Bellecombe comptoit encore sur les secours qui devoient arriver de l'Isle de France : il attendoit aussi le retour de l'escadre, ne pouvant croire qu'elle eût abandonné la côte ; mais il fut détrompé par une lettre du Capitaine de *la Pourvoyeuse*, qui, n'ayant pas voulu suivre le Commandant français, étoit resté à *Négapatnam*. N'ayant plus de munitions, se voyant abandonné de tous côtés, ce brave Général ne songea plus qu'à faire une belle capitulation pour sauver la fortune de ses concitoyens, & rendit Pondichéry le 18 Octobre.

Les Anglais n'en furent les maîtres qu'après avoir perdu

Pl. 1.



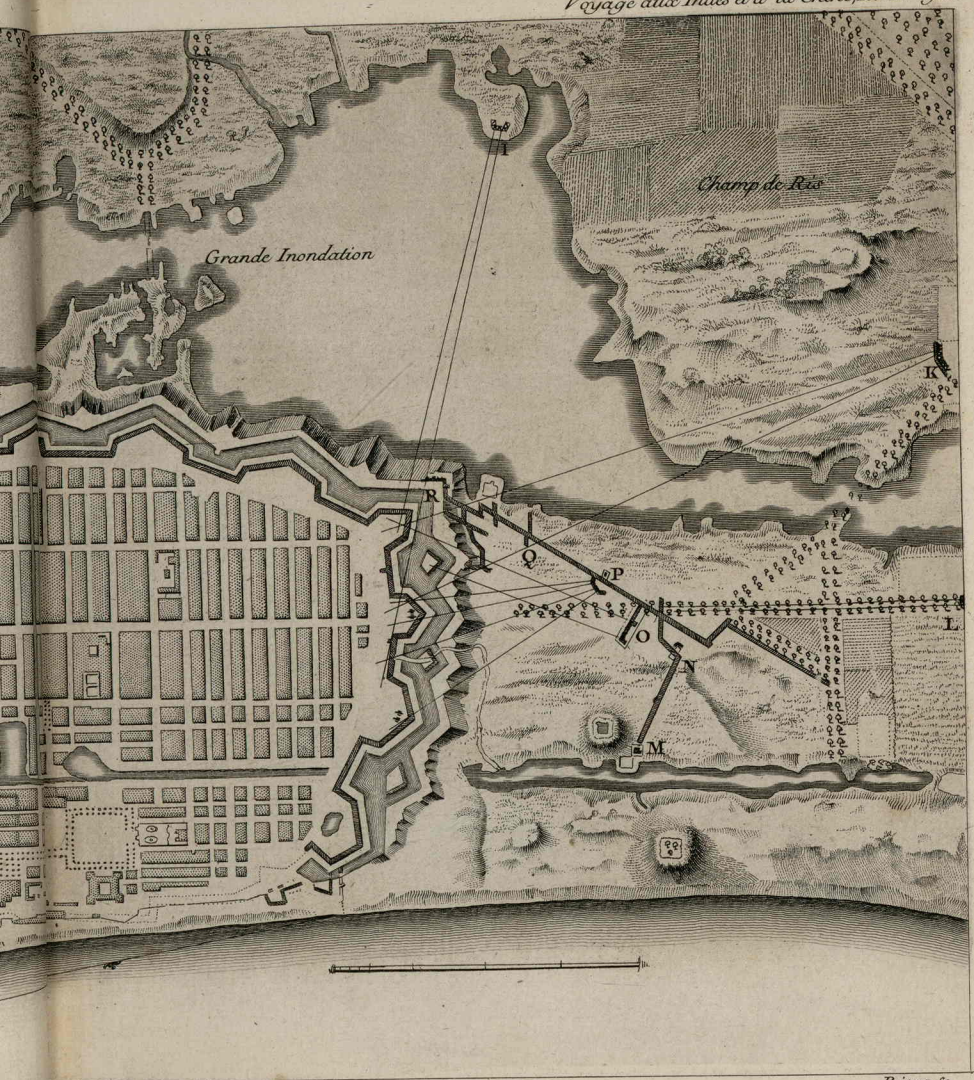

P. Sonnerat pinx.

PL DE

de

A. *Batterie de 10 Pieces de 24.*
B. *Batterie de 9 Mortiers.*
C. *Redoute avec un Obus et une Piece de 12.*
D. *Batterie de 8 Pieces de 24.*
E. *Batterie de 4 Pieces de 12.*
F. *Batterie de 7 Mortiers.*

G. *Batte 4*
H. *Batte 8*
I. *Batte Ri*
K. *Batte 8*
L. *Batte 4*
M. *Redo au*




Poisson Sc.

## PL[AN] DE PONDICHERY

*de ses Attaques.*

*Batter[ie] 4 Obus*
*Batter[ie] 8 Mortiers et de 6 Pieces a Ricochet.*
*Batter[ie] Ricochet de 4 Pieces de 12.*
*Batter[ie] 8 Pieces de 12.*
*Batter[ie] 4 Pieces de 24.*
*Redou[te] qui tiroit sur la Rade.*

N. *Batterie de 2 Pieces de 12.*
O. *Batterie de 9 Pieces de 12.*
P. *Batterie de 4 Pieces de 24.*
Q. *Batterie d'une Piece de 12.*
R. *Batterie de 8 Pieces de 24 pour battre les Flancs des Bastions Madras et S[t] Joseph.*

cinq mille hommes, dont quatre cents Européens & cinquante-quatre Officiers : leur dépense s'est montée à onze lacs de *Pagodes*, qui font à-peu-près dix millions de notre monnoie.

La défense de cette ville fait le plus grand honneur à M. de Bellecombe : il n'a jamais démenti le caractère d'un bon Officier, paroissant toujours sans inquiétude, se montrant souvent sur les bastions, encourageant les soldats, consolant & faisant soigner attentivement ceux qui étoient dans les hôpitaux. C'est par une conduite aussi sage & une vigilance toujours soutenue, qu'il a acquis & mérité sa réputation, & la reconnoissance des habitans de Pondichéry.

## CHAPITRE II.

### *De la Côte de Coromandel.*

CETTE côte, ainſi que celle de Malabar, a eſſuyé de grandes révolutions. Les Chefs les plus adroits y ont érigé des ſouverainetés, & les ont formées aux dépens de ceux qui l'étoient moins. C'eſt ainſi que nous avons vu, il n'y a pas long-tems, le Gouverneur français maître d'une partie de l'Indoſtan prendre le titre de Nabab & s'en faire rendre les honneurs.

Les principaux Comptoirs des Européens ſur cette côte, ſont, Pondichéry & Karikal aux Français; les Anglais poſſédent Madras & Goudelour; les Hollandais Négapatnam, Sadras, Paliacate; & les Danois Trinquebar. Il y a auſſi quelques *Aldées* conſidérables, telles que Naour & Portenove, qui appartiennent aux Princes du pays.

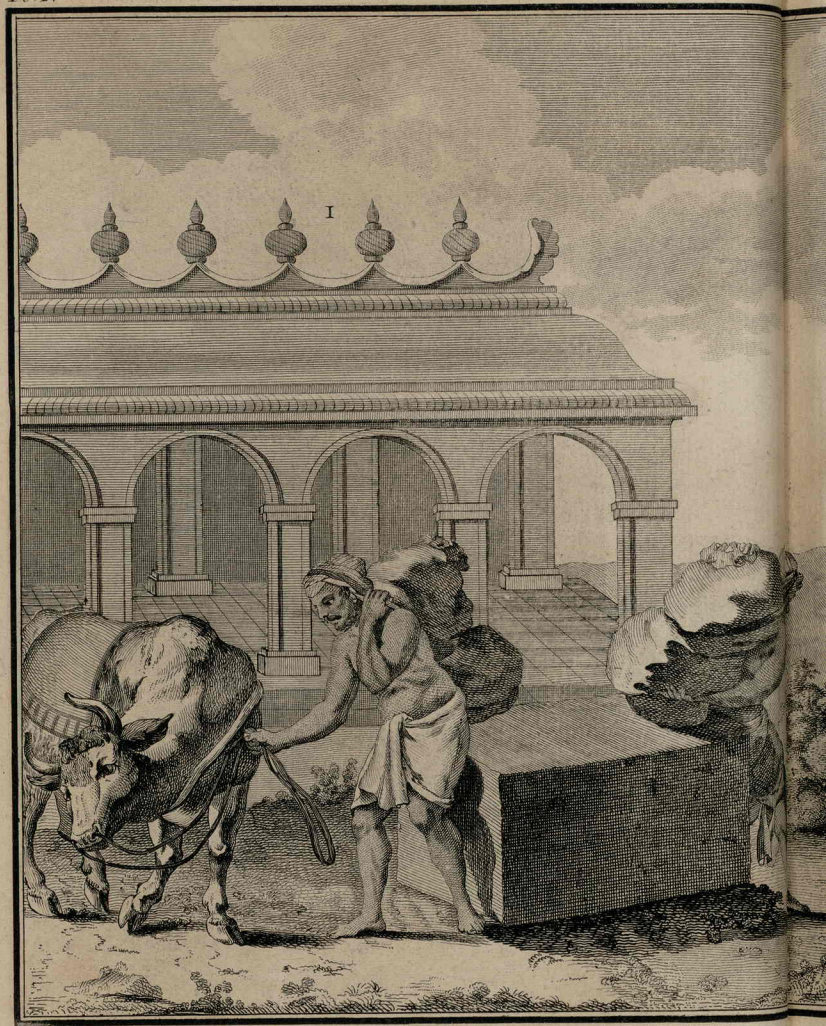
*Pondichéry*, la capitale des Français, le diſputoit autrefois aux plus belles villes de l'Inde; raſée entiérement par les Anglais, on l'a rétablie depuis avec plus de goût; des maiſons ſuperbes s'élevèrent ſur ſes ruines, les rues furent alignées & plantées d'arbres, un magnifique palais bâti pour le Gouverneur commandoit à une grande place d'armes entourée d'un double rang d'arbres; les fortifications n'étoient pas encore achevées quand les Anglais les démolirent.

*Karikal*, par ſa poſition, eſt ſuſceptible de devenir un chef-lieu. Les maiſons indiennes y ſont plus propres & mieux bâties que dans aucun autre endroit; des arbres plantés de chaque

côté des rues les couvrent de leur ombrage, & la ville est tirée au cordeau. Voisine du Tanjaour, elle pourroit devenir le grenier de l'Inde : plusieurs Aldées considérables en dépendent & lui paient tribut ; en un mot, cet établissement français, dont les limites s'étendent jusqu'à la rivière de Naour, est le seul qui couvre ses dépenses. La population en augmentera dans les suites, parce qu'il est très-sûr que les Négocians & les Banians de Naour se mettront de préférence à l'abri de nos forts, où ils jouiront de la liberté du commerce & de l'assurance de leur fortune. Il seroit facile de creuser un port dans la rivière & de conduire ses eaux jusqu'aux murs de la ville. Dans les Aldées voisines, on fabrique des toiles inférieures à celles du Nord, des mouchoirs, des guingans & de grosses chittes, que les Hollandais viennent enlever pour les porter à la côte de l'Est.

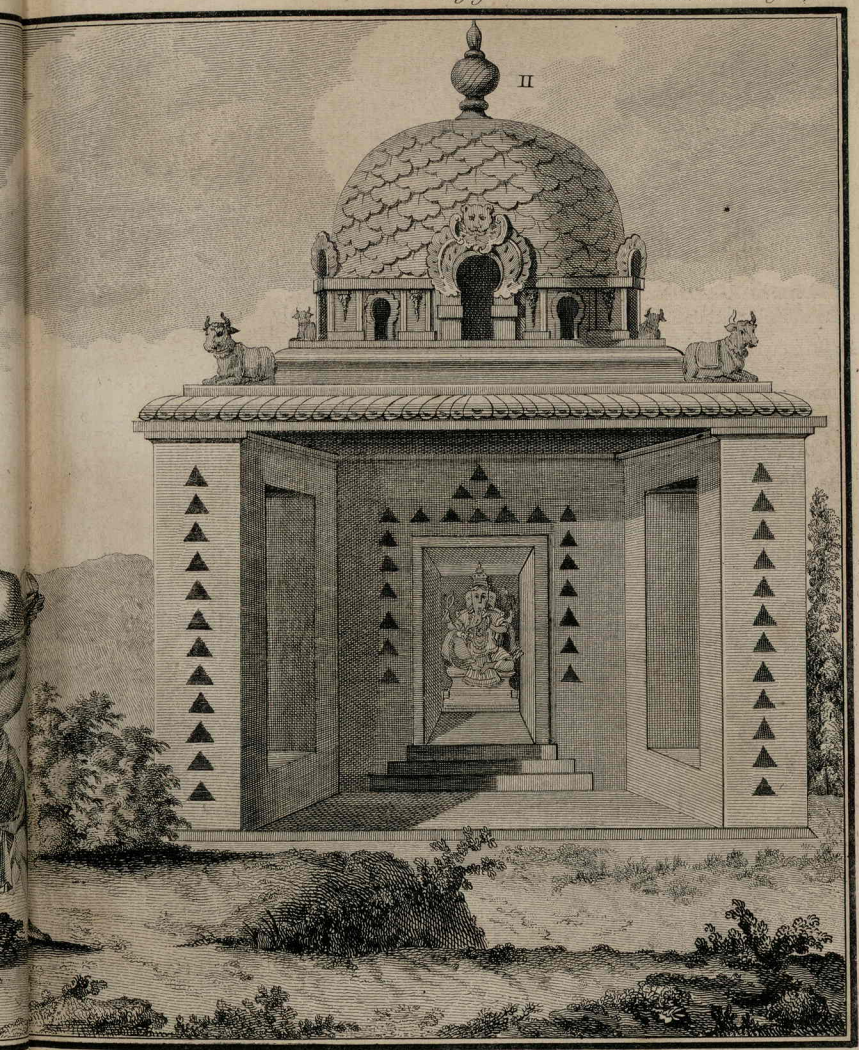
*Madras*, ou fort Saint-George, est très-bien fortifié ; ce n'est qu'avec des forces majeures qu'on pourroit venir à bout de s'en rendre maître. Il n'en est pas de même de *Goudelour :* cette place est hors d'état de soutenir une attaque ; ses portes ne sont défendues par aucun ouvrage ; ses murs bâtis en briques & sans fossés, offrent une vaste enceinte, où l'on ne voit que quelques bastions absolument dépourvus de canon.

*Négapatnam* est la capitale des Hollandais. Cette ville est fort grande : privée de fossés comme Goudelour, elle n'est entourée que d'un mauvais mur, les bords de la mer sont ouverts. La citadelle est dans le Sud ; quoique petite, elle paroît forte ; mais elle est trop près de la ville. Toutes les marchandises que la Compagnie fait fabriquer dans l'Inde, se rendent dans cette place ; c'est de-là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination. Elle est arrosée par une rivière très-agréable ;




P. Sonnerat Pinx.

I. CHAURIE




Pitsson Sc.

AURIE II. PAGOTIN

les chemins pour la commodité des voyageurs, qui y trouvent un abri contre les injures de l'air. Les Indiens regardent cette action comme très-agréable aux Dieux. Ces chauderies sont d'une construction gothique; dans la plupart on n'y emploie pas un morceau de bois : elles sont composées pour l'ordinaire d'un grand appartement, quelquefois divisé en deux, sans portes ni fenêtres; mais entiérement ouvert du côté du Sud, il règne tout autour une galerie voûtée; à côté de l'édifice, qui est toujours placé auprès d'un bois, on voit constamment un étang & un pagotin dédié à *Polléar*, afin que le voyageur puisse faire ses ablutions & ses prières avant de se mettre en route. Dans quelques-unes même on pousse l'hospitalité jusqu'à lui donner du *Cange* (*a*) pour se rafraîchir.

Dans les villages éloignés des villes européennes & du séjour des Nababs, le peuple conserve encore un reste de l'antique simplicité. Le Chef est regardé comme le père de tous; on n'est point obligé de lui faire la cour; il n'est distingué des autres, que parce qu'il termine les différends. Des terres communes, dont les revenus sont destinés aux dépenses de l'Aldée, fournissent au paiement des ouvriers publics, de même qu'à l'entretien des pauvres & des comédiens qui passent. Le laboureur qui a brisé sa charrue, n'a qu'à fournir les matériaux nécessaires, & le forgeron la raccommode sans qu'il lui en coûte rien. Quand le Roi de France se chargea de l'administration de l'Inde, l'Intendant de Pondichéry voulut abolir cet usage pour que la ferme des terres montât plus haut; mais il n'en put jamais venir à bout.

---

(*a*) Eau de riz.

Les vents du Nord commencent à souffler à la côte de Coromandel dans le mois de Septembre ; le mois d'Octobre est ordinairement pluvieux : celui de Décembre ramène les vents de Nord-est, dont la violence enfle la mer, & rend la barre très-mauvaise. Ceux de Sud commencent à reparoître au mois d'Avril; enfin ceux de terre règnent dans les mois de Mai & de Juin, & sont toujours chargés de *grains* & d'orages qui viennent des Gates. Sur le soir, la brise du large rafraîchit l'atmosphère : par un effet singulier, l'eau est aussi froide que la glace pendant les vents de terre, qui sont d'une chaleur insupportable, tandis qu'elle est presque tiéde quand la fraîcheur du large se fait sentir.

La chaîne de montagnes qui passe par *Gingi*, de même que les pétrifications qu'on y trouve, attestent que cette partie du globe a essuyé de grandes révolutions. Celles de Trévicarré, Aldée à sept lieues de Pondichéry, ne méritent pas moins l'attention de l'Observateur : les montagnes ne sont pas absolument hautes, & sont formées d'un mélange de quartz de feld-spath décomposé, & de matières ferrugineuses. Les eaux ont creusé plusieurs grottes très-profondes dans le bas. Les Indiens en ont facilité la formation en pratiquant des colonnes d'espace en espace ; elles leurs servent aujourd'hui de Pagodes. Il est bien singulier qu'on trouve des arbres très-gros, pétrifiés à l'air libre sur ces montagnes arides, où jamais un brin d'herbe n'a pu prendre racine, tant elles sont dépourvues de terre. La plupart de ces arbres sont venus en travers le long des ravines ; ce mélange décomposé de quartz & de feld-spath, accumulé sur les deux extrémités, s'est durci au point de ne plus former qu'une même masse de pierre avec les bouts de l'arbre ; le milieu, suspendu en l'air, sert de pont pour tra-

verſer les ravines. Ce phénomène ſemble annoncer que la terre couvroit autrefois ces montagnes & les vivifioit par la végétation. Un bouleverſement terrible les dépouilla de cette parure, & ne reſpecta que les rochers arides qui s'opposèrent à ſes efforts. Devenues ſtériles par cette cataſtrophe, elles ne ſe ſont plus couronnées de verdure; les arbres qui les décoroient, privés de l'élément qui leur donnoit la vie, ſe deſſéchèrent: mais la nature les a conſervés pour nous offrir des monumens de cette grande époque.

Les montagnes de Gingi ne ſont pas moins remarquables: elles ſont compoſées d'une chaîne de gros rochers détachés, preſque ronds & poſés les uns ſur les autres; ils ſemblent avoir été arrangés par la main des hommes; l'herbe & quelques petits arbriſſeaux n'y croiſſent que dans des trous où le vent a dépoſé de la terre. Ces montagnes ſont encore renommées par les forts qui les commandent: il n'y a pas long-tems qu'ils appartenoient à la France; mais elle fut forcée de les abandonner dans la dernière guerre.

Les habitans de la côte de Coromandel ſont appellés *Tamouls*; les Européens les nomment improprement *Malabars*: ils ſont noirs, aſſez grands & bien faits, mais mous, lâches & efféminés; les Mogols les tiennent aſſujétis avec une facilité qui prouve leur peu de courage.

L'humeur de ces Peuples eſt portée à la joie & à la gaieté: ils aiment les jeux, la danſe, les ſpectacles & la muſique. Il n'eſt point de Nation plus ſobre; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage & quelques fruits; voilà ſa nourriture ordinaire. Les Tamouls ne font que deux repas par jour; ce qu'on peut appeller leur déjeûné, n'eſt autre choſe que de l'eau de riz ou du riz fort clair, gardé de la veille. Il y a

cependant des Castes qui mangent du poisson & du mouton ; mais elles n'en font pas leur nourriture habituelle ; ce n'est que dans les festins qu'ils s'écartent de la loi générale de s'abstenir de tout ce qui a reçu vie. Les *Parias* seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache ou du buffle : c'est une abomination qu'on regarde comme le plus grand des crimes ; quiconque s'en rend coupable, est déchu de sa Caste.

Les Indiens ont en horreur toute liqueur ou boisson forte, capable d'enivrer ; il n'y a que les Castes les plus viles qui en boivent ; & si les autres en font usage, c'est dans le plus grand secret : ces Peuples détestent l'ivrognerie, à cause de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent (*a*). Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance & la simplicité des hommes du premier âge : du biscuit au lait saupoudré de sucre, & des gâteaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux : le plus souvent ils ne boivent que de l'eau pure ; mais lorsqu'ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin & des oignons, qu'ils avalent à long traits. Des feuilles d'arbres artistement cousues avec des brins d'herbes, leur servent de plats & d'assiettes. Leur coutume est de manger en silence, couchés sur des nattes de palmiers ou sur quelque morceau de toile, en observant de ne pas toucher de leur salive les alimens qu'ils portent à la bouche ; ce qui produiroit une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

*Pl. III & IV.* Les habits des Indiens sont faits pour le pays qu'ils habitent :

(*a*) *Strabon* témoigne que de tout tems l'aversion des Indiens pour l'ivrognerie a été si grande, qu'une femme trouvant un Roi dans l'ivresse pouvoit le tuer, & que, pour récompense, celui qui succédoit à la couronne étoit obligé de l'épouser.

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

INDIEN DE LA SECTE DE CHIVEN.

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

INDIEN

*de la Secte de Vichenou.*

ils consistent en une piéce de toile dont ils se ceignent les reins & qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre piéce de sept à huit coudées de long, leur entoure le corps en différentes manières, sans avoir rien de déterminé : un linge fin comme de la mousseline leur enveloppe la tête : un grand nombre, sur-tout les habitans de la Côte, portent une grande culotte ou caleçon très-large qui descend presque à la cheville, & une longue robe (à la Mauresque) de toile blanche qui se croise sur la poitrine : les riches la portent souvent en mousseline, & quelquefois brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient & la serre sur les hanches ; ils ont la tête couverte d'une *toque*, espéce de turban : cette parure, qui est contre l'ancien usage, ne s'est introduite que depuis la conquête des Mogols ; mais les Indiens sont aisément distingués des Mogols, parce que les robes des premiers se croisent sur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elle se croise du côté droit dans l'habillement des Mogols.

La plupart vont nuds pieds; plusieurs portent des sandales ; d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou d'étoffes brodées en or & en argent, terminées par une pointe longue & recourbée. Leurs oreilles sont extrêmement alongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent; ces boucles sont de forme ovale, & ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

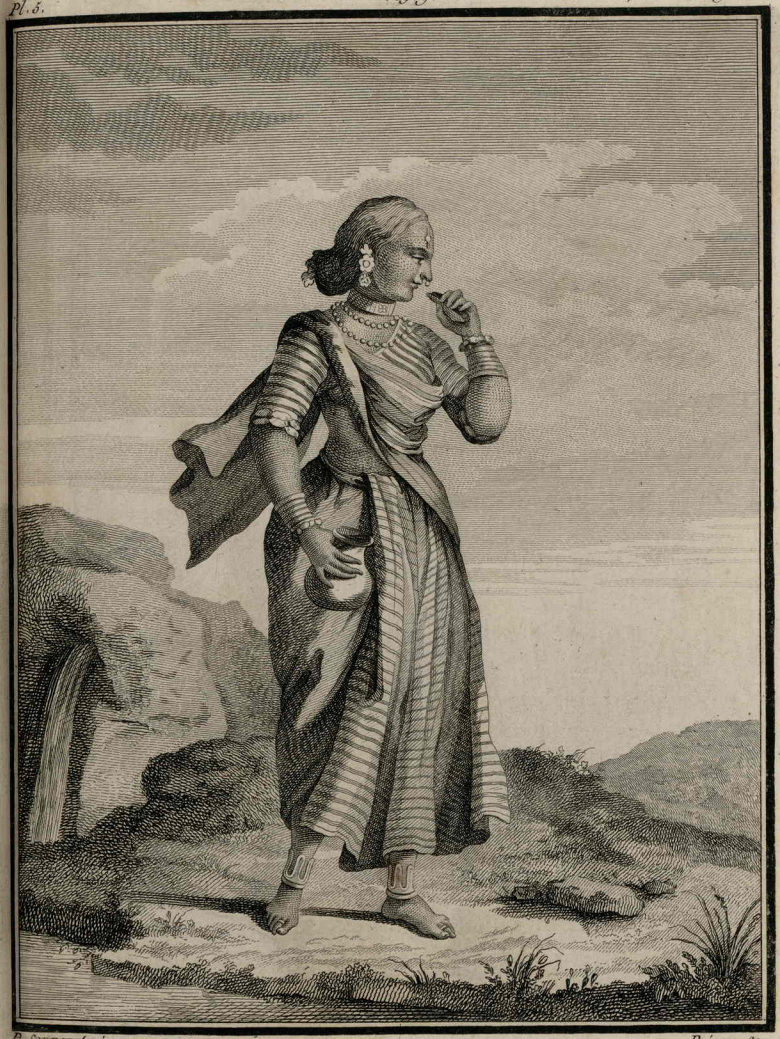
Quelquefois leur habillement est encore plus simple ; il n'est pas rare de voir des Indiens dont tout le vêtement n'est qu'un morceau de toile qui sert à cacher les parties naturelles.

Leurs femmes sont presque toutes de petite taille, communément laides, mal-propres & dégoûtantes, excepté celles de quelques Castes, dont le visage est moins désagréable, & qui ne sont pas aussi ennemies de la propreté : les maris ne leur

permettent pas de manger avec eux; ce ſont d'honnêtes eſclaves, pour leſquelles ils ont cependant des attentions. L'uſage commun & général eſt de n'en avoir qu'une; mais dans certaines Caſtes on en a pluſieurs, & la polygamie n'eſt pas rare chez les *Rajas*, qui ne ſe gênent point à cet égard.

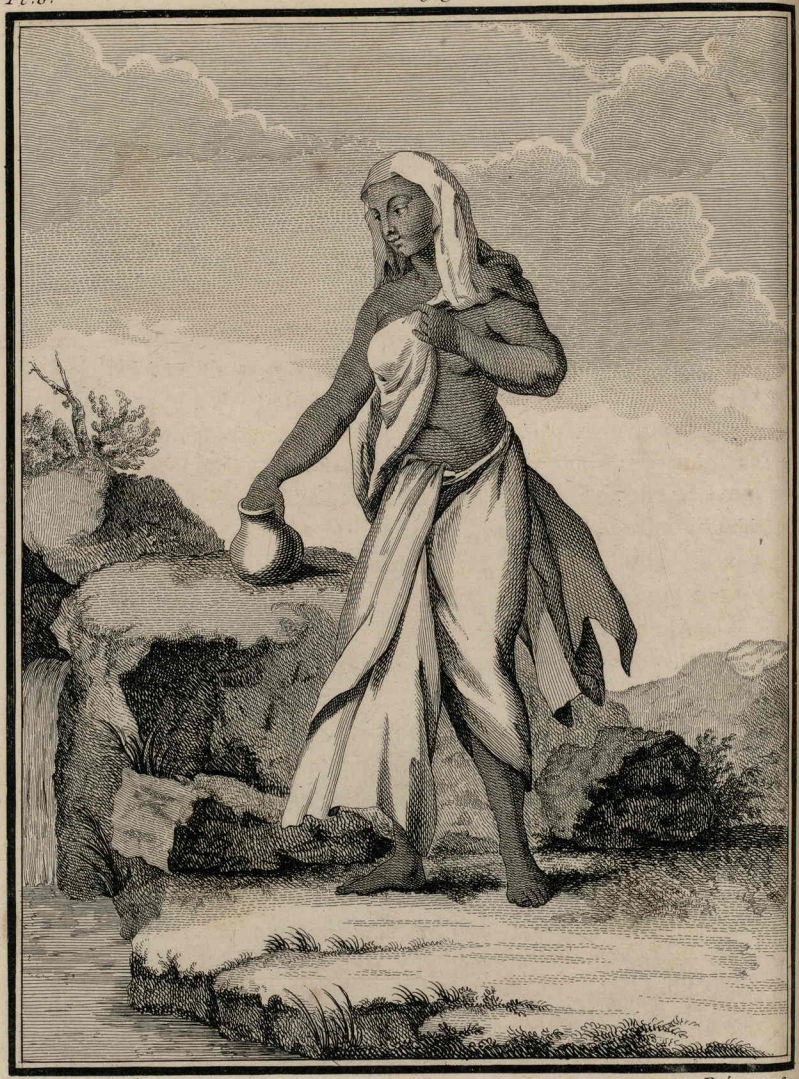
Une ſimple piéce de toile, qu'on appelle *pagne*, fait l'habillement des femmes, en les couvrant par deux ou trois tours depuis la ceinture juſqu'aux pieds; un bout de cette même toile, après avoir paſſé ſur les épaules & ſur la tête, vient tomber ſur la gorge; mais ſouvent elles vont nues depuis la ceinture juſqu'à la tête. A la côte d'Orixa, elles portent de plus
*Planche V.* un petit corſet dont les manches n'excédent pas le coude; il s'attache par derrière & prend le contour de la gorge, de manière qu'il la ſoutient ſans la gêner; le reſte du corps eſt nud depuis le deſſous de la gorge juſqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, & les plus riches en étoffes faites avec la laine des moutons du Tibet; ces étoffes, qu'on appelle *Challes*, ſurpaſſent nos plus belles ſoieries en fineſſe: il y en a qui valent juſqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-deſſus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail: ils jouent ſur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains & des pieds ſont pour l'ordinaire garnis de groſſes bagues; elles teignent en rouge avec l'infuſion des feuilles de *Mindi* la paume de la main, & la plante des pieds; elles teignent auſſi en noir le tour des yeux, pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines Caſtes, elles ſe frottent le corps & le viſage avec du ſafran; des colliers d'or & d'argent leur



P. Sonnerat pinx. Poiréon sc.

INDIENNE



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

VEUVE INDIENNE

pendent sur l'estomac, leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits & remplies de joyaux; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco; quelques-unes les portent en tresse, d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des Chinois.

Les veuves quittent leurs joyaux, & ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, & dont l'un des bouts passant de droite à gauche, leur couvre le sein & revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête. *Planche VI.*

Cette manière de s'habiller doit nécessairement produire des déréglemens, qui sont d'ailleurs très-communs chez des Peuples mous & efféminés: ils sont de plus accoutumés dès leur enfance à mépriser la décence & la pudeur; car les enfans de l'un & de l'autre sexe ne portent aucune espéce d'habillemens jusqu'à l'âge de puberté.

Dans le tems de l'infirmité ordinaire à leur sexe, les femmes sont obligées de vivre quatre ou cinq jours séparées de la société, comme impures & souillées: tout ce qu'elles touchent dans cet état, est regardé de même; c'est une obligation légale pour elles de se purifier par des bains & des breuvages.

Les maisons des Indiens n'ont rien de la grandeur orientale: bornées à un seul étage, elles sont presque toutes bâties de terre ou de briques, recouvertes de chaux; elles n'ont point de fenêtres, ou du moins n'en ont que de très-petites: la porte est toujours étroite & basse. On met sur le devant une petite galerie appellée *Varangue*, & formée par le toît, qui déborde le mur; on l'étaie de plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordi-

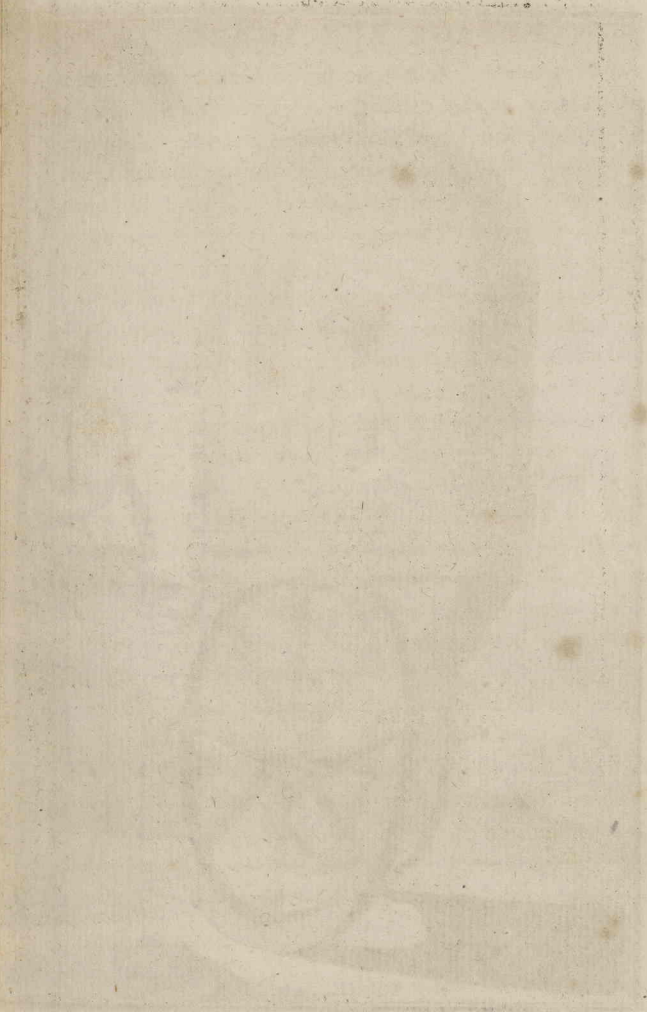
naire sans ornemens, & portées sur un banc de terre battue qu'on recouvre de chaux. L'intérieur est presque toujours de forme quarrée; dans le milieu on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pareille à celle qui domine sur la rue.

Les Brames & les gens pieux enduisent le pavé de bouze de vache, & quelquefois même les murs; quoiqu'ils ne le fassent que par esprit de religion, ils en tirent l'avantage d'éloigner les insectes, qui sont en grande quantité dans l'Inde, & qu'on chasse par ce moyen. Les pratiques de religion n'ont-elles donc eu pour fondement chez tous les Peuples que des préservatifs contre les maux physiques?

Les meubles sont aussi simples que les maisons: ils consistent en une natte ou un tapis étendu par terre, une ou deux figures ou tableaux des Dieux & quelques vases de terre entassés les uns sur les autres, dont ils se servent pour renfermer les instrumens du ménage. Cependant à la Côte, le commerce leur donne l'aisance d'avoir des maisons plus grandes & plus propres, recouvertes en argamasse, espéce de stuc sur lequel l'eau ne peut mordre: alors les toîts forment une galerie où ils vont jouir de la fraîcheur du soir; mais ce n'est que dans les Colonies européennes où ils peuvent en jouir sans craindre la tyrannie du Gouvernement.

A l'exception de quelques carrosses venus d'Europe, on ne voit dans l'Inde d'autre voiture que le *Gari* & le *Palanquin*; le premier est une espéce de belvéder, garni tout autour de rideaux, porté sur un petit chariot à deux roues, & traîné par des bœufs à loupe (*a*). Ces animaux suivent un cheval au galop, *Planche VII.*

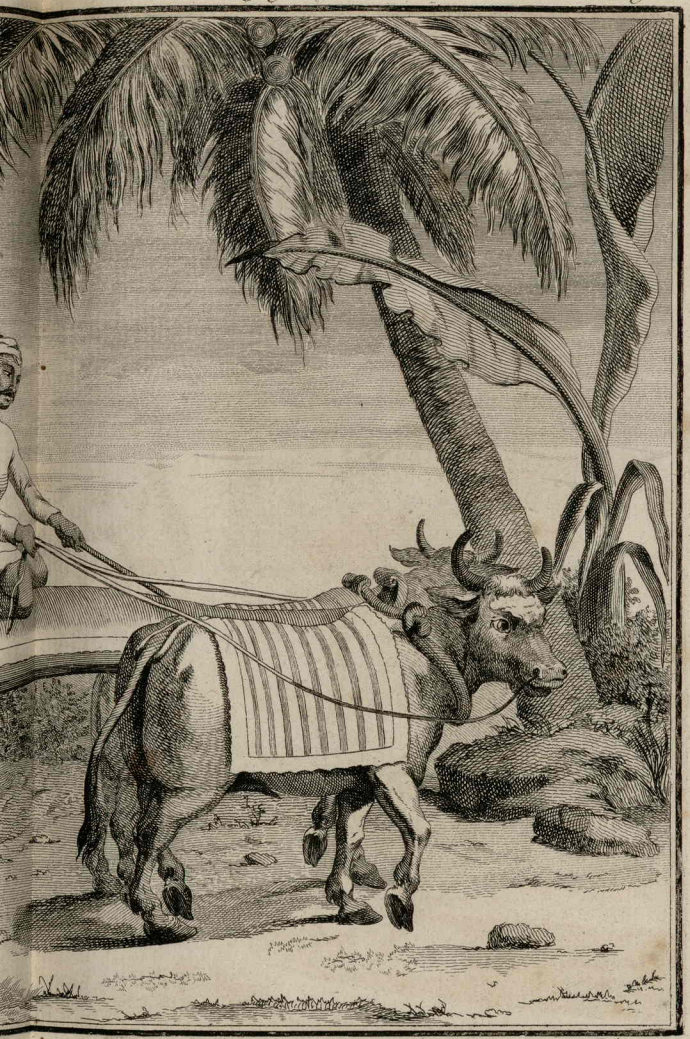
(*a*) C'est le *Bison* blanc de M. de Buffon.



Pl. 7.

P. Sonnerat Pinx.

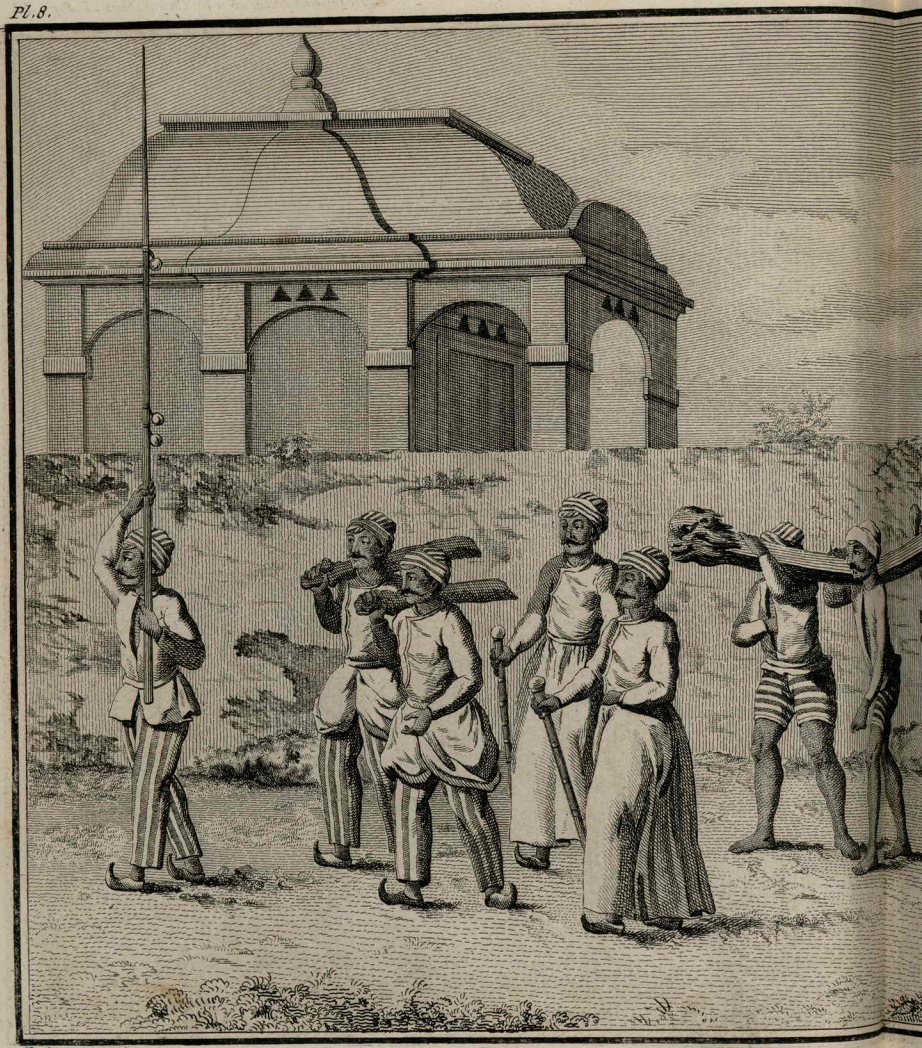
GARI.



Poinçon Sc.

GARI.

Pl. 8.

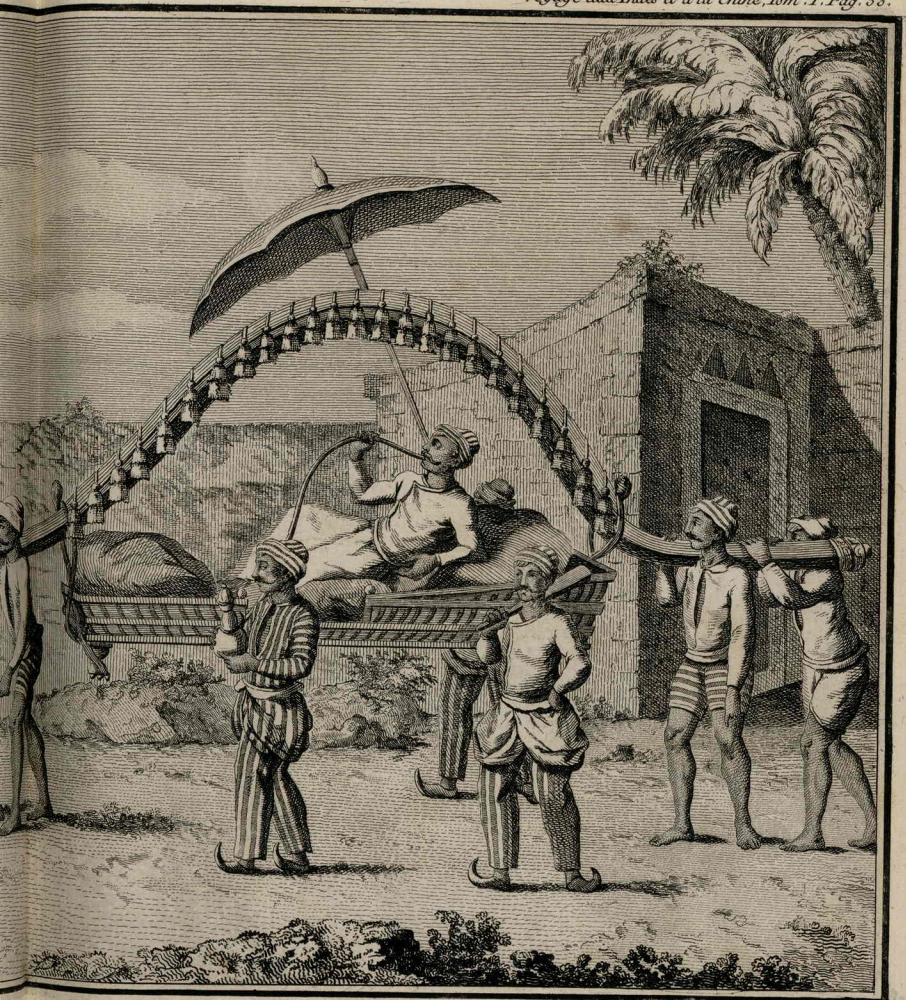


P. Sonnerat pinx.

ABAB

allant à la Pro[illegible]ade d

Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 33.



Poisson Sc.

ABAB

Promade dans un Palanquin.

& font jusqu'à vingt lieues par jour : quand ils sont jeunes, on leur plie les cornes pour les rendre uniformes, & leur donner un contour agréable ; on les garnit de cercles d'or : on peint aussi de diverses couleurs les jambes & la poitrine de l'animal jusqu'à la moitié du corps.

Le palanquin est une voiture assez commode & très-douce ; c'est une espéce de petit lit recouvert d'un *tandelet*, & garni d'un matelas & de coussins plus ou moins précieux ; il est traversé par un bambou (*a*) arqué dans le milieu, qui tient au palanquin, & sur les bouts duquel se mettent cinq à six porteurs qu'on appelle *Boués*. Ces porteurs vont très-vîte, ils font jusqu'à deux lieues par heure, & s'excitent dans leur marche par des chants dont ils répètent ensemble les refrains avec un accord & une justesse surprenante. *Planche VIII.*

(*a*) « Le bambou est une espéce de roseau, qui pousse une multitude de rameaux, » d'un bois noueux, très-dur & creux en-dedans, recouvert d'un enduit qui ressemble » au plus beau vernis. Il est verd, tant que l'arbre est sur pied, & blanchit en séchant. » Ses feuilles sont rares, étroites, & de la longueur de trois à quatre pouces. Lorsque les » tiges sortent de terre, elles ressemblent à des asperges : alors on les confit au vinaigre. » C'est un des arbres les plus utiles que l'Inde ait produit. Il a parfaitement réussi dans » les Antilles, où il a été porté par les Anglais. Plus le bambou séche, plus il acquiert » de consistance & de dureté. Le rapprochement de ses nœuds lui donne une force » prodigieuse ; &, quoique plus léger que ne le seroit un roseau de la même grosseur, » il supporte les fardeaux les plus pesans sans plier ni se rompre. Deux morceaux de » bambou de dix pieds de longueur sur trois pouces de diamètre, peuvent porter quinze » cents livres ».

## CHAPITRE III.

### *De la Côte de Malabar.*

La côte de Malabar est située depuis le cap Comorin jusqu'au cap Saint-Jean, au Nord-nord-oueſt; & en remontant du côté de Guzurate, elle court Nord-nord-eſt. Jusqu'à Mahé, la partie du Sud ne forme qu'une plaine couverte de bois. Celle du Nord, plus aride, est dominée par les Gates, les plus hautes montagnes de l'Inde, qui s'étendent depuis le cap Comorin jusqu'à cinq cents lieues dans les terres vers Cachemire : elles séparent le Malabar du Coromandel. Elles divisent aussi les saisons; quand l'hiver est d'un côté, l'été règne de l'autre : ce qui prouve l'influence des montagnes sur les vents.

C'est improprement qu'on appelle ce pays *Malabar*; il se nomme *Maléalon*, & l'habitant au singulier *Maléatan*, qui fait au plurier *Maléatar*. Les Portugais en firent par corruption le nom de *Malabar*; & dans la suite, quand ils abordèrent à la côte de Coromandel, trouvant que le Peuple ressembloit par la figure, & même un peu par le langage, à celui qu'ils venoient de quitter, ils l'appellèrent aussi Malabar.

La côte de Malabar est divisée en onze royaumes : le *Travancourt*, dont les états commencent au cap *Comorin*, le royaume de Cochin & de Calicut, le Cartnate, le Cananor, le Kolastri, le Canara, la Sonde, le Bonzolo, les Marates & les Mogols (*a*).

(*a*) C'est improprement que tous les Historiens ont donné le nom de *Maures* aux Mogols qui ont conquis toute la presqu'île de l'Inde en-deçà du Gange. Ce nom leur

C'eſt la partie du globe où les révolutions ſe ſuccédent le plus promptement. Avec de la politique & du courage, un brigand donne en peu de tems des loix à toute la côte, mais il ne tarde pas à devenir le tributaire de quelqu'autre audacieux qui marche ſur ſes traces, & ſubit bientôt le même ſort.

Quant aux principaux établiſſemens des Européens ſur cette côte, les Hollandais y poſſédent Cochin, les Français Mahé, les Portugais Goa, les Anglais Bombaye & Talichery : on voit encore pluſieurs villes indiennes où chaque Nation a une Loge, comme à Surate & à Calicut.

*Bombaye* jouit d'un excellent port, d'autant plus précieux qu'il eſt le ſeul de la côte. La ville eſt bien fortifiée.

Les murs de *Goa* ſont baignés par une rivière conſidérable, mais les vaiſſeaux de guerre n'y peuvent hiverner ; *Cochin* eſt dans une ſituation agréable ; *Mahé* dans une poſition unique pour être fortifié. Quand M. de la Bourdonnais l'eut conquis, il y bâtit des forts qui pouvoient nous y faire reſpecter ; mais les Anglais s'emparèrent de cette place, & raſèrent les fortifications : nous commencions à les rétablir lorſqu'ils les ont encore détruites dans la guerre préſente.

Le commerce excluſif du poivre le plus eſtimé, que le roi de Cartnate nous permet dans ſes États, joint à celui qu'on peut faire du *cardamone*, du *ſandal* (*a*), du gingembre & de la canelle, mériteroit qu'on s'occupât de cette place : la rivière eſt

---

fut donné par les Portugais, parce qu'ils étoient Mahométans. Ils ſont Tartares. Les Européens appellent même *Maures* tous les habitans qui ne ſont pas Gentils. On a confondu auſſi avec les Mogols la Caſte des Tailleurs. Ces derniers ſont bien Mahométans, comme les Mogols ; mais ils n'ont pas la même origine, & deſcendent des Arabes qui ſe ſont alliés avec des femmes du pays.

(*a*) Bois odoriférant, très-précieux & très-recherché des Chinois.

agréable & profonde ; en creuſant un peu la *barre*, on pourroit y faire un port qui recevroit les vaiſſeaux de cinq & ſix cents tonneaux. L'intérieur du pays eſt bien cultivé ; les montagnes ſont taillées en amphithéâtre pour être ſemées de riz. Chaque habitant a ſon quarré de terre bordé d'un mur de ſix pieds de haut & planté de cocotiers, de jacquiers, de mourouq & de houette ſur leſquels grimpent le poivre & le bétel : rien n'eſt plus agréable que ces habitations. Les champs de riz ſont diviſés en pluſieurs parties de cinquante à ſoixante pieds, & bordés d'une élévation de terre d'un pied & demi de hauteur, aſſez large pour qu'un homme puiſſe y paſſer ; de cette manière, ces quarrés forment autant de réſervoirs qui retiennent les eaux dans les rizières.

Les habitans de la côte de Malabar ſont induſtrieux ſans être artiſtes, & ſont doux par foibleſſe. Tel eſt le caractère que donne la moleſſe.

Le Samorin régnoit autrefois ſur toute la côte, dont il étoit l'Empereur ; les autres Princes & même le Roi des Maldives lui payoient un tribut. Il réſidoit à Calicut, & cette capitale devint bien-tôt l'entrepôt des marchandiſes de l'Inde ; toutes les Nations venoient y commercer, & leur concours rendoit cette ville une des plus floriſſantes de l'Aſie ; mais le Samorin fut détrôné par un uſurpateur qui ne put conſerver le royaume à ſes deſcendans, qu'en permettant une cérémonie qui ſe pratique au couronnement de tous les Empereurs. La famille du Samorin entretient douze jeunes-gens vigoureux, qui, lors de cette époque, ſe vouent à la mort ; ils s'enivrent d'opium & deviennent furieux. Alors ils ſe préſentent pour aſſaſſiner le nouveau Roi qui doit paroître en public, monté ſur un trône élevé de pluſieurs marches. Si l'un des douze pouvoit le tuer, l'ancienne famille du Samorin

rentreroit dans ſes droits ; mais il eſt environné de douze mille hommes armés, qui maſſacrent ces fanatiques.

Les habitans ſont diviſés en *Caſtes* (*a*) ou tribus ; mais les Brames ne ſont pas regardés comme de bonne Caſte par ceux de la côte de Coromandel. D'après la tradition de leurs livres ſacrés, ils prétendent que Vichenou les maudit, lors de ſon incarnation, ſous le nom de *Paraſſourama*, parce qu'ils lui refuſèrent l'emplacement d'une cabane, après en avoir reçu des royaumes (*b*) ; auſſi ces Brames ne ſe marient point, mais ils ont le privilége de jouir de toutes les Naïreſſes ; c'eſt un avantage que les Portugais, regardés comme de très-grande Caſte, obtinrent & conſervèrent juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent trahis par l'ivrognerie & le libertinage avec toute eſpéce de femme. Ce droit tient aux uſages du pays ; une femme peut s'abandonner ſans honte à tous les hommes qui ne ſont point d'une Caſte inférieure à la ſienne, parce que les enfans, quoi qu'en diſe M. *de Voltaire*, n'appartiennent point à celui qui les a faits, mais au frère de la mère ; en naiſſant ils deviennent les héritiers légitimes de tous ſes biens, même de la couronne, s'il eſt roi.

Les *Nairs* ſont les militaires ; ils ont auſſi le droit de jouir de toutes les femmes de leur Caſte. Leurs armes, qu'ils portent toujours, les diſtinguent des autres tribus. On les reconnoît encore à leur inſolente fierté. Quand ils apperçoivent des *Parias*, ils crient de loin pour les avertir de ne pas ſe trouver ſur leur paſſage. Si quelqu'un de ces malheureux s'approchoit trop d'un Naïr & le touchoit par mégarde, le Naïr a le droit de le tuer, action qu'ils regardent comme très-innocente, & dont on ne

(*a*) Du mot portugais *Caſta*, qui ſignifie *lignée, génération, famille.*

(*b*) Voyez Liv. II de la *Mythologie des Indiens.*

se plaint jamais. Il est vrai que les Parias ont un jour de l'année où les Naïrs qu'ils peuvent toucher deviennent leurs esclaves ; mais cela n'arrive jamais, par l'attention que portent ces derniers à se bien cacher ce jour-là (*a*).

Les filles ont la gorge nue jusqu'à l'âge de puberté, alors elles la couvrent ; mais quand elles passent devant un Européen ou une personne d'une Caste supérieure, elles la dévoilent par honnêteté : les femmes mariées l'ont toujours découverte.

Les habitans vivent misérablement : ils enfouissent tout l'argent qu'ils peuvent amasser, persuadés que plus ils sont riches quand ils meurent, plus ils sont heureux dans l'autre monde.

---

(*a*) C'est ainsi qu'à Rome, pendant les Saturnales, les maîtres devenoient les valets de leurs esclaves ; coutume qui prouve que si, dans tous les tems, on a violé les loix de la nature, elles n'ont jamais été entiérement méconnues. Attentive à ne pas laisser prescrire ses droits, elle ne cesse de les revendiquer. La philosophie s'arrête avec complaisance sur ces faits isolés, qui portent son empreinte & disposent fortement pour elle.

## CHAPITRE IV.

### *De Surate.*

Cette ville, située à l'entrée du Golphe Cambaye sur la rive Sud du Taphi, fut jadis belle & célébre ; mais plusieurs fois détruite & plusieurs fois rebâtie, elle n'offre aujourd'hui qu'un amas de masures, où rien ne retrace les brillantes descriptions qu'en ont fait Prévôt, d'Orville & l'Auteur de l'*Histoire philosophique & politique*. Les grands vaisseaux ne peuvent entrer dans la rivière, comme ils l'ont avancé ; elle n'offre même qu'un mouillage incommode aux petits bâtimens. Souvent, dans l'impuissance d'y manœuvrer, les bateaux ordinaires sont obligés d'attendre la marée pour en sortir : quelquefois ceux qui sont chargés mettent quinze jours pour se rendre à bord des vaisseaux, qui mouillent à sept lieues de la ville & à trois de la côte. S'ils pouvoient mouiller à une lieue de Surate (ce qui demanderoit que cette ville fût placée sur le bord de la mer, à l'entrée de la rivière), il n'est pas douteux que dans peu de tems elle ne devînt la ville la plus peuplée, la plus commerçante & la plus riche de l'univers.

Les Anglais, les Hollandais & les Portugais ont un Comptoir dans cette place. La France y entretenoit un Consul, qui ne put jamais obtenir d'arborer le pavillon français à sa Loge, & qui, dans cette guerre, a été obligé de se retirer. Le Nabab fait sa résidence à une lieue de la ville : tributaire du Mogol, il est esclave des Anglais, qui dirigent toutes ses opérations, & commandent sans paroître souverains. La citadelle leur appar-

tient : ils y placent leur pavillon à côté de celui du Nabab, & leurs troupes gardent l'intérieur, tandis que les siennes occupent le dehors. La ville, autrefois moins peuplée, n'exigeoit qu'une médiocre enceinte : les habitans l'entourèrent d'un mauvais mur de briques, pour se mettre à l'abri des insultes des Marates ; mais quand le commerce y eut attiré de toutes parts les Négocians & les ouvriers, il fallut bâtir des fauxbourgs & les enfermer dans une seconde enceinte.

Cet agrandissement donne cinq lieues de tour à Surate. Elle contient six cents mille habitans : les Anglais gardent la première enceinte, & les troupes du Nabab la seconde.

Les hommes de tous les pays & de toutes les religions ont la liberté de s'établir à Surate. On y trouve des Persans, des Gentils, des Mahométans & des Chrétiens. Les Parsis, ou Guébres, descendans des anciens disciples de Zoroastre, qui adorent le feu, y ont un temple, monument de la simplicité des mœurs du peuple qui l'a construit. C'est une chaumière couverte de paille, qui renferme le feu sacré, continuellement entretenu par les Prêtres. Vexés par les Tartares, ces Guébres abandonnèrent successivement la Perse, le Koëstan, Ormus & Diu : pour se dérober à leur poursuite, ils s'embarquèrent & furent assaillis d'une tempête qui les jetta sur la côte de Guzurate. Quand ils y furent arrivés, leur premier soin fut de remercier Dieu de les avoir sauvés, & d'élever un temple au feu *Behram*. Quoique très-nombreux aujourd'hui, ils semblent ne former qu'une famille.

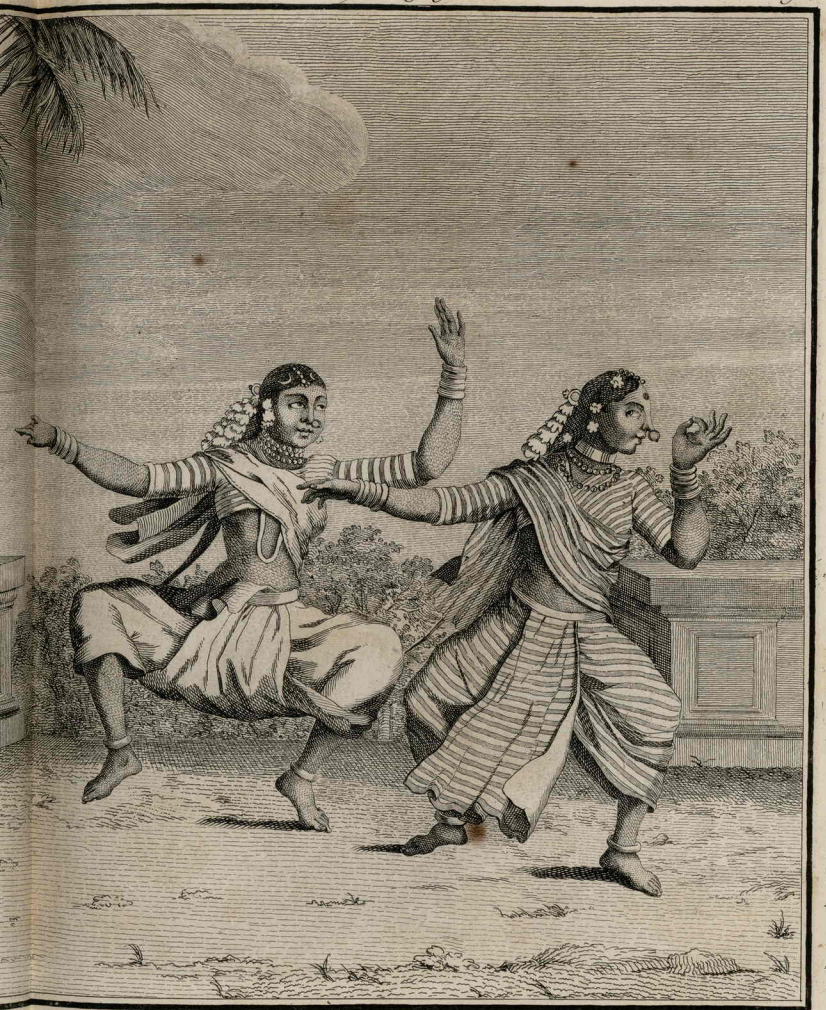
La classe des Banians a des membres extrêmement riches ; mais les révolutions inattendues qui se succédent continuellement, ne leur permettent pas de le paroître.

Surate est renommé par ses *Bayadères*, dont le véritable nom est

Pl. 9.

P. Sonnerat, Pinxt.

DANSE DES BA



*Poisson Sc.*

DES BAYADÉRES.

eſt *Dévédaſſi :* celui de Bayadères que nous leur donnons, vient du mot *Balladeiras*, qui ſignifie en Portugais *Danſeuſes*. Elles ſe conſacrent à honorer les Dieux, qu'elles ſuivent dans les proceſſions, en danſant & chantant devant leurs images. Un ouvrier deſtine ordinairement à cet état la plus jeune de ſes filles, & l'envoie à la Pagode avant qu'elle ſoit nubile. On leur donne des maîtres de danſe & de muſique : les Brames cultivent leur jeuneſſe, dont ils dérobent les prémices ; elles finiſſent par devenir femmes publiques. Alors elles forment un corps entre elles, & s'aſſocient avec des muſiciens, pour aller danſer & amuſer ceux qui les font appeller. Elles danſent & chantent au ſon du *tal* (*a*) & du *matalan* (*b*), qui les animent, les mettent en action, & réglent leur meſure & leurs pas. Celui qui tient le tal, ſe penche du côté des danſeuſes, & ſemble leur communiquer, par la manière dont il frappe, la paſſion qu'elles mettent dans leurs geſtes & dans leurs poſtures. Le mouvement de leurs yeux, qu'elles ferment à moitié tandis qu'elles penchent négligemment le corps en adouciſſant la voix, annonce la plus grande volupté. Pluſieurs hommes placés derrière, chantent en chœur le refrain de chaque verſet. Les Bayadères ont grand ſoin de ſe parer quand elles ſont appellées : elles ſe parfument, ſe couvrent de bijoux, & mettent des habits tiſſus d'or & d'argent. *Planche IX.*

La branche la plus conſidérable du commerce de Surate eſt le

---

(*a*) Le *tal* eſt un inſtrument compoſé de deux eſpéces de petits plats, dont l'un eſt d'acier, & l'autre de cuivre. On les fait battre l'un contre l'autre ; ce qui rend un ſon aigre. Les tals qui précèdent la marche des Nababs, ſont de cuivre, & beaucoup plus grands. Voyez *Planche XVI, Figure* 13.

(*b*) Eſpéce de petit tambour, qu'on porte en travers ſur le corps, pour avoir la facilité de frapper avec les mains des deux côtés. Voyez *Pl. XVI, Fig.* 12.

coton. Cette ville eſt le dépôt de celui de Daman, de Cambaye & des environs. On en charge pluſieurs vaiſſeaux pour la Chine & le Bengale. Les agates, les pierres précieuſes & les perles ſont encore un objet eſſentiel de commerce. On tire des Gates un bois de *tek*, préférable, pour la conſtruction, à celui du Pégû & d'Yanaon. Les vaiſſeaux conſtruits à Surate durent juſqu'à cent cinquante ans : le bled qu'on récolte dans les environs, eſt le plus eſtimé de l'Inde.

## CHAPITRE V.

### *De la Diviſion des Caſtes.*

C'EST à Séſoſtris que les Indiens doivent, à ce qu'on croit, leur état civil & politique. Lorſque ce Roi s'empara de l'Inde, il diviſa le peuple en ſept claſſes, parmi leſquelles les Brachmanes ou Sages tenoient le premier rang. Libres, exempts de travail, ils ne ſervoient perſonne; ils étoient ſeuls chargés de recevoir les offrandes pour les ſacrifices. Le corps de la Nobleſſe formoit la ſeconde, & on ne choiſiſſoit les rois, les miniſtres, les généraux, tous ceux enfin qui gouvernoient ou défendoient l'État, que dans cette claſſe. Les magiſtrats, les laboureurs, les ſoldats & les artiſans formoient les claſſes qui ſuivoient ces deux premières.

Quand les Brames ſe furent élevés ſur la chûte des Brachmanes, ils changèrent les loix & l'ancien culte, & réduiſirent à quatre les ſept claſſes primitives. La leur fut la première, & les mit au-deſſus des Rois : c'eſt cette diviſion qui ſubſiſte encore aujourd'hui.

La première claſſe comprend donc les Brames, qui ſont les miniſtres de la religion : les *Chatriers*, *Xatriers* ou *Sétréas*, qui ſont les *Rajas*, c'eſt-à-dire, ceux qui deſcendent des familles royales, compoſent la ſeconde. L'obſcurité & la fable couvrent l'origine des anciens Rois, dont ils ſe prétendent iſſus. La troiſiéme claſſe eſt compoſée de *Vaſſiers*, *Vaniguers* ou *Veinsjas*, qui ſont les marchands : la quatriéme eſt celle des *Choutres* ou *Soudras*; elle renferme tous les Corps de métiers.

L'opinion commune sur l'origine de ces quatre Corps ou Castes, est que les Brames sont sortis de la tête de Brouma : c'est pour cette raison qu'on les regarde comme des hommes privilégiés, à qui cette grande divinité a communiqué son esprit & sa sagesse. On fait naître les Rajas de ses épaules, parce qu'ils soutiennent le poids du gouvernement, & qu'ils portent les armes pour la défense de la patrie. Les Vassiers doivent leur origine à son ventre ; ce qui désigne l'entretien du corps. Enfin on fait sortir les Choutres des pieds de ce Dieu, voulant marquer par-là tout ce qu'il y a de pénible dans la vie, parce que leur Caste est composée d'artisans & de mercénaires, qui vaquent aux offices les plus fatigans.

La tribu des Brames se subdivise en trois, & comprend les *Vaïdiguers*, les *Sivebramnals* & les *Strivaichenavals*.

Les Vaïdiguers occupent le premier rang. Ce sont les *Pandjancarers* (*a*) qui font les almanachs & tirent les augures : ils font les cérémonies pour les morts, & dirigent les opérations matrimoniales, depuis l'instant où l'on demande une fille jusqu'à ce que le mariage soit entiérement conclu. Ces Brames sont tenus de réciter tous les jours les *Vedams*, de faire exactement le *Sandivané* (*b*) matin & soir, quand le soleil se léve & lorsqu'il se couche, & de se baigner en faisant cette prière. Chaque jour, ils vont chez les Indiens qui leur font des aumônes, pour leur

(*a*) Ce mot dérive de *Pandjangam*. C'est ainsi qu'on appelle un livre astronomique, que les Brames de Tanjaour & ceux du temple de *Cangivaron* composent tous les ans. On y voit à quelle heure le soleil entre dans chaque signe du zodiaque, ses éclipses, celles de la lune, l'heure du jour à laquelle cette planete entre dans une des vingt-sept étoiles, qu'ils appellent ses *maisons*. On y voit encore le tems où les planetes malfaisantes passent au zénith, & enfin tout ce qui a rapport aux fêtes.

(*b*) Voy. Liv. III, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Indiens*.

annoncer les jours heureux ou malheureux. Ils sont tous de la secte de Chiven, & se frottent le corps, les bras, les épaules & le front de cendres de bouze de vache.

De grand matin, avant de faire *sandivané*, de même qu'à midi, avant leur premier repas, ils mettent sur leur front deux ou trois lignes de *sandal* préparé (*a*), qu'ils mêlent avec du safran pour le rendre plus jaune. Ils ajoutent dans le milieu une marque ronde, d'un jaune rougeâtre, composé de safran mêlé de chaux qui le rougit, & deux ou trois grains de riz entiers. On nomme ce signe *Atchadépotou*. Quelquefois ils ne mettent qu'une ligne de sandal, avec une marque rouge sang de bœuf dans le milieu : pour lors ils en ajoutent une noire sous cette dernière, ou bien ils portent, en croissant, une ligne de safran & de chaux, dans le milieu de laquelle ils mettent une marque noire en forme de larme, & par-dessous une autre plus petite, ronde & de la même couleur. Ils font ces marques noires avec des charbons provenus des offrandes brûlées devant la figure de Chiven ; mais pour l'ordinaire, c'est le résidu de toiles brûlées avec du beurre sur la montagne de *Tirounamaley*. Les Brames de ce temple en font présent à leurs Confrères, de même qu'aux autres Indiens distingués de différentes villes de la côte de Coromandel.

Les Sivebramnals font les cérémonies dans les temples de Chiven, & les colliers de fleurs dont on orne le *Lingam* (*b*).

---

(*a*) Cette préparation consiste à frotter du *sandal* avec de l'eau sur une pierre dure ; ce qui forme une pâte jaune, épaisse, quoique fluide, dont quelquefois les *Chivénistes* se peignent aussi les tempes.

(*b*) Le *Lingam* est la représentation des parties naturelles de l'homme & de la femme, réunies. Voy. Liv. II de la *Mythologie des Indiens*.

Ils préparent le sandal pour les signes qu'on met à ce dieu, & font cuire les offrandes qui lui sont présentées. Ce sont eux qui par des prières & des cérémonies, font descendre les Dieux dans les temples, & désignent l'endroit où l'on doit les construire. Sectateurs de Chiven, c'est de leur tribu qu'on tire les *Gourous ;* ils doivent réciter continuellement les Védams, se baigner trois fois par jour, c'est-à-dire, le matin & le soir en faisant le sandivané ; de même qu'avant d'aller mettre les signes de sandal au Lingam, ou l'orner de fleurs ; ce qui se fait à midi. La même cérémonie se répète toutes les fois qu'ils veulent toucher à leur Dieu (*a*).

Les Sivebramnals se frottent la poitrine, les épaules, les bras & le front de cendres de bouze de vache. Avant le dîner, ils se mettent sur le front une marque ronde de sandal & de couleur jaune. Quelquefois ils placent au milieu un point noir fait avec le noir de fumée, qu'ils retirent du camphre brûlé devant la figure de Chiven. Comme ils doivent toujours avoir des cendres sur eux, ils en remettent après s'être baignés.

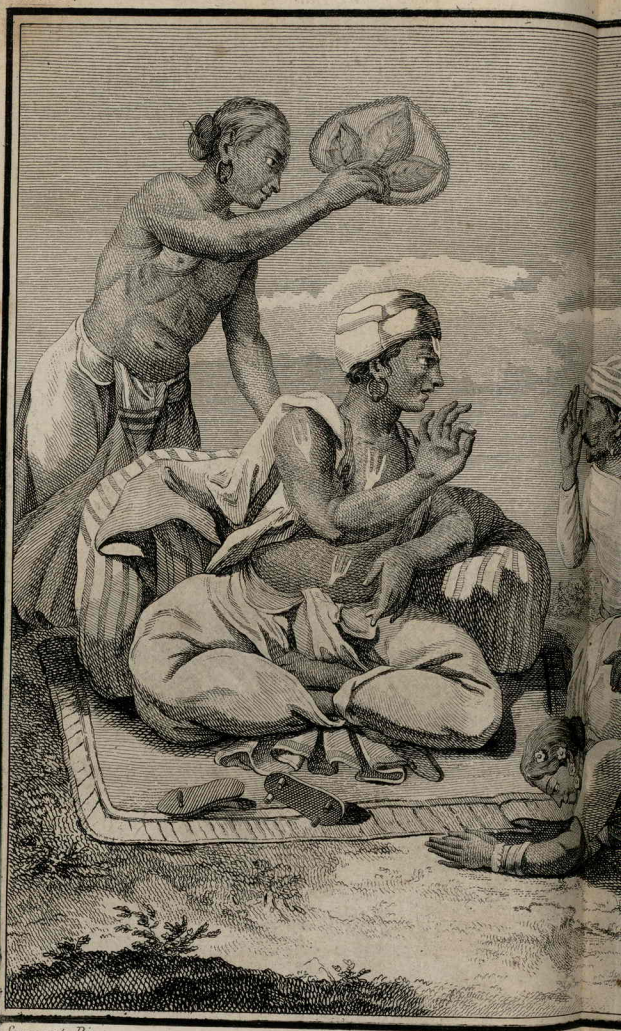
Les Strivaichevanals sont les Brames de Vichenou ; ils sont chargés des cérémonies dans ses temples, & ils sont dans leur secte ce que les Sivebramnals sont dans celle de Chiven. C'est de leur tribu que se tirent les Gourous de Vichenou, qu'on appelle *Adjariars* (*b*). Cette tribu se subdivise en deux autres,

(*a*) Les Prêtres des Égyptiens & des Juifs pratiquoient cette même cérémonie avant d'entrer dans leurs temples.

(*b*) Le nom de *Gourou*, quoique collectif, n'est cependant attribué particuliérement qu'aux ministres de Chiven ; ceux de Vichenou s'appellent *Adjariars*. Le Gourou est toujours un Brame qui instruit les Indiens de la religion, fait leurs grands sacrifices, & les initie aux mystères : c'est une espéce de charge, qui passe de père en fils. Les Indiens ont pour eux le plus grand respect : ils se précipitent à terre en les abordant, & ne leur parlent que la main sur la bouche, afin d'empêcher que l'haleine ne souille leur corps.

*Planche X.*

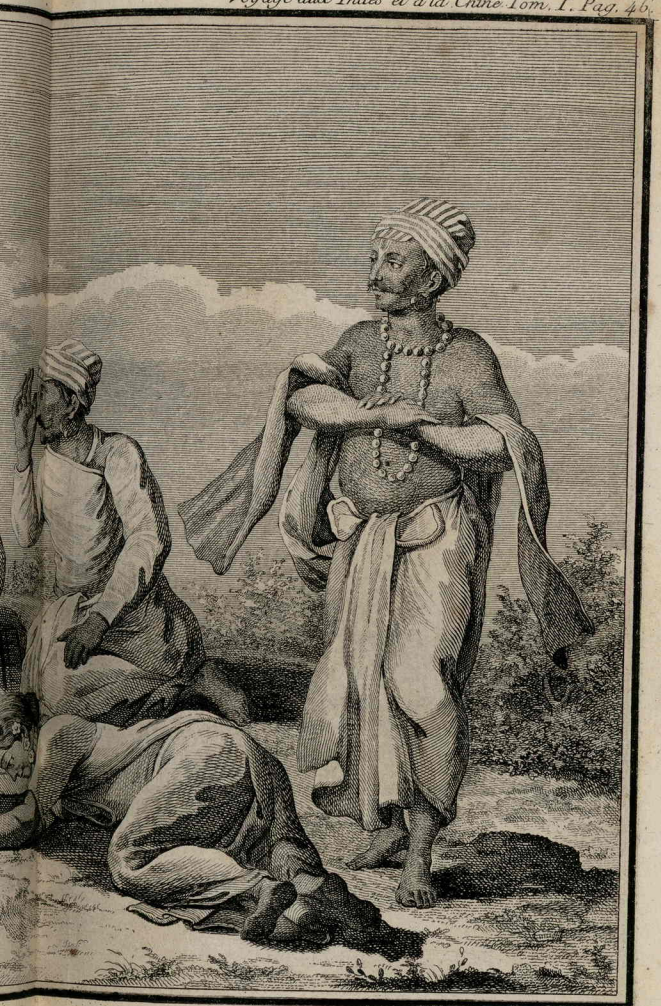
Pl. 10.



A. Sonnerat, Pinx.

GOUROU PARLANT A S

*Voyage aux Indes et à la Chine Tom. I. Pag. 46.*



*Poisson, Sc*

ANT A SES DISCIPLES.

dont les opinions sont différentes sur la nature de Dieu; l'une se nomme *Vadakalers*, & l'autre *Tingalers*; on les distingue par le signe du front, qui ressemble à un *upsilon :* celui des Vadakalers descend sur le nez, & se termine en pointe; les bords en sont blancs & la marque du milieu jaune. Le signe des Tingalers se termine en s'arrondissant entre les deux sourcils; les bords en sont blancs, & la marque du milieu rouge; il se nomme *tirnamon* ou *tirousfounnam;* nom qui lui vient de ce que l'espéce de craie avec laquelle on fait la marque blanche s'appelle *namon* ou *naman;* la marque jaune est faite avec du safran & de la chaux. La marque blanche représente Vichenou, la jaune & la rouge *Latchimi* son épouse. C'est à leur lever & à jeun qu'ils doivent mettre ces signes.

Tous les Brames portent un cordon en écharpe qui va de gauche à droite, placé sur la chair. Il se donne à l'âge de sept à neuf ans avec beaucoup de cérémonies. Ces nouveaux initiés se nomment *Brammassari*, c'est-à-dire, jeunes élèves de la Caste de Brouma, qui étudient les rites, les usages, & tout ce qui concerne l'état sacerdotal. A l'âge de douze ans ils reçoivent le nom de Brames, & on leur confère le pouvoir de faire les fonctions du sacerdoce. Cette dernière cérémonie est toujours suivie du mariage, au moment duquel on leur donne un autre cordon. Dans l'intervalle de ces deux ordinations, les Novices sont obligés de se lever tous les jours de grand matin pour se purifier par le bain & faire la prière; il faut encore qu'ils emploient la journée à apprendre par cœur des leçons de théologie, & des morceaux tirés des vies de leurs Dieux.

La *Ligne* ou cordon des Brames est composée d'un nombre déterminé de fils de coton, que l'on observe scrupuleusement; elle est filée sans quenouille, par la main des Brames, avec

les doigts seulement; il faut prendre garde à la qualité du coton, à la manière de le tenir entre les doigts, & au nombre des brins qui doivent entrer dans son tissu, auquel on fait un nœud, appellé le *nœud de Brouma*, qui est un assemblage de plusieurs autres nœuds. La Ligne des Novices n'a que trois brins, composés de plusieurs fils avec un nœud seulement; celle qu'on donne à la seconde ordination, au moment du mariage, doit avoir six brins avec deux nœuds; & à mesure que les Brames ont des enfans, on augmente le nombre des fils & des nœuds, jusqu'au point marqué par les Védams.

La cérémonie de conférer la ligne à un enfant Brame se fait avec beaucoup d'appareil; on rassemble tous les parens & les amis de la famille sous une tente ou *pendal*, dressée dans la cour de la maison paternelle: on commence la fête par se frotter d'huile & se purifier; les *homans* ou sacrifices se répètent jusqu'à cent huit fois; on les croiroit manqués, si le feu sacré qu'on entretient, venoit à s'éteindre. On distribue du *bétel* (*a*) & on attache ensuite au bras de l'enfant un préservatif ou talisman, qui est un petit joyau sur lequel sont tracés quelques caractères mystérieux: tel est le cérémonial du premier jour. Le lendemain, le Brammassari ou Novice se purifie de grand matin par le bain; les Brames se rassemblent sous la tente préparée, & après avoir répété les mêmes sacrifices que le jour

(*a*) Le *Bétel* est la feuille d'une plante du genre du poivre: on la place au pied d'un arbre, sur lequel elle grimpe; sa feuille ressemble à celle du poivrier. On la prépare avec de la noix d'*Aréque* & un peu de chaux brûlée, faite de coquillages. Les Indiens en mâchent sans cesse, mais ne l'avalent point: leur palais se trouve agréablement flatté du jus qu'ils en expriment. Le bétel fait beaucoup saliver, conserve les dents & rend l'haleine agréable. C'est un usage général dans toutes les cérémonies & les visites, de présenter le bétel.

précédent,

précédent, le père lui coupe, dans cinq endroits différens, quelque peu de cheveux avec un rasoir, qu'il a eu soin de purifier par une aspersion d'eau lustrale; il mêle ces cheveux avec du riz cuit, que la mère tient dans les mains; alors le barbier rase le jeune Brame, & il lui laisse cinq toupets de cheveux aux endroits marqués par le père: le Candidat ayant été souillé par la main du barbier, se purifie en se lavant aussi-tôt qu'il est rasé. Le sacrifice du riz brûlé & les libations se répétent. On frotte ensuite le Brammassari de sandal, & on lui marque le front du signe caractéristique de sa secte; le petit linge qui doit couvrir sa nudité se place mystérieusement. On attache à sa Ligne, qui fait le principal objet de la fête, un petit morceau de peau de cerf. Des femmes, en faisant le tour de la tente, présentent ce cordon dans un bassin aux Brames de l'assemblée, afin qu'ils le bénissent, en le touchant de la main; après ce cérémonial, l'Officiant le met au col du Novice, & il lui donne sa bénédiction: ils se mettent ensuite sous un voile, & le Ministre lui apprend un mot de deux ou trois syllabes, qui ne doit être entendu de personne. Le jeune Brame reçoit ensuite des instructions relatives à son ministère, & on frotte sa Ligne de safran; enfin, la dernière cérémonie est de tirer l'*œillade* au Brammassari.

Plusieurs Castes de la tribu des Choutres, tels que les *Chétis* & les *Cométis*, les Charpentiers, les Forgerons, les Orfévres, & d'autres Castes, ont aussi le droit de porter la Ligne. C'est une preuve qu'elle n'est pas une marque de distinction du sacerdoce: cependant les Brames ne la leur souffrent que parce qu'ils disent que *c'est un beau harnois à un âne.* Les cérémonies qu'on observe en la conférant, varient selon la différence des Castes;

mais parmi les Brames, elles se font avec plus de pompe & d'ostentation (*a*).

Les Brames vont presque tous la tête nue; ils se rasent les cheveux, à l'exception d'un petit toupet qu'ils laissent derrière la tête, & qu'on nomme *condoubi*, à peu-près semblable au *penesé* des Chinois; il pend par derrière avec un nœud, ce qui distingue particulièrement les Brames des autres Castes. Leur habillement est une pagne ou toile qui leur fait le tour du corps au-dessus des hanches, se relève entre les cuisses, & tombe devant par un de ses bouts. *Pl. XI & XII.*

Les Brames Vaïdiguers, Sivebramnals & Strivaïchenavals peuvent se marier; mais ils ne doivent vivre que d'aumônes, & s'abstenir, ainsi que les Prêtres égyptiens, de tout ce qui a vie. Il leur est défendu d'assister aux enterremens; & ils ne peuvent entrer dans une maison où se trouve un cadavre que dix jours après qu'on l'en a retiré. Ils ont secoué aujourd'hui ces préjugés, suivent les funérailles, & vont consoler les parens dans les maisons des morts, afin d'en obtenir quelques aumônes.

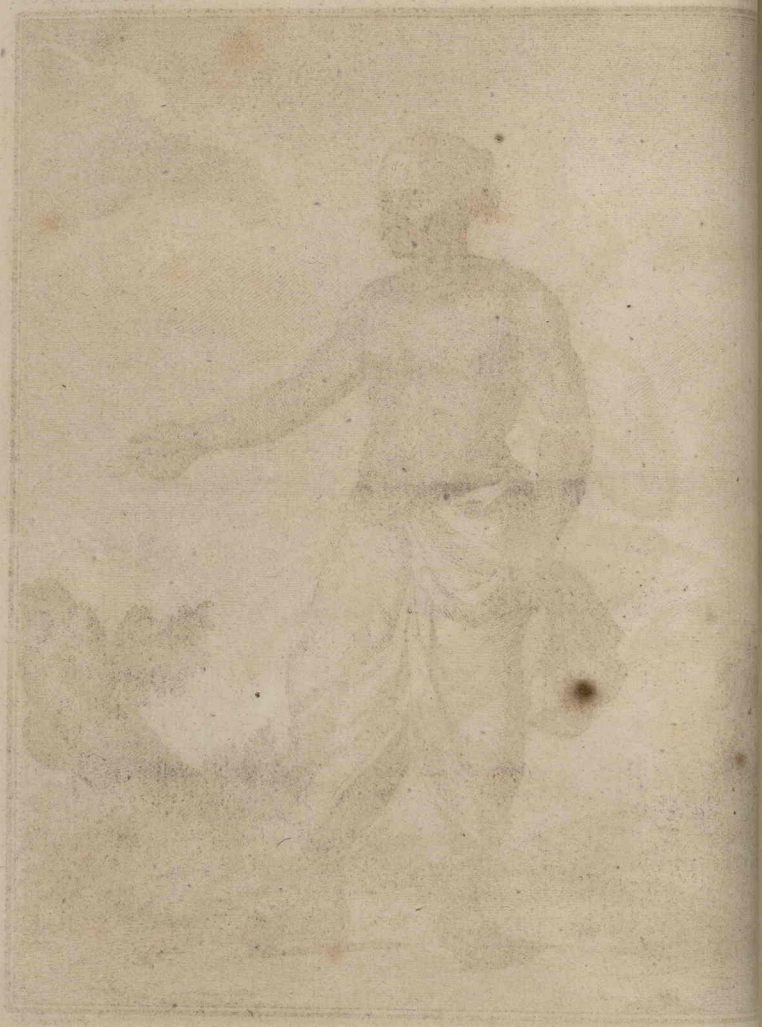
Trois autres tribus se disent Brames; mais les premiers ne veulent pas les reconnoître pour tels. Les autres Indiens les

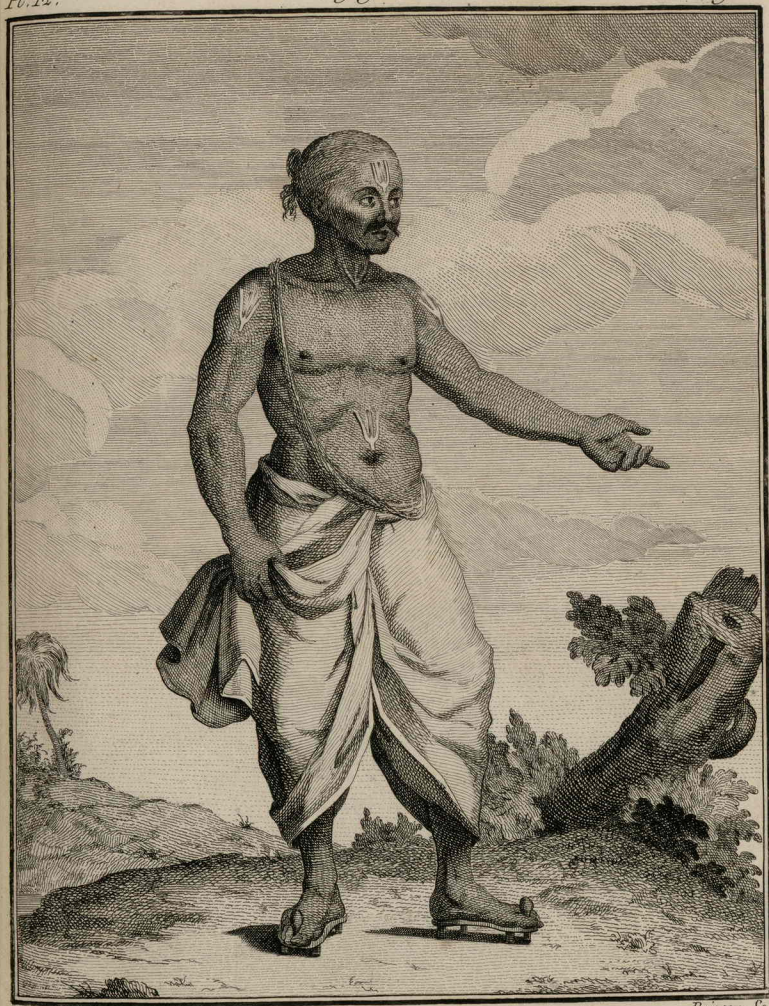
---

(*a*) Des Missionnaires ont cru devoir aussi porter la Ligne, & ne pas la faire quitter à ceux de leurs Néophytes qui l'avoient reçue selon le rit de leur Caste, afin de ne pas les éloigner, par la privation d'une marque d'honneur à laquelle ils les voyoient fortement attachés. Mais le Concile de *Goa* condamna cette mitigation: l'affaire fut portée au tribunal du Saint Siége; *Grégoire XV* qui l'occupoit, donna une Bulle par laquelle il permit de porter la Ligne dans les Indes, afin d'y propager les conversions; mais sous la restriction que les Néophytes abandonneroient celles qu'ils tenoient de la main des Brames, pour en recevoir une bénite par les Missionnaires selon le rit de l'Église.

P. Sonnerat Pinxt. Poisson Sc.

BRAME DE LA SECTE DE CHIVEN.





P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

BRAME DE LA SECTE DE VICHENOU.

regardent comme basses Castes de Brames ; elles comprennent les *Tatouvadiels*, les *Goutcheliers* & les *Moratia-papars*.

Les Tatouvadiels, sectateurs de Vichenou, se frottent de sandal & portent au front une Ligne noire perpendiculaire, avec une marque ronde de couleur rouge qu'ils mettent dans le milieu.

Les Goutcheliers peuvent être des deux sectes : quand ils sont de celle de Chiven, ils portent les mêmes signes que les Sivebramnals, & les mêmes que les Tatouvadiels, s'ils sont de la secte de Vichenou.

Les Moratia-papars, quoique formant entr'eux une tribu différente, ne sont point distingués des Goutcheliers.

Ces trois dernières tribus ne sont obligées à aucune cérémonie, ne servent point dans les temples, & ne vivent pas d'aumônes comme les autres Brames. Ils se mettent au service de ceux qui veulent les payer, prennent de l'emploi chez les Mogols, & même chez les Européens ; leur habit ne différe pas de celui des autres habitans.

Les Brames, comme se prétendant sortis de la tête de Brouma, se sont arrogés, à l'exclusion de toutes les autres Castes, les fonctions du sacerdoce (*a*) : ils sont les gardiens & les interprêtes des livres de la loi ; le droit d'instruire & d'enseigner leur appartient, & ils sont juges de tous les différends ; ils persuadent au peuple qu'ils tiennent toutes ces prérogatives de Dieu même ; & d'après ces idées, qu'ils ont soin d'inculquer, on les regarde comme des hommes célestes (*b*).

---

(*a*) Parmi les Juifs, le Sacerdoce appartenoit à la seule tribu de Lévi : il falloit y être né pour devenir Lévite ou Prêtre. Il faut de même, chez les Indiens, être né Brame pour prétendre aux honneurs du Sacerdoce. Le mérite, les services, rien n'y peut faire admettre un sujet qui ne seroit pas né dans cette Caste.

(*b*) Chaque Peuple a ses Brames : ils sont regardés chez tous comme des hommes Saints

Quoique leur Caſte ſoit dépoſitaire du ſacerdoce, tous cependant n'en exercent pas les fonctions dans les Pagodes ; le nombre en ſeroit trop grand : pluſieurs font leurs ſacrifices & leurs cérémonies dans leurs propres maiſons avec leur habillement ordinaire ; ce n'eſt que dans certaines occaſions qu'on en convoque une multitude dans les temples : quelques-uns gagnent leur vie à dire la bonne aventure ; d'autres vivent en Cénobites dans des Monaſtères, que des Princes & des gens riches leur ont fait bâtir par dévotion : une ou deux familles ſeulement ſont réſervées pour le ſervice des Pagodes ; elles ſont rentées & vivent fort à leur aiſe. Les mets qu'on préſente aux idoles leur fourniſſent une abondante nourriture. La vénération qu'on a pour leur perſonne & leur caractère eſt ſi grande, que les Princes & les particuliers opulens donnent tous les jours ou un certain nombre de jours dans l'année, à manger à vingt, trente, cinquante, & même cent Brames. Ces Prêtres leur perſuadent que l'œuvre la plus méritoire, eſt de leur faire des largeſſes, de leur bâtir des monaſtères, & de les reſpecter comme des Dieux.

Ces idées prennent aiſément dans l'eſprit d'un peuple crédule & ſuperſtitieux ; de-là vient l'uſage de leur faire préſent en certaines occaſions de dix ſortes de choſes, ce qu'on appelle les *dix dons ;* cette offrande ſe pratique ſur-tout à la mort des gens riches ; alors on leur donne une ou pluſieurs vaches, quelques piéces de terre, du beurre, de la toile, du ſucre, du ſel,

---

& des Illuminés, qui parlent à la Divinité, la repréſentent ſur la terre, & diſpoſent du ciel en ſon nom. Tels étoient les Philoſophes chez les Grecs, les Mages parmi les Perſes, les Caldéens chez les Aſſyriens, les Druides parmi les Gaulois, & les Tuditanes chez les Eſpagnols, &c.

des vaſes de métal, quelques monnoies d'or, & enfin des denrées pour leur nourriture.

Leur perſonne eſt ſi ſacrée, qu'ils ne peuvent être punis de mort pour quelque crime que ce puiſſe être. Si quelqu'un d'eux l'a méritée, on lui créve les yeux; mais on le laiſſe vivre. Tuer un Brame eſt un des cinq grands péchés preſque irrémiſſibles, & les Védams ordonnent à quiconque ſeroit coupable d'un pareil meurtre, de faire un pélérinage de douze ans en demandant l'aumône, ayant à la main le crâne du Brame, dans lequel il eſt obligé de manger & de boire tout ce qu'on lui donne; ce tems expiré, il doit encore faire beaucoup d'aumônes, & bâtir un temple au Dieu de la ſecte du Brame qu'il a tué (*a*).

Les peines qu'ils infligent à leurs femmes ſurpriſes en adultère, eſt de les renfermer entre quatre murailles; mais s'ils les aiment, ils leur pardonnent, & la faute eſt oubliée. Cette réconciliation donne lieu à un grand feſtin auquel beaucoup de Brames & de Bramines ſont invités, & la coupable les ſert à table. François Caron, dans ſon *Hiſtoire indienne*, rapporte qu'un Brame ayant trouvé ſa femme couchée avec un autre, la lia & tua l'adultère. Le lendemain il invita tous ſes parens & ceux de ſa femme à un feſtin; quand on fut à table, & au moment où on commençoit à ſe réjouir, le mari ſortit pour aller couper au mort les parties de la génération, qu'il mit dans une boëte

(*a*) Les Juifs avoient une coutume à-peu-près ſemblable. Un meurtrier étoit banni pour trois ans, & condamné à parcourir toutes les villes de ſa Nation, en criant par les rues qu'il étoit un homicide. Pendant ce tems, il ne pouvoit ni manger de la viande, ni boire du vin. Obligé de laiſſer croître ſes cheveux & ſa barbe, ſans ſe laver, il ne lui étoit permis de ſe couvrir la tête qu'une fois par mois. Le bras avec lequel il avoit commis le meurtre, étoit attaché par une chaîne à ſon col: c'eſt ainſi qu'il expioit ſon crime.

ornée de fleurs ; après quoi déliant sa femme, & la couvrant d'un suaire, il lui ordonna d'aller porter la boëte aux convives. La malheureuse obéit, & vint se jetter demi-morte aux genoux de l'assemblée ; à l'ouverture de la boëte elle s'évanouit, & le mari lui coupa la tête (*a*).

Revenons à la division des Castes. La seconde tribu composée de *Chatriers* ou *Rajas*, & des Militaires se subdivise en trois, & comprend les *Bondilliers*, les *Rajapoutrers*, & les *Maratiers* : tous les membres de cette tribu ne peuvent prendre que le métier des armes ; ceux qui ne sont pas Rois servent en qualité de soldats. Les Rajas, avant la conquête des Mogols, étoient maîtres du Gouvernement : ils conservent encore quelques petites Souverainetés dans les montagnes. La Caste des Bondilliers est presque éteinte ; on n'en connoît plus qu'une famille à la côte de Coromandel ; c'est celle des derniers rois de Gingi. Cette tribu peut être indifféremment de la secte de Chiven ou de Vichenou. Ils ne peuvent lire les Védams ; mais ils ont la prérogative d'en entendre la lecture.

La troisiéme tribu, c'est-à-dire celle des Marchands, appellés *Vassiers*, est presque éteinte ; il n'en reste plus que quelques familles dans le royaume de Rameſſourin ; elle n'est pas la même que celle des Marchands qui trafiquent aujourd'hui dans toute l'Inde sous le nom de Chétis & de Cométis.

La tribu des *Choutres*, qui forme la quatriéme, est la plus nombreuse ; elle se divise en *main droite* & en *main gauche*.

La *main droite* comprend 1°. les *Vélagers*, qui se subdivisent

(*a*) Les Romains avoient aussi le pouvoir de tuer leurs femmes surprises en adultère. Dans le Japon, il n'est pas seulement permis aux maris de les tuer, mais, en leur absence, tous les parens, & même les domestiques peuvent le faire.

en *Chogia-vélagers*, *Carécatou-vélagers*, *Niroupouchi-vélagers*, & *Doulouva-vélagers*, connus auſſi ſous le nom d'*Aguamoudiers*, que les Européens appellent *Dobachis*, nom qui ſignifie *ſerviteurs*. Les Laboureurs occupent le premier rang chez les Vélagers, les autres prennent de l'emploi partout où ils en trouvent. 2°. Les *Caravers*, Caſte *talinga*: ce ſont les marchands de *manille de verre*. 3°. Les *Camouvars*, Caſte talinga, qui différe peu de la précédente; ils font le même commerce. 4°. Les *Coiladiers*, Caſte talinga. 5°. Les *Cométis* ou Marchands; ils étoient autrefois de la main gauche, & ne formoient qu'une claſſe avec les Chétis; mais depuis qu'ils ont prié les Choutres de la main droite de les recevoir comme leurs enfans, ils ſont entrés dans l'autre rang. 6°. Les *Natamadiers*. 7°. Les *Caquilliers* ou Tiſſerands. 8°. Les *Bainiers*, eſpéce de religieux, que l'on appelle *Poutcharis*, qui vivent d'aumônes & ſe tiennent dans les temples de *Mariatale*, Déeſſe de la petite vérole (*a*). 9°. Les *Amaters* ou Barbiers. 10°. Les *Panichévers*, qui ſont les ſerviteurs des Vélagers, 11°. *Les Vanars* ou Blanchiſſeurs. 12°. Les *Condoumiers* ou Médecins, qui guériſſent les morſures des ſerpens. 13°. Les *Dévédaſſi-quels* ou *Tévadia-quels*, que nous appellons communément *Bayadères*. Ceux qui compoſent ces cinq dernieres Caſtes peuvent être de la main droite ou de la main gauche. Ceux qui ſervent les Choutres de la main droite ſont cenſés être dans ce rang, & ne peuvent point ſervir ceux de la main gauche; & ceux de cette main, à leur tour, ne ſervent pas ceux de l'autre.

14°. Les *Parias* forment la dernière Caſte; ils ſont regardés par les autres Indiens comme des gens infâmes, ſouillés,

(*a*) Voy. Liv. III, Chap. 7, *des Religieux Indiens*.

abominables & réprouvés : dans les actes publics & dans la vie civile, on ne daigne pas les mettre au rang des Castes. Proscrits par cet avilissement, ils ont leurs habitations dans des quartiers séparés. Ce n'est point assez qu'ils soient éloignés des villes, bourgs ou villages communs aux restes de la Nation, il faut encore qu'il y ait une distance assez considérable pour que le vent ne communique pas des influences impures & contagieuses, qu'on craindroit de leur trop grande proximité.

Leurs maisons sont des cahutes où un homme peut à-peine entrer, & elles forment de petits villages qu'on appelle *Paret-cheris*. Il leur est défendu de puiser de l'eau dans les puits des autres Castes ; ils en ont de particuliers aux environs de leurs demeures, autour desquels ils sont obligés de mettre des os d'animaux, afin qu'on les reconnoisse, & qu'on les évite. En général les fonctions des Parias consistent à rendre les services les plus vils & les plus dégoûtans. Quand un Indien d'une autre Caste permet à quelqu'un d'entre eux de lui parler, cet infortuné est obligé de tenir une main devant sa bouche, afin d'empêcher son haleine de se porter vers lui ; & s'il le rencontre sur un grand chemin, il faut qu'il se détourne pour le laisser passer. Si quelque Indien, fût-ce même un Choutre, touche par mégarde un Paria, il est obligé d'aller se purifier dans le bain. Les Brames ne peuvent les regarder, & les Parias sont obligés de fuir dès qu'ils en voient. Ils ne sont d'aucune secte : exclus des assemblées du peuple, ils ne peuvent jamais entrer dans les temples, & sont exempts de prier & de faire des offrandes. Le mépris & l'aversion qu'on a pour eux sont portés si loin, qu'on se donne bien de garde de manger quelque chose qu'ils auroient apprêté, ou de boire dans des vases dont ils se seroient servis : ils ne peuvent entrer dans la maison d'un Indien d'une autre Caste,

ou

ou s'ils ſont chargés de quelque travail dans une maiſon, on pratique une porte qui ne ſert que pour eux; mais ils doivent paſſer en baiſſant les yeux; car ſi l'on s'appercevoit qu'ils euſſent regardé dans la cuiſine, on ſeroit obligé d'en briſer tous les uſtenſiles. Un Indien croira faire une bonne œuvre en ſauvant la vie à des inſectes, des ſerpens & autres animaux, tandis qu'il laiſſera périr un Paria plutôt que de lui tendre la main pour le retirer d'un précipice, dans la crainte de ſe ſouiller en le touchant.

Les Parias ſervent chez les Vélagers pour cultiver la terre ou panſer les chevaux, & chez les Européens en qualité de cuiſiniers & de porte-faix. Ils ne ſont tenus à aucun régime, mangent du bœuf & boivent des liqueurs ſpiritueuſes. Cet attentat contre un animal ſacré, & l'abrutiſſement où l'ivrognerie plongeoit les coupables, eſt, ſelon quelques Écrivains, l'origine de leur infamie: il eſt plus probable que c'eſt à la ſuperſtition que ces malheureux doivent l'aviliſſement dans lequel ils vivent; les Indiens n'ont tant de mépris pour eux, que parce qu'ils penſent que quand on fait beaucoup de mal ſur la terre, on renaît Paria. Sans doute, lors de la diviſion des Caſtes, on conſerva *la ligne de démarcation* qui, dans tous les pays, ſépare le riche du pauvre; la partie la plus indigente fut rejettée à la dernière claſſe, & condamnée à n'en jamais ſortir. La misère & l'opprobre y devinrent héréditaires. Cette première injuſtice fut l'ouvrage de la politique; mais dans la ſuite elle fut aggravée par la religion. Pour ſe décharger du crime de l'avoir commiſe, les Indiens y cherchèrent une cauſe ſurnaturelle; le dogme de la tranſmigration des ames leur en facilita les moyens. Il étoit naturel d'imaginer que le coupable ne devoit revivre que pour ſouffrir; & dans ce principe la triſte condition de Paria lui fut aſſignée.

Le nombre des Parias eſt ſi grand, que, s'ils vouloient ſortir de l'opprobre où on les tient, ils ſeroient en état d'opprimer les autres Caſtes; mais ils y ſont abſolument inſenſibles. L'infamie des Parias rejaillit ſur les Européens; ces derniers ſont d'autant plus en horreur, qu'outre leur peu de reſpect pour la vache, dont ils mangent la chair, les Indiens leur reprochent encore de cracher dans les maiſons & même dans les temples, de boire en appliquant le vaſe aux lévres, de porter les doigts à la bouche, de manière que la ſalive les ſouille, &c. Ainſi un Européen eſt tout ce que les Indiens connoiſſent de plus mépriſable; ils le nomment *Parangui*, nom qu'ils donnèrent aux Portugais, lorſque ceux-ci abordèrent dans leur pays, & c'eſt un terme qui marque le ſouverain mépris qu'ils ont pour toutes les Nations de l'Europe (*a*).

---

(*a*) Ce mépris qu'ils ont pour les Européens, leur fait regarder la religion chrétienne avec une eſpéce d'horreur. Les Brames, intéreſſés à la décrier, s'efforcent de fortifier l'averſion invincible que les Indiens ont pour les Européens. Quand on parle devant eux du Chriſtianiſme, ils s'écrient que les Chrétiens ſont des infâmes, qui mangent de la vache & boivent du vin : ils ajoutent qu'ils ſont encore plus déteſtables que les Parias; & il n'en faut pas davantage pour arrêter un Indien qui auroit le deſir de ſe faire Chrétien. Les clameurs s'élévent encore davantage, lorſqu'on lui voit faire la plus légère démarche relative à ſa converſion : il entend alors crier de toutes parts qu'il va perdre les prérogatives de ſa Caſte, qu'on ne le ſouffrira plus dans la ſociété, qu'il deviendra *Paria*, *Parangui*, & le plus mépriſable de tous les hommes. Alors la force du préjugé, la honte & la crainte étouffent en lui les diſpoſitions favorables où il pourroit être d'embraſſer la religion chrétienne.

Quelques Miſſionnaires voyant que l'horreur pour les Parias & la manière de vivre des Européens étoient des obſtacles aux progrès du Chriſtianiſme, affectèrent l'extérieur des Brames, des *Pénitens* & des *Saniaſſis*, en ſe conformant à leur manière de vivre & de s'habiller; ils évitèrent ſur-tout de communiquer avec les Parias, ainſi que de leur adminiſtrer les ſacremens : mais M. *de Tournon*, Légat apoſtolique pour les miſſions étrangères, condamna cette politique comme contraire à l'Evangile, qui ne met aucune

La tribu *de la main gauche* comprend, 1°. les *Chétis* ou Marchands, autre tribu que les *Cometis*. 2°. Les *Camalers*, qui renferment sous cette dénomination tous les artisans qui se servent du marteau, tels que les *Tatars* ou Orfévres, les *Tachiers* ou Charpentiers, les *Caroumars* ou Forgerons, les *Canars* ou Chaudronniers & Cuivriers; les membres de cette Caste se regardent tous comme parens. 3°. Les *Vanniers*, qui font l'huile. 4°. Les *Sanars* ou *Sourers*, qui recueillent le *calou*, liqueur qu'on tire du palmier. 5°. Les *Pallis*, dont les femmes sont *de la main droite*, parce qu'elles portent au col, comme les femmes de la main droite, des grains de verre de la grosseur d'une tête d'épingle, qu'on nomme *cariamanis*. 6°. Les *Chédars* ou Tisserands, autre tribu que ceux de la main droite, de même dénomination. 7°. Les *Sacliels* ou Cordonniers, qui sont dans la tribu de la main gauche ce que les Parias sont dans l'autre; mais ils sont encore plus méprisés que les Parias, parce qu'ils emploient le cuir de vache à faire des chaussures. Cependant malgré cette profanation, & le scrupule d'être souillé en se servant de ce qui vient de cette Caste avilie, on ne laisse pas de porter des chaussures.

Quelques Indiens prétendent qu'anciennement les Choutres étoient tous compris dans la même classe, & qu'ils furent divisés en différentes tribus par le Roi *Salivagana*, dont l'existence remonte à dix-huit cents ans.

Les Castes suivantes sont totalement séparées, & n'entrent point dans la division de main droite & de main gauche.

Les *Eideyers* ou Pasteurs ont tous *Vichenou-baters*; ils étoient

---

distinction entre les Fidèles. Il ordonna d'administrer les Parias, & son décret a été confirmé par les successeurs de *Clément XI*, sous le pontificat duquel il fut rendu.

autrefois d'auſſi baſſe Caſte que les Parias, & relégués comme eux hors des villes. L'amas de cahutes qui formoient leur habitation, s'appelloit *Edetchery*; mais depuis l'incarnation de Vichenou ſous le nom de *Quichena*, qu'un berger éleva chez lui comme ſon propre fils, ils ſont reconnus pour la première Caſte des Choutres, peuvent faire le commerce & prétendre à toutes ſortes d'honneurs; mais ils s'aviliroient & perdroient leur Caſte s'ils embraſſoient les métiers dans leſquels on ſe ſert du marteau.

Les *Coſſévers* ou Potiers ſont tous *Chiva-baters*.

Les *Moutchiers* ou Peintres, Doreurs & Malletiers ſont auſſi Vichenou-baters, quoique Talingas; les autres Caſtes les mépriſent & les regardent comme Parias, parce qu'ils touchent du cuir dans leurs métiers. Les Moutchiers ne mangent rien de ce qui a eu vie; ce n'eſt que dans cette Caſte que le frère épouſe la ſœur, & l'oncle la niéce.

Les *Chémavaders* ſont les Pêcheurs de rivière, & les *Patnavers* des bords de la mer; les Européens les appellent *Maquois*: ces deux tribus ſont toujours de la ſecte de Chiven.

Les *Oders* & les *Caravers* ſont chargés de tranſporter les marchandiſes d'un royaume à l'autre; toujours en marche, ils ne demeurent jamais dans les villes, & tranſportent avec eux leurs cahutes; elles conſiſtent en une couverture de feuilles de palmier qu'ils mettent ſur un bœuf. Quand ils ſont pauvres, ils travaillent à la terre.

Les *Villiers*, les *Iroulers* & les *Véders* ſont regardés comme des animaux par les autres Caſtes. Ils vivent ſur les montagnes & dans les bois ſans craindre les tigres ni les ſerpens, qu'ils tâchent d'éloigner par des prières connues d'eux ſeuls; ils ſe

nourriſſent uniquement des productions de la nature, & ſe couvrent le corps de feuilles d'arbres ; la plupart ne quittent jamais leurs forêts. D'autres, dont l'habitation ſe trouve près des Aldées, y portent du miel pour avoir quelques morceaux de toile. Ils font toujours grand feu dans leurs cahutes, & ſe regardent comme très-heureux de ne point vivre avec les autres hommes. Ils reconnoiſſent un ſeul Dieu, mais ne lui bâtiſſent aucun temple, & ne lui font aucune adoration.

Les *Faroguis* vivent auſſi dans les bois, & n'adorent que le ſoleil ; ils ne mangent qu'après lui avoir fait leur adoration, & n'oſeroient mettre un morceau dans la bouche s'ils n'avoient vu cet aſtre. Ils ſont perſuadés, comme les Villiers & les Iroulers, que l'homme finit avec la vie : comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'un corps réduit en cendres ou en pouſſière qui s'exhale dans les airs, ou qui ſe confond avec la terre, puiſſe reprendre ſa forme pour recommencer une autre carrière (*a*) ? C'eſt peut-être cette idée qui les fait vivre comme des bêtes, ſans diſtinction de père, de mère, de frère, ni de ſœur, diſant qu'ils couchent avec leur propre femme, quand ils couchent avec une autre (*b*).

---

(*a*) Parmi les Juifs les Saducéens, & parmi les Chrétiens, les Manichéens & d'autres ont nié la réſurrection des morts.

(*b*) Pluſieurs Nations étoient de ce ſentiment. *Chryſippe*, ſi l'on en doit croire *Diogène de Laërte*, dans la vie de ce Philoſophe, dit que ceux-là ne font pas ſagement, qui regardent comme honteux & comme un mal de coucher avec ſa mère, ſa fille ou ſa ſœur. Les Mèdes, les Phrygiens, les Galates, les Égyptiens & beaucoup d'autres Peuples, penſoient de même : les Babyloniens & les Perſes n'avoient aucune horreur de ces aſſemblages inceſtueux ; ils permettoient les mariages entre le père & la fille, le fils & la mère, le frère & la ſœur. On dit qu'ils tenoient cette coutume d'un certain *Andsham*, Grand-Prêtre du Feu, qui fut établi dans cette dignité par *Nemrod*. Comme il faiſoit le premier ſacrifice, le démon lui dit qu'il n'y avoit perſonne digne de ſervir ou d'adorer

Les Indiens ignorent aujourd'hui ce qui causa la division de la main droite & de la main gauche : ils se disputent de part & d'autre la prééminence, sans pouvoir jamais s'accorder sur ce point ; mais ils ont grand soin d'empêcher que ceux de la main opposée jouissent des droits de l'autre, comme de passer en voiture ou à pied, avec des sandales de bois, dans les rues qu'ils habitent : ils peuvent cependant y passer à pied pour leurs affaires avec des souliers ou à pieds nuds. Les processions de mariage, ni les convois des morts, ne peuvent passer dans les quartiers qu'habitent les Castes de la main opposée. Celles de la main gauche ne peuvent monter un cheval blanc, ni porter des pavillons & des parasols blancs dans les processions matrimoniales, comme les tribus de la main droite. Chaque Caste a des termes qui lui sont affectés, dont il n'est pas permis à l'autre de se servir ; leurs usages, leurs droits, leurs priviléges, tout est distinct & marqué. La moindre infraction de ces régles est dans le cas de produire une guerre civile. Cependant ils vont tous adorer Dieu dans le même temple, excepté dans les établissemens européens, & dans les Aldées riches, où l'orgueil a multiplié ces édifices.

Les sectateurs de Chiven se frottent la poitrine de cendres de bouze de vache en se levant, & mettent, avant leur premier repas au milieu du front, une marque ronde jaune de sandal, ainsi que trois lignes de la même couleur sur la poitrine & les bras. Les sectateurs de Vichenou mettent au front, selon leur opinion, les mêmes signes que les Strivaïchenavals.

---

le Feu, que ceux qui connoissoient charnellement leur mère, leur fille ou leur sœur. Andsham, d'après cet avertissement, se mit en état de bien servir le Feu, & les Mages l'ont depuis imité.

On voit par cette diviſion des Caſtes, que chacune fait un Peuple particulier, que la religion & les loix empêchent de ſe confondre avec les autres, même dans les unions conjugales, parce que c'eſt toujours dans ſa famille qu'on ſe choiſit une épouſe, & jamais dans les autres, fuſſent-elles de la même tribu. Le fils d'un laboureur ne peut être que laboureur, & ſe marier qu'avec la fille de ſon couſin, qui fait le même métier; cette différence des claſſes n'eſt pas moins ſenſible dans le commerce habituel de la ſociété. L'inférieure ne manque jamais de reſpect à la ſupérieure, & le Brame ne peut manger avec le Roi, ni ce dernier avec le Choutre, ſans s'expoſer à l'aviliſſement.

C'eſt ainſi qu'un Peuple qui, par ſon antiquité, devroit avoir épuré la raiſon, ſe traîne encore ſo l'empire des préjugés & de l'ignorance. Loin d'être ramené à l'égalité naturelle, par les révolutions qu'il éprouve tous les jours, il ſemble n'exiſter que pour en briſer continuellement les liens.

La plupart des Nations étoient diviſées de même; l'Égypte avoit ſept tribus, Athènes quatre, & l'Arabie trois, entre leſquelles les Prêtres étoient les plus conſidérés: les Romains avoient deux claſſes de Citoyens; preſque tous les États de l'Europe, à l'imitation de l'Inde, admettent des diſtinctions dans leur Corps civil; & nous qui les blâmons, ſommes-nous plus juſtes & plus ſages; n'avons-nous pas nos Caſtes?

## CHAPITRE VI.

### *De l'Initiation des Indiens.*

Il n'eſt point de religion où l'on ne trouve des initiations & des épreuves plus ou moins longues & pénibles. Cela doit être ainſi. En effet, il eſt juſte & prudent de connoître les mœurs & le caractère d'un homme, avant que de l'admettre dans une ſociété quelconque. Si cet examen ſe pratique directement ou indirectement dans tous les états de la vie civile, à combien plus forte raiſon ne doit-il pas être employé lorſqu'il s'agit de révéler à un proſélite les myſtères & les dogmes religieux ? Auſſi les initiations exiſtèrent-elles de tous les ſiécles & dans tous les pays.

Chez les Hébreux, les Lévites; en Égypte, les Prêtres de *Cérès Eleuſine;* dans la Grèce, ceux de Cybéle ; à Rome, les Pontifes, les Aruſpices & les Veſtales ; dans la Gaule, les Druides, tous eurent des épreuves rigoureuſes, & de pluſieurs années, qu'ils faiſoient ſubir à leurs diſciples avant de les recevoir parmi eux.

Un Indien n'eſt tenu à aucune cérémonie journalière qu'après ſon initiation, & toutes celles qu'il auroit pu faire avant ne lui ſont point méritoires. Quelques-uns négligent cette pratique ; mais celui qui meurt ſans être *initié*, ne doit pas s'attendre à un ſort plus heureux dans une autre vie.

Avant de pouvoir être initié, un Indien doit, pendant pluſieurs jours, faire divers actes préparatoires, tels que des jeûnes, des aumônes & d'autres bonnes œuvres. Lorſque le jour eſt

est venu, il se baigne & se rend chez son *Gourou*, qui a préparé une chambre pour cette cérémonie. Le Gourou ne le laisse entrer qu'après lui avoir demandé s'il a un véritable desir d'être initié ; si ce n'est pas la simple curiosité qui l'amène ; s'il se sent en état de continuer toute sa vie, sans y manquer un seul jour, les cérémonies qu'il va lui prescrire. Il l'exhorte à différer, s'il ne se sent pas assez de force. Quand le jeune-homme persiste & montre un desir ardent d'entrer dans la bonne voie, le Gourou lui fait un sermon sur la conduite qu'il doit tenir, sur les vices qu'il doit fuir, & les vertus qu'il doit pratiquer. Il le menace des châtimens célestes, s'il se comporte mal, & lui fait espérer les plus grandes récompenses, s'il marche dans le sentier de la justice. Ils entrent ensuite dans la chambre, dont la porte reste ouverte afin que les assistans participent au sacrifice qui va se faire, & qu'on appelle *Homan*. Il est le même que celui du mariage ; mais on le tient pour plus auguste, parce qu'un Gourou le fait, tandis qu'un simple Brame consomme l'autre. Les prières pour évoquer les Dieux sont différentes, & le lieu plus saint, parce qu'il a été purifié. L'évocation étant finie, on allume le feu de l'Homan. Après le sacrifice, ils se mettent sous un voile qui leur couvre la tête : alors le Gourou apprend au jeune-homme, comme dans l'initiation des Brammassaris, un mot d'une ou de deux syllabes, qu'il lui fait répéter à l'oreille, afin qu'il ne soit entendu de personne.

Ce mot est la prière que l'Initié doit répéter, s'il le peut, cent ou mille fois par jour ; mais toujours dans le plus profond secret. Lorsqu'il le prononce, il doit soigneusement éviter de faire voir le mouvement de ses lévres. L'oublie-t-il ? son Gourou est le seul à qui il puisse le demander : il ne peut dire ce mot

ſacré à perſonne, pas même à un autre Initié. Cependant il lui eſt permis de le proférer à l'oreille d'un Initié agoniſant de ſa ſecte, afin que cette prière étant entendue du mourant, il ſoit ſauvé. Chaque ſecte a une prière différente.

Ce mot ſecret eſt l'unique prière des Indiens : ils appellent louanges les prières de leurs livres, & n'en font point myſtère ; mais ils regardent celle de l'initiation comme ſi ſacrée, que juſqu'ici aucun n'a voulu la révéler aux Européens.

L'Initié ayant répété pluſieurs fois la prière, le Gourou lui enſeigne les cérémonies qu'il doit faire à ſon lever & à tous ſes repas. Il lui apprend encore pluſieurs cantiques en l'honneur des Dieux, & le renvoie en lui recommandant de vivre honnêtement. Depuis ce jour, l'Initié ne doit jamais manquer à faire les cérémonies ; s'il s'en abſtient, il péche.

Peu d'Indiens ſe font initier aux cérémonies du *Lingam*, parce qu'elles ſont ſi longues qu'elles ne leur laiſſeroient pas le tems de vaquer à aucune affaire. Au reſte, cette initiation n'eſt point du tout néceſſaire ; ce n'eſt qu'un degré de perfection de plus.

## CHAPITRE VII.

### *Mariage des Indiens.*

Le mariage, qui assez généralement par-tout, est l'acte le plus important de la vie civile, l'est dans l'Inde encore plus qu'ailleurs. Les Indiens sont tellement persuadés que les Dieux ne leur ont accordé l'existence que pour se reproduire, qu'ils regardent la stérilité comme une malédiction: ils se remarient jusqu'à ce qu'ils aient des enfans, & sur-tout des mâles; & quand ils n'en peuvent avoir d'aucune femme, ils choisissent parmi leurs plus proches parens un garçon qu'ils adoptent, pour qu'il remplisse les devoirs de fils à leurs obséques: cette raison est pour eux un puissant motif, que nous n'avons point, de souhaiter une postérité mâle. Mourir sans laisser un enfant, au moins adoptif, est pour eux le plus grand malheur: il est facile de juger combien une pareille opinion doit influer sur la multiplication de l'espéce, dans un pays si abondant en subsistances.

Semblables en cela à divers Peuples orientaux (*a*), les Indiens poussent jusqu'à l'extrême leur délicatesse sur la virginité: ils épousent les filles avant qu'elles aient atteint l'âge de puberté (*b*);

(*a*) Sur-tout les Arméniens. V. *Recherches philosophiques sur les Américains*, par M. Paw.

(*b*) Les Égyptiens, les Spartiates & les Romains épousoient de même les filles avant l'âge de puberté. Chez eux, le mariage étoit un devoir, & ils avoient des loix pour fixer l'âge où l'on devoit se marier. Les Juifs prenoient aussi de jeunes filles, & leur Grand-Prêtre devoit les épouser avant l'âge de douze ans.

& dédaignent celles qui sont nubiles, parce qu'ils n'auroient pas une entière certitude qu'elles sont intactes (*a*). Mais par une de ces étranges bizarreries où jette souvent l'abus d'un principe outré, tandis que c'est une honte pour les filles de n'être pas mariées avant le tems où elles peuvent concevoir, ce n'en est pas une pour les hommes de se marier lorsqu'ils ont perdu la faculté d'engendrer : il n'est pas rare de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans. Ces peuples qui ne raisonnent pas, ne voient point que des alliances si disproportionnées sont absolument incompatibles avec la fin qu'ils se proposent dans le mariage, & dont l'accomplissement leur paroît un devoir indispensable & sacré.

Les veuves ne se remarient jamais : toutes vierges que soient celles qui perdent leur mari avant d'être en état de remplir le vœu de la nature, la superstition les condamne à un éternel célibat. La viduité est regardée comme un très-grand malheur. On imagine qu'il ne leur seroit point arrivé, si elles ne l'avoient mérité dans une vie précédente. Celui qui épouseroit une veuve seroit censé s'opposer au cours de la justice divine, & s'exposer lui-même à la colère des Dieux. Pour peu que leurs parens

---

(*a*) Cet usage vient peut-être de ce que la première nuit des noces appartient de droit au Brame qui a fait le mariage. L'âge tendre de l'enfant l'empêche de jouir de ce privilége ; ce qui reviendroit assez à ce que dit *Thomas Lagrue*, traducteur d'*Abraham Roger* : il remarque qu'à la côte de Malabar les Seigneurs qui se marient, prient leurs Souverains de coucher les deux ou trois premières nuits de leurs noces avec leurs femmes ; après quoi ils viennent les chercher en pompe au son des instrumens, avec les plus grands témoignages de joie. En d'autres endroits, ajoute-t-il, ils offrent les prémices de leurs femmes aux idoles, à l'impuissance desquelles les Prêtres suppléent : ailleurs, tous les conviés couchent la première nuit avec la mariée.

Le Roi de Calicut donne la valeur de cinq cents écus au plus considérable d'entre les Prêtres, pour coucher, avant lui, avec la femme qu'il veut épouser.

soient dévôts, ils ne manquent pas de faire des pélérinages, des pénitences & des aumônes, en expiation des péchés antérieurs de leurs filles, afin qu'elles soient plus heureuses dans leur prochaine transmigration. Tel est le déplorable effet du dogme de la métempsycose, par rapport à la condition des veuves: elle la rend infiniment triste, parce qu'elle est sans remède.

La fille qu'on épouse ne doit pas seulement être de la même Caste que le mari, il faut encore qu'elle soit de la même famille; en conséquence un Indien a le droit d'épouser la fille de son père ou du frère de sa mère, si elle est plus jeune que lui, & lorsqu'il la demande, les parens ne peuvent la lui refuser. Il n'y a que les frères & les sœurs qui ne puissent contracter mariage ensemble; mais sous ce nom sont compris les enfans du frère du père & des sœurs de la mère (*a*).

Les mariages Indiens se divisent en deux espèces: l'une universelle, qu'ils nomment en *Pariam;* l'autre, en *Cannigadanam.*

## ARTICLE PREMIER.

### *Mariage en* Pariam.

L'on nomme *Pariam*, une somme déterminée de vingt-un ou tout au plus trente-un *Ponnes* (*b*), que le père de l'époux, ou le chef de sa famille donne au père de la fille quelques jours avant le

(*a*) Les frères du père & les sœurs de la mère sont tous nommés pères ou mères; grand-pères ou grand'mères, s'ils sont aînés; petits-pères ou petites-mères, s'ils sont cadets.

(*b*) Le *Ponne* vaut dix *Fanons*, soit d'or, soit d'argent, selon les pays où ces monnoies ont cours: le fanon vaut 10 s. de France.

mariage, comme le prix de la fille qu'il achéte pour ſon fils. En remettant la ſomme, il dit à haute voix devant un Brame & les parens aſſemblés : *l'or eſt à vous, & la fille eſt à moi* : le père de la fille répond de même tout haut : *l'or eſt à moi & la fille eſt à vous.* Le Pariam n'eſt donc autre choſe qu'un achat que le mari fait de ſa femme : auſſi le mot *Collougradou*, qui ſignifie qu'un homme eſt marié, veut dire proprement qu'il a acheté une femme. Quelquefois le père de la fille convertit pour elle le Pariam en bijoux ; mais c'eſt une libéralité de ſa part : il peut auſſi la gratifier d'autres joyaux & de préſens. Mais à ſa mort, ſi elle n'a point eu d'enfans, il eſt en droit de reclamer ce qu'il a donné, & ſur-tout le Pariam, qui eſt devenu ſon bien. Il lui eſt permis de contribuer à la pompe du mariage, mais il n'y eſt pas obligé, la famille de l'époux devant faire toutes les dépenſes.

Le futur eſt forcé de donner à ſa femme le *Pariécouré;* c'eſt une pagne dont la fille ſe revêt le jour des nôces, & qui n'eſt employée qu'à ce ſeul uſage : elle eſt toujours de ſoie, même chez les plus pauvres. Le mari doit auſſi fournir le *Tali*, petit joyau d'or, qu'il attache avec un cordon au col de la fille ; c'eſt la dernière cérémonie ; elle donne la ſanction au mariage, qui ne peut plus être rompu dès que le Tali eſt attaché.

Si un homme meurt ſans enfans mâles, la ſucceſſion appartient de droit à ſes plus proches parens paternels : les veuves & les filles ſont inhabiles à ſuccéder ; les héritiers ſont tenus de pourvoir à leur logement, entretien & établiſſement. Cette obligation exiſte, lors même que le mari n'auroit point laiſſé de biens. S'il ne laiſſe que des dettes, ceux qui auroient dû hériter (ſuppoſé que le partage des biens patrimoniaux n'ait point été fait) ſont contraints de les payer. Si les frères ont

partagé leurs biens, & que l'un d'eux ne laisse que des filles, elles en héritent, parce que ses frères avec lesquels il a rompu la communauté, n'ont plus de droit à son héritage : mais un tel événement est fort rare, parce qu'en pareil cas on ne manque jamais d'adopter un garçon.

## ARTICLE II.

### *Mariage en* Cannigadanam.

DONNER sa fille en mariage sans exiger de Pariam, c'est la marier en *Cannigadanam :* ce terme signifie *Don d'une vierge.* La religion, en recommandant la charité envers son prochain, en a distingué de trois espéces, qu'elle a regardées comme les plus méritoires ; ce sont le *Godanam* ou *Don de vaches* (*a*), le *Boudanam* ou *Don de terres* (*b*), & le *Cannigadanam* ou *Don de vierge :* celui qui accepte un de ces dons, est censé se charger

(*a*) Le *Godanam* se fait pour l'ordinaire à l'extrémité de la vie. Il est rare qu'on s'en exempte, lorsqu'on a le moyen de le faire. C'est à des Brames que le mourant donne des vaches ; & comme il faut qu'il manifeste sa volonté clairement & publiquement, il doit toucher l'animal qu'il offre, & c'est la queue qu'on lui met ordinairement en main. Dans les Pagodes, il y a nombre de tableaux où cette belle action est consignée : c'est ce qui a fait croire & répéter par tous ceux qui ont écrit sur la Mythologie des Indiens, que ceux-ci se croyoient assurés d'une éternelle félicité, lorsqu'en mourant ils tenoient la queue d'une vache. La vérité est qu'ils se trouvent fort heureux de mourir en faisant ce don.

(*b*) Le *Boudanam* n'est fait que par des personnes aisées : elles donnent des terres labourables ou des jardins à des temples ou à des Brames, ou bien elles font construire sur les routes des étangs ou des *Madans*, bâtimens publics plus connus sous le nom de *Chauderies*.

des péchés de son bienfaiteur, & doit les expier par de bonnes œuvres & des cérémonies religieuses.

Le Cannigadanam se fait, soit en donnant à des Brames pauvres une somme suffisante pour les dépenses de leur mariage, soit en faisant épouser sa fille à un parent pauvre, qui sans cette charité n'auroit pas eu le moyen de se marier : ordinairement le beau-père joint au don de la fille des présens en bijoux, en argent ou en maisons. Il fait tous les frais de la nôce, & quelquefois, par une espèce d'adoption, il fait participer son gendre à son héritage, en lui donnant une part d'enfant. Quoique ces présens ne soient pas essentiels au mariage en Cannigadanam, il est néanmoins très-rare que le père de la fille n'en fasse point, parce qu'il ne peut y avoir qu'un homme sans biens & sans ressource qui veuille contracter un semblable mariage, & s'avilir au point de se charger des péchés de son beau-père : il faut donc que celui-ci lui procure le moyen de subsister avec sa femme.

Quiconque reçoit le Cannigadanam est exclu de la succession de son père, à laquelle il renonce ; en conséquence, ses héritiers paternels n'ont point de part à sa succession : s'il meurt sans enfans, ses biens passent à la veuve qui en dispose à son gré. Cette renonciation est de droit, quoiqu'elle ne soit stipulée par aucun acte ; mais le plus souvent elle se fait authentiquement : alors en présence de tous les parens, celui qui se marie sort de la maison paternelle ; il se dépouille à la porte de tous ses vêtemens qu'il jette à terre ; ensuite il rompt la ficelle de coton qui lui ceint les reins & la jette aussi, de sorte qu'il n'emporte rien de ce qui lui a été donné par sa famille. La rupture de la ficelle, que les Indiens portent toute leur vie autour des reins, est une renonciation, non-seulement aux biens, mais à sa propre famille, à laquelle on devient étranger par cet acte.

ARTICLE

## ARTICLE III.

### *Des Cérémonies du Mariage.*

COMME l'amour n'entre pour rien dans le choix d'une femme, puisqu'on se marie ordinairement trop jeune pour ressentir cette passion, & que la fille est trop enfant pour l'inspirer, lorsqu'un homme âgé la demande pour sa compagne, les parens tâchent de rendre les Dieux propices, en cherchant à connoître leur volonté. C'est l'ouvrage des *Panjangancarers*, qui après avoir consulté leurs livres astrologiques & tiré les pronostics, interprêtent la volonté du ciel; elle se trouve ordinairement favorable à cause des présens qu'on leur fait.

Lorsqu'un Indien a jetté les yeux sur une fille de sa parenté pour son fils, il est d'usage qu'il envoie un étranger sonder le père de la fille, afin que si le jeune-homme ne convient pas, il n'ait point à rougir d'un refus. Si le garçon est agréé, les Panjangancarers, d'après leurs calculs, fixent le jour & le moment où le père doit sortir de sa maison pour aller en cérémonie faire la demande de la fille. Il doit être accompagné au moins d'une femme mariée, de quelqu'un de ses parens & d'un Brame savant dans l'art d'expliquer les pronostics. S'ils font en chemin de mauvaises rencontres, comme d'un marchand d'huile qui vient à eux, d'un chien qui secoue les oreilles, d'un corbeau qui vole sur leur tête, & d'une infinité d'autres choses, auquel le Brame fait beaucoup d'attention, ils remettent la visite à un autre jour.

Si tout réussit à souhait, il est d'usage, afin de ne point pa-

roître embarrassé de sa fille, que le père ne donne pas tout de suite sa parole. Quoiqu'il connoisse très-bien le garçon, qui est toujours un de ses proches parens, & quoique ce mariage soit dans ses projets, il répond qu'il faut qu'il voie le jeune-homme pour savoir s'il lui convient. Cette autre visite est aussi fixée par les Panjangancarers, qui observent de même en chemin les pronostics.

Ces deux visites se font en grande pompe; on nettoie & on pare le lieu où elles sont reçues : on donne aux visitans du bétel, de l'aréque, de l'eau-rose. A ces visites succédent les repas; le père de la fille commence à régaler celui du garçon : les Indiens riches se font mutuellement des présens; on choisit ensuite un jour pour la cérémonie du Pariam: quand il est arrivé, les parens & les amis invités s'assemblent chez le père du garçon, & l'accompagnent chez celui de la fille, où doit se faire la cérémonie. Le père du garçon se fait suivre par les présens qu'il doit faire; ils sont portés dans des paniers de *Rottin*, couverts de voiles fort riches : ces paniers, d'une forme particulière, sont nommés *Potagons*, & ne servent que pour les funérailles ou les mariages : chaque panier est sur la tête d'un homme : ces porteurs marchent les uns à la suite des autres; plus le cortége est nombreux, plus l'on honore celui qui fait les présens. La plupart de ces paniers sont vuides; les autres contiennent des cocos, des bananes, du safran, de l'aréque, du bétel, du *Coujoumon* (*a*) & du *Guindé-Podé* (*b*).

L'un des paniers renferme une pagne de soie ou *Pariécouré*,

(*a*) Le *Coujoumon* est une poudre jaune, que les Choulias composent & que les Gentils emploient pour les signes qu'ils mettent sur leur front, afin d'annoncer leur secte.

(*b*) Le *Guindé-Podé* est une poudre grise servant au même usage.

destinée pour la fille; si le Pariam se donne en argent, il est noué dans un des coins de la pagne : mais les personnes riches donnent au lieu d'argent un joyau qu'on place sur la pagne. Ce panier est découvert en pleine assemblée ; un Brame dit au père du garçon de présenter à celui de la fille du bétel & le Pariam : il lui fait répéter *l'argent est à vous & la fille est à moi.* Le père de la fille prend l'un & l'autre, & présentant à son tour du bétel seulement, répéte, d'après le Brame, *l'argent est à moi & la fille à vous.* Aussi-tôt le Brame dit à haute voix : *ce bétel sert de gage que la nommée une telle, fille d'un tel & petite-fille d'un tel, a été donnée à un tel, fils d'un tel & petit-fils d'un tel.* Il souhaite ensuite aux deux époux toute sorte de prospérités, & leur prédit que Dieu les comblera de ses bénédictions; qu'ils auront une nombreuse postérité, de riches troupeaux de vaches, beaucoup de grains & d'argent, & que leur maison sera pleine de lait.

Ensuite on distribue du bétel, de l'aréque & de l'eau-rose à tous les assistans, qui se retirent les uns après les autres. Les plus proches parens restent pour le repas.

Quoique la fille soit censée vendue le jour du Pariam, le mariage peut se dissoudre, & il y a des pères qui rendent le Pariam ; mais il faut avoir de bien fortes raisons pour en venir à un pareil éclat. C'est toujours une assemblée générale des parens, & quelquefois de la Caste entière, qui en décide. Cette restitution entraîne les deux parties dans de longs procès. Ce n'est que lorsque le Tali est attaché qu'on ne peut plus se dédire: le Pariam doit donc être regardé comme les fiançailles.

Lorsqu'on veut faire peu de dépenses, on donne le Pariam le jour du mariage, afin d'éviter une fête; quelques-uns le donnent un an d'avance. Il n'y a point de règle à ce sujet; mais

quand le jour du mariage eſt fixé, on commence par *planter le Cal* (*a*). C'eſt-là véritablement le commencement du mariage, qui dure deux, cinq, & même trente-un jours, ſi l'on veut être magnifique, & ſi l'on attend des parens éloignés.

Quand on place le Cal, tous les parens & amis, même d'une Caſte différente, vont faire viſite au père : ce ſeroit une preuve d'inimitié que de ne pas y aller.

Les amies, ſous un dais, portent en préſent du bétel aux nouveaux époux. On place enſuite au milieu de la cour un *Polléar* (*b*) de pierre. Les Brames lui font un ſacrifice & des offrandes de cocos, bananes & bétel, lui demandent ſa protection, & le prient de favoriſer le mariage qu'on va célébrer. Après cela, on plante le *Suéſtamon* (*c*), & immédiatement le Cal dans un des coins de la cour. Le pendal ſe conſtruit enſuite ; dès qu'il eſt achevé, on retire le Polléar. C'eſt ſous ce pendal que ſe célèbrent toutes les cérémonies du mariage. Les gens riches font conſtruire devant leur porte un autre pendal ſuperbe de même largeur que la porte : la rue eſt ornée de toiles peintes, qui repréſentent l'hiſtoire de quelques Divinités indiennes. Parmi ces peintures, il y en a quelquefois de très-obſcènes, ſur-tout quand elles repréſentent la vie de *Quichena*, Dieu fort impudique. Le pendal eſt auſſi paré de feuillages, de branches d'arbres & de fruits : tous les jours les Danſeuſes viennent exécuter des ballets & chanter des épithalames, compoſés par

(*a*) *Planter le Cal*, ſignifie planter un des pieds du pendal que l'on a fait conſtruire dans une cour de la maiſon, ſoit du garçon, ſoit de la fille.

(*b*) *Polléar*, fils de Chiven, eſt le Dieu du mariage : on le repréſente avec une tête d'éléphant & un gros ventre. Voy. Liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

(*c*) Le *Suéſtamon* eſt une branche de *Caliane-mourouk*, plus connu ſous le nom de *Mourikou*. Cet arbre eſt conſacré au mariage.

les Poëtes en l'honneur des nouveaux mariés. On reçoit auſſi ſous ce pendal les viſites de cérémonie ; il y a toujours un Écrivain occupé à noter les préſens de ceux qui viennent complimenter, afin de pouvoir leur en rendre de pareille valeur, lorſqu'il ſe fera un mariage chez eux. On offre à tous ceux qui viennent, du bétel & de l'eau-roſe. Pendant les jours qui précèdent le mariage, les Danſeuſes, dans le pendal intérieur, frottent matin & ſoir, en chantant & danſant, les nouveaux époux avec du *Naleng* (*a*). Ils vont enſuite ſe baigner pour ſe rendre purs devant les Dieux.

Ceux qui veulent étaler leur opulence, font promener leur enfans tous les ſoirs avant le mariage; les futurs époux ſont dans des voitures différentes; mais dans la promenade qui ſe fait après la cérémonie, ils ſont tous les deux dans la même voiture. Ces promenades ſont très-diſpendieuſes, à cauſe de la grande conſommation d'huile pour éclairer le cortége, & du paiement de ceux qui portent les lumières, les palanquins, &c. &c. Tous les inſtrumens de la ville, & les Bayadères ſont de la courſe : les enfans des parens & des amis richement habillés, ſont portés dans des palanquins, ou vont à cheval, & précedent toujours les voitures des nouveaux mariés. Ceux-ci ſont quelquefois placés ſur des chars fort élevés, & conſtruits dans le goût de ceux ſur leſquels on proméne les Dieux. Les parens & amis ſuivent à pied & ferment la marche.

C'eſt dans ces promenades que les Indiens étalent le plus grand faſte : ils empruntent les éléphans, les chameaux, les chevaux & les palanquins de tous ceux qui veulent en prêter ;

(*a*) Petit grain verd : la plante qui le produit eſt conſacrée au mariage.

en un mot, ils n'épargnent rien de ce qui peut contribuer à la pompe de ces courses & du mariage.

Cette espèce de marche triomphale est pour conduire l'époux à la maison de la mariée; quand il est arrivé à la porte, on lui tire l'*œillade*. Les Indiens sont persuadés qu'il y a des regards pleins de malignité, capables de faire des impressions funestes, & de causer des affections ou des maladies graves; ce maléfice est à redouter. Si par exemple quelqu'un prenant son repas, jettoit les yeux sur les mets qu'on lui sert & qu'on desire d'en manger, il n'en faut pas davantage pour croire qu'un pareil coup d'œil est contagieux; & comme en promenant les nouveaux mariés par les rues, personne n'est plus exposé qu'eux à la curiosité des spectateurs, s'il arrivoit qu'on portât envie au bonheur de l'époux, d'avoir une femme aussi aimable, ou bien qu'on desirât de la posséder à cause de ses graces, il en résulteroit infailliblement du malheur, qu'il faut détourner en prevenant l'effet dangereux de ces regards indiscrets.

La manière la plus commune de tirer l'œillade est de faire tourner trois fois devant le visage des époux un bassin rempli d'une eau rougie, préparée à cet effet; après quoi on jette cette eau dans la rue; de vieilles femmes sont employées à ce ministère, car on se méfieroit des jeunes, & le maléfice ne feroit peut-être qu'augmenter: si cette façon ne suffisoit pas, on déchire une toile en deux devant les yeux des mariés, & on en jette les morceaux des deux côtés opposés. Quelquefois sans déchirer la toile, on se contente de la faire voltiger trois fois devant leurs yeux, & on la jette comme imprégnée du venin de l'envie.

Une troisieme manière, inventée plutôt pour préserver de la malignité des regards que pour la dissiper, est d'attacher

à la tête des mariés certains cercles myſtérieux. Les Indiens ſont tellement perſuadés de l'exiſtence des maléfices, qu'ils y rapportent leurs maladies, & ſur-tout celles de leurs enfans (*a*). C'eſt pourquoi ils ſont preſque toujours occupés à faire quelques pratiques ſuperſtitieuſes, pour rompre ce charme. Non-ſeulement ils croient que les hommes y ſont expoſés, mais encore que les plantes, les arbres, les fruits, les ſemences & les moiſſons en ſont ſuſceptibles, & que c'eſt la cauſe de leur dépériſſement; dè-là vient la coutume de mettre dans les champs, ſur le tronc des arbres & dans les jardins, des vaſes ronds blanchis avec de la chaux, & marqués de pluſieurs points noirs ou de figures myſtérieuſes.

Dès qu'on ſait qu'un homme puiſſant fait un mariage chez lui, les Brames y accourent de plus de vingt lieues à la ronde: il s'en rencontre quelquefois cinq à ſix mille que l'on nourrit tous les jours. Lorſque le mariage eſt fini, on leur donne à chacun une pagne pour ſe couvrir. Les mariages ſont ſouvent la ruine des familles: il y en a qui coûtent juſqu'à cent mille pagodes, à peu-près huit cent mille livres de notre monnoie.

Le jour du mariage, les deux fiancés s'aſſéient à l'un des deux bouts du pendal intérieur à côté l'un de l'autre. Devant eux on place pluſieurs cruches de terre pleines d'eau, & arrangées en cercle; parmi ces cruches, il y en a deux grandes qui ſont du côté des futurs. Au milieu du cercle eſt une eſtrade de bois. Ces cruches ſont couvertes de chapiteaux de terre, deſtinés pour ce ſeul jour. Le reſte de la place eſt occupé par quantité de lampions allumés. Les Brames font des prières pour

(*a*) Les Romains avoient la même opinion; car un berger dit dans Virgile:

*Neſcio quis, teneros, oculus mihi faſcinat agnos?*

faire descendre dans les deux grandes cruches, le grand Diëu & la grande Déesse qu'ils adorent, c'est-à-dire, *Chiven* & *Parvadi*, si la famille est de la secte de ces Dieux; ou *Vichenou* & *Latchimi*, si la famille est Vichenouviste; dans les autres cruches les Brames font descendre les *Déverkels* ou Divinités subalternes; les lumières représentent *Aguini*, Dieu du feu. Ils font ensuite le homan ou sacrifice. On allume du feu à terre avec le *Samitou* (*a*), & le Brame en récitant des prières en langue *Samscroutam*, que le peuple n'entend point, & que souvent lui-même ne comprend pas, entretient le feu du homan, en y versant du beurre, & y mettant de petits morceaux de bois : quand les prières sont finies, il s'approche du père de la fille, qui doit être à côté d'elle, & lui prescrit à haute voix ce qu'il doit faire & ce qu'il doit dire. D'après cette instruction, le père met dans la main de sa fille du bétel, des bananes & une pagode d'or. Il place ensuite la main de sa fille sur celle de son gendre. La mère de la fille, ou celle qui la supplée, verse un peu d'eau sur leurs mains; le père dit ensuite à haute voix, en présence de Dieu, de la Déesse, de tous les Déverkels, & en prenant Aguini à témoin : *moi un tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel, je vous donne ma fille une telle, à vous tel, fils d'un tel & petit-fils d'un tel.*

Le Brame prend ensuite le Tali (*b*), le présente aux Dieux,

(*a*) Le *Samitou* désigne les différens bois qu'on doit brûler dans les sacrifices. Il n'y en a que douze espéces qui peuvent servir à cet usage. Un sacrifice, pour être bien fait, doit consumer 108 ou 1008 morceaux de bois.

(*b*) Les *Talis* ne sont pas tous de la même forme. Dans quelques Castes, c'est une petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure; dans d'autres, c'est une dent de tigre : il y en a qui sont des piéces d'orfévrerie matérielles & informes; plusieurs Castes en portent qui sont plattes & comme ovales, avec deux petites parties qui débordent

aux

aux deux époux, aux pères, aux Brames assistans, aux parens & aux conviés; tous doivent passer la main dessus, & le Brame en le présentant, répéte, jusqu'à ce que cette cérémonie soit finie, la formule suivante en langue Samscroutam : *Danium, Danum, Pachoum, Voyou, Poutré, Labon;* ce qui signifie, *ils auront des grains, de l'argent, des vaches & beaucoup d'enfans.* Lorsque le Brame a présenté le Taly à tout le monde, il le porte au futur, qui l'attache au col de la fille ; dès-lors elle devient sa femme & le mariage est fait.

Le nouvel époux, après cette cérémonie, fait serment devant le feu & en présence du Brame, qu'il aura soin de son épouse : il la prend ensuite par le petit doigt de la main droite ; ils font ainsi trois fois le tour de l'estrade, auprès de laquelle est placée une pierre platte qui sert à broyer les ingrédiens qui entrent dans les *Caris* ou ragoûts. Lorsqu'ils arrivent à cette pierre, le mari prenant un des pieds de sa femme le passe dessus, afin de lui faire voir l'obligation qu'elle vient de contracter, d'avoir soin du ménage. Au haut du pendal est pratiqué un trou par lequel on découvre le ciel. Quand ils arrivent dessous, le

---

& des hyéroglyphes qui représentent le Dieu Polléar ou le Lingam. Une femme est obligée de porter son Taly jusqu'à la mort de son mari : alors elle doit le quitter pour marquer son veuvage.

Le Taly a donné lieu à des contestations fort vives entre le P. *Thomas*, Capucin, alors simple Missionnaire aux Indes, & les Jésuites de Pondichéry. Ces altercations ont même dégénéré en un procès dont les piéces ont été mises en dépôt au greffe du Tribunal de cette ville.

Des Missionnaires tolérans ayant permis à leurs Néophytes, comme un acte purement civil, de suivre l'ancien usage de donner à leurs accordées le Taly, M. de Tournon proscrivit absolument ce joyau, & ordonna qu'au lieu de ce bijou indécent, les nouveaux convertis attacheroient au col de leurs épouses une croix ou bien une médaille de la Vierge. Les Indiens n'ont jamais voulu l'adopter : ils ont seulement consenti qu'on mît une croix sur un Taly ordinaire ; ce qui produit un effet très-bisarre.

Brame crie à la nouvelle mariée : contemplez *Arindody* (*a*) & ſuivez ſon exemple; la femme léve les yeux & continue ſa marche. Les trois tours étant finis, on apporte dans de grands baſſins du riz crud : le Brame prend un peu de ſafran, & le mêle avec le riz, en diſant quelques prières : il en prend enſuite deux poignées qu'il verſe ſur les épaules du mari ; il en fait autant à la femme : tous les aſſiſtans ſe lévent & font la même cérémonie. C'eſt la bénédiction que tout le monde donne au mariage qui vient de ſe faire.

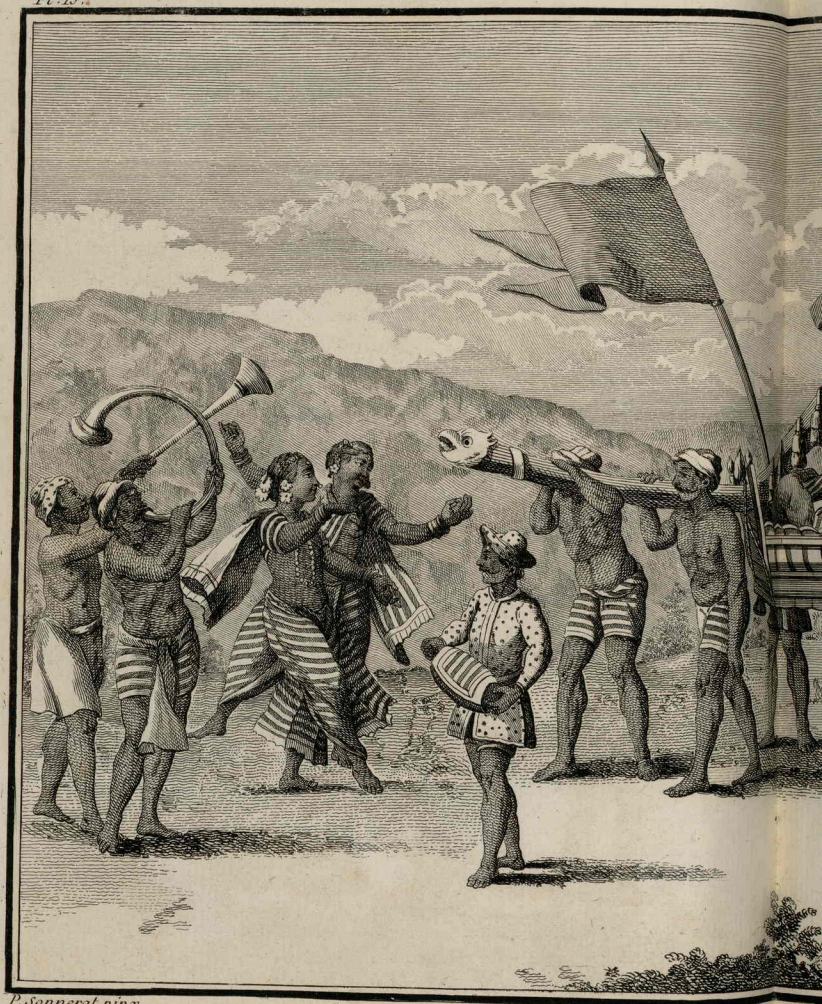
Les femmes de la maiſon apportent du lait mêlé avec du *Jagre* (*b*) & des bananes, qu'elles préſentent aux nouveaux mariés; ceux-ci ſont obligés d'en manger un peu. Le reſte de la journée ſe paſſe en divertiſſemens, & le ſoir on fait la dernière promenade publique. Ce jour-là les deux époux vont dans le même palanquin; beaucoup ne font que cette promenade, dont peu ſe diſpenſent. Le lendemain on détruit promptement les deux pendals, afin d'éviter les malheurs que ces objets pourroient leur occaſionner. Ils ſont perſuadés que ſi le feu prenoit à ces pendals durant le tems du mariage, quelqu'un de la famille mourroit dans l'année : auſſi ont-ils la plus grande attention que ce malheur n'arrive pas : malgré ces précautions, ſouvent un ennemi ſecret y met le feu; s'ils parviennent à l'éteindre ſur le champ, ce n'eſt pas un mal; ſi au contraire le pendal brûle en entier, toute la famille eſt plongée dans la douleur.

*Planche XIII.*

(*a*) Cette *Arindody* eſt une ſainte fort reſpectée des Gentils-Tamouls, & dont la ſageſſe & la vertu ſont données aux femmes de ces pays pour exemple.

(*b*) Le *Jagre* eſt un ſucre brut tiré du palmier. Il entre, comme on le verra, dans beaucoup de remédes, ainſi que dans la compoſition du crépi fin & poli dont on enduit les maiſons & les argamaſſes dans l'Inde.

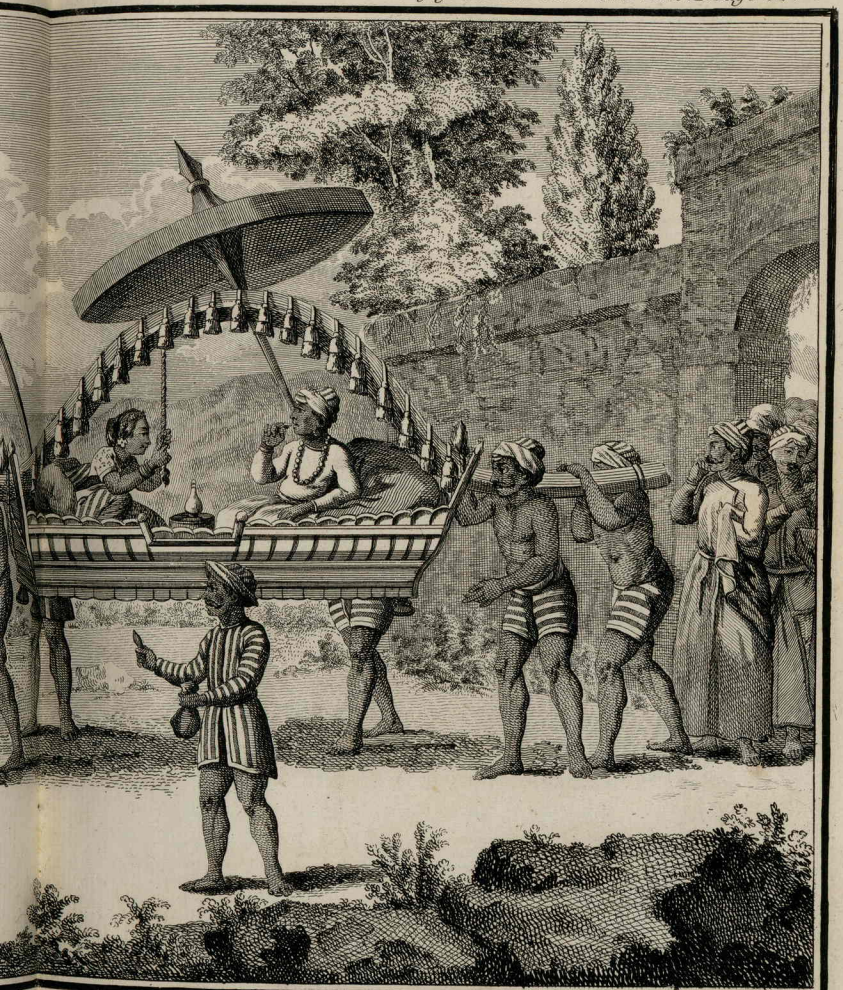
Pl. 13.



P. Sonnerat pinx.

LES DEUX EPOUX DANS U

*Faisant en Grand Pompe*



*Poisson Sc.*

OUXDANS UN PALANQUIN,

*Grand Pompe une Promenade*

Lorsque la femme devient nubile, on fait de nouveaux sacrifices, & à peu de chose près, les mêmes cérémonies que pour le mariage. On reçoit les complimens de tout le monde; les parens sont régalés. Cette fête s'appelle *le petit mariage*, ou *le second mariage*.

A la première grossesse, c'est une fête nouvelle pour remercier les Dieux de l'enfant qu'ils donnent. Au septiéme mois de la grossesse, on fait encore des cérémonies pour remercier les Dieux d'avoir conduit l'enfant à ce terme sans aucun accident; enfin le jour de la naissance est un jour d'allégresse & d'actions de grace.

Une femme ne peut coucher avec son mari que de l'ordre de sa belle-mère; encore faut-il qu'elle se glisse dans sa chambre sans être apperçue : contrainte imaginée vraisemblablement pour empêcher qu'ils ne passent les bornes de la modération dans le plaisir, & peut-être aussi dans l'idée qu'une femme conçoit plus aisément, lorsqu'elle n'a que des jouissances dérobées (*a*); mais si-tôt qu'elle est mère, elle a une entière liberté. La naissance des enfans donne aussi lieu à des cérémonies; comme la maison est tenue pour souillée par les couches de la mère, on commence par la purifier : à cet effet un Brame & le père de l'enfant font quantité d'aspersions d'eau lustrale; le père & tous ceux du logis se frottent la tête d'huile, & se lavent scrupuleusement; l'accouchée doit aussi se purifier par le bain, & prendre des breuvages usités en pareille occasion. Le dixiéme jour après la naissance de l'enfant, il se fait une assemblée des parens & des amis de la famille, pour lui donner

(*a*) C'est ainsi qu'à Sparte les femmes ne pouvoient se livrer que furtivement aux caresses de leurs maris.

un nom (*a*), qui eſt pour l'ordinaire celui d'un Dieu : ils s'imaginent que de pareils noms doivent attirer ſur leurs enfans les faveurs de cette divinité ; auſſi rien de plus commun que d'en voir ſe nommer *Péroumal*, *Rama*, *Quichena* (*b*). Avant que d'impoſer le nom au nouveau né, un Brame examine ſi les planétes lui ſont favorables ; s'il déclare que les influences ſont malignes, on cherche à les détourner par des conjurations & des ſacrifices : on prend neuf vaſes, en même nombre que les planétes, on les remplit d'eau, & on répand du riz du côté du Sud, qui eſt la partie du monde gardée par *Yamen*, Dieu de la mort & le Roi des enfers. On fait un ſacrifice en l'honneur des planétes ; enſuite on répand ſur la tête de l'enfant, du père & de la mère, avec une eſpèce de crible percé de cent trous, l'eau qui étoit dans les neuf vaſes. Ce bain eſt très-ſouverain, ſelon leur idée, contre la malignité des aſtres. Cette ablution faite, le père & la mère prennent des vêtements blancs, & on écrit leurs noms avec un anneau ſur du riz mis dans un baſſin : c'eſt le moment de donner à l'enfant le nom qu'on juge, par cette eſpéce de ſort, lui convenir. Les ſacrifices ſe répétent, les Brames reçoivent des préſens & des aumônes, & la fête ſe termine par un repas & des réjouiſſances.

Six mois après, on invite les parens à aſſiſter à la cérémonie de lui faire manger pour la première fois du riz préparé avec du lait & du ſucre. Quand enfin l'enfant eſt parvenu à l'âge de lui donner la Ligne ou cordon, s'il eſt de naiſſance à la porter, on la lui donne avec les cérémonies uſitées dans ſa Caſte.

(*a*) Les Grecs, les Romains & les Juifs n'impoſoient de même un nom à leurs enfans que le huitiéme, le neuviéme & le dixiéme jour après leur naiſſance. *Ariſtote* approuve fort cet uſage, parce qu'avant ce terme les enfans ſont en danger de mourir.

(*b*) Les Indiens donnent auſſi des noms de dieux à la plupart des villes, des bourgs & des montagnes ; ce qui revient aſſez à notre manière. Nous diſons *le Mont Saint-Michel*, *l'Hôtel-Dieu*, *Saint-Omer*, &c.

## CHAPITRE VIII.

### *Des Funérailles.*

CHEZ toutes les Nations, les honneurs rendus aux morts se mesurent & se calculent sur le rang qu'ils occupoient pendant leur vie : les funérailles du riche se font avec la plus grande pompe, tandis que celles du pauvre annoncent son indigence. Ainsi les coutumes & les préjugés, toujours en opposition avec la nature, la combattant sans cesse, en triomphent lors même qu'elle veut jouir du plus fort de ses droits, celui d'anéantir par le trépas les distinctions que la société introduit parmi les hommes.

Si les mariages des riches se célébrent avec magnificence, les funérailles semblent encore l'emporter. Les Indiens n'ont que ces deux occasions dans la vie où ils prodiguent leurs richesses, à moins qu'ils ne les emploient à bâtir des temples ou des monastères ; car le vêtement & la nourriture leur coûtent peu, quelque luxe qu'ils étalent.

Les cérémonies funébres se font toujours le soir ; elles ne sont pas les mêmes dans toutes les Castes. Les sectateurs de Chiven enterrent leurs morts, ceux de Vichenou les brûlent (*a*) :

(*a*) Les Brames sectateurs de Vichenou croient que le feu les purifie de leurs péchés ; ceux de Chiven prétendent qu'étant consacrés au service de Dieu, ils n'ont pas besoin de passer par le feu, & que le mal qu'ils ont fait ne peut leur être imputé ; qu'il leur suffit d'être arrosés d'eau lustrale, dont ils usent en abondance.

Les Anciens admettoient aussi deux moyens de se purifier, l'eau & le feu ; le feu, parce qu'il consume, & l'eau, parce qu'elle nettoie. Virgile dit dans son *Énéide*, Liv. VI.

*Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.*

leurs cimetières sont hors des villes (*a*); & c'est un principe chez eux, que les corps morts souillent les lieux où on les dépose. Chaque Caste a son cimetière à part, sur le bord ou dans le voisinage d'une rivière ou d'un étang.

On ne peut souffrir qu'un mort demeure long-tems dans la maison, par l'idée qu'il la souille; c'est un hôte incommode dont on se dépêche de faire les obséques, parce que sa présence empêche de manger: tous ceux qui demeurent dans la même rue s'en abstiennent aussi jusqu'à ce qu'on l'ait enlevé. Au lieu de le faire sortir par la porte, on pratique une ouverture dans la muraille, par laquelle on le fait passer dans la posture d'un homme assis, & on referme ce trou après la cérémonie.

Aussi-tôt qu'un Indien a les yeux fermés, on en donne avis aux parens, qui se rendent à la maison du défunt; le voisinage retentit de cris, de lamentations & de chants funébres; les femmes sur-tout paroissent toutes échevelées, se donnant des coups dans la poitrine, s'arrachant les cheveux & se roulant par terre. Cependant leur douleur n'est souvent qu'une comédie, qu'elles jouent pour se conformer à l'usage, sur-tout lorsqu'elles ne sont que des voisines du défunt, ou ses parentes à un dégré éloigné.

Dans certaines Castes, les femmes se rassemblent en grand nombre, & se prennent toutes par la main pour danser en

(*a*) Les Romains ne brûloient ni n'ensevelissoient jamais personne dans la ville; les Grecs les inhumoient devant leurs portes. *Trajan* fut le premier qu'on enterra dans la ville: après lui, la coutume vint de les enterrer dans les maisons; des maisons on passa aux cimetières, & de-là aux églises, où les gens de qualité viennent reposer jusques dans le sanctuaire.

rond. Elles s'agitent comme des Bacchantes, & chantent sur un ton lugubre des paroles relatives à la circonstance.

Un Brame préside aujourd'hui aux cérémonies funébres, & le principal parent a soin de pourvoir à tout ce qui est nécessaire : le Brame officiant, après avoir pris le bain, noue en façon de bague, au doigt annulaire du mort, un brin de l'herbe appellée d'*Herbé*, espèce de chiendent réputé sacré ; ensuite il bénit & purifie la maison par des aspersions d'eau lustrale ; il invoque les Dieux & fait des libations. Alors le principal parent s'adressant au mort, en prononçant son nom & celui de sa race, prie les Dieux, conjointement avec les assistans, d'accorder au défunt le paradis ; on ajoute à cette prière celle de demander qu'il soit purifié de toutes ses souillures, qu'il n'y ait rien dans les astres de contraire à son bonheur, & que tout enfin lui soit favorable dans les cieux, dans les airs & sur la terre.

Cette prière achevée, on apporte du feu, & on met de l'herbe sacrée dans quatre endroits différens auprès du cadavre. On fait ensuite le sacrifice & on jette religieusement dans le feu, destiné à cet effet, de la fiente de vache séche & pulvérisée. L'Officiant pendant ce tems-là, recommence les prières, il les suspend pour recevoir une vache ornée de fleurs qu'on lui donne, afin que le défunt ne soit pas malheureux. Les Brames ne manquent pas d'inspirer aux Indiens une grande frayeur des tourmens de l'autre vie, afin de les rendre plus charitables dans celle-ci. La prodigalité des vivans ne se borne pas au don d'une seule vache ; on y ajoute encore celui de dix sortes de choses, & la vanité des riches ne manque pas de rendre cette offrande la plus brillante qu'il est possible, parce qu'on en fait dépendre sa gloire & sa réputation ; vanité que les

Brames ont soin d'exciter dans ceux qu'ils savent en état de fournir à ce luxe.

Ces offrandes faites, on récite mystérieusement à l'oreille du mort, les mots de l'initiation, comme si l'on vouloit qu'ils ne fussent entendus que de lui; les cérémonies qui succédent à celle-là, consistent à prononcer continuellement le nom du mort de se purifier, de se faire raser la tête, de donner aux Brames assistans de l'argent. C'est principalement au chef de la famille à se faire raser; il contribue par cette action au bonheur du défunt dans l'autre monde: mais en distribuant aux Brames des piéces de monnoie, on les prie humblement de les recevoir, & d'intercéder pour le mort auprès des Dieux: à cette largesse qui les remplit de ferveur & de zèle, ils se mettent sur le champ à faire le *Prayatchitam*, ou expiation des péchés, & conjurent les astres pour en détourner les influences funestes, ainsi que les fatalités des jours de la lune & de la semaine.

Le chef de la famille, après avoir pris de l'herbe sacrée, adresse avec respect au Brame la prière suivante: « O grand » homme, permettez que je tourne autour de vous; recevez » les dons que je vous offre, selon mes moyens; je fais l'ex- » piation, pour procurer au défunt la rémission de ses péchés, » pour dissiper les influences malignes des astres, les fatalités » de la lune & des jours de la semaine, & pour effacer les » souillures légales. » Cette prière est suivie d'une évocation de l'ame du défunt, & de plusieurs observations de l'astrologie judiciaire, par rapport à la constellation sous laquelle sa mort est arrivée.

Si l'on est à portée de se laver dans quelque rivière sainte, cette action a la vertu de contribuer beaucoup à la rémission

des

des péchés du défunt ; mais si on ne le peut pas, parce qu'on en est trop éloigné, la volonté produit alors le même effet. On prie de nouveau les grands Dieux d'être propices au mort, de lui pardonner ses fautes, de lui accorder le ciel & d'empêcher les astres de lui nuire ; car ils les regardent comme des ennemis acharnés qui persécutent les hommes, même au-delà du trépas.

Toutes ces cérémonies ne sont que le prélude de la pompe funébre ; elles se font avant que le corps sorte de la maison. Quand le moment est venu de le transporter hors de la ville, on choisit quatre Parias pour lui rendre cet office. On lave le cadavre (*a*), on lui marque le front du signe de sa Caste, on le revêt d'un habit propre, & on lui met du bétel dans la bouche. Après lui avoir déchiré sur le visage une petite bande de toile qui serr à lui lier les pouces, & l'avoir frotté de sandal, on le couche dans un palanquin tendu de drap rouge & orné de fleurs : le convoi est précédé de deux longues trompettes appellées *Taré*, qui mêlent leur son triste & lugubre au bruit confus de quantité de petits tambours. Les parens & les amis suivent en pleurant, poussent des cris & chantent les louanges du défunt ; ils sont couverts d'une simple toile depuis la tête jusqu'aux genoux. A l'approche du cimetière, on pose le palanquin à terre ; là, on trace quatre sillons vers les quatre parties du monde, & on fait des sacrifices de *Gengeli* & de riz en l'honneur des esprits aériens, qu'on croit habiter les sépultures & les lieux circonvoisins : on pince le nez au mort, on lui

(*a*) C'est une coutume fort ancienne de laver les corps morts & de les revêtir d'habits propres. *Homère*, *Virgile*, *Apulée*, *Plutarque* & *Suétone* en font mention. Les Juifs les lavent, afin qu'ils soient propres quand ils rendront compte de leur vie.

touche l'eſtomac, pour voir s'il ne donne pas des ſignes de vie; on lui répand de l'eau ſur le viſage & on redouble à ſon oreille le bruit des tambours & des trompettes, afin de le réveiller, s'il n'étoit qu'endormi.

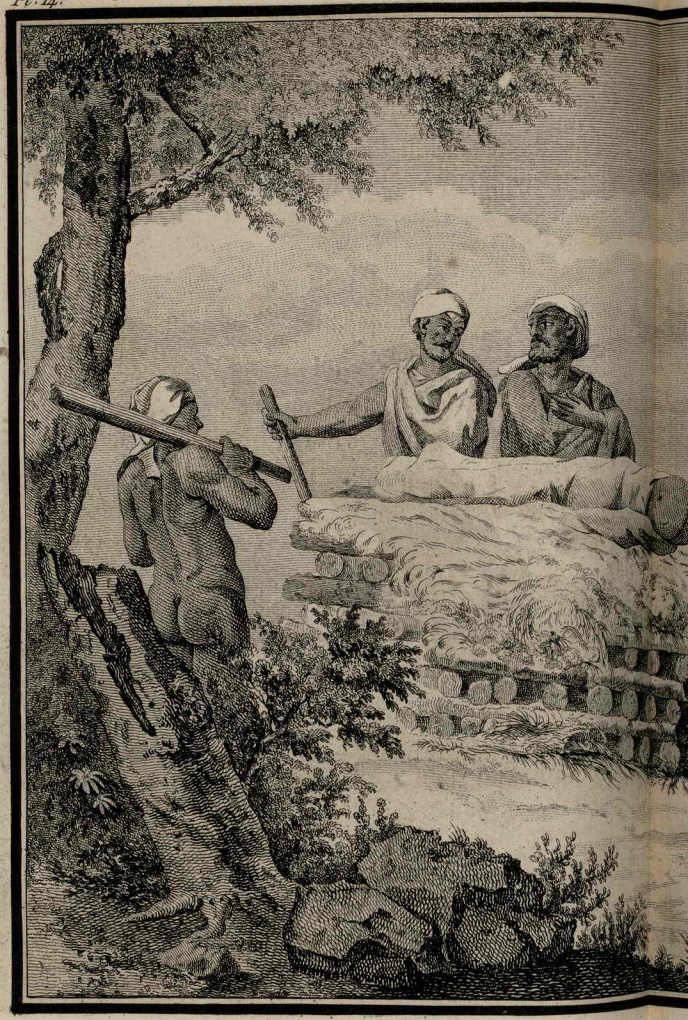
Le convoi s'avance enfin vers le lieu du bucher; on a ſoin d'examiner ſi la place eſt propre, & de la nettoyer ſi ſcrupuleuſement qu'il n'y reſte pas une paille, un brin d'herbe, ni la moindre ordure : on la purifie en répandant deſſus de l'eau luſtrale, & on accompagne de prières cette cérémonie. Ces précautions priſes, on poſe le corps devant une pierre plantée debout, qui eſt toujours près du *Chodelet* (*a*). Cette pierre repréſente *Aritchandren*, Roi vertueux, qui, devenu eſclave du Chef des Parias, fut chargé par ſon maître d'avoir ſoin du chodelet, & de retirer les droits qu'on doit payer pour brûler les morts; après pluſieurs cérémonies & prières, on enterre devant Aritchandren quelques piéces de monnoie de cuivre, un morceau de toile neuve & une poignée de riz; alors un des Parias, dont la fonction eſt d'entretenir le feu, s'approchant de la pierre dit à Aritchandren, qu'ayant reçu les droits, il doit laiſſer paſſer le corps (*b*). On retourne enſuite le palanquin, on coupe au mort les ongles & les cheveux (*c*), & on dreſſe le bucher; on emploie pour cela des branches de

(*a*) Lieu où l'on brûle les morts. Dans quelques provinces on l'appelle *Maſſanon*, *Chondoueanon*, &c.

(*b*) Il n'eſt aucun Lecteur qui ne voie le rapport frappant de ce perſonnage appellé *Aritchandren* avec le *Caron* de la fable.

(*c*) Les Anciens, au lit de la mort, ſe faiſoient de même couper les cheveux. *Phédre*, dans *Sénéque le Tragique*, ſe prépare à mourir en faiſant cette cérémonie; *Amphiraüs*, dans *Stace*, en fit autant. On s'imaginoit qu'on ne pouvoit bien mourir ſi on ne s'étoit pas fait couper les cheveux.

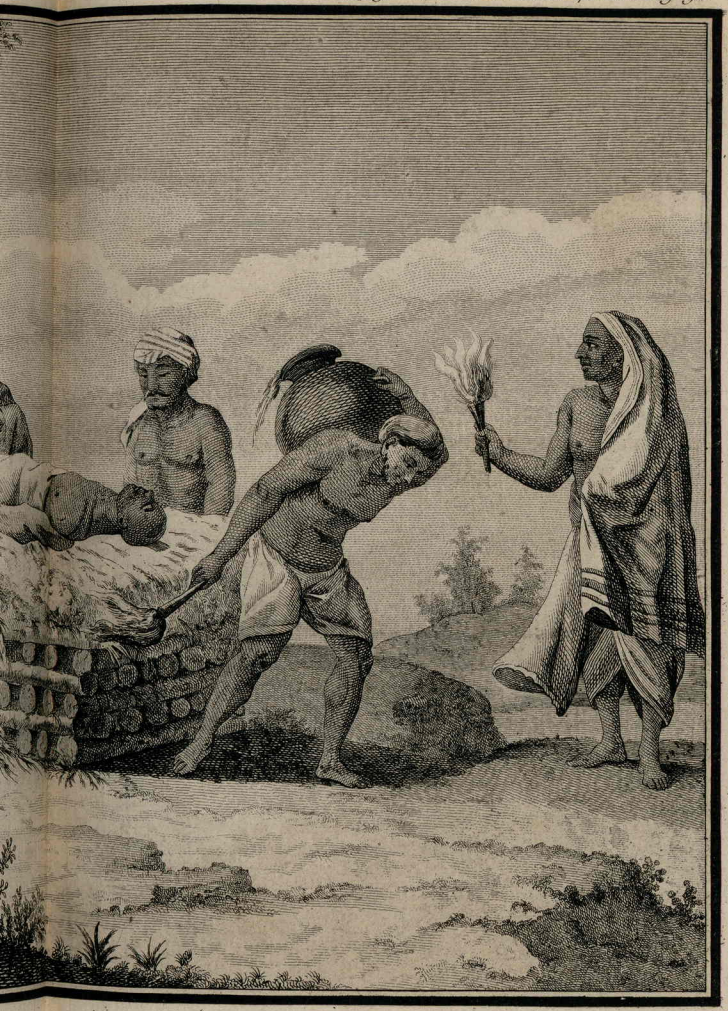
Pl. 14.



FUNERAILLES

des Indiens de la cote de

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 92.*



FUNERAILLES

*es de la bete de Vichenou.*

*Manguier*, parce qu'on eſt perſuadé que cet arbre a plus de vertu que tout autre pour rendre le mort heureux; les perſonnes opulentes emploient du bois de ſandal.

Le bucher étant dreſſé, on couche le cadavre deſſus : ce ſont les parens qui rempliſſent ce triſte miniſtère, & qui font faire au défunt ſon dernier repas : mais afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre monde, ils lui mettent du beurre, du riz & du lait caillé dans les mains, dans la bouche & dans les oreilles. Le Chef de la famille met le premier le feu au bucher; il doit avoir le dos tourné, & porter ſur ſon épaule un vaſe neuf rempli d'eau; auſſi-tôt qu'il s'apperçoit que le feu a pris, il laiſſe tomber le vaſe qu'il porte, & court ſans tourner la tête, ſe jetter dans l'étang ou la rivière qui ſe trouve près du cimetière pour ſe purifier; ſi le vaſe ne caſſe point, cela ſignifie que quelqu'un de la famille doit mourir dans l'année; mais il eſt ſi fragile qu'il ſe briſe toujours. Les autres parens & les aſſiſtans achévent d'allumer le feu, & y répandent des parfums; pendant ce tems-là, les joueurs d'inſtrumens font un tintamarre capable de rendre ſourd : le lieu retentit de cris ou plutôt de hurlemens, ſelon la coutume des Orientaux, qui ſont extrêmes dans la triſteſſe comme dans la joie. *Planche XIV.*

Le corps eſt abandonné aux Parias, qui le font conſumer & le veillent. Les parens vont alors ſe baigner dans l'étang ou rivière qui ſe trouve près du cimetière. S'il eſt nuit, ils ſe retirent; mais s'il eſt encore jour, ils retournent vers le bucher, & font apporter dans un vaſe neuf du riz cuit, qu'on jette aux corbeaux après l'avoir offert au défunt.

Une pierre plate en forme d'autel d'environ ſix pouces de large, bien polie, ſert de table, ſur laquelle on croit que ſes mânes viennent manger, ou du moins ſe repaître des parties

les plus subtiles des alimens qu'on leur offre. Après avoir purifié cette pierre en la lavant, on fait dessus des libations d'eau & d'huile; on prononce plusieurs fois le nom des Dieux & on évoque l'ame du défunt, dont la pierre représente l'éfigie, afin qu'elle vienne se placer sur cet autel. Les assistans se frottent le corps de terre & de poussière, & on offre encore du riz aux mânes du mort. Ce repas funéraire se répéte pendant dix jours (*a*), & devient toujours la pâture des corbeaux, qu'on voit par cette raison fréquenter en grand nombre les cimetières.

Aussi-tôt que le bucher est éteint, on répand dessus du lait, & on ramasse les os épargnés par le feu. Ces os sont mis dans des vases, & on les garde jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de les faire jetter dans quelques rivières saintes, ou dans le Gange; car les Indiens sont persuadés que tout homme dont on aura jetté les ossemens dans ce fleuve sacré, jouira d'un bonheur infini pendant des millions d'années. Ceux qui demeurent sur ses bords, y jettent même les corps entiers, après avoir souvent accéléré la mort des malades à force de leur en faire boire de l'eau, à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuse.

La maison du défunt reste souillée pendant dix jours; mais ce tems étant passé, le chef de famille, après s'être purifié, la bénit par des aspersions d'eau lustrale; il fait le sacrifice & imprime sur la cuisse d'un taureau, la marque d'un trident,

(*a*) A la mort de nos Princes, on dresse pendant quarante jours une table couverte de mets : les Officiers de leur Maison sont auprès d'eux & font le service comme s'ils étoient vivans. On leur parle, on leur annonce des visites, & l'on observe le même cérémonial & la même étiquette que s'ils tenoient leur cour.

enſuite on le lâche. Cette cérémonie ſe fait en invoquant le Dieu du feu ; par cette marque ces animaux deviennent ſacrés, & perſonne n'oſe s'en rendre maître ; ce ſeroit même un grand crime de les arrêter, on les laiſſe aller par-tout où ils veulent, s'ébattre & paître en liberté. Il eſt étonnant que les Brames, toujours attentifs à leurs interêts, laiſſent échapper cette offrande : le chef des obſéques les en dédommage en leur donnant trente-deux Pagodes d'or, qui font 272 livres argent de France ; il ajoute ſouvent à ce don quelques piéces de toile. Enfin les obſéques ſe terminent par des libations & des aſperſions.

Les Indiens pauvres n'ont pas tant de cérémonies ; ils enſeveliſſent ſimplement leurs morts dans une groſſe toile blanche, & les font porter ſur deux Bambous par quatre Parias juſqu'au bucher, dreſſé avec de la bouze de vache bien ſéche.

Les Saniaſſis ſont enterrés juſqu'au col ; un Religieux du même ordre caſſe des cocos ſur la tête du mort juſqu'à ce qu'elle ſoit briſée ; enſuite on la couvre de terre. On ignore aujourd'hui le motif de cette pratique ſingulière, à moins que ce ne ſoit pour faciliter à leur ame le moyen de ſortir par une ouverture plus honnête que la bouche, les oreilles & d'autres iſſues du corps, qu'on regarde comme impures & ſouillées.

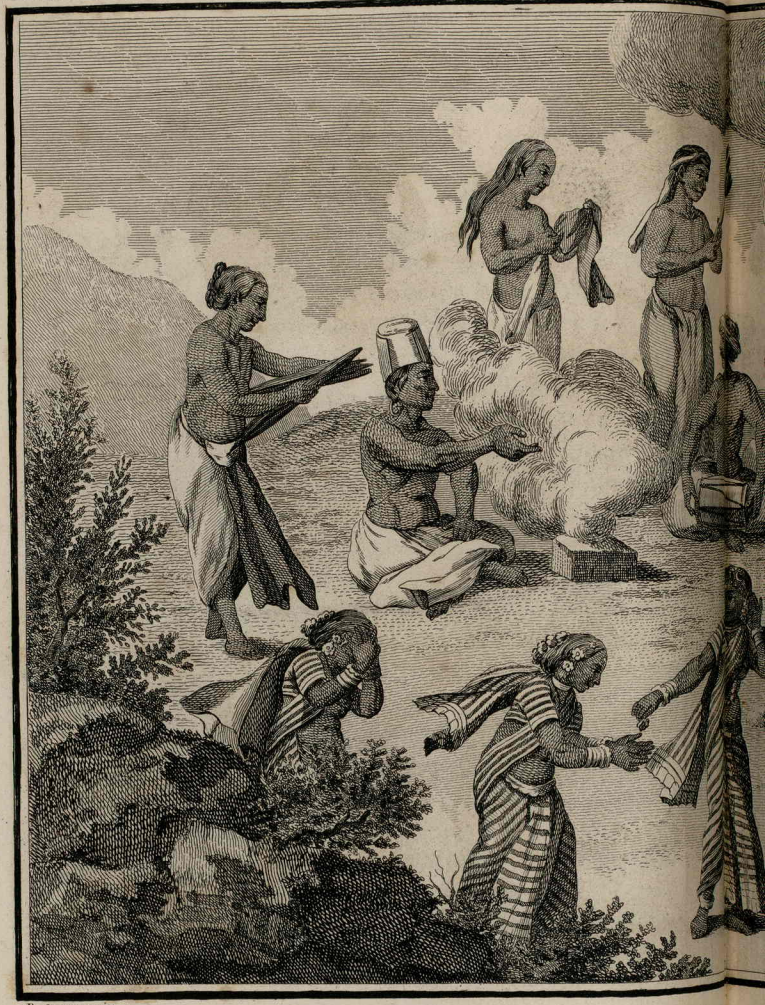
Autrefois les femmes ſe brûloient avec le corps de leurs maris. Aujourd'hui cette barbare coutume eſt entiérement abolie dans les États mahométans : dans les États gentils, elle ne ſe pratique plus que dans la Caſte des Brames & dans celle des Militaires.

Cette cérémonie ſe fait avec beaucoup de faſte ; ſes préparatifs varient dans chaque province. L'uſage le plus commun eſt qu'auſſi-tôt après la mort du mari, s'il eſt Bramine, on place la femme devant la porte de ſa maiſon dans une eſpéce de

chaire, dont la couverture eſt ornée ; on bat du tambour, on ſonne continuellement de la trompette. La femme ne mange plus, ne fait que mâcher du bétel, & prononce, ſans s'arrêter, le nom du Dieu de ſa ſecte. La victime ſe pare chez elle de tous ſes bijoux & de ſes plus ſuperbes habits, comme ſi elle alloit ſe marier ; ſes parens & ſes amis l'accompagnent au ſon des tambours, des trompettes & d'autres inſtrumens : les Brames l'encouragent à s'immoler, en l'aſſurant qu'elle va jouir d'une félicité ſans bornes dans le paradis, où elle deviendra la femme de quelque Dieu, qui l'épouſera pour la récompenſer de ſa vertu. Ils lui promettent encore que ſon nom ſera célébré par toute la terre, & chanté dans tous les ſacrifices, ce qui en détermine encore quelques-unes à ſe brûler ; mais la loi ne les y oblige pas. Pour la diſpoſer à cette action héroïque ou plutôt inſenſée, les Brames emploient des breuvages dans leſquels ils mêlent de l'opium ; c'eſt ainſi qu'ils animent & échauffent l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal. L'eſpéce de fureur avec laquelle elle court à une mort certaine, prouve aſſez qu'il faut qu'elle ait la tête troublée par les fumées de cette liqueur forte & enivrante. Le fanatiſme peut bien la faire conſentir à un pareil ſacrifice ; mais il faut avoir perdu la raiſon pour le conſommer.

Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeſte où elle va terminer ſa vie, ſouvent à la fleur de l'âge, & lorſqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les Brames ont grand ſoin de la diſtraire de ſes regrets par des chants où l'éloge de ſon héroïſme eſt mêlé. Ce concert homicide ſoutient ſon courage au milieu des avant-coureurs de la mort ; le bandeau de la ſuperſtition couvre ſes yeux ; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes : alors d'une voix entrecoupée de ſanglots,

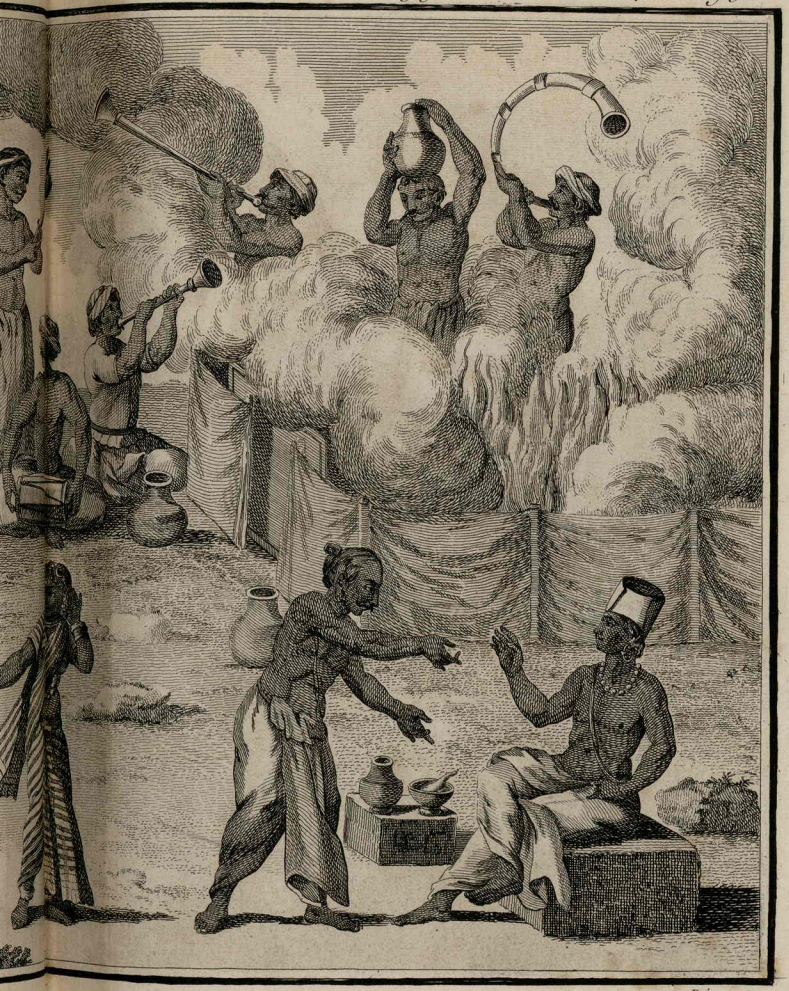
Pl. 15.



P. Sonnerat pinx.

INDIENNE ALLANT SE BRULER AVEC

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 95*



*Poiroon Sc.*

BRULE AVEC LE CORPS DE SON ÉPOUX.

elle fait ses tristes adieux à ses parens, qui la félicitent les larmes aux yeux du bonheur qui l'attend. Elle leur distribue ses joyaux & les embrasse pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours, selon l'usage, autour de la fosse ardente, elle *Planche XV.* s'élance au milieu des flammes : aussi-tôt quantité d'instrumens font retentir l'air des sons les plus aigus, pour empêcher le peuple d'entendre les cris lamentables qu'un si horrible supplice doit arracher à ces malheureuses victimes. On augmente l'activité du feu en y répandant une grande quantité d'huile, & l'héroïne est bientôt consumée.

Lorsque la victime est réduite en cendres, on érige dans l'endroit un trophée, afin de perpétuer la mémoire de son héroïsme. Des honneurs si chérement achetés, sont cependant un objet d'envie pour les vivans : l'ambition de faire parler de soi après sa mort, aveugle sur les moyens d'acquérir cette gloire. Quelquefois on éléve dans les endroits très-fréquentés de petites chapelles en leur honneur ; elles restent toujours ouvertes, afin que les passans puissent voir ces cénotaphes ou mausolées, & les honorer.

Dans le Bengale, ce spectacle est encore plus horrible ; les femmes ont assez de force & de courage pour se faire attacher sur le cadavre de leurs maris ; elles le tiennent embrassé jusqu'à ce qu'on allume le bucher, & attendent ce moment avec la plus grande tranquillité.

Lorsqu'on les enterre toutes vives, on observe les mêmes cérémonies avant que de les conduire à l'endroit de la sépulture ; quand celle qui doit être l'objet du sacrifice y est arrivée, elle descend dans la fosse, qui est en forme de caveau ; là, elle s'assied & prend le cadavre de son mari entre ses bras. Aussi-tôt on remplit la fosse de terre jusqu'au col de la femme ; on tient

devant elle un tapis, afin d'empêcher qu'on ne l'apperçoive dans les horreurs de la mort, & que ce ſpectacle n'épouvante les autres femmes. On lui donne dans une coquille quelque choſe, & c'eſt ſans doute du poiſon : on finit par lui tordre le col ; ce qui s'exécute avec une dextérité ſurprenante.

Les Livres indiens ſont remplis d'exemples de Déeſſes & de Reines qui ont fait cet étrange ſacrifice, afin de ſervir de modèles à toutes les femmes de diſtinction : cette fureur de mourir a quelquefois été pouſſée ſi loin, qu'à la mort de certains Rois ou Princes, des familles entières, pères, mères, enfans, domeſtiques, tous ſe dévouoient aux flammes pour prouver leur attachement & leurs regrets.

Cette coutume inhumaine eſt fort ancienne dans l'Inde. Les opinions varient ſur ſon origine ; Strabon dit que ſi l'on en croit la tradition, elle fut établie par un de leurs Rois, pour empêcher les femmes d'empoiſonner leurs maris, dont elles ſe défaiſoient par dégoût ou par inconſtance, afin de jouir en liberté de leurs nouvelles amours.

Cette loi, ſage en apparence, intéreſſoit néceſſairement les femmes à la conſervation de leurs époux ; mais elles détruiſoit une partie de la Nation, en préſervant l'autre d'un danger incertain. Ce réglement politique devint dans la ſuite un point de religion.

Ce fait outrage trop l'humanité pour qu'on doive le croire ; à Rome, on arrêta les empoiſonnemens (*a*) par des moyens auſſi efficaces & moins ſanguinaires : quelque extravagante & atroce que cette coutume paroiſſe, il eſt facile d'en rendre

(*a*) A Rome, pour faire ceſſer les empoiſonnemens dont on ſoupçonnoit les femmes, on condamna à reſter veuves celles dont les maris mourroient. *Tite-Live.*

rendre

raiſon. L'amour extrême de quelques femmes pour leurs maris, le déſeſpoir de les avoir perdus, le deſir de les ſuivre, firent d'abord conſommer ce ſacrifice que l'uſage autoriſa, & rendit général dans la ſuite; de même en Égypte, les principaux Officiers des Souverains étoient inhumés avec eux. Aujourd'hui encore chez les Tartares, lorſqu'un Prince ou quelque Grand meurt, ſes proches & ſes amis s'égorgent ſur ſon tombeau. Toutes ces coutumes viennent de la même cauſe; d'un attachement ſans bornes à la perſonne pour laquelle on s'immole (*a*).

Ce terrible ſacrifice au ſurplus n'eſt autoriſé par la religion que pour les veuves ſans enfans; elle ordonne de vivre à celles qui en ont ou qui ſont enceintes, pour en prendre ſoin & les élever.

Le deuil des Indiens conſiſte à ſe raſer les cheveux, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent ſur les épaules, & à ſe priver de bétel pour quelques jours. Ce ſeroit une privation cruelle pour eux d'être obligé de s'en abſtenir long-tems.

L'uſage de brûler les cadavres peut avoir eu pour principe l'adoration du feu & la purification des corps, dans un pays auſſi peuplé que l'étoit anciennement l'Inde; & ſous un ciel brûlant, il a bien fallu que la politique, toujours ſecondée

(*a*) *François Caron*, dans ſon *Hiſtoire du Japon*, rapporte qu'à la mort d'un ſeigneur, dix, vingt, trente perſonnes de conſidération, & beaucoup de ſes vaſſaux s'ouvrent le ventre pour mourir avec lui. Cette ſanglante tragédie eſt l'effet des promeſſes qu'ils lui ont faites pendant ſa vie, par attachement pour ſa perſonne, ou par reconnoiſſance des bienfaits dont il les a comblés.

Quand le Roi de *Siam* meurt, non-ſeulement ſes femmes ſe jettent dans le feu qui doit le conſumer, mais encore pluſieurs perſonnes s'y précipitent volontairement.

par la religion, trouvât un moyen d'empêcher que la putréfaction des corps ne corrompît l'air, & n'engendrât des épidémies meurtrières. Les Indiens sont le plus ancien peuple chez lequel on trouve cette coutume. Le Dieu Quichena, selon eux, fut brûlé avant l'époque où nous fixons le commencement du monde, & dans le tems à-peu-près où une colonie indienne s'établit à la Chine.

## CHAPITRE IX.

*Des Arts & Métiers des Indiens ; de quelques Machines simples & utiles, employées par ces Peuples.*

DANS l'Inde, comme chez presque les Peuples orientaux, les arts n'ont fait que peu ou point de progrès. La tyrannie d'un gouvernement despotique, la chaleur d'un climat qui énerve, & l'attachement aux usages anciens y ont toujours apporté d'invincibles obstacles. Les ouvrages modernes prouvent que les arts sont restés au même point, & que jamais ils ne seront portés à un plus haut degré de perfection. On peut dire, il est vrai, que les Princes indiens, dont le luxe est dirigé vers d'autres objets, n'ont jamais cultivé les sciences, ni favorisé & récompensé ceux qui s'y adonnent : l'artiste est payé à la journée, comme le plus vil ouvrier ; & le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude, meurt plus misérable que s'il avoit labouré la terre.

Comment voulez-vous, me disoit un Philosophe indien, qu'il y ait parmi nous des hommes instruits ? les Arts & les Sciences ont toujours été opprimés par des Princes ignorans, avides d'entasser trésors sur trésors, & corrompus par la molesse d'un serrail.

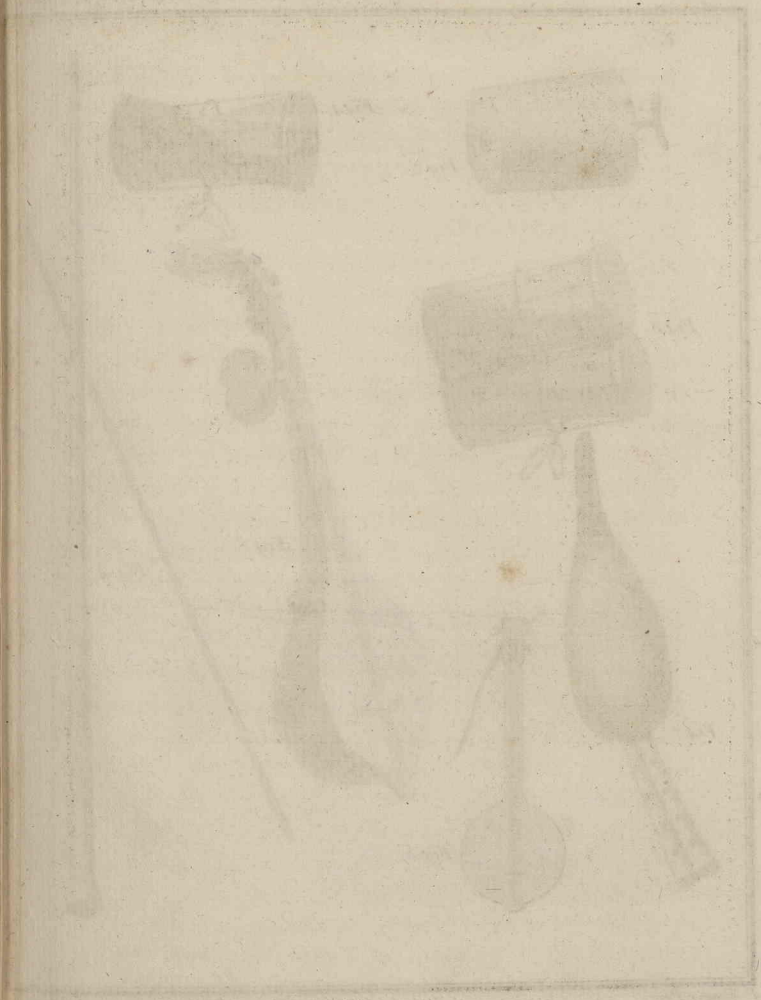
La Peinture chez les Indiens est & sera toujours dans l'enfance. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge & de bleu, & dont les personnages sont vêtus d'or. Ils n'entendent point le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, & ne

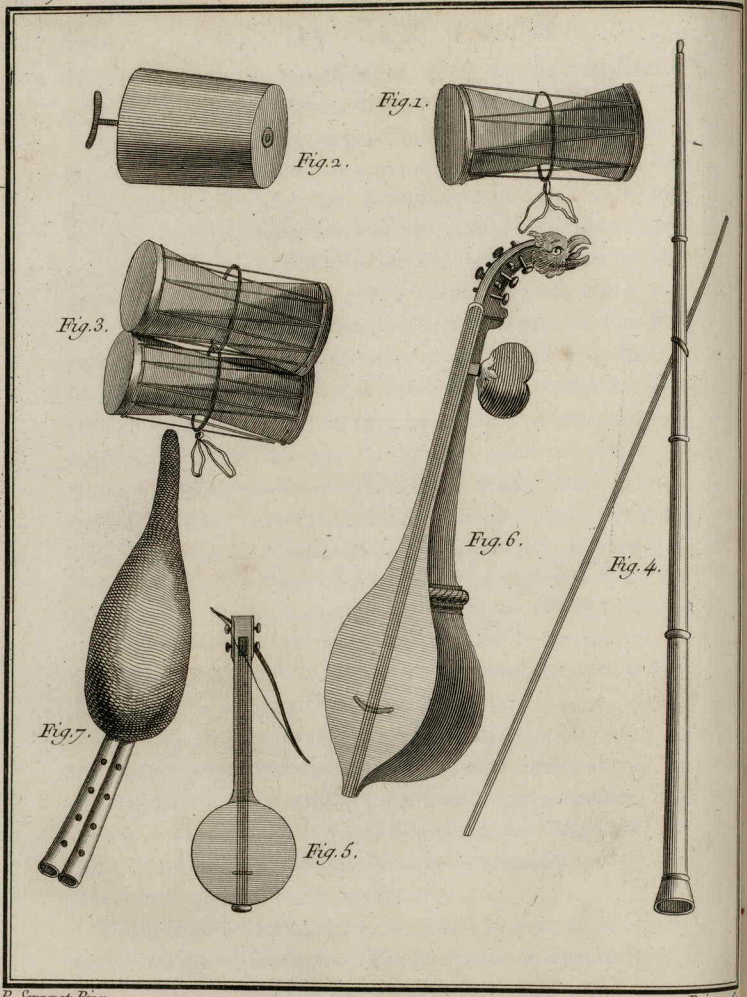
ſavent pas les mettre en perſpective ; en un mot leurs meilleures peintures ne ſont que de mauvaiſes enluminures.

Nous n'admirons tant leurs toiles peintes que par la vivacité des couleurs, qui dépend des mordans & des eaux dans leſquelles on blanchit ces toiles, & nullement de l'artiſte. Celui-ci n'a pas beſoin d'attelier conſidérable : lorſque le deſſin a été calqué, il donne à la toile un premier lavage, enſuite un ouvrier l'étend par terre, & aſſis à côté, il y poſe toute une même couleur la plus dominante : ordinairement ce ſont des enfans qui mettent cette première couleur. Après un ſecond lavage, un autre ouvrier plus habile étend la toile ſur une petite table étroite, & y marque les nuances. Leurs pinceaux ſont faits avec un morceau de bambou taillé en pointe & fendu ; à un pouce au-deſſus de la pointe, eſt un peloton de laine deſtiné à retenir la couleur ; l'ouvrier preſſe ce peloton pour faire deſcendre la couleur le long du roſeau, qui n'eſt pas attaqué par le mordant. Aucun voyageur n'ayant parlé de ce procédé qui a été ignoré juſqu'à ce jour, on a été fort embarraſſé dans nos nouvelles manufactures de toiles peintes imitées des Indiens ; le mordant brûloit les pinceaux, & ce n'eſt que fort tard qu'on a imaginé d'en faire de roſeau.

La Sculpture n'eſt pas plus avancée que la Peinture ; & toutes les ſtatues qu'on voit dans les temples ſont mal deſſinées & mal exécutées. On y remarque des bras & jambes caſſées, des têtes qui n'appartiennent point aux corps. Les draperies ſont roides & mauſſades ; enfin on s'apperçoit facilement qu'ils n'ont jamais cherché à imiter la nature.

L'Architecture n'eſt aſſujétie chez eux à aucunes régles. Dans les grandes tours placées au-deſſus des portes de leurs temples, & qui ſont les ſeuls monumens capables de donner une idée de

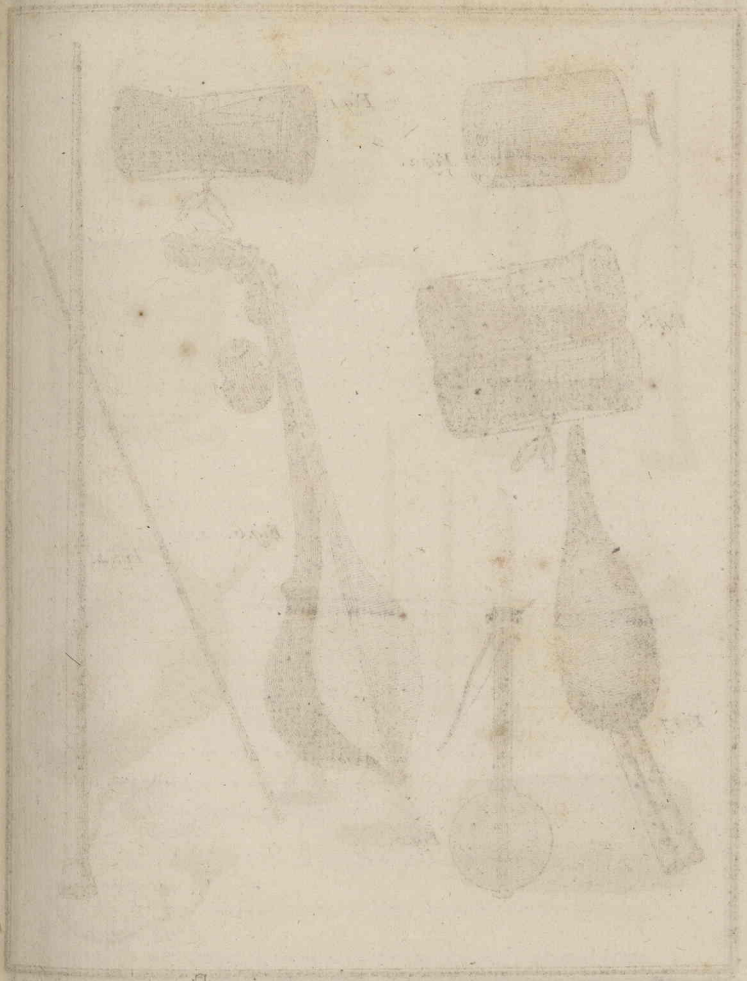


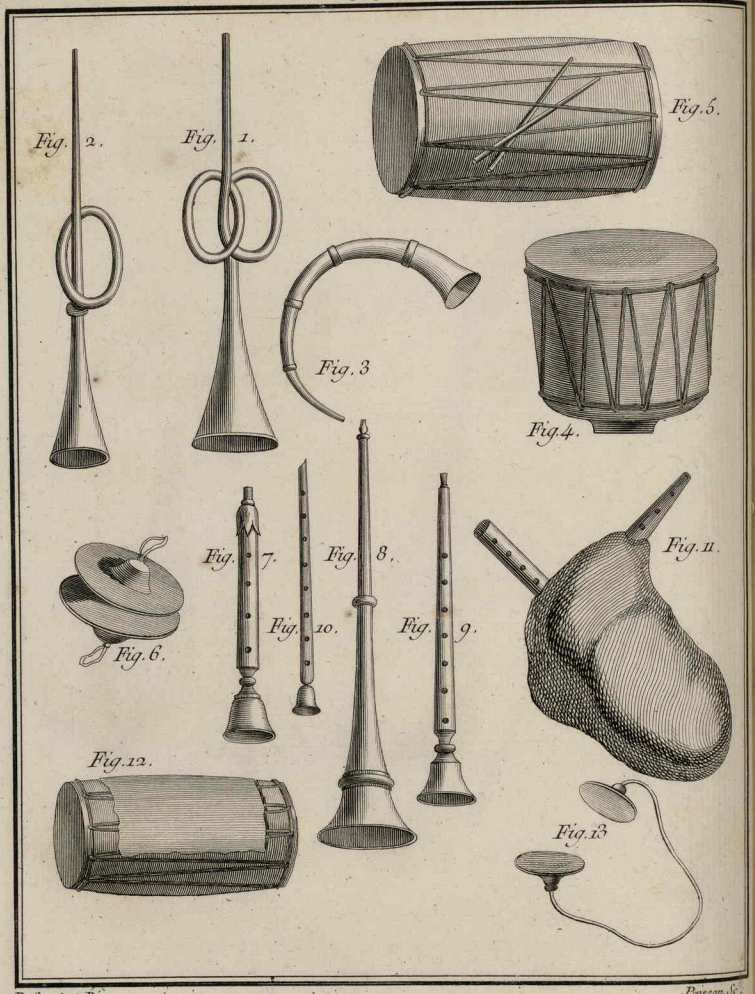



P. Sonnerat Pinx.

Poisson de

INSTRUMENS DES INDIENS.






P. Sonnérat Pinx.

Pousson Sc.

INSTRUMENS DES INDIENS.

leurs talens en ce genre, on voit des étages quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuses qui décorent l'intérieur des Pagodes, n'ont point de proportions fixes. Les unes sont très-grosses par le bas, & se terminent comme un cône en diminuant insensiblement; d'autres sont fort minces pas le bas & très-grosses par le haut. Cependant ces temples ont à mon avis quelque chose de plus noble & de plus majestueux que ceux des Chinois, & même des autres Peuples de la terre. Ces énormes machines qui couronnent les portes, les décorations intérieures, & les milliers de colonnes qui entourent les Pagodes, inspirent le respect, & annoncent la demeure de la divinité.

La Musique est dans le même état d'imperfection que les autres arts. Le chant est sans harmonie. L'un chante haut, l'autre bas, sur quatre à cinq notes qui commencent par une espéce de bourdonnement, & va en augmentant jusqu'à la fin du verset où ils éclatent.

Les Indiens ont plusieurs instrumens, mais qui ne semblent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, est pour eux le plus beau & le plus harmonieux. Dans les Pagodes, pour avertir le peuple de l'heure de la prière, ils se servent de la trompette, du *Bouri*, du *Toutaré*, du *Combou* (*a*), du *Naguar* (*b*), du *Dole* ou *Tamtam* (*c*) & du *Talan* (*d*); mais *Pl. XVI & XVII.*

(*a*) Le *Bouri*, le *Combou* & le *Toutaré*, sont des espéces de trompettes. *Fig.* 1, 2, 3, *Pl. XVI.*

(*b*) Le *Naguar* est une espéce de timbale en bois, sur laquelle on frappe avec des baguettes. *Fig.* 4.

(*c*) Le *Dole* ou *Tamtam* est un tambour long; on en bat des deux côtés avec des baguettes. *Fig.* 5.

(*d*) Le *Talan* est composé de deux plats de cuivre que l'on frappe l'un contre l'autre. *Fig.* 6.

lorſque les Bayadères chantent les louanges de Dieu, ils les accompagnent avec le *Nagaſſaran*, le *Carna*, l'*Otou*, le *Pilancojel* (*a*), le *Tourti* (*b*), le *Matalan* & le *Tal* (*c*).

Il y a quelques inſtrumens particuliers ſelon les Pagodes.

Dans celles de *Mariatale* on ſe ſert de l'*Oudoukai* (*d*); les Religieux conſacrés au culte de cette Déeſſe accompagnent leur voix en demandant l'aumône à la porte de ſon temple avec un *Baïni* (*e*); ce qui les a fait appeller *Baïniens*.

Dans les temples de *Virapatren* & de *Périandaver*, on ſe ſert du *Pambé* (*f*), qu'on emploie auſſi dans ceux de Mariatale.

Ils font uſage du *Taré* (*g*) pour annoncer la mort dans une maiſon. Les mets & les préſens que les parens offrent au défunt ſont toujours accompagnés de cet inſtrument, qui précéde auſſi les morts quand on les porte en terre ou au bûcher.

Les *Pandarons*, eſpèce de Religieux très-nombreux, jouent

---

(*a*) Le *Nagaſſaran*, le *Carna*, l'*Otou* & le *Pilancojel* ſont des eſpéces de flûtes ou haut-bois. *Fig.* 7, 8, 9, 10.

(*b*) Le *Tourti* eſt une eſpéce de muſette, qui fait l'effet du baſſon. *Fig.* 11.

(*c*) Voyez la deſcription de ces deux inſtrumens ci-deſſus, *pag.* 41. Le *Tal* ſert à régler le pas des Bayadères, qui danſent en chantant les louanges du Dieu de la Pagode.

(*d*) L'*Oudoukai* eſt une eſpéce de tambour qui a un étranglement dans le milieu: d'une main on le tient par la corde du milieu, & de l'autre on frappe ſur un des côtés, en ſecouant légérement les doigts. *Fig.* 1. *Pl. XVII.*

(*e*) Le *Baïni* eſt une eſpéce de tambour, formé d'une ſeule peau tendue d'un côté. Vers le milieu de cette peau eſt une corde qui traverſe en-dedans de la caiſſe; à l'extrémité de cette corde eſt attaché un morceau de bois que l'on tient ferme d'une main, pour tendre la corde, à laquelle on fait rendre des ſons en la pinçant de l'autre. *Fig.* 2.

(*f*) Le *Pambé* eſt compoſé de deux eſpéces de tambours liés enſemble, qui, comme l'Oudoukai, ont un étranglement vers le milieu. On frappe en même tems d'un côté avec la main, & de l'autre avec des baguettes. *Fig.* 3.

(*g*) Le *Taré* eſt une longue trompette: les ſons qu'on en tire ſont triſtes & lugubres. Cet inſtrument eſt bien propre à l'uſage auquel il eſt deſtiné. *Fig.* 4.

pour s'accompagner, d'une espèce de violon qu'on appelle *Ravanastron* (*a*).

Les Brames Marates & les Mogols s'accompagnent avec le *Viné* (*b*).

Ceux qui font danser les couleuvres se servent du *Magoudi* (*c*).

Les métiers des Indiens nous paroissent simples, parce qu'en général ils emploient peu de machines, & qu'ils ne se servent que de la main, & de deux ou trois outils pour des ouvrages où nous en employons plus de cent. C'est en quoi ces peuples sont le plus éloignés des Européens. Nous admirons l'industrie du sauvage Zélandais qui, avec un morceau de pierre taillé en forme de hache, fait ses bateaux & tous ses ouvrages de menuiserie. Nous sommes surpris quand on nous dit que ces belles mousselines que nous recherchons tant, sont faites sur des métiers composés de quatre morceaux de bois plantés en terre; mais nous ne réfléchissons point que, lorsque nos ancêtres habitoient les forêts, & vivoient de glands, ils travailloient avec la même simplicité. Ce ne fut qu'après que leur génie se fut développé par les progrès de la civilisation, qu'ils inventèrent les moulins & des machines immenses & compliquées, pour produire de grands effets. Un moulin à bled gouverné par un seul

---

(*a*) On lui a donné ce nom parce que le Géant *Ravanen*, Roi de l'île de Ceylan, en fut l'inventeur, il y a près de cinq mille ans. *Fig.* 5.

(*b*) Le *Viné* est une espéce de guitarre, au manche de laquelle on attache une calebasse pour lui faire rendre des sons plus harmonieux. *Fig.* 6.

(*c*) Le *Magoudi* est composé d'une calebasse, au bout de laquelle sont adaptés deux roseaux joints ensemble. Les Charlatans qui font danser les couleuvres, les charment par un certain air, & font sortir toutes celles qui sont dans les maisons. Ils les prennent avec la main, les mettent dans un panier, & le lendemain elles sont apprivoisées. *Fig.* 7.

homme, donne mille livres de farine par jour, tandis qu'avec leur moulin à bras, deux Indiens n'en moudront que soixante livres. Il en est de même de toutes les machines.

*Pl. XVIII.* Le charpentier indien ne connoît d'outils que le rabot, le ciseau, le vilebrequin, le marteau & une espéce de hache. La terre lui sert d'établi & son pied de valet; mais il emploie un mois à ce que nos ouvriers font en trois jours.

On a beau leur montrer la manière la plus prompte & la plus aisée de scier le bois; ils aiment mieux s'en tenir aux procédés vicieux qu'ils ont reçus de leurs pères, que d'en adopter de plus commodes qui sont nouveaux pour eux.

*Pl. XIX.* Le scieur dresse la pièce de bois entre deux solives plantées en terre; & assis nonchalamment sur un petit banc, il emploie trois jours à faire avec une scie une planche, qui ne coûteroit à nos ouvriers qu'une heure de travail.

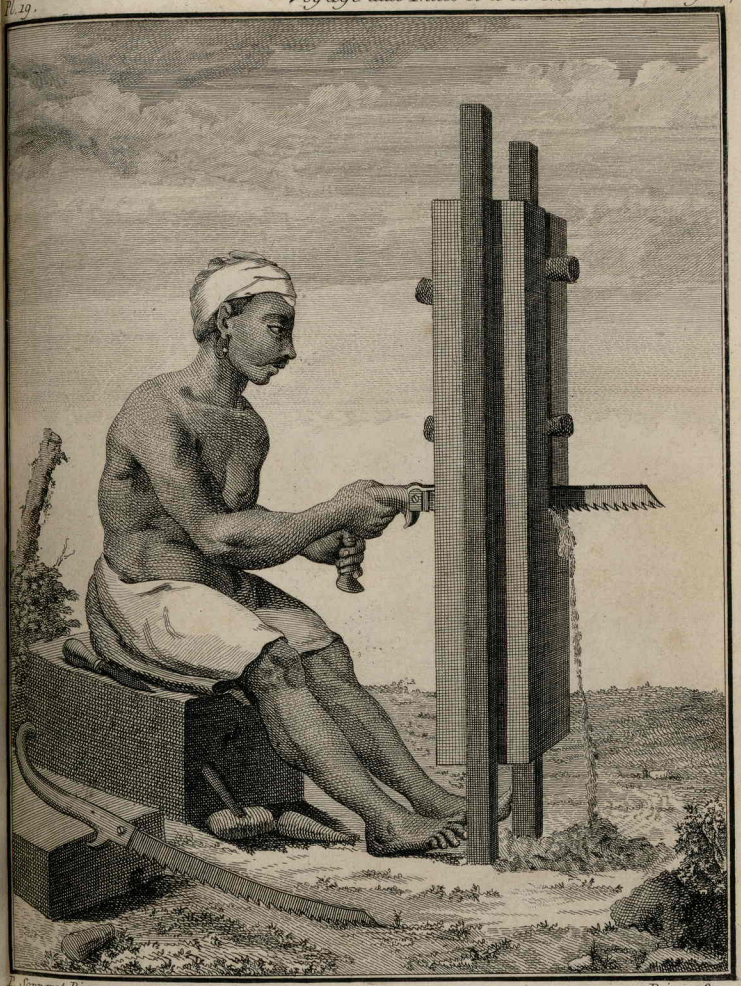
Le forgeron porte toujours avec lui ses outils, sa forge, son fourneau, & travaille par-tout où l'on veut l'occuper. Il établit sa forge devant la maison de celui qui l'appelle; avec de la terre broyée, il forme un petit mur devant lequel il place son *Pl. XX.* foyer: derrière ce mur sont deux soufflets de cuir que l'apprentif fait aller en pressant alternativement dessus: de cette manière, il anime le feu; une pierre lui sert d'enclume, ses seuls outils sont une pince, un marteau, une masse & une lime.

Les ouvrages des orfévres se ressentent sur-tout de cette indigence d'outils. Comme les Chinois, ils n'ont pu parvenir jusqu'ici à polir l'or & l'argent & à imiter les différens ors de couleur. Cependant nous estimons leurs filigrames qui ne sont que des ouvrages de patience. L'orfévre indien établit son atelier chez celui qui le mande. Son fourneau est un vase de *Pl. XXI.* terre cassé; un tuyau de fer lui sert de soufflet; une pince, un marteau,

P. Sonnerat Pinx.

Poisson Sc.

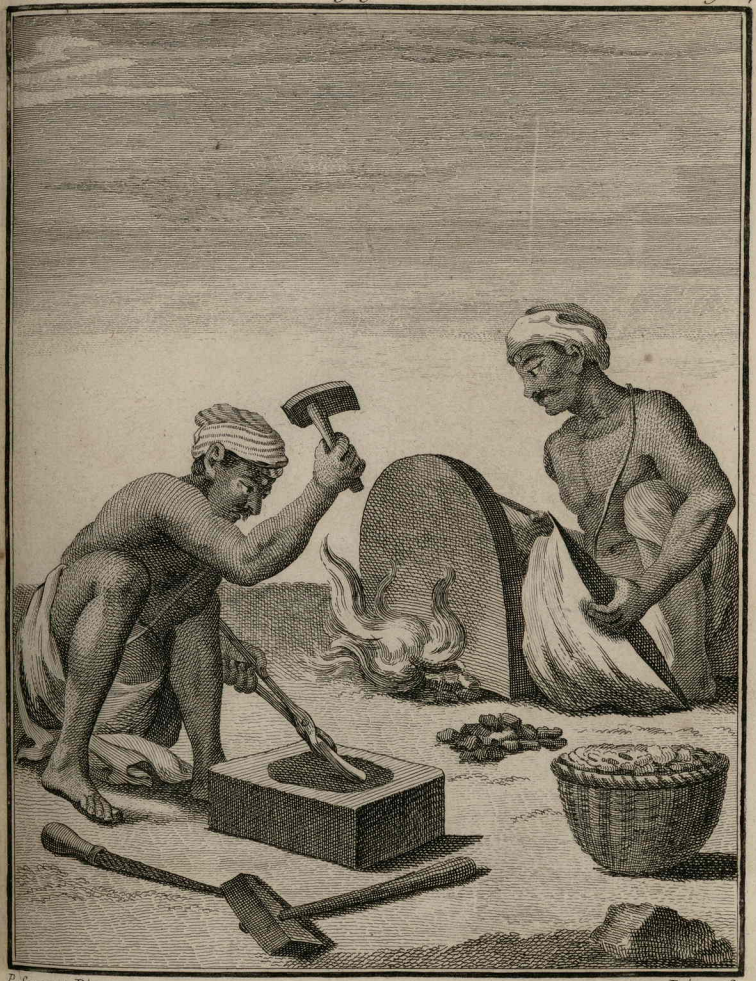
CHARPENTIER.



L. Sonnerat Pinx.

Poisson Sc.

SCIEUR DE BOIS.



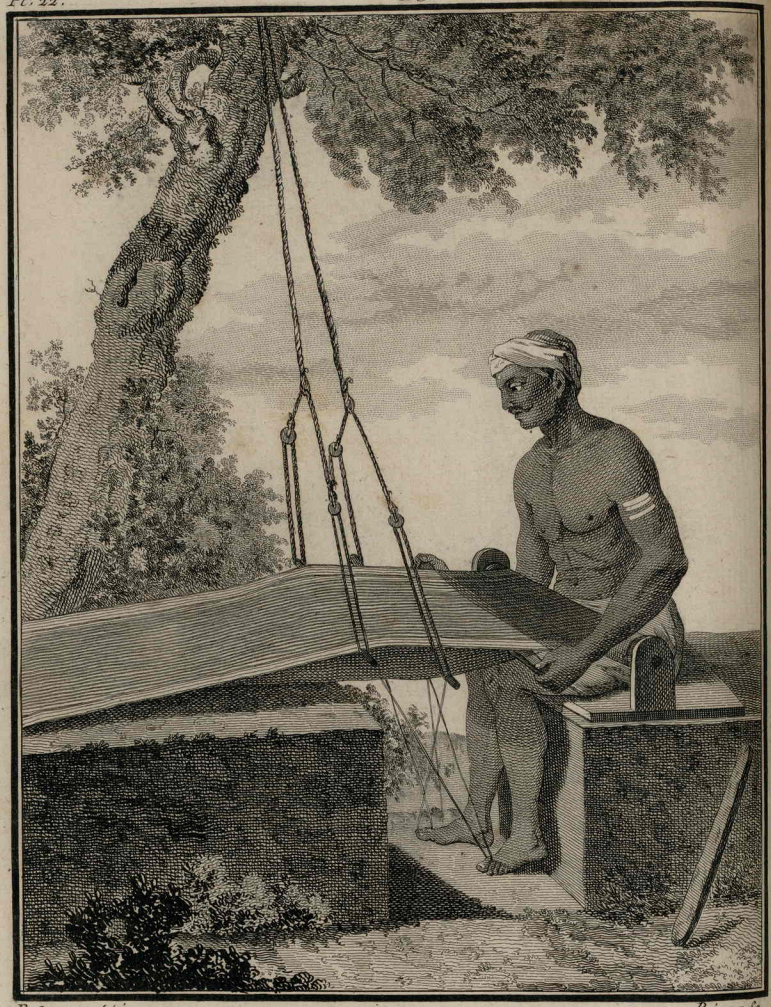
P. Sonnerat Pinx.

Poisson Sc.

FORGERONS.

P. Sonnerat Pinxt. Poisson Sc.

ORFÉVRES.



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

TISSERAN

marteau, une lime & une petite enclume; voilà ses seuls outils. Il fait sur le champ ses creusets avec de la terre glaise, mêlée de poudre de charbon & de bouze de vache, qui donnent aux creusets de la solidité & les empêchent de se fendre au feu. Pour douze sols on fait travailler toute la journée le maître & l'apprentif.

Le cordonnier est de la Caste la plus vile & le plus pauvre de tous les artisans. Il n'a d'outils que l'alêne & son couteau; point de magasin pour les cuirs & les formes. Quand on a besoin d'une paire de souliers, il faut la payer d'avance; de l'argent qu'on lui donne, il achéte le *Chien maron* (*a*), dont la peau doit servir pour cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, & le lendemain il livre les souliers. A raison de ce qu'ils travaillent en cuir, & parce qu'ils mangent de la viande, les cordonniers sont mépriſés des autres Indiens, & regardés comme les derniers des hommes. Leurs cahutes sont dans des quartiers séparés, hors des villes & des Aldées. Ce sont eux que l'on charge dans les établissemens européens, de l'odieux ministère des exécutions.

Le tisserand monte le matin devant sa porte, sous un arbre, son métier qu'il démonte au soleil couchant. Ce métier est très-simple; il ne consiste qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois plantés en terre. Deux bâtons qui traversent la chaîne, & qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, *Pl. XXII.* l'un par deux cordes attachées à l'arbre à l'abri duquel le métier est placé, l'autre, par deux autres cordes attachées aux pieds de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne pour y passer la trame.

(*a*) Espéce de mouton couvert de poil, qui a les oreilles pendantes.

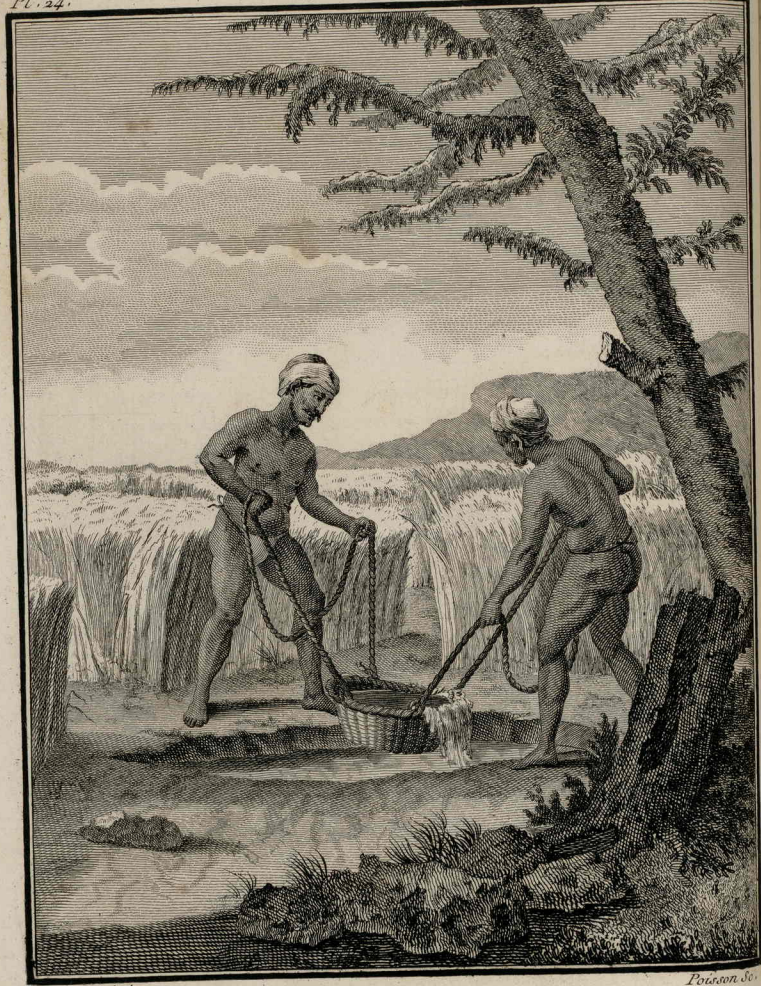
L'Agriculture n'eſt point perfectionnée. Ils ne ſavent pas greffer. Leurs jardins ne conſiſtent que dans quelques quarrés de *Brédes*, de *Béringédes* & de haricots. Le riz étant leur ſeul aliment, ils ſe ſont appliqués à ſa culture. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, & que la plus grande partie des terres, ſur-tout à la côte de Coromandel, ſont ſéches & ſabloneuſes, leur induſtrie s'eſt appliquée à trouver des machines propres aux arroſemens.

Ils ſément d'abord, après les pluies, le riz fort épais dans un coin de rivière ou d'étang; lorſque la plante eſt parvenue à la hauteur de cinq à ſix pouces, ils l'arrachent & la tranſplantent par petits paquets à une diſtance ſuffiſante, dans une terre préparée & qui a reçu un bon labour à la charrue; ſans cela le riz trop ſerré étoufferoit. Lorſqu'il eſt mûr, on le coupe à hauteur d'appui avec une grande ſerpette, & jamais au ras de la terre, comme nous coupons le bled en Europe. Ils en forment des gerbes. Pour en retirer le grain, ils prennent ces gerbes des deux mains par le bout & les battent contre terre dans une aire convenable. Après avoir ramaſſé le grain, ils font un tas des gerbes, & les battent avec un bambou, afin d'en faire ſortir les grains qui ont pu y reſter.

Auſſi-tôt après la récolte du riz, ils ſément du *Cambou*, du *Maïs*, du petit *Mil*, du *Gengeli*, &c.

Toutes les terres ſont diviſées en petits quarrés de cinquante à ſoixante toiſes, & qui ſont ſéparés par une élévation ou rebord bien battu. De cette manière, chaque quarré forme un réſervoir où ſont contenues les eaux abſolument néceſſaires à la culture du riz. On les conduit par des rigoles d'un quarré à l'autre; ſi bien qu'avec une baſcule on peut arroſer un terrein immenſe.

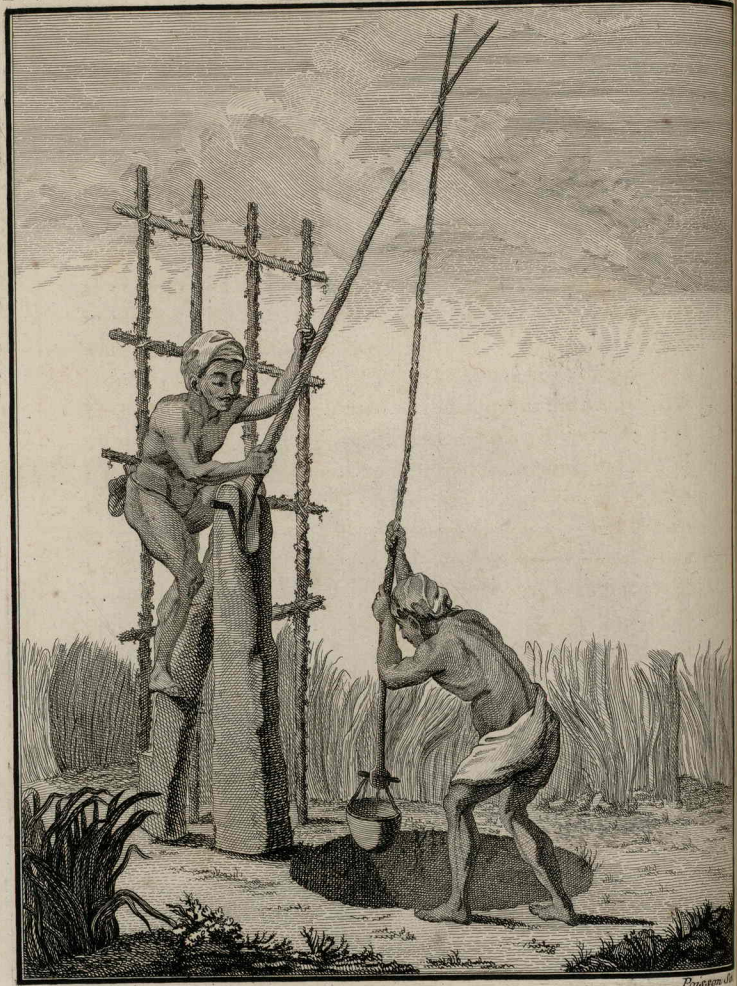
Pour cet effet, on emploie une machine appellée *Picôte*.



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

INDIENS

*Arrosans un Champ avec des Paniers.*



P. Sonnerat Pinx. Poisson sc

PICOTE OU BASCULE.

C'eſt une baſcule dreſſée ſur le bord d'un puits ou d'un réſervoir d'eaux pluviales, pour en tirer l'eau & la conduire enſuite où l'on veut. Cette machine, également ſimple & ingénieuſe, eſt conſtruite de la manière ſuivante. Près du puits eſt plantée une piéce de bois fourchu par le haut ; dans cette fourche eſt aſſujettie, par une cheville, une autre piéce de bois deſtinée à faire la baſcule & garnie d'échelons, pour donner la facilité de monter & de deſcendre à celui qui fait mouvoir la machine. Ordinairement la partie inférieure de cette baſcule eſt un gros tronc d'arbre; lorſqu'il n'eſt pas aſſez lourd pour faire contrepoids, l'on y attache une groſſe pierre. A la partie ſupérieure eſt fixée une perche, au bout de laquelle pend un grand ſeau de cuir. Un homme monte par les échelons au haut de la baſcule ; en ſe ſoutenant à un treillis de bambou, élevé à côté de la machine, il fait plonger le ſeau dans le puits, après quoi il deſcend & fait remonter par ſon poids le ſeau, qu'un autre homme attend pour le verſer dans un baſſin, d'où l'eau ſe répand dans les rigoles qui la diſtribuent à tout le champ. Celui qui verſe les ſeaux, chante, pour s'exciter, ces paroles, *un, deux, trois*, ſelon le nombre qu'il en a vuidé. *Pl. XXIII.*

Lorſque l'eau des étangs eſt au niveau de la ſurface du terrein, ils ſe ſervent pour l'arroſer d'un panier rendu impénétrable par un enduit de bouze de vache & de terre glaiſe, qui eſt ſuſpendu par quatre cordes. Deux hommes en tiennent une de chaque main, ils puiſent l'eau, & la verſent en balançant le panier. *Pl. XXIV.*

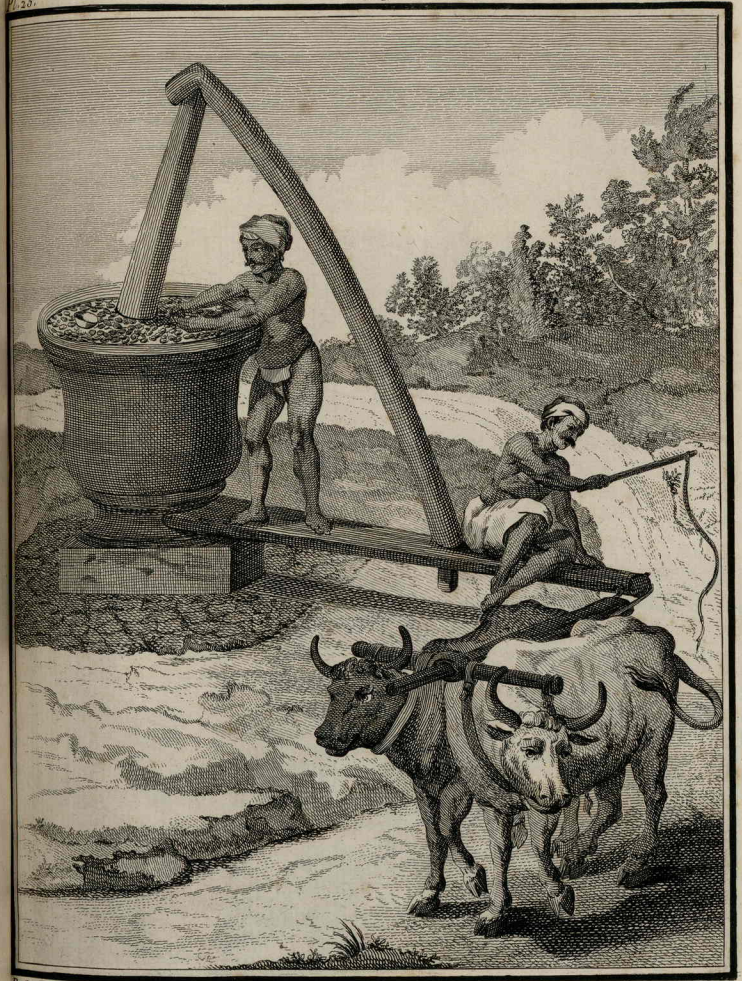
De toutes les machines qu'ont imaginé les Indiens pour faire de l'huile, le moulin dont ils ſe ſervent aujourd'hui pour extraire celle de cocos & de gengeli, eſt la plus ſimple & la plus commode.

Les piéces de cette machine ſont 1°. un gros tronc d'arbre

enfoncé en terre & bien assujetti, dont le haut a la forme d'un vase; 2°. un mortier placé au milieu d'un tronc, & qui, n'étant pas fort grand, va en s'évasant par le bas; 3°. un pilon placé dans le mortier; 4°. un traversier adapté à la partie supérieure du pilon, & qui sert à le faire tourner; (ce traversier est composé de piéces égales, liées ensembles par des cordes, afin qu'étant flexible, il ne soit point sujet à se briser.) 5°. une grosse barre de bois platte placée horisontalement au bas de la machine, *Pl. XXV.* & à laquelle est fixé le traversier. Cette barre évasée en croissant à l'extrémité qui s'adapte au pied du tronc de l'arbre, tourne dans une échancrure pratiquée au bas de ce tronc, & conduit toute la machine. Deux bœufs attachés à cette barre la font tourner, & avec elle le pilon. Le tronc est garni dans sa partie supérieure, d'un rebord qui empêche l'huile de couler. Un homme placé sur la barre horisontale tourne avec elle, repousse dans le mortier les graines qui en sortent, ramasse l'huile à mesure qu'elle vient à la superficie, & la met dans des vases.

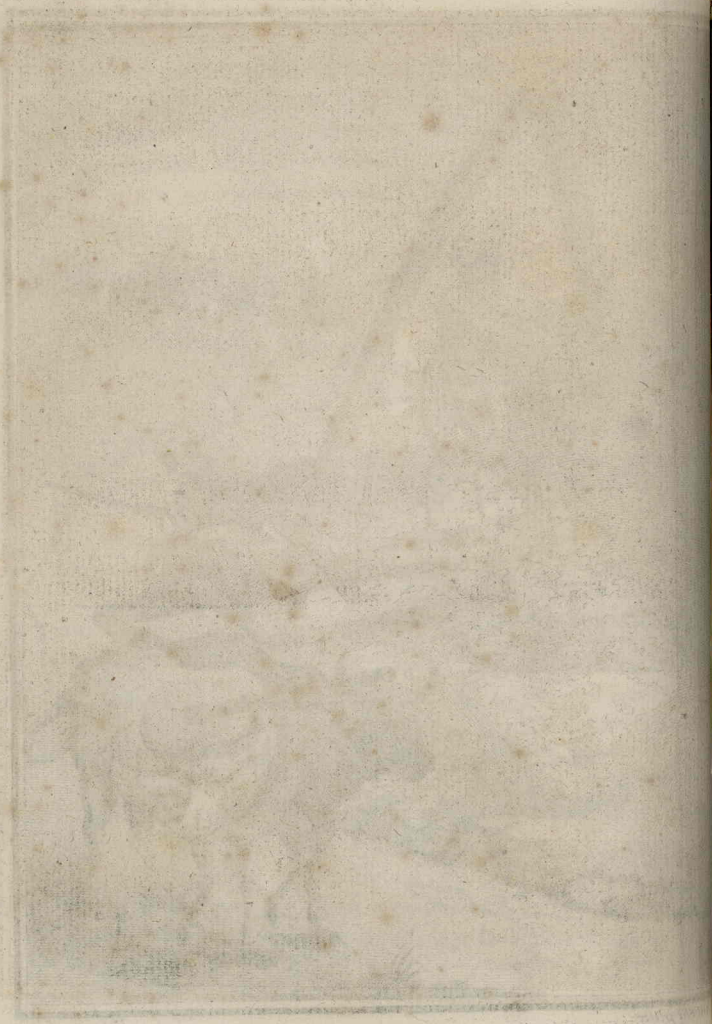
La machine à carder le coton est aussi d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois long de six à sept pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son en la touchant, ce qui fait appeller la machine, *Violon:* (nos chapeliers ont une machine à-peu-près semblable, qu'ils nomment *Archet.*) Le violon est suspendu par une corde à celle d'un arc attaché au plancher. L'ouvrier tient d'une main le violon dans le milieu, & de l'autre, avec un morceau de bois terminé par un bourrelet, tend vivement la corde à boyau, qui en s'échappant, bat le coton, l'enlève *Pl. XXVI.* avec force, le gonfle, en sépare la poussière, & le met en état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon donne à

Pl. 25. Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 108.

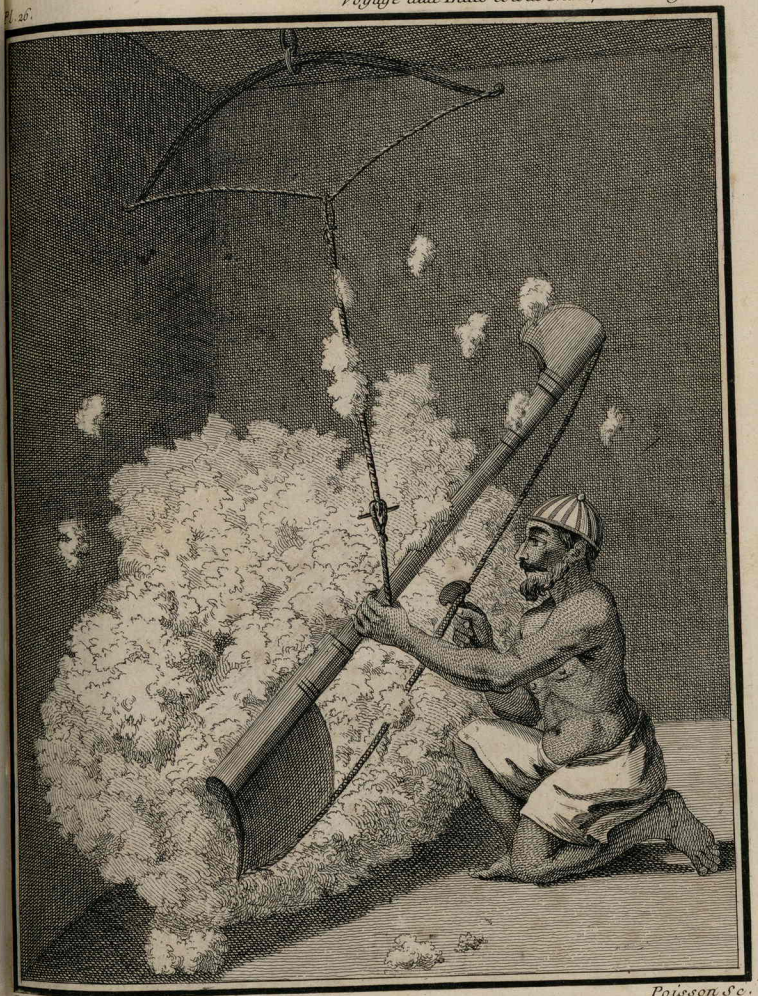


P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

MOULIN A HUILE



Pl. 26.



P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

CHOULIAS

*Cardant du Coton.*

l'ouvrier la facilité de le ramener d'un endroit à l'autre sur le tas de coton qu'il vient de battre.

Ce sont les Choulias qui cardent le coton ; ils sont Mahométans, & comme les *Maplets* de la côte de Malabar, ils descendent des Arabes dont ils ont conservé la physionomie, mais non pas la religion. Les Arabes sont de la secte d'*Omar*, & les Choulias de celle d'*Aly*. Il y a lieu de présumer, que lors de la conquête de l'Inde par les Mogols, les Choulias adoptèrent la religion & les usages des vainqueurs ; au lieu qu'à la côte de Malabar, que les Mogols n'ont pu conquérir, les Maplets reçurent les coutumes & les superstitions des Gentils, sous l'empire desquels ils vivoient. C'est pour se conformer aux usages des Malabars, que les enfans des Maplets n'héritent point de leurs pères, mais des frères de leurs mères.

La conquête que vient de faire Ader-Ali-Kan de cette Côte, est trop récente pour avoir pu déja influer sur les mœurs ; mais si les Mogols se maintiennent dans ce pays, il est vraisemblable que les Maplets quitteront leurs anciens usages pour ceux de ces maîtres nouveaux, comme plus conformes au vœu de la nature.

## CHAPITRE X.

### *De la Médecine.*

Les connoiſſances des Indiens en médecine ſe bornent à la préparation & à l'emploi de quelques ſimples.

Toutes les maladies ſont difficiles à guérir dans l'Inde, par la manière dont on les traite, & parce que le virus vénérien y eſt toujours joint. Crédules à l'excès, les Indiens s'imaginent qu'on ne guérit qu'à force de remèdes ; ils donnent toute leur confiance à un empyrique, qui ſouvent étoit blanchiſſeur (*a*), tiſſerand ou ſerrurier trois mois auparavant, & qui ne pouvant plus vivre, faute d'ouvrage, ſe fait Médecin.

Au reſte, il n'y a pas de Médecins plus ſavans les uns que les autres, & qui obtiennent une réputation marquée. Les Indiens le ſont preſque tous. Dès leur enfance on leur apprend à connoître quelques ſimples, & différentes recettes qui ſe tranſmettent de père en fils. C'eſt pour eux une reſſource dans la misère. Auſſi font-ils ſouvent avec des plantes, dont ils ignorent les vertus, un mélange dont ils ne connoiſſent pas mieux les effets.

Ils adminiſtrent peu de remèdes intérieurement, & ne ſe ſervent guères que d'onguens & de cataplaſmes.

---

(*a*) Les femmes de Blanchiſſeurs, qu'on appelle *Mainates* dans l'Inde, ont beaucoup de réputation pour les avortemens. Elles emploient ordinairement des purgatifs violens, tels que le pignon d'Inde, la rhue ; & l'on peut aſſurer qu'elles empoiſonnent la moitié des malheureuſes victimes qui tombent dans leurs mains.

Ils ſont perſuadés que toutes les maladies viennent de chaud ou de froid, ou qu'elles ſont occaſionnées par des vents qui ſe gliſſent entre cuir & chair. Si la maladie vient de la peau, ils croient qu'elle eſt produite par des vers, & pour les faire mourir ils appliquent des cauſtiques qui deſſéchent la peau, & la font excorier. Le lendemain le Médecin enléve quelques morceaux de cette peau brûlée, & les montre au malade, comme étant les vers qui le rongeoient, & lui-même le croit aveuglément.

Tous leurs traitemens n'étant fondés que ſur des préjugés, ils emploient pour les maladies fréquentes, cauſées par le froid, les remèdes les plus chauds. Pour l'ordinaire la maladie ſe termine par une inflammation, dont les accidens, très-graves, ſont regardés par les Médecins, comme une ſuite néceſſaire de ces qualités qu'ils trouvent dans tous les maux.

Les Indiens ne connoiſſent point l'uſage des lavemens. Jamais ils ne ſaignent; l'horreur invincible qu'ils ont du ſang y mettra toujours obſtacle; & ſi un Médecin européen vouloit les ſaigner, la peur qu'ils ont de cette opération, produiroit un effet contraire à celui qu'on en attendroit. Pour ſuppléer à notre ſaignée, ils ordonnent la diéte, & le malade qui veut ſuivre le véritable régime, eſt obligé de reſter pluſieurs jours ſans boire ni manger. Enſuite on lui fait prendre des tiſanes chaudes, compoſées de géroſles, d'anis & d'autres ingrédiens fort chauds. L'inflammation ſurvient, augmente & emporte le malade.

Comme les Chinois, ils tâtent le pouls en appliquant à différentes repriſes leurs doigts ſur l'artère. Après avoir examiné la différence de ſes mouvemens, ils fixent avec une attention ſingulière le viſage du malade, auquel ils font entendre que les variations du pouls paſſent juſqu'au viſage, & que le mou-

vement des yeux, joint à celui de l'artère, eſt un moyen sûr de connoître le genre de la maladie.

Tout ce qui a rapport à la chirurgie, eſt inconnu aux Indiens ; ſemblables en cela aux Égyptiens, jamais ils n'ont ouvert de cadavres pour étudier le corps humain & pour y découvrir les cauſes des maladies : ils meurent tranquilles entre les mains de leurs Médecins ; mais entre celles d'un Européen, ils ſeroient tourmentés juſqu'à la mort ou juſqu'à leur parfaite guériſon, parce qu'ils croient qu'il eſt impoſſible à un étranger de connoître leurs véritables maux.

Les Indiens ſon ſujets à différentes maladies, & à toutes les fièvres que nous connoiſſons en Europe. Les habitans des pays montagneux ſont attaqués d'une fièvre quarte fréquente & endémique, occaſionnée par les eaux qui donnent naiſſance à des obſtructions. Cette maladie qu'ils ne combattent que par la diéte & quelques purgatifs, demanderoit des attentions ſuivies de la part des Médecins; car j'ai remarqué des particules métalliques dans preſque toutes les eaux qui deſcendent des montagnes, & ſur-tout dans celles de Gingi, qui en contiennent beaucoup de vitrioliques. Les Médecins indiens qui me virent analyſer ces eaux, m'aſſurèrent que l'air étoit la ſeule cauſe de cette fièvre, & que malgré la précaution qu'on prenoit de faire venir de l'eau de fort loin, on n'en étoit pas moins attaqué dans certaines ſaiſons.

Les Parias, trop pauvres pour avoir une bonne nourriture, & vivant la plupart de viandes pourries qu'ils font ſécher au ſoleil, ſont fréquemment attaqués d'une fièvre dont ils meurent du cinquiéme au neuviéme jour: elle a pour ſymptômes le pouls extrêmement plein, la peau brûlante, la langue ſéche, rude, noire & ſe fendant très-ſouvent, les yeux étincelans & larmoyans,

moyans, la reſpiration gênée & toujours accompagnée d'une foibleſſe, & d'un abattement extrême, quelquefois les malades rendent des vers vivans par le haut & par le bas.

Ils ſont ſujets aux obſtructions de la rate qu'on appelle *Baſſe* (*a*); ſelon les Médecins indiens, ces obſtructions proviennent d'une fièvre de froid. Je penſe qu'il faut plutôt les attribuer à la grande quantité de nitre que contient la terre dans ce pays, ce qui rend l'air très-froid dans certaines ſaiſons. Cette maladie eſt plus commune au Bengale, où le nitre abonde davantage. Je ſuis perſuadé qu'on lui oppoſeroit avec ſuccès l'alkali volatil. Ces obſtructions s'étendent depuis le creux de l'eſtomac juſques dans l'hypochondre gauche, & quelquefois ſont dures comme la pierre. Il faut que la rate ſoit prodigieuſement dilatée pour occuper un ſi grand eſpace.

Il y règne de plus une maladie épidémique qui, en vingt-quatre heures & quelquefois moins, enlève ceux qui en ſont attaqués. Elle ne ſe manifeſte que dans les tems froids.

Les débauchés & ceux qui ont des indigeſtions, ſont attaqués d'un dévoiement, ou plutôt d'un écoulement involontaire de la matière fécale devenue liquide, mais ſans aucun mélange de ſang. Ils n'ont point de remèdes pour ce cours de ventre, qu'ils appellent *Flux aigu*, & dont ils laiſſent la guériſon aux ſoins de la nature.

Le flux de cette eſpéce qui règna, il y a quelques années, ſe répandit dans tout le pays, fit de grands ravages, & depuis Chéringam juſqu'à Pondichéry, emporta ſoixante mille perſonnes. Diverſes cauſes l'occaſionnèrent. Les uns en furent affligés pour avoir paſſé les nuits & dormi en plein air; d'autres

(*a*) Le terme *Baſſe* eſt tiré du mot portugais *Baca*, qui ſignifie *la Rate*.

pour avoir mangé du riz froid avec du *Tair* (*a*); mais la plupart le furent pour avoir mangé après s'être baignés ou lavés avec de l'eau froide, ce qui leur causoit une indigestion, un spasme universel du genre nerveux, suivi de l'atonie & de la mort, si les malades n'étoient promptement secourus. Cette épidémie arriva pendant que les vents souffloient du Nord, en Décembre, Janvier & Février; quand il cessèrent la maladie disparut: elle étoit caractérisée par un cours de ventre aqueux, accompagné de vomissemens, d'une foiblesse extrême, d'une soif ardente, d'une oppression de poitrine & d'une suppression d'urine. Quelquefois le malade sentoit de vives douleurs de colique: il perdoit souvent connoissance & la parole, ou il devenoit sourd; le pouls étoit petit & concentré, & le seul spécifique que trouva le frère *du Choisel*, de la Mission étrangère, fut la thériaque & la drogue amère. Les Médecins indiens ne purent sauver un seul malade.

Il y a lieu de penser que la transpiration arrêtée, refluant dans la masse du sang & se portant à l'estomac & aux intestins, occasionnoit les vomissemens, qui se terminoient par ce cours de ventre.

Celui qui le suivit deux ans après fut des plus terribles. Il ne provenoit point de la même cause que le premier, puisqu'il commença en Juillet & en Août: il s'annonçoit d'abord par un cours de ventre aqueux qui survenoit tout-à-coup, & quelquefois enlevoit le malade en moins de vingt-quatre heures. Ceux qui en étoient attaqués évacuoient jusqu'à trente fois en cinq ou six heures; ce qui les réduisoit à un tel état de foiblesse,

(*a*) Le *Tair* est du lait caillé.

qu'ils ne pouvoient ni parler, ni se remuer. Souvent ils n'avoient point de pouls. Les mains étoient froides, ainsi que les oreilles; le visage étoit allongé; l'enfoncement de la cavité de l'orbite étoit le signe de la mort: ils ne sentoient ni mal de ventre, ni coliques, ni tranchées. Ce qui les faisoit le plus souffrir étoit une soif ardente. Quelques-uns rendirent des vers par les selles; d'autres par les vomissemens: ce cruel fléau frappa généralement toutes les Castes, mais sur-tout celles qui mangent de la viande, comme les Parias. Les Médecins nationaux ne réussirent pas mieux à traiter cette maladie, qui se renouvella dans le tems des vents du Nord.

Les Indiens sont encore sujets à des cours de ventre séreux & à des vomissemens occasionnés par la transpiration interceptée, & par leur excessive misère, qui est telle que le plus souvent ils n'ont pas assez à manger pour entretenir l'équilibre de la circulation. A ces deux causes, se joint le défaut de linge pour se couvrir dans les tems froids. Ils couchent sur une terre humide, dans des cahutes où ils ne sont point à l'abri de la pluie & du vent. Le manque de toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme, attire à ces malheureux des maladies qui les font périr en grand nombre.

Les indigestions appellées dans l'Inde *Mort de chien*, sont fréquentes. Les Castes qui mangent de la viande, nourriture trop pesante pour un climat si chaud, en sont souvent attaquées. Les Brames, quoiqu'ils ne mangent ni viande ni poissons, ont souvent de ces indigestions, produites par la grande quantité de beurre qu'ils mangent avec leur riz: plusieurs en sont morts subitement.

Ces indigestions fréquentes n'ont pas toujours pour cause une nourriture trop abondante. L'air frais auquel on s'expose

avec tant de plaisir, cause une indigestion, s'il a trop rafraîchi le ventre, la tête ou quelqu'autre partie du corps en supprimant la transpiration: plusieurs personnes sont mortes pour avoir couché imprudemment en plein air.

Ils ne connoissent point les maladies inflammatoires, ni la pleurésie; mais le flux de sang les remplace chez eux.

La vérole a existé de tout tems dans l'Inde; elle n'y est pas absolument dangereuse lorsqu'on y porte remède tout de suite: mais chez les femmes libertines qui la laissent enraciner trois ou quatre ans, elle se change en cancer & en lépre; tous les autres maux suivent & les conduisent à la mort. Les Indiens pallient ce mal sans en détruire la cause, & comme presque tous en apportent le germe en naissant, sur-tout les gens du peuple, il est fort rare de trouver des personnes saines dans ces pays. Les remèdes généraux qu'ils emploient sont des tisannes de *Curaneli*, des bains froids, & des purgations avec du lait de *Cali* (*a*), dont ils forment des pilulles, en y mêlant le suc des sommités des branches avec de la farine de maïs; ils en donnent gros comme un grain de poivre chaque jour, & usent de ce remède pour toutes sortes de maladies vénériennes, qu'ils guérissent par-là, lorsqu'elles ne sont pas invétérées.

L'épilepsie leur est aussi connue. Pour tout remède ils font manger aux malades des corneilles, qu'on appelle *Graye* dans l'Inde; c'est ce qui a fait donner à cette maladie le nom de *Graye*.

La petite vérole est épidémique; ordinairement elle règne

(*a*) Le *Cali* est connu des Européens sous le nom de *Titimale de l'Inde*. Cette plante n'est cependant point de ce genre: son lait est un purgatif & un vomitif des plus violens; son suc épaissi au feu se conserve long-tems. Les Indiens l'emploient comme simple purgatif, en en donnant gros comme la tête d'une épingle.

depuis le mois de Février jusqu'en Avril. Lorsque les vents de terre se font sentir, elle disparoît. Il y a des années où elle est très-meurtrière. Quand elle est répandue dans un canton, elle y fait des ravages affreux, tant à cause de sa malignité que par la manière dont on la traite.

Les Indiens ne pratiquent pas l'inoculation; ils ne distinguent point la petite vérole discrette de la confluente, & les traitent toutes de la même façon.

Lorsque les premiers symptômes commencent à paroître, savoir, fièvre, vomissemens, douleurs, &c. on réduit le malade à l'eau de riz appellée *Cange;* soit qu'il la vomisse ou non, on lui continue cette seule nourriture, jusqu'à ce que la petite fièvre soit passée, & que les pustules varioliques commencent à suppurer : alors on permet au malade un peu de riz & du poisson sec, qu'on appelle *Carvate;* le régime qu'ils observent peut très-bien suppléer à la saignée, que nous employons. Lorsque le malade est resserré, ils lui font prendre un peu de *Jagre*, qui remplace nos lavemens. Si la petite vérole ne sort pas bien, ils donnent au malade du suc des feuilles du tamarinier, mêlé avec un peu de jagre, persuadés que ce remède facilite son éruption; lorsqu'elle suppure, ils saupoudrent le malade avec de la cendre de bouze de vache, pour empêcher que le linge ne se colle sur les pustules. Cette pratique vicieuse fait rentrer les humeurs, arrête la transpiration, & produit des dépôts, des plaies considérables, des cours de ventre & des toux qui mènent quelquefois à la phtysie. Ils frottent avec un peu d'huile de coco les yeux & les narines du malade, pour empêcher le collement de ces parties. Le seiziéme ou dix-septiéme jour ils lavent le malade avec de l'eau froide, ensuite le frottent

rudement avec de la feuille de *Margòsier* (*a*), & appliquent sur les écorchures des feuilles du même arbre pilées & frites dans de l'huile ou du beurre; alors ils permettent au malade de manger du tair, du riz & des oignons.

Ces bains froids causent souvent des cours de ventre, des convulsions, des dépôts, la toux, des oppressions, & finalement la mort; ainsi se termine le traitement des Indiens dans la petite vérole.

La rougeole épidémique qui fit tant de ravages parmi eux, il y a cinq ans, étoit une espéce de petite vérole qu'on n'avoit point encore vue dans l'Inde. Son éruption commençoit par le visage & la poitrine, se répandoit sur tout le corps & jusqu'aux extrémités. Elle étoit suivie d'oppression, d'assoupissement & d'altération. Tous ceux qui furent traités par les Médecins du pays avec des tisannes & des antidotes de leur façon, moururent.

Les accouchemens, qui dans l'Inde, se font avec tant de facilité, ont des suites dangereuses. L'usage est de laisser trois jours au *Langanam* (*b*) une femme qui vient d'accoucher, c'est-à-dire, de ne lui faire prendre aucune nourriture solide ni liquide; on lui donne seulement des tisannes composées de diverses racines, feuilles & semences aromatiques. Ce remède

---

(*a*) Le *Margosier* est une espéce de *Melia*; cet arbre est consacré à Mariatale. Ce n'est que par superstition que les Indiens frottent le malade avec les feuilles de cet arbre. Ils se servent des sommités des branches pour chasser les mouches qui viennent inquiéter le malade; ils mettent aussi des branches sur son lit & dans toute la maison. Les voisins en placent aussi sur la leur, persuadés que Mariatale empêchera cette maladie d'y entrer.

(*b*) Le *Langanam* consiste à rester trois, quatre & cinq jours sans boire ni manger. Les Indiens l'ordonnent dans presque toutes les maladies: il occasionne des accidens grâves, & enfin la mort.

desséche le sang qui après avoir fourni, pendant le langanam, la matière des sécrétions & des évacuations abondantes qui accompagnent les couches, devient épais, visqueux & lymphatique; d'où il résulte une inflammation dans la matrice. Cette inflammation produit le *Jani* (*a*), & la malade meurt le huitiéme ou le neuviéme jour.

Les Indiens ont encore quelques remèdes particuliers selon les maladies.

Pour les fièvres du pays, ils emploient avec succès des tisannes de racines de margosier pilées, qui suppléent à notre quinquina; ils prétendent que c'est la même racine, & que fraîche, elle a plus de vertu que celle envoyée d'Europe, qui dans la traversée a perdu une partie de sa force.

Pour la goutte, ils usent pendant un mois d'une poudre dont la base est le soufre. Jamais ils n'ont voulu m'en apprendre la composition; mais soit que ce remède ne vaille rien, ou qu'on l'administre mal, il est très-pernicieux & fait remonter la goutte.

Pour le flux hémorroïdal, ils emploient avec succès le saindoux, qu'ils appellent *Pannimei*, c'est-à-dire, *Beurre de cochon*, en le mêlant avec le riz.

Ils guérissent les dartres avec du limon coupé, sur lequel ils mettent des grains broyés du *Tchimbé* (*b*); ils laissent cette drogue sur la dartre, jusqu'à ce qu'elle soit séche, & la lavent ensuite avec de l'eau dans laquelle on a détrempé du cinabre.

Ils se servent de poudre de vers de terre pour les maux de

(*a*) Le *Jani* est une stase, un défaut de circulation du sang & des humeurs, causé par le manque de liquidité, & augmenté par le Langanam.

(*b*) Le *Tchimbé* est un arbre de la classe des légumineux : il donne une gousse longue & très-mince. Ses semences sont arrondies & plattes aux deux extrémités.

dents, & prétendent que c'eſt un ſpécifique pour en calmer les douleurs.

A la place de notre eau de Luce, ils emploient le lait de Cali; pour rappeller à la vie une perſonne ſans connoiſſance, ils lui en frottent le coin de l'œil. La cauſticité de ce ſuc réveille bien-tôt la ſenſibilité de toutes les parties, & ranime le malade, qui le plus ſouvent en perd la vue.

Ils ont des Médecins particuliers pour les morſures de ſerpens; & comme la piqûre de pluſieurs de ces reptiles cauſe une mort prompte, & qu'ils n'ont pas tout de ſuite le Médecin, ils ſe ſervent de quelques recettes que les empyriques laiſſent dans les pays où ils paſſent.

Parmi ces ſerpens, l'un des plus dangereux & des plus communs, eſt le *Serpent à chaperon*, plus connu ſous le nom de *Couleuvre capelle*. Les Indiens l'appellent *Nalla Pambou*, c'eſt-à-dire, *Bon ſerpent*. Contre ſa morſure, ils emploient le *Vichamarondou* (*a*). Pour adminiſtrer ce remède, on ouvre la peau juſqu'à ce que le ſang paroiſſe. On met dans l'inciſion gros comme un grain de poivre de vichamarondou, & on frotte bien. On en fait avaler autant au malade, & s'il eſt ſans connoiſſance, on lui en frotte les lèvres. Quand le danger eſt preſſant, on augmente les ſcarifications, on ouvre la peau en haut du front, au col, & on frotte ces inciſions avec le vichamarondou. Ce remède eſt très-efficace, lorſqu'il eſt promptement adminiſtré; mais il eſt ſans effet quand le venin a pénétré dans le

(*a*) Le *Vichamarondou*, connu des Européens ſous le nom d'*Onguent du Maduré*, eſt un mélange de différentes herbes & racines qui contiennent immanquablement beaucoup d'alkali volatil; mais la baſe en eſt le *Pignon d'Inde*. Cet onguent, qui eſt un violent purgatif, a l'odeur d'excrément humain.

ſang.

ſang. La guériſon qui s'opéra à Karikal, dans le moment où il ne ſe trouva ni Médecin des ſerpens, ni vichamarondou, eſt des plus ſurprenantes.

On prit un jeune poulet, dont on appliqua le fondement ſur la morſure, ce qui fit à-peu-près l'effet d'une ventouſe, & attira le venin; le poulet mourut en peu de tems : on en appliqua un ſecond qui fut bientôt mort & remplacé par un troiſiéme; ſucceſſivement on en appliqua juſqu'à treize. Le dernier ne mourut pas & ne parut point malade, & l'homme fut parfaitement guéri.

Il y a une eſpéce de vipère fort petite, qui ne grandit jamais. Les Indiens l'appellent *Viriapambou*, & prétendent que c'eſt le ſeul ſerpent qui faſſe des petits. Sa morſure eſt très-dangereuſe; le vichamarondou ne la guérit point; ils donnent pour remède des coloquintes à manger.

On connoît que l'on en a pris ſuffiſamment, lorſqu'on les trouve amères; car ils croient que le venin de cette vipère empêche celui qui en a été mordu de ſentir l'amertume des coloquintes.

Comme ordinairement elles procurent le cours du ventre, on fait manger au malade une certaine quantité de *Paroupou*, eſpéce de pois plats, juſqu'à ce qu'il ſoit arrêté.

Telles ſont à-peu-près les connoiſſances, ou plutôt les préjugés des Indiens en Médecine, & les remèdes ou les poiſons généraux qu'ils emploient.

## CHAPITRE XI.

### *De l'Aſtronomie.*

L'ASTRONOMIE étant très-ancienne chez les Indiens, il eſt vraiſemblable qu'ils communiquèrent cette ſcience aux Peuples qui venoient trafiquer avec eux. Au moyen de formules (*a*) renfermées dans des vers énigmatiques, ils calculent exactement & aſſez promptement les éclipſes de Soleil & de Lune. Les Brames ont calculé avec beaucoup de juſteſſe le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil. Dans leurs livres ſacrés les plus anciens, on trouve le détail ſuivant ſur les Planètes.

Le Soleil promène ſa courſe au milieu du monde (*b*); cet aſtre vivifiant produit tous les biens dont jouiſſent les hommes & les animaux. Il fournit la meſure du tems par ſa révolution autour de la terre. Au commencement du mois *Cartigué* (Novembre) la nuit devient plus longue que le jour d'un *Najigué* (*c*), pendant que le Soleil avance vers le Sud: au contraire, pendant que cet aſtre va vers le Nord, les jours ſont plus longs que les nuits.

Dans l'eſpace de ſoixante najigués ou de vingt-quatre heures,

---

(*a*) On peut en voir quelques-unes dans le *Voyage* de M. Le Gentil.

(*b*) Tous les Peuples ont généralement cru que le ſoleil décrit ſon orbite autour de la terre. Les Européens ſont peut-être les ſeuls qui ſoient revenus de cette erreur groſſière.

(*c*) Un *Najigué* équivaut à 24 de nos minutes.

le Soleil parcourt neuf *Courous* (*a*) & huit millions d'*Yogénais* (*b*). Quand il fait jour dans un lieu, la nuit règne dans un autre, ce qui provient de la marche du Soleil. Son char est appuyé par un bout au mont *Mérou* (*c*), & le reste est soutenu par l'air. Il n'a qu'une roue; sept chevaux verds le traînent (*d*); le Dieu *Arounin* est le conducteur (*e*). Les *Valaguilliers* au nombre de soixante mille suivent le Soleil dans ses douze *Loges* (*f*) en l'adorant & psalmodiant différens airs à sa louange.

Le ciel de la Lune est à cent mille yogénais au-dessous du Soleil (*g*), & achéve sa course plus vîte que lui.

Le ciel des étoiles est plus élevé de deux cents mille yogénais que celui de la Lune.

A cent mille au-dessus habite *Soucrin* (Vénus), qui précéde & suit alternativement le Soleil.

A deux cents mille yogénais au-dessus de Vénus est *Bouda* (Mercure). Quand il est séparé ou éloigné du Soleil, comme il arrive souvent, cela annonce la famine.

A deux cents mille au-dessus, Mars fait sa résidence : il passe

---

(*a*) Un *Courou* est cent fois cent mille.

(*b*) Un *Yogénai* est quatre lieues; ce qui donne 392 millions de lieues pour la course du soleil en vingt-quatre heures.

(*c*) Montagne d'or au milieu de la terre. Les dieux seuls peuvent y aller. Les Indiens prétendent qu'elle est dans le Nord, du côté du pôle septentrional, & qu'elle est composée de mille huit *Condoumoudis* ou petites montagnes. Les dieux la transportèrent dans la *Mer de lait* pour la faire mouvoir & avoir l'*Amourdon*, qui devoit les rendre immortels. Voy. la *seconde Incarnation de Vichenou*, Liv. II *de la Mythologie des Indiens*.

(*d*) Ce nombre a été choisi sans doute à cause des sept jours de la semaine.

(*e*) Tout le monde reconnoîtra ici le *Phaëton* des Grecs.

(*f*) Ces *loges* sont les douze signes du zodiaque.

(*g*) On voit par cette traduction fidelle que les Indiens ne croient point, comme l'a écrit le savant M. Bailly, que la Lune soit au-dessus du Soleil.

un ſigne en quarante-cinq jours. C'eſt un être mal-faiſant aux hommes.

A deux cents mille plus loin, Jupiter tient ſa cour. Il marche ſi lentement, qu'il ne paſſe qu'un ſigne dans une année. S'il rétrograde, cela préſage quelques malheurs pour les Brames.

A deux cents mille au-deſſus de Jupiter, règne *Sani* (Saturne), il ne parcourt qu'un ſigne en trente mois. C'eſt la plus mal-faiſante de toutes les Planétes.

A onze cents mille au-deſſus de Saturne eſt le ciel des ſept *Richys* (*a*).

A dix cents mille au-delà eſt un cercle qui a la forme d'un léſard, nommé *Singſoumaram* (*b*). C'eſt dans ſa queue que ſe trouve le *Drouvan* (l'étoile Polaire.)

A dix mille yogénais au-deſſous du Soleil, eſt le cercle de *Ragou* & *Quédou* (la Tête du Dragon). Ces deux Géans devinrent ennemis du Soleil & de la Lune, parce que ceux-ci les empêchèrent de manger leur portion d'*Amourdon* ou *Beurre de vie ;* ils leur jurèrent une haine implacable, & les menacèrent de les avaler quand ils ne ſeroient pas ſur leurs gardes. Le corps de ces Géans a treize mille yogénais d'étendue, & cache le Soleil & la Lune, ce qui occaſionne l'obſcurité des éclipſes.

Pourquoi appellerions-nous *la Tête du Dragon* les deux étoiles que les Indiens nomment *Ragou* & *Quedou*, ſi l'Aſtronomie ne nous venoit de cet ancien Peuple ?

---

(*a*) Ce ſont de grands Patriarches : ils forment la conſtellation que nous appellons *la grande Ourſe.*

(*b*) Les dévots croient pieuſement que ce cercle eſt le pied de Vichenou.

# CHAPITRE XII.

*Des Langues & de l'Écriture des Indiens, & de celles des Tamouls en particulier.*

## ARTICLE PREMIER.

*Des Langues.*

### SECTION I.

*Des Langues Indiennes en général.*

DEPUIS la côte d'Orixa jusqu'au cap Comorin, & en remontant la côte de Malabar jusqu'à Cochin, on parle la langue *Tamoule*. Les Savans de cette partie de l'Inde écrivent leurs ouvrages en versets; ce qui les rend inintelligibles au commun des Indiens qui savent parfaitement lire.

A la côte d'Orixa, on parle le *Talinga*, langue qui diffère du Tamoul par les caractères & la prononciation, quoique chaque caractère traduit réponde aux mêmes caractères français.

A la côte de Malabar, on parle une langue qui diffère aussi du Tamoul par les caractères & la prononciation.

Dans le Nord de la côte de Malabar, en remontant vers le Guzurate, on parle la langue *Indoue*, qui peut être comparée au *Samscroutam* corrompu. Elle a peu de rapport avec les langues Tamoule, Talinga & Malabare.

Toutes ces langues, au lieu de se perfectionner, comme cela seroit arrivé si ces Peuples eussent cultivé les Sciences, se sont tellement corrompues, qu'à-peine y découvre-t-on quelques traces du Samscroutam; c'est à la côte d'Orixa que se sont mieux conservés, parmi les Brames savans, quelques restes de cette langue. A la côte de Coromandel, ils l'ont entièrement perdue, & ne se servent de quelques caractères de cette ancienne langue que pour suppléer au défaut de leur écriture, dont les lettres ne pourroient exprimer plusieurs mots.

Dans toute l'Inde, outre le langage du pays, on parle le *Maure* & le *Persan*, langues que les Mogols introduisirent dans ce pays, lorsqu'ils en firent la conquête. Les marchands de la côte de Coromandel parlent presque tous le Talinga. Dans tous les Comptoirs européens, on parle un mauvais jargon introduit par les Portugais, lorsqu'ils se sont établis dans l'Inde, & qui est resté en usage.

La langue *Samscroutam*, *Samskret*, *Hanscrit* ou *Grandon*, est la plus étendue: ses caractères multipliés donnent beaucoup de facilité pour exprimer les pensées, ce qui l'a fait nommer langue divine par le P. Pons (*a*).

Le Samscroutam étoit l'ancienne langue des Brachmanes, & non, comme le prétend M. Bailly, celle d'un peuple antérieur. Les langues vivantes de l'Inde ont assez de rapport avec cette ancienne langue, pour qu'on puisse les regarder toutes comme filles du Samscroutam, mais corrompu par le mélange d'un mauvais jargon.

La langue française n'est plus la même que celle des Gaulois, & dans cinq cents ans elle aura souffert plus de changemens que

(*a*) *Lettres édifiantes.*

n'en a éprouvé le Samſcroutam, depuis la deſtruction des Brachmanes.

Le *Talinga* eſt une langue douce & agréable; elle a moins de défauts que tous les autres idiomes de l'Inde.

Le *Tamoul* eſt ſans contredit la langue la plus défectueuſe, en ce que chaque lettre peut ſe prononcer & s'écrire de différentes manières. On pourra s'en former une idée par le précis que je vais en donner d'après une Grammaire imprimée à Trinquebar.

Toutes ces langues ont des expreſſions fortes & des images vives, qui ne s'écartent pas trop de la nature, quoiqu'elles ſoient outrées. Dans la deſcription d'un combat, par exemple, le cliquetis des armes eſt imité par le roulement & les coups de langue répétés & précipités qu'on eſt obligé de donner pour finir chaque verſet.

## SECTION II.

### *De la Langue Tamoule.*

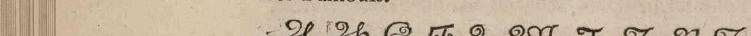
La langue ſavante s'appelle *Chentamy ;* tous les ouvrages ſont écrits dans cette langue, en verſets qui ſe chantent quand on les lit. Le lecteur indique chaque verſet, en prononçant la première ſyllabe ſur un ton élevé, qu'il baiſſe inſenſiblement & en muſique juſqu'à la dernière. Si dans le verſet il y a une ſyllabe de trop ou de moins, le ton eſt dérangé, comme cela arrive lorſque nous liſons des vers défectueux, & par-là on peut découvrir & rectifier les fautes qui ſe trouvent dans la copie d'un ouvrage. Quand une phraſe ſe termine à la fin d'un verſet, le lecteur le fait ſentir par un bourdonnement aſſez long de goſier & de nez.

## §. I.

*Des Lettres en général.*

La langue Tamoule a trente lettres, qui s'écrivent de gauche à droite. Douze de ces lettres sont des voyelles, dont cinq brèves, appellées lettres courtes, & sept longues, dont les deux dernières *ai* & *aou* sont proprement des diphthongues.

Voici les figures de ces voyelles, dans l'ordre où les enseignent les Tamouls.

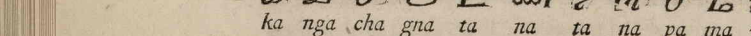


*a ā i ī ou ōu e ē ai o ō aou.*

Ces lettres ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots.

Les dix-huit autres lettres sont des consonnes; voici leurs figures.

*ka nga cha gna ta na ta na pa ma ya ra la*



*va ja la ra na.*

Ces consonnes ne se prononcent pas toujours de la même façon : au commencement d'un mot elles se prononcent différemment qu'au milieu ; de même une voyelle ou consonne qui la suit ou la précède, en change le son. Ainsi elles ne répondent pas exactement aux lettres françaises qu'on leur substitue, & chacune emportant avec elle un *a* bref, elles ne sont proprement que des syllabes.

Comme les caractères des voyelles dont nous avons déja parlé, ne s'écrivent jamais qu'au commencement des mots, il

a fallu inventer d'autres signes, qui, joints aux consonnes, lorsqu'elles se trouvent au milieu ou à la fin des mots, exprimassent les voyelles. Voici ces signes.

placé après une consonne exprime un *ā* long; ainsi *ca* suivi de , fait *cā*, &c. Ce signe se place après toutes les consonnes, excepté après , , , dont l'*ā* long s'exprime ainsi : *nā*, *nā*, *rā*.

L'*i* bref se marque par le signe , mis au-dessus de la consonne. Ainsi pour exprimer *ka* on écrit , & pour *ki* : il en est de même pour toutes les autres syllabes.

Ce même signe un peu plus retourné marque l'*i* long. Ainsi signifie *kī*, & *mī*, &c. Mais pour exprimer *ti* bref, il se marque ainsi , & pour *tī* long.

L'*ou* bref & long se marquent d'une manière assez différente, selon les consonnes qu'ils affectent, ainsi qu'on peut le voir dans la table suivante.

L'*e* bref se marque par le caractère , appellé *corne*, & qui se met toujours avant la consonne. Un peu plus contourné par en-haut, comme , il marque l'*ē* long. Ainsi *ké* s'exprime par , & *kē* par .

La diphthongue *ai* s'exprime par le signe , qui se met toujours devant la consonne. Ainsi *kai* s'écrit . Il en est de même pour toutes les consonnes, excepté pour , , , , qui s'écrivent ainsi : *nai*, *nai*, *lai*, *lai*.

L'*o* s'écrit avec la corne de l'*e* , placée avant la consonne; & alors on fait suivre celle-ci du signe de l'*a* long . Ainsi *ko* s'écrit , & *kō* : & de même *no* , & *nō* , &c.

La diphthongue *aou* se marque par la corne de l'*é* placée

devant la consonne, suivie du signe ன. Ainsi *kaou* s'exprime par கௌன, & *paou* par பௌன, &c.

Le défaut de cette langue consiste en ce que ces caractères joints ensemble causent de l'embarras, parce qu'ils ont différentes valeurs : il faut donc connoître le sens de la phrase pour lire le véritable caractère. En effet, dans தாம on peut lire *tam*, qui signifie *lui-même*, ou *taram*, qui signifie *fois*, deux significations bien différentes.

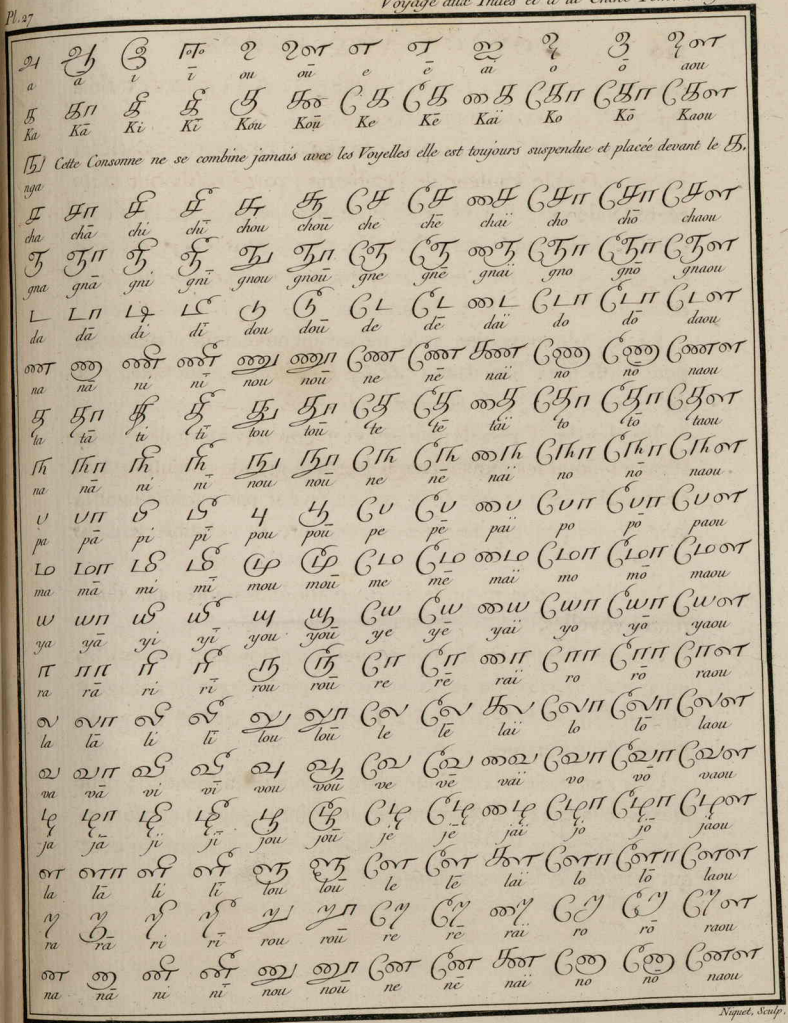
La diphthongue *aou* a le même inconvénient, puisqu'on peut aussi bien lire dans கௌன *kel*, *écoute*, que *kaou* ; & de même தௌன *tel*, *scorpion*, que *taou*.

De plus, les Tamouls ne mettent ni points, ni virgules ; ils ne séparent point les mots : ce qui met une grande confusion dans leurs écrits, & fait que ceux qui ne savent pas parfaitement la langue, ne peuvent souvent comprendre le véritable sens de la phrase.

*Pl. XXVII.* La table ci-contre présente les consonnes jointes aux différentes voyelles.

Ces caractères, je le répète, ne correspondent pas exactement aux lettres françaises qui leur sont jointes ; ils changent de son suivant la lettre qui les précéde, ce qui est un grand défaut de la langue.

Une consonne suivie d'une autre, demeure suspendue ; dans la langue savante, on indique par un point mis sur la consonne, qu'elle est suspendue ; mais ce point se met rarement par ceux qui écrivent la langue vulgaire.




P. Simonet, Scrip. Nequet, Sculp.

# Table ou Alphabet de la Langue Tamoule.

## §. II.

### *Des Consonnes.*

La lettre ne se prononce pas toujours de la même manière. Au commencement d'un mot, elle se prononce comme *c* ou *k*; quand elle est simple au milieu d'un mot, elle équivaut à un *g*; double, elle se prononce *c* ou *k*.

La lettre a aussi ses difficultés, se prononçant de quatre à cinq façons différentes. Tantôt c'est un *S*, tantôt un *ch*; quelquefois elle répond au *talinga*, se prononçant entre l'*s* & le *ch*. Quand le  est redoublé, il se prononce comme *tcha*, & quand il est précédé de la lettre , il devient un *ja*.

La lettre affectée d'une voyelle se prononce comme *gn* dans *agneau*: elle ne peut se placer devant d'autre consonne que le : alors on la prononce comme *ngn* & le  devient un *j*.

La lettre est le *t* des Anglais. Jamais elle ne se trouve au commencement d'un mot: quand elle est seule au milieu, c'est un *da* anglais; double & précédée d'une longue, c'est un seul *t*; précédée d'une brève, on fait sentir deux *t*; lorsque cette lettre est seule suspendue devant une autre consonne, elle se prononce comme un *t*.

La lettre est une *n*, & se prononce de même: elle ne se met jamais au commencement d'un mot.

La lettre est un *t*, lorsqu'elle est au commencement d'un mot, & au milieu elle devient un *d*; quand elle est double au milieu d'un mot & précédée d'une longue, on ne fait sentir qu'un *t*, mais on en prononce deux, quand elle est précédée d'une brève.

La lettre ன est la seule des trois *n* tamoules qui puisse se placer au commencement d'un mot; quand elle se rencontre au milieu, elle est toujours suspendue, & lorsqu'elle est à la fin, c'est que le mot suivant commence par un ப.

La lettre ப au commencement d'un mot est un *p;* seule au milieu, c'est un *b;* lorsqu'elle est redoublée au milieu, si elle est précédée d'une longue, elle se prononce comme un seul *p:* mais si elle est précédée d'une brève, on fait sentir deux *p*, cependant ce n'est point une règle générale; car il y a des mots où l'on n'en fait sentir qu'un, quoiqu'une brève la précède.

La lettre ய est un *i* consonne, qui se combine avec toutes les voyelles: à la fin des adverbes அய, elle se prononce comme une sorte d'*i* muet; au contraire, elle se prononce *ya* au commencement d'un mot.

La lettre ர se prononce beaucoup plus doucement que le *ra* français. Elle est fort différente de l'autre *ra* tamoul ற; car கரி *cari* signifie du *charbon*, & கற *cari* est un *ragoût.*

La lettre ல se prononce aussi plus doucement que le *la* français, & diffère beaucoup de l'autre *la* ள tamoul. Car கலம் *calam* est une *mesure de grain*, & களம் *calam* signifie une *aire.*

La lettre வ est entiérement conforme au *v* français.

La lettre ழ est, suivant les Indiens, une sorte de *b:* dans certains cantons, on la prononce comme une *l;* dans d'autres, elle approche d'un *ja*, prononcé en relevant la langue.

La lettre ற est une *r;* quand elle est redoublée au milieu d'un mot, elle se prononce comme deux *t*, & ne paroît pas différer de deux ப: après la lettre ன, qui est alors suspendue, elle se change en *d.*

La lettre ன est fort différente, & se prononce plus foiblement que னன. Elle se met au milieu & à la fin des mots; jamais au commencement.

## §. III.

### *Des Voyelles.*

Les voyelles se prononcent comme les nôtres, excepté dans les occasions suivantes.

Quand l'*a* bref est suivi de ᠪ, ᠨ, ᠮ, il se prononce comme un *e*; lorsque l'*a* est placé devant les lettres finales ᠮ, ᠯᠡ, ᠷ, il se prononce à-peu-près comme *eu* dans *feu:* mais dans les monosyllabes terminées par les mêmes consonnes, il conserve alors sa vraie prononciation.

La voyelle ᠢ *i* ne se prononce jamais avec un son clair, devant ᠮ, ᠯ, ᠯᠡ, ᠬ, ᠶ, l'*i* bref se prononce communément comme un *e* muet ou comme *eu;* mais plusieurs le prononcent comme *o* ou comme *ou.* L'*i* long devant ᠮ & ᠯ se prononce le plus souvent comme *ou;* cependant devant ᠯ il se prononce quelquefois comme *eu*, devant ᠯᠡ & ᠬ il se prononce comme *eu* ou comme *ou;* devant ᠨ l'*i* bref se supprime toujours en prononçant les infinitifs, comme dans ᠭᠠᠨᠳᠤ, on prononce *gradou.*

L'*ou* long se prononce toujours comme en français, ainsi que l'*ou* bref, qui se pronnonce d'une manière plus radoucie.

L'*e* bref & l'*e* long se prononcent souvent comme *ye:* il n'y a que l'usage qui puisse apprendre sa vraie prononciation. Devant ᠯ, ᠮ, ᠯᠡ, ᠷ, ᠶ simple, cette lettre se prononce comme *eu;* mais devant ᠶ redoublé, qui se prononce alors comme *t*, cette régle n'a plus lieu, & l'on prononce *yé.*

On voit que les deux voyelles *i* & *é* devant ᠯ, ᠮ, ᠯᠡ, ᠷ, ᠶ, ne diffèrent aucunement entr'elles pour la prononciation.

La diphthongue *ai* ſe prononce comme *ai* dans les monoſyllabes & lorſqu'elle ſe trouve placée à la première ſyllabe des mots de pluſieurs ſyllabes ; mais dans les autres cas elle ſe prononce comme *ei*, de manière que l'*i* ſe faſſe à-peine ſentir.

## §. IV.

*Du changement des Lettres en d'autres.*

Dans la langue tamoule, il y a pluſieurs lettres qui changent de prononciation, ſuivant les lettres qui les précèdent, & qui en changent auſſi, lorſqu'elles ſont placées à la fin des mots.

La lettre ல à la fin d'un mot ſuivi d'un autre qui commence par un க, ſe change en ற, devant ச elle ſe change en ஸ, devant ஞ elle ſe change en ன.

La lettre ன devant க, ச, ஞ, ப, ſe change en ஂ ſuſpendu, & alors la lettre ஞ ſuivante ſe change elle-même auſſi en ஂ.

La lettre ம devant les mêmes lettres க, ச, ஞ, ப, ſe change quelquefois en ஂ ſuſpendu, & alors la lettre ஞ ſe change elle-même en un autre ஂ.

Voilà à-peu-près toutes les lettres qui ſe changent dans la langue vulgaire ; mais dans la langue ſavante, il y en a beaucoup d'autres dont le changement doit ſe faire exactement.

## §. V.

*Des Lettres* Samſcroutams.

L'écriture de la langue tamoule ayant le défaut de ne pouvoir ſupporter pluſieurs conſonnes de ſuite comme les autres langues,

& ſes caractères ne ſuffiſant pas pour exprimer bien des mots, il a fallu y ſuppléer en empruntant quelques lettres de la langue ſamſcroutam.

Ces lettres ſont *cha*, prononcé fortement *chā*, *chi*, *chī*, *chou*, *chōu*, *ché*, *chē*, &c. On ſupplée cependant à cette lettre par un , en le prononçant plus fortement. *kcha*, *kchā*, *kchi*, *kchī*, *kchou*, *kchou*. A la place de cette lettre, les Tamouls emploient quelquefois un ſuivi d'un , & alors il ſe prononce *ccha* au lieu de *kcha*.

ſe prononce comme *ch* devant , *chta*, *chtā*, *chti*, *chtī*, *chtou*, *chtou*.

eſt une *s* à laquelle on ſouſcrit pluſieurs lettres ; à la manière des *Talingas* : ainſi en lui ſouſcrivant la lettre , l'on fera *ſta*, & fera *ſtā*. Ils écrivent auſſi *ſca*, *ſpa*, *ſma*, &c.

, en le ſouſcrivant à l'on aura *ſtra*, *ſtri*, &c.

On voit par ce précis le défaut de la langue tamoule, dont un ſon différent change le ſens de la phraſe : c'eſt ce qui fait que bien ſouvent les Indiens ne s'entendent point entr'eux. Quelquefois ils ſont obligés de prononcer chaque mot ſéparément pour les rendre intelligibles, & ſouvent de répéter ce qu'ils ont dit, & d'y ajouter des comparaiſons pour ſe faire comprendre.

C'eſt auſſi ce qui occaſionne entre les prononciations des différentes provinces, des différences qui ont jetté de la confuſion dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Mythologie indienne ; confuſion qui empêche de reconnoître le même Dieu, ſous le même nom diverſement prononcé. , par exemple, ſe prononce *Brouma* dans les environs de Pondichéry, *Brahma* dans le Tanjaour, & *Brémaw* ou *Birmah* à la côte d'Orixa.

De même சிவன் se prononce *Chiven* à la côte de Coromandel, *Chib* dans le Nord, & *Siva* dans le Sud.

## ARTICLE II.

### *De l'Écriture.*

Les Indiens écrivent avec un poinçon sur des *Olles*, & non pas comme on l'a cru avec un stylet sur des écorces de certains arbres enduites de cire ou de mastic. Les olles sont tirées de la feuille d'une espéce de palmier, dont le fruit est connu dans l'Inde sous le nom de *Longue;* cette feuille faite en éventail est épaisse & séche; les lames qu'on en sépare s'appellent *Olles.* Les écrivains pour former des caractères posent l'olle sur une main, & écrivent de l'autre, comme on peut le voir dans la *Pl. XXVIII.* planche ci-jointe. Ils écrivent des deux côtés, & passent ensuite du noir sur les lettres qu'ils viennent de tracer. Pour faire un livre, ils mettent les olles les unes sur les autres, & font à chaque extrémité un trou qui traverse toutes les feuilles: ils y passent un cordon qui réunit ainsi toutes les olles.

Les Indiens écrivent aussi sur du papier, dont je crois que l'usage a été introduit chez eux par les Mogols; car ces derniers préfèrent le papier aux olles; ce papier est fait de chiffes de linge de coton & passé à la colle de riz, qui le rend uni & lui donne un vernis semblable à celui de la Chine. On en fabrique de toutes couleurs; souvent ils en font d'or & d'argent. Ils écrivent avec une plume de roseau, en tenant les doigts fort éloignés de la taille de la plume; ils aiment mieux le papier d'une teinte grisâtre; rarement ils écrivent sur du blanc, qu'ils n'emploient qu'à envelopper des marchandises. Il n'y a pas long-tems qu'ils se servent de papier, puisque tous les ouvrages anciens sont écrits sur des olles.

CHAPITRE

*P. Sonnerat Pinx.* *Pousson Sc.*

INDIEN ECRIVANT SUR DES OLLES.

## CHAPITRE XIII.

### *Apologues des Indiens.*

Les Indiens ont des fables morales, dont l'antiquité prouve que c'eſt à ce Peuple que nous devons cette manière d'inſtruire. Celles que je vais rapporter, & qui ſont de ſimples traductions, indiqueront aſſez que la plupart des Fabuliſtes ont puiſé dans cette ſource.

### L'Éléphant et les Rats.

« Il eſt bon d'obliger ceux qui paroiſſent les plus mépriſables.

» Un laboureur s'appercevant que les rats gâtoient ſa » récolte, réſolut de les détruire; il fit ſi bien qu'il les prit tous » & les enferma dans un grand vaſe de terre qu'il abandonna » dans le champ. Les priſonniers délibérèrent long-tems ſur » ce qu'ils devoient faire pour ſortir d'eſclavage; mais leurs » tentatives échouèrent toujours contre la force du vaſe. Enfin » l'un d'eux regardant par un petit trou, vit approcher un » éléphant. Tout de ſuite il en avertit ſes compagnons d'in- » fortune, & dès qu'ils virent cet animal à portée de leur » voix, ils le prièrent de leur rendre la liberté. Que me ſervira, » dit l'éléphant, d'obliger une eſpéce comme la vôtre? Les » rats l'aſſurèrent qu'ils chercheroient ſoigneuſement l'occaſion » de lui prouver leur reconnoiſſance; de manière qu'il ſe rendit

» à leur supplication, & cassa le vase d'un coup de pied. Quel-
» ques jours après il se trouva pris dans des filets. Voyant passer
» l'un des rats dont il avoit opéré la délivrance : me voilà pris
» à mon tour, lui dit-il, qui pourra me tirer de ce mauvais
» pas? Le rat lui répondit qu'il alloit trouver ses camarades, &
» qu'ils chercheroient ensemble le moyen de l'en arracher :
» effectivement, il ne leur eut pas plutôt annoncé le péril de
» leur libérateur, qu'ils accoururent à son secours ; à force de
» ronger, ils brisèrent les liens, & l'animal se trouva libre ».

## L'Aigle a deux têtes.

« Ce n'est que par le bon accord que deux personnes, obligées
» par état de vivre ensemble, peuvent espérer de réussir.

» Une aigle avoit deux têtes qui ne s'accordoient guères
» entr'elles, parce que l'une trouvant d'excellens fruits les
» mangeoit sans en faire part à sa camarade ; cette dernière s'en
» plaignit : que vous importe, lui dit l'autre, que ces fruits
» soient mangés par vous ou par moi, puisqu'ils sont destinés
» à nourrir le même corps? j'en conviens ; mais leur saveur
» affecte délicieusement votre palais, & je ne serois pas fâchée
» de gôûter le même plaisir. Cette représentation ne corrigea
» pas la tête gloutonne ; mais elle en fut bien punie : car l'autre
» pour se venger avala du poison, & toutes deux périrent ».

## La Grue et les Poissons.

« Le crime & la méchanceté ne restent jamais impunis.

» Une grue voulant régaler ses amis, s'approcha d'un étang
» qu'elle savoit être rempli de poisson, & se promena quelque
» tems sur ses bords, en affectant beaucoup de tristesse. Qu'avez-

» vous donc, lui dit certaine écreviſſe, pourquoi cet air mélan-
» colique? c'eſt, répondit-elle, qu'étant perchée cette nuit ſur
» un arbre, j'ai entendu des pêcheurs qui conſpiroient contre les
» habitans de cette onde; demain ils viendront s'en emparer,
» & je me trouverai privée de ma nourriture. Mais ne pourroit-
» on pas, lui demanda l'écreviſſe, prévenir ce malheur? Je ne
» vois qu'un ſeul moyen, dit la grue, qui ſeroit de tranſporter
» tout le poiſſon dans un étang voiſin où les pêcheurs ne pour-
» roient jamais le prendre, parce qu'il eſt beaucoup plus grand
» & plus profond que celui-ci. L'écreviſſe ſe hâta d'avertir les
» poiſſons, qui ſe rendirent auprès de la grue, & dirent qu'ils
» acceptoient le ſervice qu'elle vouloit bien leur rendre, à
» condition qu'elle ne les tromperoit pas; qu'en conſéquence
» ils enverroient un député pour obſerver les lieux, & qu'elle
» le rapporteroit, afin qu'il pût leur en confirmer l'exiſtence:
» elle s'y ſoumit de bonne grace, & celui qui ſe dévoua pour
» ſes camarades, fut effectivement tranſporté dans un étang
» très-profond: quand il l'eut bien parcouru, il fut rapporté
» par la grue, & rendit compte de ſa miſſion. Les poiſſons
» remercièrent leur bienfaitrice, & s'empreſsèrent de ſauter
» ſur le rivage; mais la grue les porta tous ſur un grand rocher,
» où elle avoit promis de donner ſon repas; l'écreviſſe ſortit à
» ſon tour, ſe laiſſa prendre par la queue, & vit de loin les
» poiſſons qui commençoient à ſe deſſécher; elle vit auſſi des
» écreviſſes courant çà & là pour trouver de l'eau. A cet
» aſpect, ne pouvant plus douter de la trahiſon ni de ſa mort
» prochaine, elle ſaiſit la grue au goſier & l'étrangla. Cette
» perfide privée de ſentiment, tomba ſur le rocher même où
» elle avoit apporté les poiſſons, & périt ſur ſes victimes ».

## Le Lion et le Levreau.

« Quand la force eſt impuiſſante, on peut quelquefois » employer l'artifice.

» Un lion affamé dévoroit tous les animaux qui tomboient » ſous ſa patte. Ceux-ci pour n'être pas dans des perplexités » continuelles, lui propoſèrent de lui envoyer tous les jours » un animal de chaque eſpéce. La propoſition fut acceptée, » le traité fait & ponctuellement exécuté de part & d'autre. » Enfin le ſort étant tombé ſur un levreau, le plus ruſé de ſon » eſpéce, il ralentit ſa marche, & n'arriva point à l'heure » preſcrite. Le lion voulut en ſavoir la cauſe. Je n'ai tardé ſi » long-tems, répondit-il, que pour vous ſauver la vie, de même » qu'à tous les animaux. J'ai vu ſur ma route un autre lion qui » veut vous déclarer la guerre & vous dévorer, vous & vos » ſujets. Charmé de cet avis, le lion lui dit de le conduire » vers ce téméraire ; mais le levreau l'emmena ſur le bord » d'un grand puits, dans lequel il vit ſon image, & la prenant » pour ſon rival, il s'y précipita plein de fureur, & y périt ».

## Le Brame et le Vase de terre plein de farine.

« Les projets s'évanouiſſent auſſi-tôt qu'on les a conçus.

» Un Brame ſe repoſoit ſur le ſable au bord d'une rivière ; » il avoit un vaſe de terre plein de farine qu'on lui avoit » donnée en aumône, & formoit des projets de fortune. Je vais, » diſoit-il, vendre cette farine, j'acheterai des petits cabrits, » je les éleverai ; ceux-ci devenus grands en produiront d'autres : » dans quelques mois, ils formeront un troupeau conſidérable ;

» j'en vendrai quelques-uns pour acheter des veaux & des » géniſſes qui multiplieront, de manière qu'avant qu'il ſoit » deux ans, j'aurai cinq à ſix cents bœufs. Alors je me ferai » bâtir une maiſon, j'épouſerai une jolie femme qui me fera » revivre dans un joli petit enfant : ſuperbement habillé, j'irai » tous les matins annoncer l'almanach au Roi. Mais quand je » rentrerai chez moi, ſi je ſurprends ma femme à battre mon » enfant, que ferai-je? je prendrai mon bâton & je la roſſerai; » plein de colère, il ſaiſit ſon bâton en diſant ces dernières » paroles, & croyant frapper ſa prétendue femme, il en donna » pluſieurs coups ſur le vaſe de terre qui ſe briſa. Sa fortune » devint le jouet des vents ».

## Le Serpent et le Crapaud.

« Un ſerpent affectoit l'air mélancolique au bord d'un étang: » certain crapaud s'en apperçut, & lui demanda le ſujet de » ſa triſteſſe. Hélas! dit ce dernier, un *Pénitent* que j'ai » mordu, m'a maudit en punition de mon crime & réduit » à porter ſur ma tête ceux qui me ſervoient auparavant de » nourriture. Le crapaud courut annoncer cette nouvelle à » ſes camarades, & revint orgueilleuſement lui propoſer de lui » faire expier ſon crime, en montant ſur ſa tête : le ſerpent » y conſentit; mais ce fut pour l'aller dévorer dans ſon trou, » de même que ceux qui voulurent ſuivre ſon exemple ».

## L'Homme, le Tigre et le Renard.

« Il ne faut jamais obliger ceux dont on ne peut attendre » que de l'ingratitude.

» Un homme paſſant dans une forêt, vit un tigre pris dans » une trappe. Celui-ci le pria de l'en arracher, & l'homme

» bienfaisant lui rendit ce service. Mais à-peine le tigre fut-il en » liberté, que n'ayant pas mangé de trois jours, il voulut » dévorer son libérateur. Quoi, lui dit ce dernier, vous auriez » cette criminelle pensée, tandis que vous me devez la vie? » Un renard qui vint à passer, fut choisi pour arbitre du différend: » ayant appris ce dont il étoit question, il fit le sourd & » leur dit: Messieurs, je n'entends point, veuillez me faire » voir comment la chose s'est passée. Le tigre ne se doutant » point de la ruse, se remit dans la trappe, & l'homme alloit » l'en retirer; mais le renard lui dit, quelle affaire avez-vous » avec ce tigre? suivez moi, continuez votre route; ce qu'ils » firent tous deux en lui souhaitant bon appétit ».

Les Indiens ont aussi d'anciens Contes, assez semblables à nos Nouvelles & à nos Fabliaux. Je n'en citerai qu'un pour exemple; il suffira pour en faire connoître le genre.

### Les deux Femmes rusées.

« La femme d'un barbier, qui faisoit commerce de galanterie, » vint avertir celle d'un tisserand qu'un amant l'attendoit; » c'étoit pendant la nuit: elle étoit couchée auprès de son » mari; mais elle se leva bien vîte pour suivre l'intrigante » femme du barbier: l'époux s'éveilla pendant son absence, » & fut surpris de ne pas la trouver auprès de lui. Lorsqu'elle » fut de retour, il l'attacha à un poteau, la fustigea d'im- » portance, & l'y laissant attachée, il alla se recoucher & se » rendormit. La femme du barbier revint la chercher une » seconde fois pour un nouveau rendez-vous, & ne fut pas » médiocrement surprise de la trouver dans cette attitude » forcée; cependant ne voulant pas faire manquer la partie

» de plaisir, elle lui offrit de se mettre à sa place, condition » que l'autre accepta sans se faire prier. Quand elle fut sortie, » son mari s'éveilla, & fit quelques questions auxquelles la » femme du barbier ne répondit point, parce qu'elle ne vouloit » pas se faire reconnoître. Mais le tisserand irrité de son si- » lence, lui coupa le nez, & se rendormit pour la seconde fois.

» Sa femme arriva peu de tems après cette cruelle opéra- » tion, dont elle fut instruite par son amie. Elle se remit au » funeste poteau, tandis que l'autre, après avoir ramassé son nez, » s'en retourna chez elle. Le tisserand s'éveille encore : curieux » de savoir si le silence obstiné de sa femme duroit toujours, » il lui fit de nouvelles questions ; celle-ci profitant de son » erreur, lui reproche amèrement sa jalousie, & lui dit que » le ciel a bien voulu manifester son innocence en lui rendant » le nez dont il l'avoit injustement privée. Le tisserand ne se » fut pas plutôt assuré du prodige, qu'il reconnut ses torts, » la pria de les lui pardonner, lui jura qu'à l'avenir il ne » seroit plus jaloux, & qu'elle n'auroit qu'à se louer de sa » conduite : la femme qui n'étoit point vindicative, accepta » la paix à cette condition & se remit au lit.

» L'autre étoit désespérée de son aventure : son mari, » barbier du Roi, fut appellé de grand matin pour aller » promptement raser le Prince : aussi-tôt il demande à sa femme » la boëte aux rasoirs ; celle-ci lui donne le plus mauvais : » le mari pressé de partir le lui jette, & demande encore la » boëte ; mais elle pousse de grands cris, & feint de ramasser » son nez. Le barbier très-étonné de cette aventure, tombe » à ses pieds, lui demande pardon mille fois, & l'obtient enfin » après que sa femme eut vu pleinement le succès de son » artifice ».

## CHAPITRE XIV.

### *Des Monnoies.*

Les différentes monnoies de l'Inde ſont la *Roupie* d'or & d'argent, la *Pagode*, le *Fanon* & le *Doudou*.

La roupie d'or vaut ordinairement quarante-deux livres de France : elle eſt marchande & baiſſe ou hauſſe ſelon les troubles des provinces voiſines. Cette monnoie eſt ronde & plate des deux côtés. On y voit écrit en Perſan le nom du Nabab, ſes titres, les provinces qu'il gouverne, & l'année où la piéce a été frappée (Voy. *fig.* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.). On ne contracte en roupies d'or que dans le Bengale ou à Surate. *Pl. XXIX.*

La roupie d'argent vaut deux livres huit ſols : celle de Pondichéry eſt la plus eſtimée ; mais toutes, quand on les porte dans une autre province, perdent par le change trois ſols, & quelquefois juſqu'à ſix.

La pagode eſt une monnoie d'or plate d'un côté & convexe de l'autre ; ſur le côté plat, il y a pour l'ordinaire quelques figures des Dieux indiens, mais ſi mal deſſinées, qu'à-peine peut-on y reconnoître des traits. Elle eſt marchande comme la roupie d'or.

Il y a un grand nombre d'eſpéces de pagodes. Celles qui ont cours dans le commerce, ſont, à la côte d'Orixa, la *Pagode à trois figures ;* à Madras & Pondichéry on ne contracte qu'en *Pagodes à l'étoile ;* & dans le Sud, à Trinquebar, Karikal, Naour

# Monnoyes Indiennes.



Voyage aux Indes et à la Chine. Tom. I. Pag. 144.

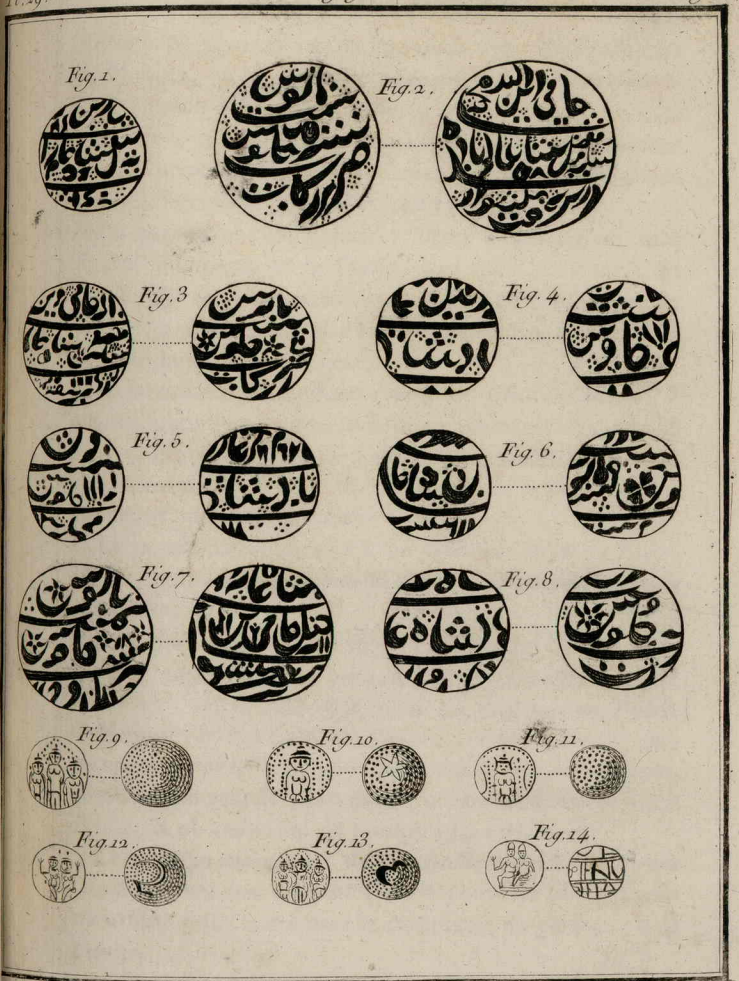
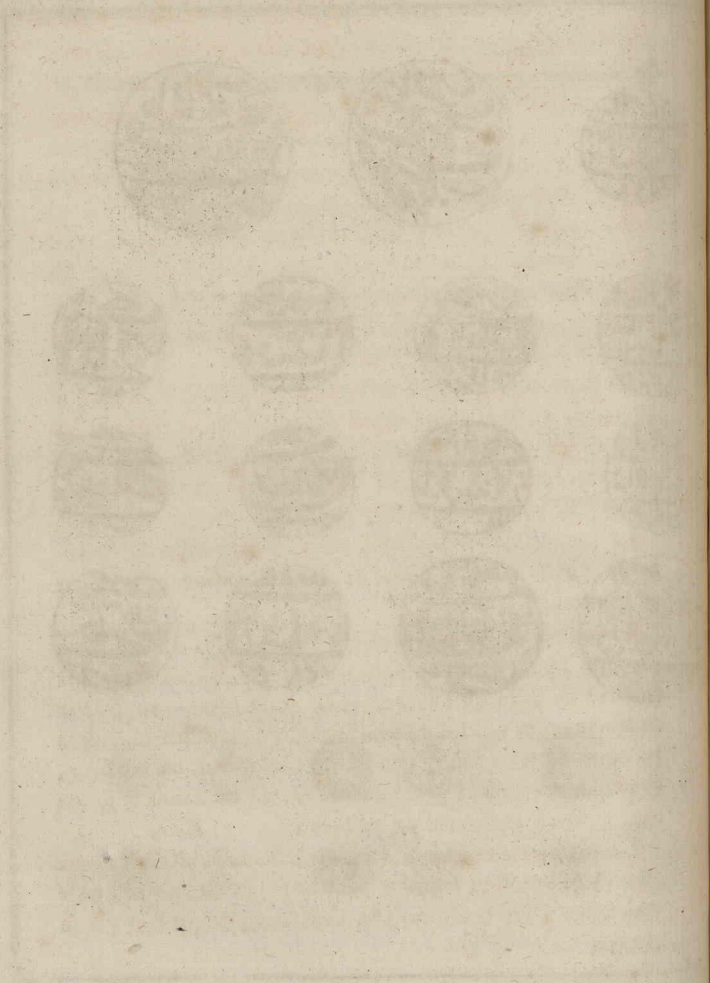



Fig. 1. Roupie marchande de Pondichery.
Fig. 2. Roupie à coin entier de Pondichery.
Fig. 3. Roupie d'Arcate.
Fig. 4. Roupie de Madras.
Fig. 5. Roupie de Masulipatan.
Fig. 6. Roupie du Bengale.
Fig. 7. Roupie ancienne du Bengale.
Fig. 8. Roupie de Surate.
Fig. 9. Pagode à trois figures.
Fig. 10. Pagode à l'etoile.
Fig. 11. Pagode de Porte nove.
Fig. 12. Pagode de Mangalor.
Fig. 13. Pagode ancienne d'Arcate.
Fig. 14. Pago de ancienne d'Indernek.



Naour & Négapatnam, qu'en *Pagodes de Porte-Nove;* à la côte de Malabar, on ne contracte qu'en *pagodes de Mangalor.*

La pagode à trois figures vaut 9 livres 12 sols; d'un côté l'on voit trois têtes ornées de couronnes; le côté convexe qui l'est moins que dans les autres, est couvert de points (*fig.* 9); l'or est fort pur & d'un jaune pâle.

La pagode à l'étoile vaut 8 livres 8 sols; d'un côté se voit une figure, & de l'autre, une étoile environnée de points (*fig.* 10). Les anciennes dont l'or est d'un jaune fort pâle, sont plus estimées que les nouvelles, dont l'or est de la couleur de celui de nos bijoux.

La pagode de Porte-Nove vaut 7 liv. 4 sols; d'un côté il y a une figure dont la couronne & les ornemens différent de ceux de la pagode à l'étoile. Le côté convexe est tout couvert de points (*fig.* 11). L'or est de la couleur de celui de nos bijoux, & contient beaucoup d'alliage.

La pagode de Négapatnam ne différe de celle de Porte-Nove que par quelques points de plus à la couronne; la valeur est la même.

La pagode de Mangalor vaut 9 liv. 12 sols; elle est plate des deux côtés, dont l'un présente deux figures assises, tenant chacune en main un *Choulon*, arme qui a rapport au *Trident* de Neptune, & que les Indiens mettent presque par-tout dans les mains de leurs Dieux; de l'autre côté se voit un croissant, dont une des pointes a une queue, ce qui lui donne la forme d'un 2. Il est environné de pointes (*fig.* 12).

Les pagodes anciennes d'*Aliraja*, de *Mamadeli* & d'*Andernek* (*fig.* 13 & 14) sont estimées pour la pureté de leur or; mais elles n'ont point cours dans le commerce, & perdent par le change.

Le fanon est une petite monnoie d'or ou d'argent. Ceux en or sont très-désagréables, parce qu'étant fort petits on les perd aisément ; les Français, les Anglais & les Danois n'en font frapper qu'en argent.

*Planche XXX.* Le double fanon de Pondichéry (*fig.* 1) vaut 12 s. & le fanon (*fig.* 2) 6 s. Il y a aussi le demi-fanon, qui vaut 3 s. Les Français font frapper exprès pour Mahé, leur Comptoir de la côte de Malabar, un fanon (*fig.* 3) qui vaut 9 s.

Le double fanon de Madras (*fig.* 4) vaut 8 s. & le fanon 4 s. Il y a aussi des fanons d'or anciens fort estimés (*fig.* 5) : ils sont très-rares & valent de même 8 s.

Le double fanon de Trinquebar (*fig.* 6) vaut 12 s. & le fanon 6 s.

Le fanon d'or de Négapatnam (*fig.* 7) vaut 7 s. 6 deniers ; celui de Paliacate (*fig.* 8) 9 s. mais l'or en est si mauvais, que hors de ce Comptoir il perd jusqu'à trois sols.

Le fanon d'or de Mangalor à la côte de Malabar (*fig.* 9) vaut 9 s. Il y a aussi un petit fanon d'argent (*fig.* 10) dont il faut cinq pour un fanon d'or.

Le fanon d'or de *Tiroupadi* (*fig.* 11) vaut 9 s. Il est plat d'un côté & convexe de l'autre.

Le fanon d'or de Maduré (*fig.* 12) vaut 7 s. 6 d. Il est concave d'un côté & convexe de l'autre ; l'or en est très-mauvais & couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'*Oulondourpoté* (*fig.* 13) vaut 9 sols. Il est concave d'un côté & convexe de l'autre, sans aucuns caractères.

Le fanon d'or de *Latchimi-Dévi* (*fig.* 14) vaut 12 s. Il est fort mince & plat des deux côtés.

Le fanon d'or de *Balatchipoté*, dans la province d'Arcate

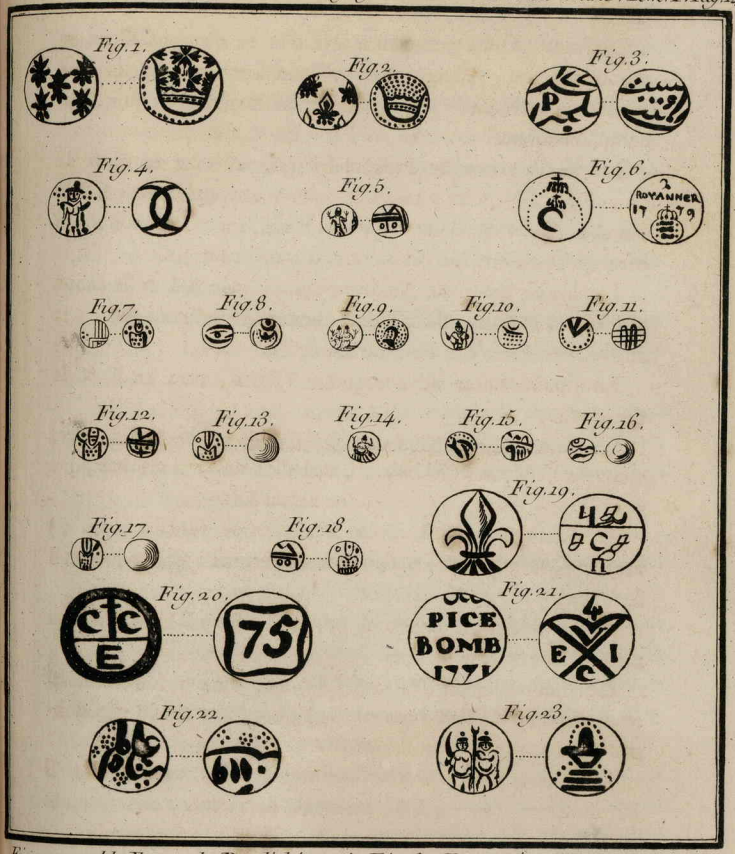
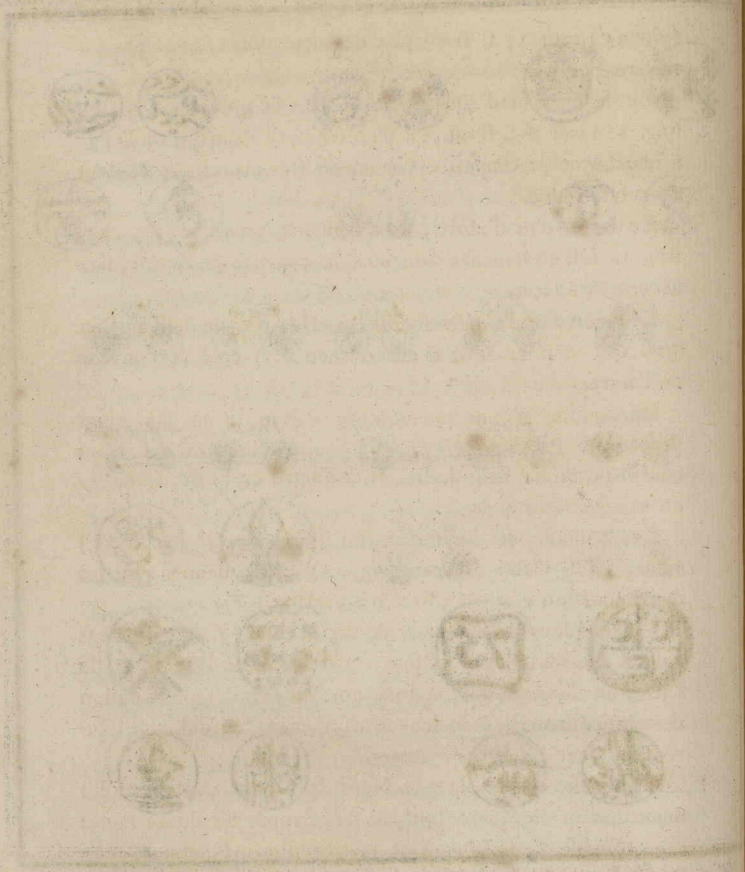



Fig. 1. Double Fanon de Pondichéry.
Fig. 2. Fanon de Pondichéry.
Fig. 3. Fanon de Mahé.
Fig. 4. Double Fanon de Madras.
Fig. 5. Fanon d'Or de Madras.
Fig. 6. Double Fanon de Tringuebar.
Fig. 7. Fanon d'Or de Négapatnam.
Fig. 8. Fanon d'Or de Paliacate
Fig. 9. Fanon d'Or de Mangalor.
Fig. 10. Fanon d'argent de Mangalor.
Fig. 11. Fanon d'Or de Tiroupadi.
Fig. 12. Fanon d'Or du Maduré.
Fig. 13. Fanon d'Or d'Oulondourpoté.
Fig. 14. Fanon d'Or de Latchimi-dévi.
Fig. 15. Fanon d'Or de Balatchipoté.
Fig. 16. Fanon d'Or d'Alingeri.
Fig. 17. Fanon d'Or d'areni.
Fig. 18. Fanon d'Or d'Oulearpaléon.
Fig. 19. Doudou de Pondichéry.
Fig. 20. Doudou de Madras.
Fig. 21. Doudou de Bombaye
Fig. 22. Doudou d'Arcate.
Fig. 23. Doudou du Tanjaour et du Maduré).



(*fig.* 15) vaut 15 ſ. Il eſt plat des deux côtés, avec des caractères perſans.

Le fanon d'or d'*Alingéri*, auſſi dans la province d'Arcate (*fig.* 16) vaut 6 ſ. Il eſt plat d'un côté, de l'autre il reſſemble à une forme de chapeau : l'or en eſt très-mauvais & couleur de cuivre rouge.

Le fanon d'or d'*Aréni*, dans la même province (*fig.* 17), vaut 12 ſ. Il eſt concave d'un côté & convexe de l'autre, ſans aucuns caractères.

Le fanon d'or d'*Ouléar-Paléon*, dans le royaume de Tanjaour (*fig.* 18) vaut 12 ſols. Il eſt concave d'un côté & convexe de l'autre.

Le doudou eſt une monnoie de cuivre. Il en faut vingt de ceux de Pondichéry (*fig.* 19) pour un fanon ou 6 ſ. D'un côté il porte une fleur-de-lis, & de l'autre on lit *Poudoutchéry* en caractères tamouls.

Les doudous de Madras & de Bombaye (*fig.* 20 & 21) valent 1 ſol. Celui d'Arcate (*fig.* 22) vaut 6 deniers : ſur les deux côtés on voit des caractères perſans.

Les doudous du Tanjaour & du Maduré (*fig.* 23) valent auſſi 6 deniers. D'un côté ſont deux figures de Dieux, & de l'autre un *Lingam*, qui, comme l'on ſait, eſt la repréſentation des parties naturelles de deux ſexes réunies ; ſon culte eſt très-répandu dans ces deux royaumes.

On trouve encore dans le Nord de l'Inde, des monnoies anciennes en or & en argent, où ſont frappés les douze ſignes du zodiaque. Les révolutions continuelles qui agitent cette partie du monde, font diſparoître bien-tôt les anciennes eſpéces ; un uſurpateur qui s'empare du pays, détruit tous les monumens, & fait fondre toutes les eſpéces, pour anéantir, s'il eſt poſſible,

jusqu'au nom du Prince qu'il a détrôné. Comme toutes ces monnoies ont immanquablement subi un pareil sort, elles sont d'une extrême rareté.

On a toujours cru, même dans l'Inde, & les Historiens & les Voyageurs ont répété que ces monnoies furent frappées par l'ordre d'une Princesse qui voulut immortaliser son nom. Aimée à l'excès d'un Roi très-puissant, elle le pria avec instance de lui accorder une grace; ce fut de régner vingt-quatre heures: elle profita de ce court règne pour faire battre, pendant toute la journée, les monnoies dont il s'agit; mais c'est une vieille erreur, puisqu'on trouve de ces monnoies dont les dates diffèrent de plus de cent ans. Elles sont aujourd'hui très-recherchées.

*Fin du premier Livre.*

# VOYAGE
# AUX INDES ORIENTALES
## ET
# A LA CHINE.

## LIVRE SECOND.

*INTRODUCTION A LA RELIGION DES INDIENS,*

ou *ABRÉGÉ DE LEUR MYTHOLOGIE.*

### SECTION PREMIÈRE.

*Des Dieux.*

Les Mythologies n'intéressent point la plupart des Lecteurs, parce qu'au premier coup d'œil elles n'offrent qu'un tissu d'absurdités incohérentes, qui semblent plutôt appartenir à l'imagination en délire qu'à la raison éclairée; cependant quelque

foibleſſe qu'on ſuppoſe à l'eſprit humain, il répugne de croire que dans tous les tems & dans tous les lieux, on ait voulu le jouer par des fables monſtrueuſes, qui, pour être accréditées, n'avoient d'autre recommandation que l'extravagance. Les Philoſophes qui ſe ſont appliqués à les approfondir, en ont porté des jugemens plus favorables; ils ont reconnu que c'étoient autant d'allégories ingénieuſes, ſous leſquelles réſidoient la ſageſſe & la vérité.

Cette opinion paroît d'autant mieux fondée à l'égard des Indiens, que depuis long-tems on connoît leur goût pour l'allégorie; c'eſt ſous ce voile myſtérienx qu'ils ont enveloppé l'hiſtoire des grands hommes déifiés, & des révolutions terribles dont le globe que nous habitons conſerve encore les empreintes.

Semblables aux Egyptiens, aux Grecs & aux Romains, ils reconnoiſſent une infinité de Dieux, qui n'en formoient qu'un dans le principe; les autres ſont provenus de différens noms qu'on lui donnoit. On oublia bien-tôt qu'ils appartenoient au même Être, & dès ce moment ils furent conſacrés à déſigner différentes divinités.

Les Gentils en ont trois principales, *Brouma*, *Chiven* & *Vichenou*, qui ne ſont qu'une; alors cette eſpéce de *Trinité* s'appelle *Trimourti* ou *Trituam*, ce qui ſignifie *réunion des trois puiſſances*.

Ce dogme paroît avoir été général dans l'Inde, où l'on n'adoroit qu'une ſeule divinité, qui réuniſſoit les trois attributs, celui de créer, de conſerver & de détruire; mais dans la ſuite des tems, ils perſonnifièrent chaque attribut, & en firent trois Dieux, dont les pouvoirs ſéparés furent exprimés d'un manière allégorique: c'eſt ainſi que la Toute-puiſſance de Dieu

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

TRIMOURTI OU TRINITÉ

*des Indiens.*

fut désignée par l'acte de la création, sa Providence par celui de la conservation, & sa Justice par celui de la destruction (*a*).

Le commun des Indiens n'adore qu'une seule de ces trois divinités; mais quelques Savans adressent encore leurs prières aux trois réunies; on en trouve la représentation dans plusieurs pagodes sous des figures humaines à trois têtes, qu'on nomme à la côte d'Orixa *Sari-Harabrama*, *Trimourti* à la côte de Coromandel, & *Tetratreyam* en langue Samscroutam. Il y a même *Pl. XXXI.* des temples entièrement consacrés à cette espéce de trinité, tels que celui de *Perpenade* à la côte de Coromandel dans le royaume de Travancourt, où les trois grands Dieux sont adorés sous la forme d'un serpent à mille têtes. La fête d'*Ananda-Vourdon* qu'on y célèbre en leur honneur la veille de la pleine lune du mois *Prétachi*, ou d'Octobre, attire toujours un grand concours de peuple; ce qui n'arriveroit pas si ceux qui s'y rendent n'adoroient les trois puissances réunies.

Vichenou lui-même est adoré sous ces trois attributs dans son temple de *Tircovelour*, & porte le nom d'*Olégerlanda-Pérounal*.

## ARTICLE PREMIER.

## *BROUMA.*

Brouma regardé comme Dieu créateur (*b*), n'a cependant

(*a*) Dans le psaume 103, que les Juifs modernes récitent le soir en commençant le sabbat, Dieu y est invoqué comme Créateur, comme Conservateur & comme Destructeur.

(*b*) Il est encore connu sous les noms de *Bruma*, *Brahma*, *Bramma*, *Birmah*, *Birm*, *Brema*. Tous ces noms s'écrivent avec les mêmes caractères, & ne diffèrent que dans la prononciation.

ni temple, ni culte, ni sectateurs (*a*); mais les Brames, à cause de leur origine, lui adressent des prières tous les matins, & font en son honneur la cérémonie du *Sandivané*.

Son orgueil causa sa disgrace : il se persuada qu'il étoit autant que Chiven, parce qu'il avoit le pouvoir de créer; dès-lors il voulut avoir la prééminence sur Vichenou qu'il insulta grièvement : ce dernier voulut en tirer vengeance, de manière qu'il y eut un combat terrible entre eux; les astres tombèrent du firmament, les *Andons* (*b*) crevèrent, & la terre trembla. Les *Deverkels* saisis de crainte, fermèrent les yeux, & dans l'excès de leurs souffrances allèrent trouver *Devendren*, qui les conduisit au *Caïlasson;* ils prièrent le Seigneur de les soutenir, & Dieu répandu dans toutes les ames, comme l'huile dans la graine de *Gengeli* (*c*), sentit ce que souffroient les Deverkels; il parut devant les combattans, sous la forme d'une colonne de feu qui n'a point de fin. L'aspect de cette colonne appaisa leur colère, & pour terminer le différend, ils convinrent ensemble que celui qui pourroit en trouver le pied ou le sommet seroit le premier Dieu. Vichenou prit la forme d'un sanglier, & fit des trous dans la terre avec ses défenses, qui pénétrèrent

(*a*) On lit dans la traduction que M. *de Messain* fit faire des mystères du temple de *Cheringuam* ( lorsqu'il commandoit dans cette Pagode, dont les Français avoient fait un fort ), que Brouma dans les premiers tems avoit des temples, comme Chiven & Vichenou, qu'on lui rendoit un culte séparé; mais que les sectes des deux derniers s'étant liées ensemble, détruisirent entiérement celle de Brouma, dont ils renversèrent les temples, pour la faire oublier.

(*b*) Suivant les Indiens, l'*Andon* est le monde visible; il est composé d'un soleil, d'une terre, des planétes & des étoiles; le tout est entouré d'une coque ronde & très-épaisse. Les Andons sont sans nombre & arrangés les uns sur les autres, à-peu-près comme on arrangeroit des œufs.

(*c*) Petite graine dont on tire l'huile dans l'Inde.

jusqu'au

jusqu'au *Padalon* (*a*) ; il traversoit mille *Cadons* (*b*) en un clin d'œil, & pendant mille ans, il chercha de la sorte sans pouvoir découvrir le pied de la colonne ; enfin fatigué, il revint sur ses pas, & ne regagna l'endroit d'où il étoit parti qu'avec beaucoup de peine : alors reconnoissant le Seigneur, il lui adressa ses prières.

Brouma ne fut pas plus heureux dans la recherche du sommet ; il prit la figure d'un oiseau nommé *Annon* (*c*), & dans un instant il s'éleva dans l'air à deux mille Cadons. C'est ainsi qu'il le parcourut inutilement pendant cent mille ans, après lesquels ses forces se trouvant épuisées, & ne pouvant plus voler, il réfléchit sur son imprudence, & reconnut le Seigneur. Dieu pour l'éprouver fit tomber une fleur de *Caldeïr* (*d*) : Brouma la reçut entre ses mains, & comme elle avoit la faculté de parler, elle le pria de lui rendre la liberté. Brouma voulut qu'elle l'accompagnât auprès de Vichenou pour attester qu'il avoit vu la tête de la colonne ; il eut effectivement l'imprudence de le soutenir à Vichenou, disant que la fleur de Caldeïr qu'il apportoit en étoit témoin : cette dernière répondit que *oui* ; mais avant qu'elle eût achevé le mot, la colonne creva, les *Achtequedjams* (*e*) vomirent du sang, & les nuages furent brûlés. Dieu parut au milieu de la colonne, & fit un ris sem-

(*a*) Pays plus bas que la terre.

(*b*) Trois lieues forment le *Cadon*.

(*c*) Espéce de cygne ; c'est la monture de Brouma.

(*d*) On connoît cet arbre à l'Isle de France sous le nom de *Vaquois*. M. de Buffon le nomme l'*arbre indécent*, parce que du tronc il sort des racines qui s'alongent pour se rapprocher de la terre, & qui ressemblent parfaitement aux parties naturelles de l'homme. Son extrémité forme une espéce de gland très-bien marqué.

(*e*) Ce sont les huit éléphans qui soutiennent le monde.

blable à celui qu'il avoit fait lorsqu'il détruisit les *Tiroubourons* (*a*). Alors Vichenou se jetta plusieurs fois à ses pieds, & donna des louanges au Seigneur ; Chiven touché de son repentir lui pardonna sa faute, & lui accorda plusieurs *Varrons* (*b*).

Brouma devint immobile ; Chiven le maudit, & lui assura que puisqu'il avoit menti, jamais il n'auroit de temples sur la terre ni de *Poutché* (*c*) : quant à la fleur de Caldeïr, il lui dit qu'elle ne serviroit jamais dans ses temples (*d*).

Brouma revint à lui-même, eut un sincère repentir, & se jettant aux pieds de Chiven, implora sa miséricorde. Comme la bonté de Dieu est infinie, Chiven eut pitié du coupable, & lui pardonna. « Votre orgueil, lui dit-il, vous avoit fait » perdre le Poutché ; mais en faveur de votre repentir toutes » les cérémonies des Brames seront pour vous ». Il disparut en disant ces dernieres mots.

C'est en mémoire de cette transformation de Chiven que les Indiens font la fête de *Paornomi*, si célèbre dans le temple de *Tirounàmaley* (*e*).

Brouma épousa *Saraſſouadi* Déesse des sciences & de l'harmonie (*f*) ; elle naquit dans la mer de lait lorsque les Deverkels

---

(*a*) Trois forts d'or, d'argent & de fer, où étoient les *Achourers* qui vexoient les *Deverkels*. Un seul ris de Chiven réduisit ces trois forts en cendres.

(*b*) Graces particulières.

(*c*) Cérémonies que les hommes sont obligés de faire tous les jours en l'honneur des Dieux. Voy. Liv. III, Chap. 6, *Cérémonies particulières des Gentils*.

(*d*) Les Indiens se servent de cette fleur pour les cérémonies qu'ils font en l'honneur de Polléar, de Soupramanier & de Vichenou, mais jamais dans celles de Chiven.

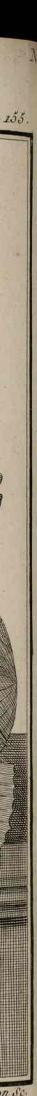
(*e*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

(*f*) Quelques Historiens qui ont parlé de la mythologie indienne & de son origine, ont prétendu que *Brama* & *Saraſſouadi* étoient les mêmes que le Patriarche *Abraham* & *Sara* sa femme. Ils ont été portés à le croire, non-seulement par la ressemblance

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

BROUMA

Dieu Créateur.



P. Sonnerat Pinx. Poiron fc.

CHIVEN ET VICHENOU

*sous le nom de Sangara naraïnen*

& les *Achourers* en tirèrent l'*Amourdon :* elle eſt encore la Déeſſe des langues ; on l'invoque pour faire parler les enfans, de même que dans les écoles lorſqu'ils apprennent à lire & à écrire ; mais elle n'a point de temple. On la repréſente tenant un livre indien d'une main, & jouant d'un inſtrument qu'on appelle *Kinneri :* l'un eſt l'emblême de la ſcience, & l'autre de l'harmonie.

Cette fable paroît déſigner la deſtruction totale de la ſecte de Brouma : nous avons déja dit qu'elle s'opéra par la réunion de celle de Chiven à celle de Vichenou. C'eſt en mémoire de cet événement que dans quelques temples où l'on adore la divinité ſous le nom de *Sangara-Naraïnem*, qui veut dire Chiven & Vichenou, on la repréſente moitié blanche & moitié bleue, *Pl. XXXII.* pour exprimer la réunion de ces Dieux qui ne font qu'un ; cependant comme ceux des Broumaniſtes qui échappèrent au maſſacre général entrèrent dans la ſecte de Chiven, on a feint que Brouma s'étoit repenti.

Brouma fut le premier Légiſlateur des Indiens ; il les tira de la vie ſauvage pour leur apprendre les arts, les ſciences & l'agriculture : c'eſt par cette raiſon qu'ils le déifièrent, le regardèrent comme Créateur, & feignirent qu'il avoit épouſé la Déeſſe des ſciences.

On le repréſente avec quatre bras & quatre têtes, qui, ſelon *Pl. XXXIII.* quelques Indiens, ſont l'emblême des quatre livres ſacrés, connus ſous le nom de *Védams*. Il tient un cercle d'une main,

---

du nom d'Abraham avec celui de Brama, mais par la véritable ſignification de celui de Saraſſouadi, dont la terminaiſon *Souadi* n'eſt que pour marquer le feminin, comme ſi l'on diſoit *Madame Sara*. Je crois qu'on ne peut s'en tenir à une définition auſſi vague que celle des rapports des noms, Brama étant plus ancien dans l'hiſtoire indienne qu'Abraham ne l'eſt dans la *Géneſe*.

qui signifie l'immortalité, de l'autre un feu qui représente la force; enfin de la troisiéme & de la quatriéme; il écrit sur des olles ou livres indiens, symbole de la puissance législative.

## ARTICLE II.

## *VICHENOU.*

On regarde Vichenou comme le Dieu conservateur (*a*). Il épousa *Latchimi* Déesse des richesses (*b*), qui naquit aussi dans la mer de lait, & *Boumidévi* Déesse de la terre; il eut de Latchimi *Manmadin* Dieu de l'amour, que les Indiens ne mettent au rang des Dieux qu'à cause de leur goût pour la volupté.

Manmadin (*c*) diffère peu de notre *Cupidon:* on le dépeint comme lui, sous la figure d'un enfant, portant un carquois sur ses épaules, & tenant en main un arc & des flêches; mais l'arc est de canne de sucre, & les flêches de toutes sortes de
Pl. XXXIV. fleurs. On le représente monté sur une perruche. Quoiqu'enfant, on lui donne une épouse nommée *Radi* (*d*). Les Indiens la représentent sous la figure d'une belle femme à genoux sur un

---

(*a*) Il est encore connu sous les noms de *Visnou*, *Vistenou*, *Wichnum*, *Bistenou:* dans quelques temples on l'adore sous le nom de *Jagrénat* & de *Quichena;* dans d'autres, sous ceux de *Paroudon*, de *Bouda*, de *Naraïnem*, de *Péroumal*, de *Moëni* ou *Moguéni*, & d'*Adiséchen:* quelques Auteurs l'ont nommé *Beschen* & *Bistuoo.*

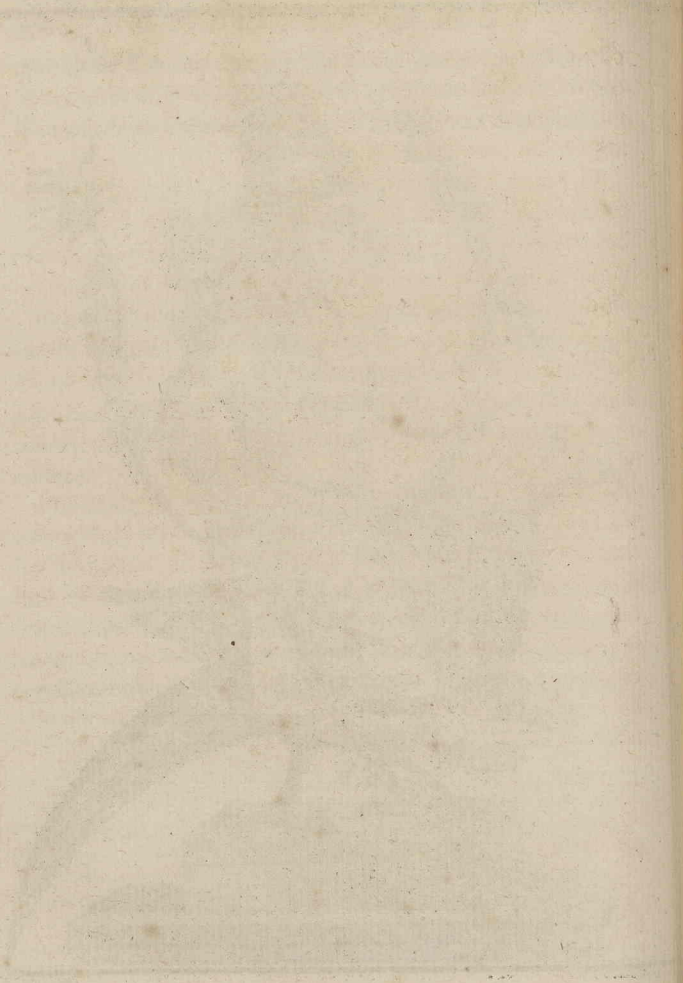
(*b*) *Latchimi* est regardée par les sectateurs de Vichenou comme la mère du monde: sa beauté est citée comme parfaite.

(*c*) *Man* signifie *cœur, volonté; Mada, qui ronge, qui excite l'amour.* On le nomme encore *Amanga*, qui veut dire *homme sans cœur.*

(*d*) *Radi* signifie *débauche.*

MANMADIN

*Dieu de l'Amour*



cheval & lançant une flêche. Elle partage les fonctions de son époux : ils n'ont aucun temple ni l'un ni l'autre. Leurs figures sont sculptées en bas-relief sur les murs de ceux de Vichenou ; mais jamais leurs statues ne sont isolées.

Vichenou eut encore deux filles de Latchimi, nommées *Chondaravali*, & *Amourdavali*, qui toutes deux épousèrent *Soupramanier*, sous le nom de *Teyavanè* & *Valinayaqui* : il eut un autre fils dont il accoucha lui-même lors de sa métamorphose en femme sous le nom de *Moyéni*, forme qu'il prit pour séduire les Géans & leur enlever l'*Amourdon* (*a*) qu'ils avoient fait sortir de la mer de lait avec les Deverkels. Chiven fut si frappé de sa beauté, qu'il ne pût contenir ses desirs, & devint avec elle père d'*Ayénar* (*b*). Les Gentils regardent ce fils de Chiven & de Vichenou comme le protecteur du monde, du bon ordre & de la police ; mais ils ne le mettent point au rang des Dieux de la première classe. Ils lui bâtissent de petits temples dans des bois, ordinairement écartés des chemins, & jamais dans les villes. On les reconnoît à quantité de chevaux de terre cuite qu'on lui voue, & qui sont placés en dehors dans des lieux couverts. Il n'est pas permis de passer près de ces temples en voiture, à cheval ou à pied, avec des souliers (*c*). De tous les Dieux, il est le seul à qui l'on offre des sacrifices sanglans ; on lui sacrifie des coqs & des cabrits.

---

(*a*) Liqueur qui procuroit l'immortalité. On l'appelle encore *Amourtam*, *Amortam*, *Ambroisie*, *Nectar*.

(*b*) Il est aussi connu sous le nom d'*Ariarapoutren*.

(*c*) Cet assujettissement a sans doute fait reléguer ses temples dans les déserts, loin des lieux fréquentés : car on ne doit pas perdre de vue, en lisant cette Mythologie, un principe qui lui est commun avec celle de presque toutes les autres Nations ; c'est de chercher constamment des raisons ou causes physiques dans les pratiques de religion.

On compte vingt-une *Incarnations* de Vichenou, dont neuf principales; ce n'eſt qu'à celles-ci qu'on érige des temples: les autres n'étant qu'une partie du Dieu, ſont regardées comme accidentelles, & les livres ſacrés qui traitent de ſes louanges, ne ſont le détail que de ces neuf dernières.

*Pl. XXXV.* La première fut en *poiſſon*, pour ſauver du déluge le Roi *Sattiaviraden* & ſa femme. Pendant tout le tems que dura cette révolution, arrivée à la fin du troiſiéme âge, Vichenou fut leur protecteur ſous la forme d'un poiſſon, & ſervit de gouvernail au bâtiment qu'il leur avoit envoyé. Quand les eaux ſe furent retirées, Sattiaviraden deſcendit à terre, & ne s'occupa qu'à la repeupler; dans cette transformation on adore Vichenou ſous le nom de *Matchia-Vataram* (*a*): il détruiſit ſous cette forme le Géant *Canagacchen* (*b*), qui avoit enlevé les quatre Védams à Brouma, & les avoit avalés. Vichenou après avoir vaincu le Géant, lui ouvrit le ventre pour les retirer; mais il n'en trouva que trois, le quatriéme étoit digéré.

---

(*a*) Tous les Peuples conſervent la tradition d'un déluge. Celui des Chrétiens arriva l'an du monde 1656; le dernier des Indiens date de 4883 ans, & celui des Chinois de 4000. L'hiſtoire ancienne en rapporte un qui ſubmergea toute la Theſſalie, arrivé dans la Gréce du tems de *Deucalion*, l'an du monde 2448; celui d'*Ogygès*, en Attique, eſt plus ancien que ce dernier de deux cents quarante ans. D'ailleurs, on reconnoît que la plupart des cérémonies des différentes Nations, comme l'a très-bien obſervé M. *Boulanger*, ont rapport à ce ſoulévement preſque univerſel des eaux: & chaque pays examiné phyſiquement offre les traces d'un bouleverſement général dans la nature.

Chaque Peuple a eu ſon Deucalion; & les eſpéces d'hommes noirs & blancs ſi différens entr'eux, ſembleroient déſigner qu'ils n'ont pu avoir un père commun, & que des hommes ont ſurvécu au déluge dans diverſes contrées.

(*b*) Il a été nommé par quelques Auteurs *Calakegen* & *Ayeriben*.

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

1.RE INCARNATION

*de Vichenou en Poisson.*

P. Sonnerat Pinx. Poiron dc.

II^ME. INCARNATION

de Vichenou en Tortue.

La seconde incarnation fut en *tortue ;* les Dieux & les Géans voulant se procurer l'immortalité, d'après le conseil de Vichenou, transportèrent la montagne *Mandréguiri* dans la mer de lait pour en tirer l'Amourdon. Ils l'entourèrent du serpent *Adisséchen*, & tirant alternativement les uns par la tête, les autres par la queue, ils firent tourner la montagne sur elle-même, afin de changer la mer en beurre. Ils tirèrent avec tant de célérité, qu'Adisséchen accablé de lassitude, ne put plus supporter la fatigue; son corps frissonna, ses mille bouches tremblantes firent retentir l'univers de sifflemens, un torrent de flamme sortit des ses yeux, ses mille langues noires & pendantes palpitèrent, & il vomit un poison terrible, qui dans l'instant se répandit par-tout; Vichenou plus intrépide que les autres Dieux & les Géans, qui s'enfuirent, prit ce poison & s'en frotta le corps, qui devint aussi-tôt bleu.

C'est en mémoire de cet événement, que presque dans tous les temples qui lui sont dédiés, on le représente de couleur bleue. Les Dieux & les Géans revinrent à l'ouvrage, ils travaillèrent pendant mille ans, après lesquels la montagne s'enfonça peu-à-peu dans la mer. Vichenou prit alors la forme d'une *Pl. XXXVI.* tortue d'une grandeur extraordinaire, entra dans la mer & souleva facilement le mont submergé: tous les Dieux après lui avoir donné des éloges, se réunirent pour tourner la montagne; enfin après plusieurs siécles, la vache *Camadénou* (*a*) sortit de la mer de lait, de même que le cheval *Outchisaravam*, l'éléphant blanc *Airapadam* (*b*) & l'arbre *Calpaga-Vroutcham ;*

(*a*) *Camadénou* signifie *vache desirable :* elle donnoit tous les alimens qu'on pouvoit desirer. On place son tableau dans les temples de Vichenou, où elle est représentée avec des aîles, ayant la tête d'une femme, trois queues, & un petit veau qu'elle allaite.

(*b*) C'est l'un des éléphans qui soutiennent la terre. On place son image dans les

leurs travaux produisirent encore trois Déesses, Latchimi Déesse des richesses épouse de Vichenou, *Sarassouadi* Déesse des sciences & de l'harmonie, que Brouma prit pour femme, Pl. XXXVII. & *Moudévi* Déesse de la discorde & de la misère, dont personne ne voulut avec juste raison ; car les Indiens prétendent que celui qu'elle protége ne trouveroit pas un grain de riz pour appaiser sa faim : on la représente de couleur verte montée sur un âne, & portant en main une bannière au milieu de laquelle est peint un corbeau. Ces deux animaux lui sont donnés pour attributs, parce qu'ils sont infâmes chez les Gentils.

Le Médecin *Danouvandri* (*a*) sortit ensuite du fond de la mer avec un vase plein d'Amourdon. Vichenou ne le distribua qu'aux Dieux, & les Géans qui s'en virent frustrés, furieux d'avoir été trompés, se dispersèrent sur la terre, & empêchèrent qu'on ne rendît aucun hommage à quelque Dieu que ce fût. Ils exercèrent toutes sortes de cruautés pour se faire adorer eux-mêmes. Leur insolence occasionna les métamorphoses suivantes de Vichenou, qui voulut détruire cette race ennemie des Dieux (*b*). On l'adore dans cette transformation sous le nom de *Courma-Vataram*.

Dans cette fable on apperçoit clairement le rapport de la

---

temples de Vichenou, où il est représenté de couleur blanche, ayant quatre défenses, & le corps chargé de bijoux & d'habillemens magnifiques.

(*a*) *Danouvandri* est regardé comme une transformation de Vichenou, mais accidentelle & momentanée, & n'étant qu'une partie de lui-même. On ne lui érige point de temples ; on place seulement son tableau dans ceux de Vichenou, où il est représenté sous la figure d'un Savant qui lit.

(*b*) Dans toutes les Mythologies, on voit des Géans qui s'arment contre les Dieux. dans la Fable, *Jupiter* a foudroyé les *Titans*. Quelques Auteurs ont pensé que ces images grossières & fabuleuses n'étoient qu'une copie de la fameuse révolte des Anges contre Dieu même, & de leur chûte épouvantable dans l'abyme.

Pl. 37. *Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 160.*

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

MOUDEVI

*Déesse de la Discorde et de la Misere.*

P. Sonnerat pinx. Poisson sc.

III.E INCARNATION DE VICHENOU

*en Sanglier*

Mythologie indienne avec celle des autres Peuples. La terre sauvée des eaux du déluge, n'est-elle pas figurée par la montagne Mandréguiri, que Vichenou soutient sous la forme d'une tortue? Le *Typhon* des Égyptiens sortant du lac *Sarbonide*, & consumant tout de son haleine empoisonnée, est-il autre chose que le venin du serpent Adisséchen? L'ambroisie n'est-elle pas l'Amourdon? Enfin la Déesse Latchimi, fille de la mer de lait, n'est-elle pas la *Vénus Aphrodite* des Grecs, ainsi que la Vénus qu'*Hésiode* & le sublime *Homère* font sortir de la mer pour monter dans l'*Olympe*, où tous les Dieux en furent épris?

Vichenou fut obligé de s'incarner une troisiéme fois pour détruire le géant *Ereniacchassen*, qui s'amusoit à renverser la terre après avoir fait toute sorte de mal aux créatures. Le Dieu conservateur prit la forme d'un *sanglier*, attaqua le Géant, & lui déchira le ventre; ensuite il plongea dans la mer pour en retirer la terre; il la prit avec ses défenses, la posa sur la superficie des eaux comme elle étoit auparavant, & y plaça plusieurs montagnes pour la tenir en équilibre. Dans cette transformation, on l'adore sous le nom de *Varaguen*; mais à *Tiroumaton*, où ce Dieu a un temple très-renommé dédié à cette incarnation, il y est adoré sous le nom d'*Adivaragué-Pérounal*. *Pl. XXXVIII.*

C'est pour détruire le géant *Erénien* que Vichenou s'incarna pour la quatriéme fois & parut *moitié homme & moitié lion*. Ce Géant abusant du privilége qu'il avoit obtenu de Brouma, de ne pouvoir être tué par les Dieux, par les hommes, ni par les animaux, se fit reconnoître pour Dieu dans tout

son Royaume : son fils *Pragaladen*, rempli de la grace de Vichenou, fut le seul qui ne voulut point l'adorer ; les caresses, les menaces, les tourmens ne purent jamais l'y contraindre ; il disoit courageusement à son père que le Dieu qu'il adoroit étoit tout-puissant, plein de bonté pour ses adorateurs, & terrible envers les méchans. Érénien lui dit qu'il voudroit bien savoir où se tenoit ce Dieu tout-puissant, afin de satisfaire sur lui sa vengeance. Pragaladen lui répondit qu'il étoit en tous lieux, & qu'il rempliſſoit tout de sa divinité. Le trouverai-je ici, dit Érénien en colère, frappant avec la main une des
*Pl. XXXIX.* colonnes de son palais ? A ces mots la colonne se fendit en deux, & Vichenou parut avec la tête d'un lion & le corps d'un homme, figure à laquelle Érénien n'avoit pas songé dans la demande qu'il avoit faite à Brouma de ne recevoir la mort ni de la main des Dieux, ni de celle des hommes, ni des défenses des animaux : il soutint un combat terrible contre Vichenou, qui lui ouvrit le ventre & but tout son sang. Dans cette métamorphose on l'adore sous le nom de *Naraſſima-Vataram*. Il a deux temples célèbres dédiés à cette incarnation, l'un à *Archiouac*, Aldée à une lieue de Pondichéry, & l'autre à *Ahoblon* sur la côte d'Orixa.

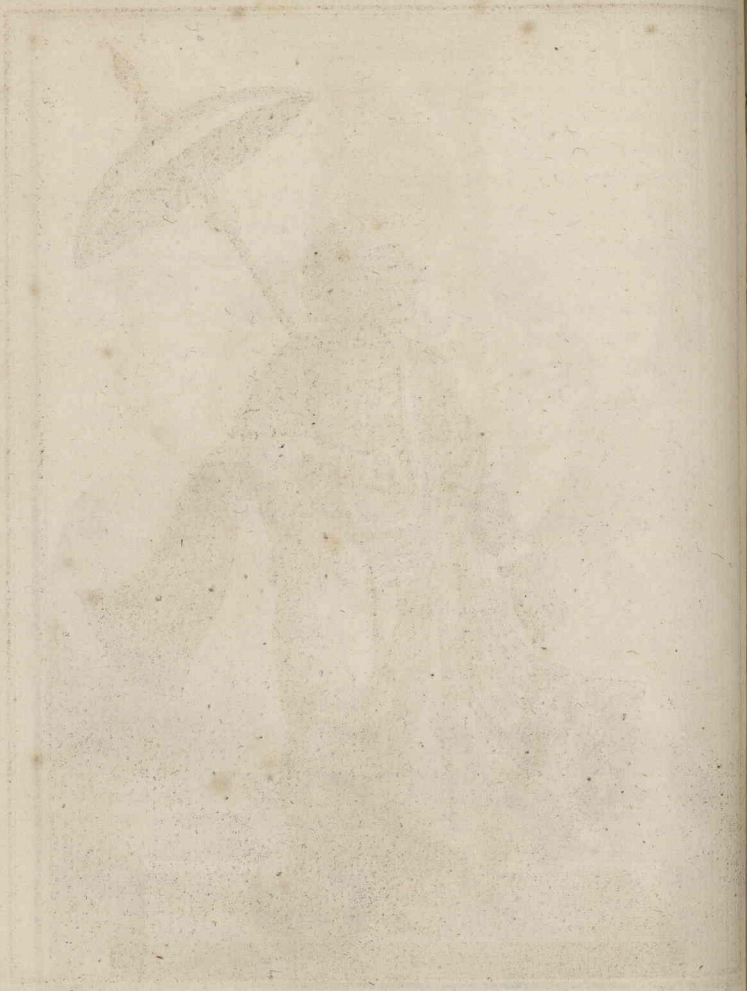
La cinquiéme fut en *Brame-nain*, sous le nom de *Vamen* ; elle fut opérée pour réprimer l'orgueil du Géant *Bély* : ce dernier après avoir vaincu les Dieux, les avoit chassés du *Sorgon* ; il étoit généreux, fidèle à sa parole, compatissant
*Pl. XL.* & charitable. Vichenou, sous la forme d'un Brame très-petit, se présenta devant lui pendant qu'il faisoit un sacrifice, & lui demanda l'espace de trois pas de terrain pour bâtir une cabane. Bély se mocqua de l'apparente imbécillité du nain, en lui

P. Sonneral pinx.

Poisson Sc.

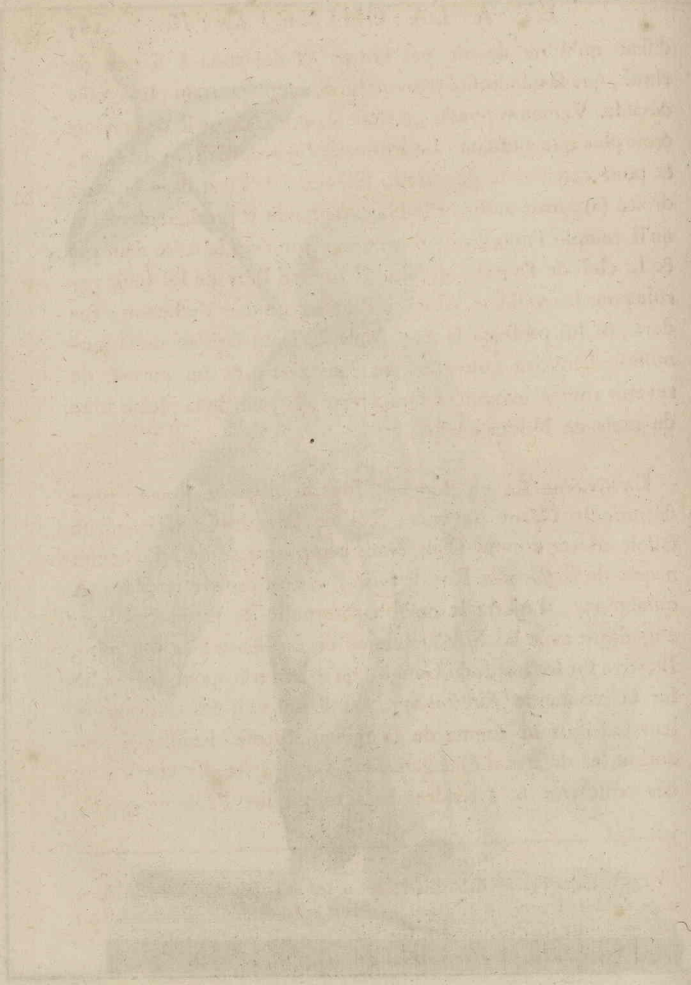
IV INCARNATION DE VICHENOU

*Moitié Homme et Moitié Lion.*



P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

V.^E INCARNATION DE VICHENOU,
*en Brame nain.*



disant qu'il ne devoit pas borner sa demande à si peu de chose, que sa générosité pouvoit lui donner un terrain plus considérable. Vamen répondit qu'étant si petit, ce qu'il demandoit étoit plus que suffisant. Le Prince le lui accorda tout de suite, & pour certifier sa donation, lui versa de l'eau dans la main droite (*a*); mais aussi-tôt le Nain s'agrandit si prodigieusement, qu'il remplit l'univers de son corps: il mesura la terre d'un pas & le ciel de l'autre, ensuite il somma Bély de lui tenir parole pour le troisiéme. Alors ce Prince reconnut Vichenou, l'adora, & lui présenta sa tête. Mais le Dieu satisfait de sa soumission l'envoya gouverner le *Pandalon*, & lui permit de revenir toutes les années sur la terre, le jour de la pleine lune du mois de Novembre (*b*).

La sixiéme fut en *homme*, sous le nom de *Rama*, pour détruire le Géant *Ravanen*, Roi de l'île de Ceylan, qui se faisoit adorer comme Dieu. Dans cette incarnation, Vichenou naquit de *Dessaraden* Roi d'*Ayodi*, que je crois être Siam. A quinze ans, il quitta la maison paternelle & se fit *Pénitent*, emmenant avec lui *Sidé* sa femme & *Latchoumanen* son frère. Il arriva sur les bords du Gange, qu'il traversa pour se rendre sur la montagne *Sitrécondon*, où il instruisit ses disciples & leur enseigna le dogme de la métempsycose. Ensuite il parcourut les déserts d'*Endagarénion*, où il resta dix ans à faire des prosélytes & à rendre des services aux Pénitens qui s'y

(*a*) Cet usage est encore établi dans l'Inde: un Indien ne peut faire aucun présent à un Brame sans lui verser de l'eau dans la main; il ne lui donneroit pas même du bétel sans cette cérémonie.

(*b*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens.*

étoient retirés. Après les avoir entiérement délivrés des Géans & des Géantes qui les maltraitoient & les troubloient dans leurs sacrifices & leurs prières, il se retira dans le désert de *Pangiavadi*, & y construisit une cahute pour y terminer sa pénitence.

Enorgueilli du grand nombre de ses prosélytes, il voulut étendre ses dogmes jusqu'à Ceylan. Ravanen Roi de cette île, puissant dans ses états, crut, avec une nombreuse armée, n'avoir rien à craindre de Rama. Plusieurs fois il le vainquit, & lui enleva Sidé son épouse. Mais Rama poussé par le desir de la vengeance, gagna *Vibouchanen* frère du Géant, en lui promettant de le mettre sur le trône; cette promesse ne fut pas sans effet; Vibouchanen servit de pilote à Rama, & l'aida à vaincre son frère; le combat fut des plus terribles; enfin Ravanen périt par une arme que Rama lui envoya, & qu'il avoit reçue lui-même de Brouma. Les Pénitens entourèrent aussi-tôt Rama, chantèrent ses louanges & lui jettèrent des fleurs. Suivant sa promesse, il couronna Vibouchanen qui l'adora, & après avoir recouvré son épouse, il revint dans ses états & monta sur le trône de son père *Dessaraden*, qu'il occupa pendant onze mille ans, après lesquels il remit la couronne à ses deux fils *Coussen* & *Laven*, & alla avec Sidé dans le *Vaïcondon* (*a*) où il règne, & d'où il conserve tout l'univers.

*Pl. XLI.* Dans les temples dédiés à cette incarnation, on représente Vichenou de couleur verte sous la figure d'un jeune-homme d'une parfaite beauté, tenant en main un arc & des flêches; *Anoumar* est à ses côtés, dans l'attente de ses ordres; on y met aussi le tableau du Géant, peint avec dix têtes de couleur

(*a*) Paradis de Vichenou.

Pl. 41. Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 164

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

VI.ME INCARNATION DE VICHENOU

*sous le nom de Rama*

P. Sonnerat Pinxt. Poisson Sc.

VII.E INCARNATION DE VICHENOU,
*sous le nom de Balapatren.*

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

RAVANEN

*Roi de l'Isle de Ceylan.*

bleue & vingt bras, tenant dans chaque main des armes différentes, emblême de sa force & de sa puissance. *Pl. XLII.*

L'histoire de Rama forme un gros volume semé d'excellentes réflexions. Les Indiens l'aiment beaucoup, parce qu'ils disent qu'elle leur apprend tout; ils ont tant de plaisir à la lire que les sectateurs même de Chiven l'étudient jusqu'à la réciter de mémoire.

La septiéme fut encore en *homme*, sous le nom de *Balapatren*. Dans cette incarnation, Balapatren ignoroit qu'il fût une partie de Vichenou; il vécut dans la solitude & la pénitence, se bornant à détruire sans éclat les méchans qu'il rencontroit. Il purgea la terre d'une quantité de Geans, parmi lesquels on distingue *Vroutarassourer*, qui par ses cruautés avoit forcé les hommes à le déifier, & à lui adresser les offrandes & les sacrifices destinés aux Dieux. C'est tout ce que les Indiens de la côte de Coromandel savent de l'histoire de Balapatren; ils conjecturent seulement que l'un des *Pouranons* qui ne sont pas encore traduits en langue tamoule, contient les détails de sa vie: on le représente tenant un soc de charrue. *Pl. XLIII.*

La huitiéme incarnation fut encore en *homme* sous le nom de *Parassourama*, pour apprendre aux hommes la pratique des vertus & le détachement des biens de ce monde.

Parassourama n'étoit aussi qu'une partie de Vichenou: il déclara la guerre aux Rois de la race du Soleil, les défit tous, & donna leurs royaumes à des Brames; il voulut ensuite se retirer dans un coin de ce pays, dont il venoit de leur faire présent, afin d'y passer tranquillement ses jours; mais aucun ne voulut le souffrir, & ne trouvant plus d'asyle sur la terre,

il se retira sur les Gates, dont le bas étoit battu des ondes; c'est là qu'il appella *Varounin* Dieu de la mer, le priant de retirer un peu ses eaux, pour lui donner un endroit qu'il pût habiter: il ne lui demanda que l'espace parcouru par une fléche qu'il lanceroit. Varounin y consentit; mais le Pénitent *Narader*, témoin de la promesse qu'il venoit de faire, lui fit appercevoir son imprudence, en lui assurant que c'étoit Vichenou lui-même, qu'il jetteroit la fléche au-delà de toutes les mers, & que lui Varounin ne sauroit plus où mettre ses eaux. Varounin désolé de ne pouvoir révoquer sa promesse, recourut au Dieu de la mort, & le pria de l'aider dans cette circonstance. Celui-ci se métamorphosa, pour l'obliger, en fourmi blanche, qu'on appelle *Karia* chez les Indiens, & vint, pendant la nuit, à l'endroit où couchoit Parassourama; à la faveur des ténèbres, il rongea la corde de son arc au point de ne lui laisser qu'autant de force qu'il en falloit pour le tenir tendu.

Parassourama ne s'appercevant point de la supercherie, se rendit le matin au bord de la mer; il mit à son arc une fléche qu'il se disposoit à lancer de toute sa force; mais tirant la corde pour lui donner plus d'élasticité, elle cassa de manière que la fléche ne put aller bien loin. Le terrain qu'elle parcourut se dessécha, & forma le pays de *Maléalon*, que nous appellons la *côte de Malabar*. Parassourama se rappellant l'ingratitude des Brames, les maudit & jetta sur eux ce sort, *que si quelqu'un d'eux venoit à mourir dans ce nouveau séjour, il reviendroit sur la terre sous la figure d'un âne;* aussi ne voit-on aucun ménage de Brame sur cette côte proscrite.

Suivant la tradition tamoule, ce Dieu vit encore à la côte de Malabar; on l'y dépeint sous une figure terrible & désa-

PL. XLIV. gréable: à la côte de Coromandel, on le représente de couleur

Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 166.

onnerat pinx.

Poisson Sc.

VIII^E. INCARNATION DE VICHENOU

*sous le nom de Parassourama.*

verte avec une physionomie plus douce, tenant dans une main une hache & dans l'autre un éventail de feuilles de palmier.

Il est à présumer que par cette fable les Indiens voulurent apprendre à leurs successeurs que la mer baignoit autrefois les Gates. Ce qui prouveroit que ce peuple date de la plus haute antiquité.

La neuviéme incarnation de Vichenou fut en *Berger noir*, sous le nom de *Quichena* (*a*), pour détruire des Rois méchans & cruels, qui faisoient le malheur des peuples. Il naquit de *Devégui* sœur de *Canjen* Roi de Maduré : ce Prince à qui l'on avoit prédit que le neuviéme enfant de sa sœur le tueroit, avoit grand soin de les faire périr aussi-tôt après leur naissance; il avoit déja sacrifié les sept premiers, & faisoit redoubler de vigilance pour veiller à la naissance du huitiéme; mais Vichenou vint à bout de son dessein, en ordonnant à *Mayé* (*b*) de naître fille d'*Assouadé* & de *Nandagoben*, chef des pasteurs du village de *Gocoulam*. Vichenou naquit dans le même instant, & ce fut avec tant d'éclat, que sa mère le reconnut pour le Seigneur. A-peine sorti de son sein il eut la faculté de parler; il lui dit de le faire transporter auprès d'Assouadé femme du chef des pasteurs de Gocoulam, & de substituer à sa place la fille de cette paysanne, afin qu'il pût échapper à la fureur de Canjen.

Parmi les gardes que ce Prince avoit mis auprès de sa sœur, *Dondoubi* plein de dévotion pour Vichenou, se trouva le seul à veiller; il prit cet enfant & courut le porter à côté d'Assouadé,

(*a*) On le connoît encore sous les noms de *Crisnen*, *Critnen* & *Crixnou*. Tous ces noms dans différens idiômes signifient *Noir*.

(*b*) Ce nom sert à exprimer tout ce qui est faux.

qui n'avoit pas encore recouvré l'usage des sens ; il le mit à la place de sa petite fille, qu'il rapporta promptement à Devégui. Canjen informé que sa sœur venoit d'accoucher, se rendit auprès d'elle comme un furieux ; elle eut beau le prier de ne pas tuer une fille dont il n'avoit rien à craindre, ses larmes furent inutiles ; il l'arracha de ses bras en la saisissant par les pieds, pour lui briser la tête contre une pierre ; mais l'enfant le renversa d'un coup de pied dans l'estomac, & parut en l'air sous la forme d'une grande Déesse avec huit bras ; ensuite elle disparut, en lui disant que son neveu étoit Vichenou lui-même qui s'étoit incarné pour lui donner la mort, & que toutes ses recherches seroient inutiles, parce qu'on l'élevoit dans un lieu sûr.

Canjen tourmenté par ses pensées & par ses rêves, voyoit continuellement la figure de Vichenou prêt à le terrasser. Après l'avoir fait chercher inutilement dans tout le Royaume, il ordonna qu'on fît périr tous les enfans mâles ; mais Assouadé cacha si bien Quichena, qu'elle croyoit son propre enfant, qu'il ne fut point enveloppé dans le massacre général : l'emploi de ses premières années fut de garder les troupeaux ; il excelloit
*Pl. XLV.* dans les jeux innocens de la vie pastorale ; les sons harmonieux de sa flûte attiroient les animaux, & faisoient les délices des bergers & des bergères : il acheva de se rendre recommandable auprès d'eux, en les délivrant du serpent *Calengam*, qui vivoit dans la rivière *Yomounadi*. Ce monstre étoit si venimeux, que le vent qui le touchoit ou qui passoit sur sa demeure, donnoit la mort à tout ce qui se trouvoit sur son passage. Quichena sauta dans la rivière pour le combattre ; le serpent s'élança sur lui, le ceignit de ses longs replis, & voulut l'étouffer ; mais il n'eut pas beaucoup de peine à s'en débarrasser ; après quoi le prenant par la queue, il lui mit les pieds sur la

tête

Pl. 45.

P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

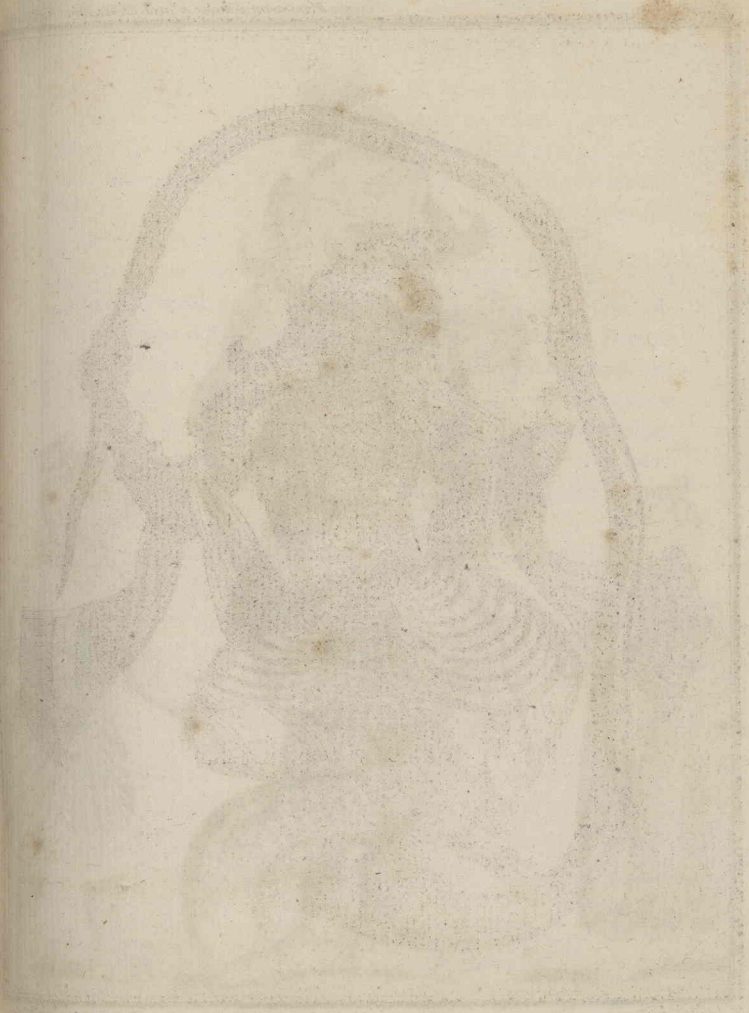
IX.E INCARNATION DE VICHENOU

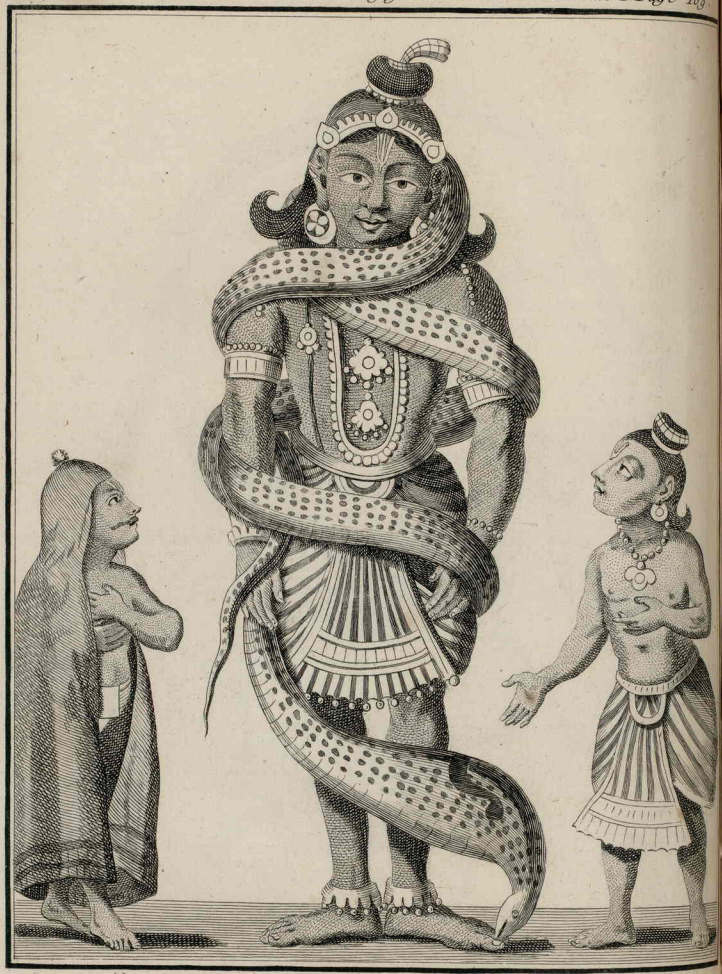
*sous le Nom de Quichena.*

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

QUICHENA

*dansant sur le Serpent Calengam.*





QUICHENA

*Entortillé du Serpent Calengam*

tête & l'écrasa : c'est en mémoire de cet événement que dans les temples de Vichenou dédiés à cette incarnation, on représente Quichena le corps entortillé d'une *Couleuvre capelle* qui lui mord le pied, tandis qu'il est peint dans un autre tableau dansant sur la tête de cette même couleuvre. Ses sectateurs ont ordinairement ces deux tableaux dans leurs maisons. *Planch. XLVI & XLVII.*

Quichena dans la suite se livra à la débauche, & fut un exemple de libertinage ; il détruisit les Géans que Canjen envoyoit sous différentes formes pour massacrer tous les jeunes-gens de son royaume. Tant de victoires le firent respecter, & lui attachèrent un grand nombre d'amis, qui l'imitèrent dans ses déréglemens. Quand il se vit un parti considérable, il marcha contre Canjen, le défit & le tua. Peu de tems après, il épousa sept femmes, & eut aussi seize mille concubines.

Pendant son règne, il soutint & secourut *Darma-Raja*, de même que plusieurs autres Rois vertueux ; les Princes tyranniques & les Géans périrent sous ses coups : enfin voyant arriver le quatriéme âge, & ne voulant point survivre au troisiéme déja marqué par l'infortune, il se fit tuer par un chasseur. Darma-Raja fit dresser un bucher sur le bord de la mer pour y brûler son corps ; mais en mourant, il avoit ordonné à la mer de l'enlever avant qu'il fût consumé par les flammes, de manière qu'aussi-tôt qu'il fut placé sur le bucher, la mer éleva ses eaux & l'emporta. *Paritchitou*, successeur & neveu de Darma-Raja, vit en songe Vichenou qui lui parla en ces termes : « Allez sur le bord » de la mer, vous y trouverez mon corps, vous l'apporterez, » & le renfermerez dans un temple pendant six mois, après » lesquels vous pourrez le rendre visible à tout le monde, » & lui offrir vos adorations. »

Paritchitou suivi d'un nombreux cortége, & de quantité de Brames, se rendit effectivement sur le bord de la mer, où il trouva le corps de Quichena. Il le fit porter avec beaucoup de pompe, & le renferma dans un temple; mais pressé par un desir indiscret, il voulut le voir au bout de trois mois, & le trouva changé en pierre: aussi-rôt il en fit une divinité à laquelle il offrit ses adorations. Ce même corps est encore adoré par les Indiens de la côte d'Orixa dans une Aldée nommée *Chenaguanaden*, que nous connoissons sous le nom de *Jagrenat:* c'est un des endroits les plus révérés. Les Indiens pensent qu'ils ne peuvent être sauvés sans y avoir fait au moins un pélerinage pendant leur vie, ce qui, toutes les années, y attire un concours infini de monde dans le tems de la fête de la dédicace du temple.

On trouve la même fable dans le livre intitulé, mal-à-propos *Ezourvédam*, dont M. de Voltaire fit présent à la Bibliothéque du Roi; mais il y est dit qu'au lieu du corps de *Quichena* Dieu se manifesta sous la forme d'un *tronc d'arbre*, que la mer jetta sur ses bords, & qu'*Indrodoumeno*, l'un des premiers Rois de la côte d'Orixa, retira pour en faire la figure de Vichenou destinée à un temple superbe qu'il venoit de faire bâtir en son honneur; que l'ouvrier chargé de la sculpter, promit de l'achever dans une nuit, à condition que personne ne le verroit travailler; qu'autrement il abandonneroit l'ouvrage: le Prince y consentit; mais comme l'Artiste ne faisoit aucun bruit en travaillant, il s'imagina qu'il s'étoit retiré: pour s'en convaincre, il alla l'épier par un trou; le Sculpteur l'ayant apperçu, se retira tout de suite, & laissa l'ouvrage imparfait: cependant cela n'empêcha point le Roi de placer dans le temple cette figure ébauchée, de l'adorer & de lui offrir des sacrifices.

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

X.E INCARNATION DE VICHENOU
*sous la forme d'un Cheval.*

Les Indiens datent l'âge préſent de la mort de *Quichena*, & je ſuis très-perſuadé qu'un ſavant qu'on enverroit pour faire des recherches ſur l'antiquité de ce peuple, en trouveroit l'origine dans le temple de *Jagrenat*.

Quichena paroît être le même qu'*Apollon* gardant les troupeaux d'*Admète*, & terraſſant le ſerpent *Python*. Les Indiens célébrent pluſieurs fêtes en mémoire du triomphe de Quichena ſur le ſerpent Calengam, qu'on peut comparer aux jeux Pythiens qu'Apollon inſtitua chez les Grecs. On trouve le même rapport entre Canjen & *Saturne*.

La dixiéme incarnation ne doit arriver qu'à la fin de cet âge. Vichenou paroîtra ſur la terre ſous la figure d'un *cheval*, tenant un ſabre d'une main, & un bouclier de l'autre. Sous cette forme terrible, il détruira les méchans. Le ſoleil & la lune s'obſcurciront, la terre tremblera, les étoiles tomberont. Le ſerpent Adiſſéchen vomira ſon feu qui brûlera tous les globes, & toutes les créatures périront (*a*). *Pl. XLVIII.*

Quoique les ſectateurs de Vichenou penſent que leur Dieu ſe trouve par-tout, ils croient qu'il réſide plus particuliérement dans le *Vaïcondon*, & au milieu de la mer de lait (*b*) ſur le

(*a*) Preſque tous les Peuples de la terre ont vécu dans l'attente d'un Dieu. Les Romains attendoient un Roi prédit par les *Sybilles*; l'oracle de *Delphes* étoit dépoſitaire d'une ancienne & ſecrette prophétie ſur la naiſſance d'un fils d'Apollon, qui devoit ramener le régne de la juſtice; les Perſans attendent *A'y* à la fin des ſiécles, les Chinois *Phé'o*, les Japonois un *Peïrum* & un *Cambadoxi*, les Siamois *Sammonocodon*, les Chrétiens un Ange exterminateur, &c. &c.

(*b*) Les Indiens comptent ſept différentes mers; celle d'*Eau ſalée*, celle de *Beurre*, celle de *Taïr* ou lait caillé, celle de *Calou*, boiſſon tirée du palmier, celle de *Serpent*, celle d'*Eau*, & celle de *Lait*, qu'ils appellent *Tirouparcadel*.

ſerpent Adyſſéchen (*a*) qui lui ſert de trône, & ſur lequel il dort d'un ſommeil contemplatif; alors il s'appelle *Siranguam-Rangua-Nayaguar*. Dans tous les temples de Vichenou, on voit toujours la figure de ce Dieu couché ſur ce ſerpent; *Pl. XLIX.* mais comme il eſt impoſſible de le repréſenter avec mille têtes, on ne lui en met que cinq.

Dans pluſieurs temples on repréſente Vichenou avec quatre bras, tenant dans une main un *Sangou* (*b*), dans une autre un *Chacran* (*c*), dans la troiſiéme un *Dandaïdon* (*d*), & de la *Pl. L.* quatriéme faiſant *Abéaſion* (*e*). On place à côté de lui Latchimi ſon épouſe. Dans d'autres temples on le repréſente monté ſur *Anoumar* (*f*) miniſtre du Roi des ſinges qui l'aida dans ſon incarnation ſous le nom de *Rama*, quelquefois auſſi ſur *Guéroudin*, milan des Indiens qu'ils peignent toujours ſur les armes & les étendards de Vichenou. C'eſt l'aigle de Pondichéry de *Briſſon*; les Européens l'appellent *Miote*; il a tête & le col blanc, & le reſte du corps rougeâtre. Dans certains temples, comme à *Tiricatchicondon*, les Brames leur donnent à manger & les ont habitués à venir chercher leur nourriture à des heures réglées; ils les appellent au bruit de deux plats de cuivre qu'ils

---

(*a*) Serpent à mille têtes, qui ſoutient l'univers, connu auſſi ſous le nom de *Sexen*: quelques Auteurs l'ont nommé *Séja*.

(*b*) Coquillage du genre des buccins, qu'on nomme *Changue* à la côte de Coromandel.

(*c*) Arme faite en cercle, qui vomit continuellement du feu, & qui, par la force des prières que récite Vichenou en la lançant, a le pouvoir de traverſer la terre & les cieux, & de tuer tous ſes ennemis.

(*d*) Bâton ou maſſue, qui va toujours en diminuant du côté où le Dieu le tient à la main.

(*e*) C'eſt faire avec la main un ſigne de protection, comme pour dire: *ne craignez rien.*

(*f*) Quelques Auteurs l'ont nommé *Hamman*, *Hanuman* & *Annémonta*.

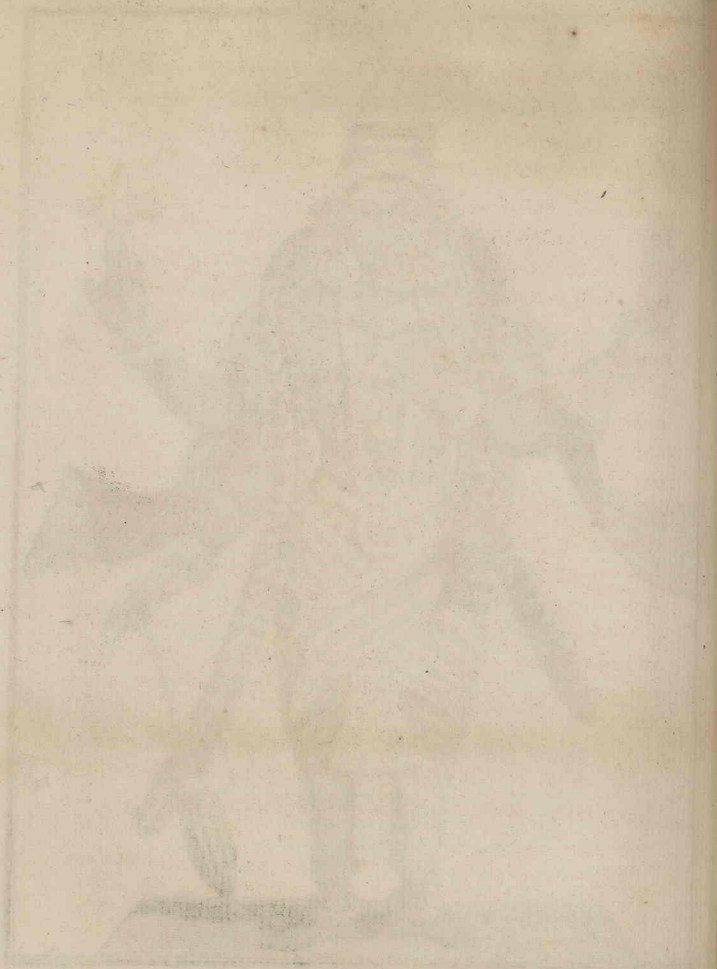
P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

VICHENOU

*Couché sur le Serpent Adyséchen.*

P. Sonnerat Pinx. Pousson Sc.

VICHENOU
faisant abéaston.



frappent l'un contre l'autre. Les Indiens ont beaucoup de respect pour ces oiseaux, qu'ils regardent comme la monture de Vichenou; ce qui, joint à son histoire sous le nom de Quichena, sembleroit rapprocher ce Dieu du *Jupiter* des Anciens (*a*).

Avant de finir l'histoire de Vichenou, je ne puis me dispenser de parler de la pierre de *Salagraman*. Elle n'est autre chose qu'une coquille pétrifiée du genre des *cornes d'Ammon*: les Indiens prétendent qu'elle représente Vichenou, parce qu'ils en ont découvert de neuf nuances différentes, ce qu'ils rapportent aux neuf incarnations de ce Dieu. On la trouve dans la rivière de *Cachi*, l'un des bras du Gange; elle est fort lourde, ordinairement de couleur noire, & quelquefois violette. Sa forme est ovale ou ronde, un peu applatie, & ressemble assez à une pierre de touche; elle est creuse intérieurement. Il n'y a qu'un petit trou en dehors, mais en dedans elle est presque concave, & garnie dans ses parois intérieures, en-dessus & en-dessous, de spirales qui se terminent en pointe vers le milieu; dans plusieurs, ces deux pointes se touchent.

Quelques Indiens croient que c'est un vermisseau qui travaille ainsi cette pierre pour y préparer un logement à Vichenou; d'autres ont trouvé dans ces spirales la figure de son *Chacran*.

Ces pierres sont très-rares, & les Brames y attachent beaucoup de prix, lorsqu'elles représentent les transformations bienfaisantes de Vichenou. Mais lorsqu'elles tirent un peu sur

(*a*) Ce qui m'a le plus surpris en examinant les antiquités de la France, ce sont deux bas-reliefs placés à l'entrée du chœur de la Cathédrale de Bordeaux : l'un représente l'Ascension de Notre Seigneur, & l'autre sa Descente aux enfers. Dans le prémier, Jésus-Christ monte au ciel sur un aigle; dans le second, Cerbère l'arrête aux portes de l'enfer, & Pluton paroît dans le lointain, armé d'un trident.

le violet, elles désignent ses incarnations en homme-lion, en porc, &c. Pour lors aucun sectateur de ce Dieu n'ose les garder dans sa maison; les *Saniassis* seuls sont assez hardis pour les porter, & leur faire des cérémonies journalières; on en conserve aussi dans les temples.

Cette pierre est aux sectateurs de Vichenou ce que le Lingam est à ceux de Chiven. Les cérémonies qu'ils lui font sont à-peu-près les mêmes; celui qui la possède la porte toujours dans un linge bien blanc; après s'être baigné le matin, il la lave dans un vase de cuivre, & lui adresse quelques prières. Les Brames après l'avoir lavée, la portent sur l'autel & la parfument pendant que les assistans lui font leurs adorations; ensuite ils leur distribuent un peu de l'eau qui l'a touchée, afin qu'ils soient purifiés en la buvant.

## ARTICLE III.

## *CHIVEN.*

CHIVEN est le Dieu destructeur (*a*). Les Indiens de sa secte ne veulent pas qu'il ait de rival, & comme ils ne recon-

(*a*) On le connoît aussi sous les noms de *Siven*, *Siva*, *Tschiven*, *Tsiven*, *Xiven*, *Sib*, *Seib*, *Chib*: dans quelques temples il est adoré sous les noms de *Routren*, *Roudren*, *Roudra*, *Rudden* & *Ruddiren*; de *Mayessouren*, d'*Ischuren*, d'*Issouren*, d'*Eswara*, d'*Esavara*, de *Mahadeu* & de *Sangara*. Les Anciens étoient de même dans l'usage de donner plusieurs noms à leurs Divinités, & plus un Dieu en portoit, plus il étoit un grand personnage. C'est pour cela que *Diane* dit dans *Callimaque* à son père: *fais que je garde éternellement ma virginité & ma multitude de noms.* Jupiter, Apollon, Mars, Mercure & beaucoup d'autres avoient aussi différens noms. Les Prêtres de *Baal* crioient pendant des demi-journées entières: *Baal, exauce-nous!* Il est vraisemblable qu'ils lui donnoient une multitude de noms, afin de ne pas répéter sans cesse les mêmes paroles.

P. Sonnerat Pinx. Poisson sc.

CHIVEN

*Moitié Homme et moitié Femme*

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

PARACHATI

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

PARACHIVEN

noiſſent qu'un Dieu, Brouma & Vichenou ne leur paroiſſent que des créatures auprès de la grandeur de Chiven. *Parvadi* (*a*) qu'on lui donne pour femme, n'eſt qu'une partie de lui-même, ou plutôt c'eſt lui ſeul qui réunit les deux ſexes, pour montrer qu'il n'eſt d'aucun; dans ces deux formes, on l'adore ſous le nom de *Parachiven* & *Paraſati*; quelques temples renferment ces deux figures ſéparées: mais dans d'autres, elles ſont jointes enſemble, & n'offrent qu'une figure moitié homme & moitié femme, à laquelle on donne le nom d'*Arta-Nariſſoura* (*b*): Chiven eſt principalement adoré ſous cette forme dans le temple de *Tirounamaley*. *Pl. LI & LII.* *Pl. LIII.*

Quelques Philoſophes indiens prétendent que Parachiven & Paraſati ſont deux Êtres parfaits, ſupérieurs à Chiven qu'ils produiſirent par leur toute-puiſſance, ainſi que Vichenou & Brouma; mais comme les livres ſacrés n'en parlent point, & que ces deux Êtres parfaits ſont dans les temples de Chiven & repréſentés ſous ſa figure avec ſes attributs, on doit les regarder comme le même Dieu.

Le Lingam eſt la forme la plus ſacrée ſous laquelle on on adore Chiven. Il eſt toujours placé dans le ſanctuaire de ſes temples; il eſt probable que les premiers Indiens qui for-

---

(*a*) *Parvadi* n'a point de temples particuliers, mais ſa ſtatue a un ſanctuaire à part dans les temples de Chiven. Elle eſt adorée ſous pluſieurs noms, ſur-tout ſous celui de *Mère*, & dans le Bengale ſous celui de *Dourga*. Elle paroît être la même que la Divinité d'*Hyéropolis*, appellée *Rhée*, & la *Cybèle* de *Phrygie*. Les Indiens la repréſentent comme elle, couronnée de tours, & la regardent comme la protectrice de la terre & des êtres, ou la Déeſſe de la Providence; ce qui s'accorde avec l'idée qu'on ſe formoit de Rhée, qu'on regardoit comme la mère des Dieux & des hommes.

(*b*) *Arta* veut dire *moitié*, *Nari*, *femme*, & *Iſſoura* eſt un des noms de Chiven.

mèrent cette secte, crurent ne pouvoir mieux l'étendre qu'en présentant la divinité sous la forme d'une partie qui est l'instrument de la réproduction du genre humain.

Les livres sacrés enseignent que c'est un géant nommé *Vanajouren*, fils du fameux Bély, qui ne pouvant se former une idée de ce Dieu, choisit cette forme pour lui offrir ses adorations; il ne mangeoit qu'après avoir fait ses prières à mille Lingams, qu'il façonnoit lui-même tous les jours avec de la terre, & qu'il jettoit ensuite dans le Gange, sur le bord duquel il faisoit pénitence. Les Indiens prétendent qu'ils s'y sont pétrifiés, & comme on y trouve quelquefois des pierres qui ont cette forme, ils croient que ce sont les Lingams de Vanajouren. Celui qui peut en trouver un, le place sur un piédestal, mais il n'a de vertu qu'après que le Brame a forcé le Dieu de s'y incorporer par certaines prières : ce même Brame montre au possesseur de ce trésor le culte journalier qu'il doit lui rendre; s'il passoit un seul jour sans lui adresser les prières, & faire les cérémonies usitées, il se rendroit coupable d'un péché dont il n'obtiendroit jamais le pardon. Cependant s'il est malade, il peut les faire faire par un autre qui possède un Lingam comme lui.

Les sectateurs de Vichenou donnent une autre origine au Lingam : ils disent que des Pénitens avoient obtenu de grands pouvoirs par leurs prières & leurs sacrifices; mais pour les conserver, il falloit que leurs cœurs fussent toujours purs, ainsi que ceux de leurs épouses. Chiven ayant entendu parler de la beauté de leurs femmes, voulut les séduire; il prit la forme d'un jeune mendiant d'une beauté parfaite, & fit prendre à Vichenou celle d'une jeune fille très-belle; ensuite il lui ordonna d'aller où se trouvoient les Pénitens, & de les rendre sensibles:

Vichenou

Vichenou s'y rendit en effet, & passant auprès d'eux il leur jetta des regards si tendres, qu'il les enflamma tous : ils abandonnèrent leurs sacrifices pour courir auprès de cette jeune beauté, comme le papillon vole autour de la lumière qu'il apperçoit pendant la nuit. Leur ardeur se manifestoit dans tous leurs mouvemens ; ils lui demandèrent où elle faisoit sa demeure, si c'étoit sur la terre ou dans le *Sorgon*. « Est-ce pour » vous, lui disoient-ils, que les *Achourers* se sont massacrés » mutuellement ? Nous ignorons le motif qui vous a conduite » ici ; mais quel qu'il soit, admettez-nous au rang de vos ser- » viteurs ». Leurs corps languissans paroissoient inanimés, ils étoient comme de la cire qui se fond à l'approche du feu.

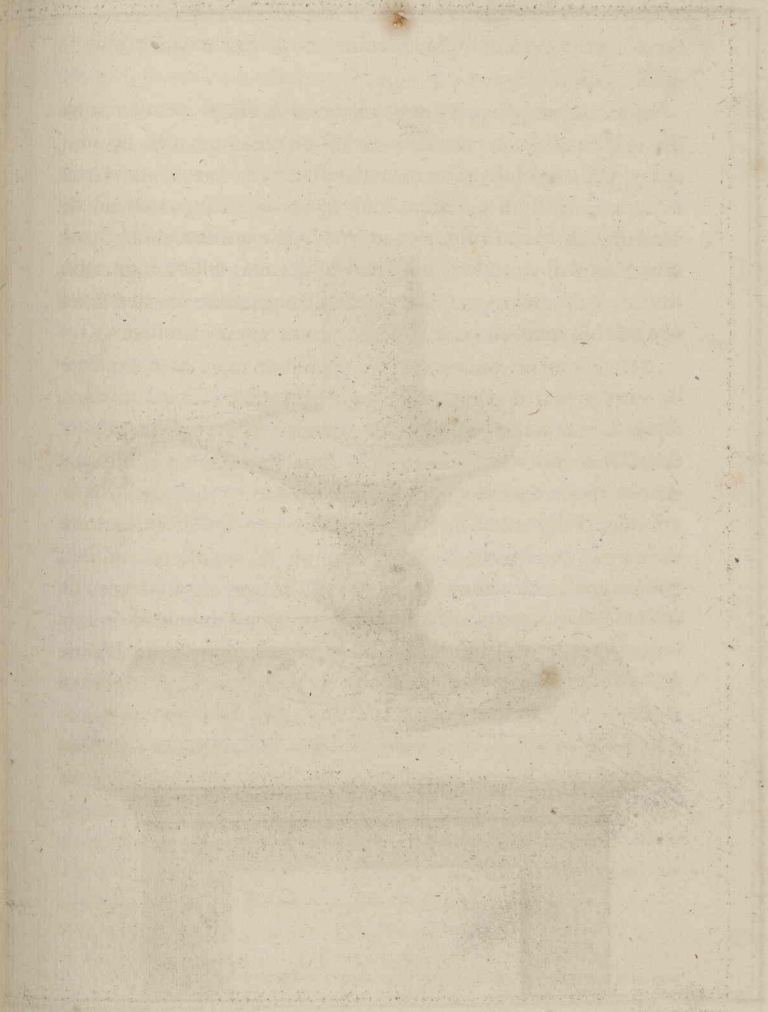
Chiven de son côté tenant en main un vase, & chantant comme ceux qui demandent l'aumône, se rendit au quartier des femmes : sa voix leur fit une telle impression, qu'elles accoururent toutes dans la rue, où l'aspect du chanteur acheva de leur tourner la tête. Quelques-unes étoient si troublées, qu'elles perdirent leurs joyaux & leurs pagnes, & le suivirent sans s'appercevoir de leur nudité ; d'autres voulant lui donner du riz, devenoient si distraites en l'approchant, qu'elles le laissoient tomber par terre. Plusieurs cherchoient à lui parler ; & comme il ne vouloit pas répondre, elles crioient de dépit à leurs camarades de ne point lui faire l'aumône. « Vous avez une figure » si touchante, (lui disoient les autres) pourquoi mendier des » charités de porte en porte ? fixez votre séjour chez nous, » & vous y serez mille fois plus heureux ». Des femmes aussi belles que Latchimi portant des fleurs & des parfums pulvérisés, les jettèrent à ses pieds en si grande quantité, que les rues en furent entiérement couvertes. Après avoir parcouru ce village, il en sortit, mais non pas seul ; car toutes les femmes

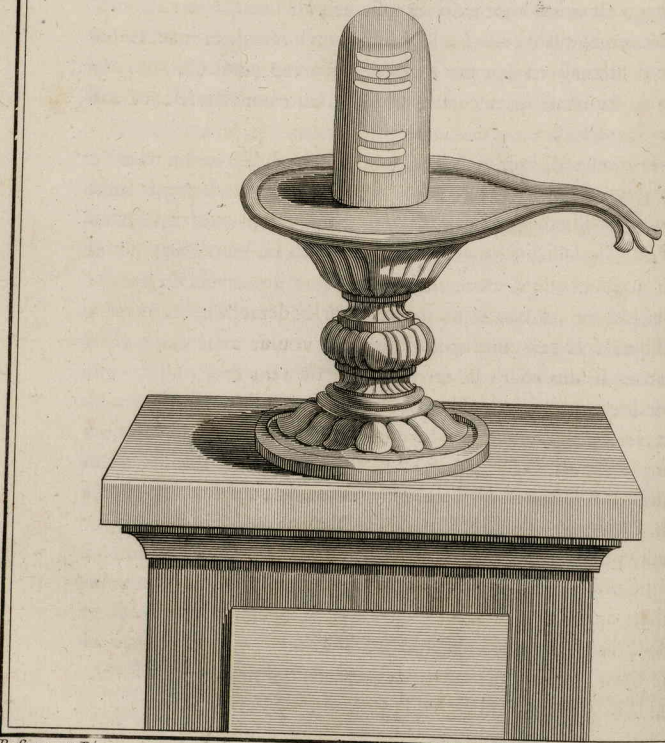
le ſuivirent dans un boſquet voiſin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut.

Les Pénitens s'apperçurent que leurs ſacrifices n'avoient plus les mêmes effets, & que leurs pouvoirs n'étoient plus les mêmes; après quelques inſtans de recueillement (*a*) ils ſurent que c'étoit Chiven qui, ſous la forme d'un jeune-homme, avoit mis le déſordre parmi leurs femmes, & que Vichenou les avoit égarés eux-mêmes ſous celle d'une jeune fille. Leur colère augmenta, lorſqu'ils apprirent que Chiven avoit engagé ce dernier à les ſéduire; ils réſolurent de le faire mourir par un ſacrifice.

Ils en firent un, qui cependant ne pouvoit avoir d'effet que par la bonté même de Chiven. Ce ſacrifice produiſit d'abord un tigre, dont la gueule reſſembloit à la caverne d'une montagne, & les cris au bruit du tonnerre; des flammes ardentes jailliſſoient de ſes yeux. Les Pénitens ſe proſternèrent à ſes pieds, & le prièrent d'aller tuer Chiven. Mais Chiven après l'avoir écorché ſe revêtit de ſa peau. Le ſacrifice produiſit enſuite un *Majou*, qu'ils envoyèrent contre le Dieu, qui le prit dans la main, de même qu'un cerf qui s'élança par l'ordre des Pénitens en jettant un cri qui fit treſſaillir tous les êtres. Ils envoyèrent encore quantité de ſerpens, dont Chiven fit des colliers, & pluſieurs Boudons qui jettèrent des cris affreux. Les Pénitens les engagèrent à tuer Chiven; mais ce Dieu leur ordonna de reſter toujours avec lui pour le ſervir, & ils lui obéirent. Il parut enſuite une tête qui bondiſſoit & faiſoit des hurlemens épouvantables. Chiven la prit, & la mit ſur la ſienne pour qu'elle ne fît mal à perſonne.

(*a*) On lit dans les livres ſacrés des Indiens, que lorſque les Pénitens & les Déverkels vouloient connoître quelque choſe, ils ſe recueilloient un moment : alors le paſſé ſe préſentoit à leur eſprit, & ils liſoient dans l'avenir.





P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

LINGAM.

Les Pénitens voyant l'inutilité de leurs sacrifices, en furent affligés, & devinrent furieux. Malgré leur peu de réussite, ils les continuèrent, & firent naître le géant *Mouyélaguin*, qu'ils prièrent de détruire Chiven; ils envoyèrent avec lui le feu du sacrifice. Chiven prit ce feu dans la main, & monta sur le dos du Géant, après l'avoir terrassé d'un coup de pied. Tous les Deverkels chantèrent alors ses louanges; le bruit qu'ils faisoient, étoit semblable à celui de la mer dans le plein de la lune. Enfin les Pénitens jettèrent des *Sabons* pour exterminer Chiven: ces malédictions ne firent aucun effet, & leurs bouches se lassèrent d'en proférer.

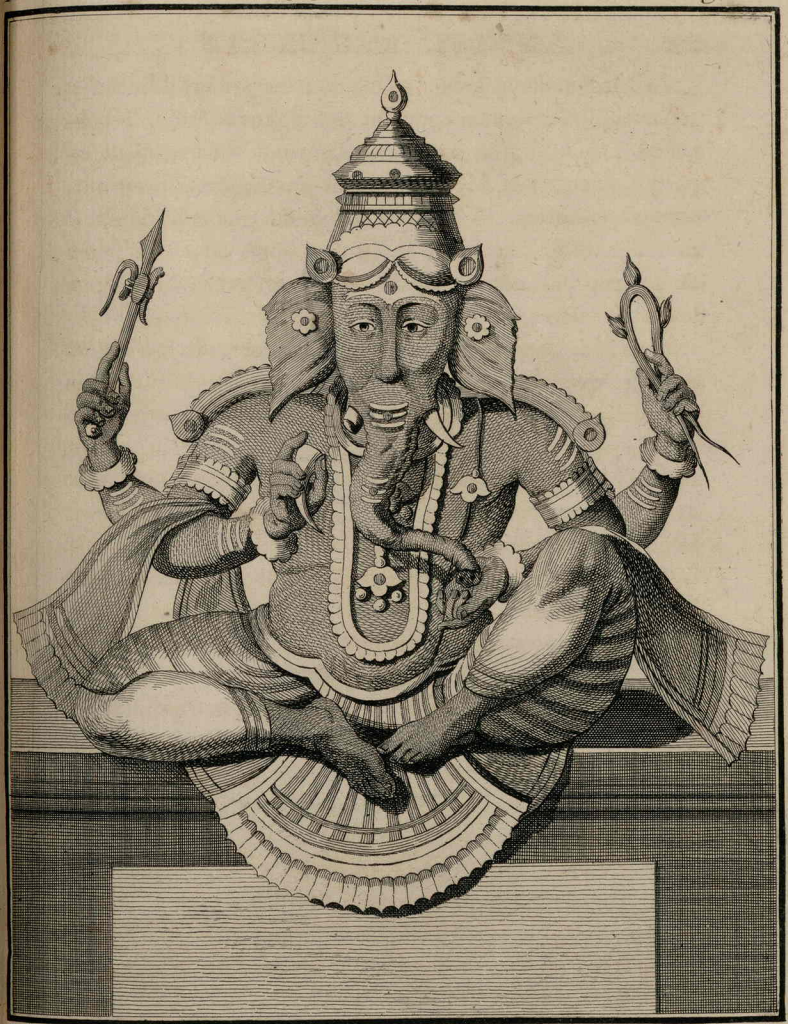
Honteux d'avoir perdu leur honneur, & de ne pouvoir se venger, ils firent un dernier effort; ils rassemblèrent leurs prières & leurs pénitences, & les envoyèrent contre Chiven. C'étoit le sacrifice le plus terrible; Dieu lui-même ne pouvoit en arrêter l'effet; elles sortirent comme une masse de feu qui alla frapper les parties de Chiven, & les détacha de son corps. Chiven indigné contre ces Pénitens, voulut avec ces mêmes parties brûler toute la terre: l'embrâsement étoit déjà considérable, lorsque Vichenou & Brouma, ayant intérêt de conserver les êtres, cherchèrent le moyen d'arrêter l'incendie. Brouma prit la figure d'un piédestal, & Vichenou celle des parties naturelles de la femme, sous cette forme ils reçurent les parties de Chiven, & prévinrent l'embrâsement général. Fléchi par leurs prières, Chiven consentit à ne pas brûler le monde, à condition que tous les hommes adoreroient ces parties détachées de son corps. Ainsi la figure du Lingam offre une espéce de *Trinité;* le bassin représente Vichenou, du milieu duquel sort une colonne arrondie par le haut, qui représente Chiven, *Pl. LIV.* & le tout est porté sur un piédestal qui représente Brouma.

Le Lingam eſt en grande vénération dans toute l'Inde ; ſes ſectateurs ſont très-nombreux : ils ſe frottent le front, la poitrine & les épaules de cendres de bouze de vache, qu'ils regardent comme ſacrées, parce qu'elles repréſentent Chiven qui, comme deſtructeur, a pour attribut le feu, dont l'effet eſt de tout réduire en cendre. Ils portent toujours au col la figure du Lingam, ou bien ils l'attachent au bras, renfermé dans une boëte d'argent.

Les Zélés portent, ainſi que les *Pandarons*, des colliers & des bracelets de noyau de Routren ; les ſectateurs de Vichenou mépriſent ce culte & le regardent comme infâme.

Il paroît par la tradition indienne, que Vichenou voulut l'abolir pour étendre les dogmes qu'il apportoit de Siam ; mais ce culte étant général dans l'Inde, lors de ſon arrivée, il eut beaucoup de peine à changer les idées que le peuple s'étoit faites de la divinité. Les guerres qu'il fut obligé de ſoutenir pour faire des proſélytes, de même que ſes diſciples, ne lui permirent point d'opérer entièrement cette révolution, & la plus grande partie des Indiens adore encore le Lingam.

Le Lingam peut être regardé comme le *Phallus* ou figure repréſentant le membre viril d'*Atys*, le bien-aimé de Cybèle, & le *Bacchus* qu'on adoroit dans le même temple d'Hyéropolis. Les Égyptiens, les Grecs & les Romains ont eu des temples dédiés à *Priape*, ſous la même forme que celle du Lingam. Les Iſraélites adorèrent la même figure & lui élevèrent des ſtatues. L'Écriture ſainte nous apprend qu'*Aſa*, fils de *Roboam*, empêcha ſa mère *Maacha* de ſacrifier à Priape, dont il briſa le ſimulacre. Les Juifs ſe firent initier dans les myſtères de *Béelphégor*, divinité ſemblable au Lingam, que les Moabites & les Madianites adoroient ſur le mont *Phégor*, & qui vrai-



P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

POLLÉAR.

ſemblablement leur étoit venue des Égyptiens. On voit encore la figure du Lingam en bas-relief ſur le linteau qui entoure le cirque de Nîmes, de même que ſur le portail de nos anciennes égliſes, ſur celui de la cathédrale de Toulouſe, & de quelques égliſes de Bordeaux.

Semblables aux Prêtres d'Atys, les Pénitens adorateurs du Lingam obſervent la chaſteté la plus rigide; s'ils ne pouſſent pas le fanatiſme juſqu'à ſe faire mutiler comme les premiers, ils ſont obligés d'en approcher à force de calmans. La néceſſité de paroître entiérement nuds devant le public, & dans un état de contemplation, leur en impoſe le devoir; car ſi le peuple qui vient leur faire ſes adorations, (parce qu'il ne voit dans le Lingam naturel que l'image de Dieu) s'appercevoit qu'ils éprouvaſſent le moindre mouvement de la chair, il les regarderoit comme infâmes, & finiroit par les lapider. Ils jouiſſent de la même vénération que les Prêtres d'Atys; comme eux ils ſont réputés prophètes, & leurs prédictions paſſent pour véritables.

Ce culte eſt une preuve de la haute antiquité des Indiens: il eſt certain que les Égyptiens ne l'établirent chez eux, ainſi que le dogme de la Métempſycoſe, que lorſqu'ils eurent voyagé dans l'Inde.

Chiven eut quatre fils; le premier & le plus grand de tous eſt *Polléar*. C'eſt lui qui préſide aux mariages. Les Indiens ne bâtiroient pas une maiſon ſans avoir porté ſur le terrain un Polléar qu'ils arroſent d'huile, & ſur lequel ils jettent des fleurs tous les jours. S'ils ne l'invoquoient point avant d'entreprendre quelque choſe, ils croiroient que ce Dieu leur feroit perdre la mémoire de ce qu'ils vouloient entreprendre, & qu'ils travailleroient inutilement. On le repréſente avec la tête d'un élé-

phant, & monté sur un rat. Mais dans les pagotins, on le
*Pl. LV.* place sur un piédestal les jambes presque croisées; on met toujours le rat devant la porte de sa chapelle.

Ce rat étoit un Géant nommé *Guedjé-mouga-chourin*, à qui les Dieux avoient accordé l'immortalité, ainsi que de grands pouvoirs; mais il en abusoit & faisoit beaucoup de mal aux hommes. Polléar prié par les Sages & les Pénitens de les en délivrer, s'arracha une de ses défenses, & la jetta contre Guedjé-mouga-chourin; la dent entra dans l'estomac du Géant & le renversa: celui-ci se métamorphosa tout de suite en rat gros comme une montagne, & vint attaquer Polléar qui sauta sur son dos, en lui disant, *en tout tems vous serez ma monture.*

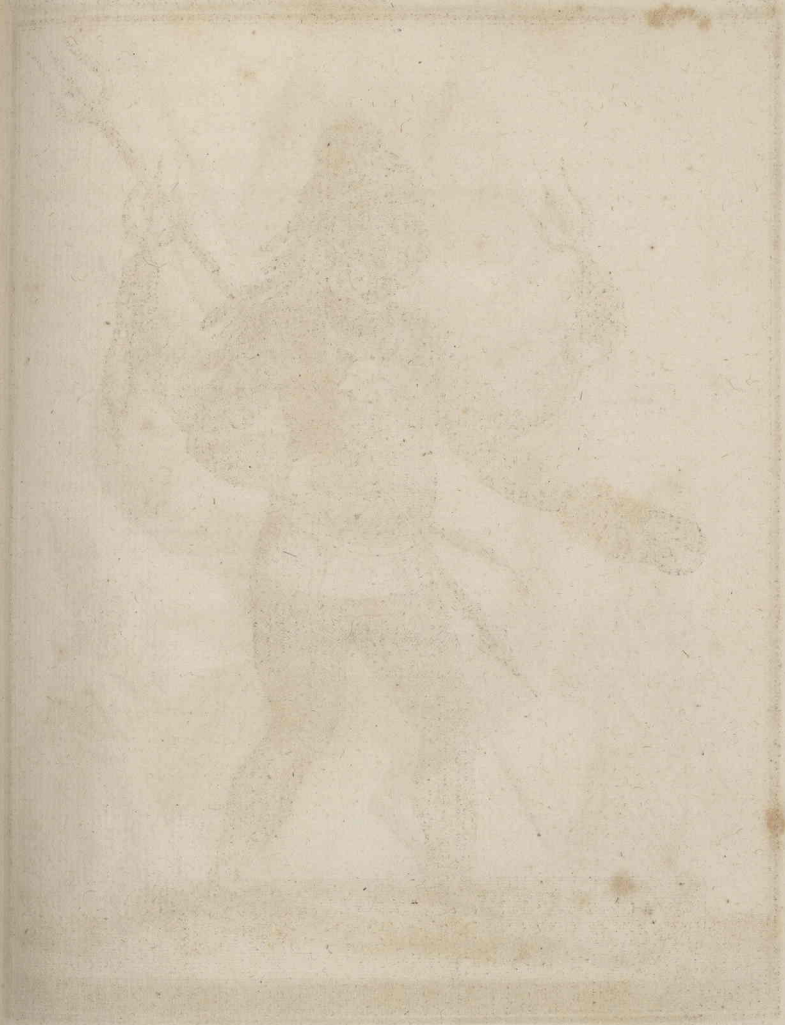
Les Indiens pour adorer ce Dieu, croisent les bras, ferment les poings, & de cette manière se donnent quelques coups sur les tempes; puis toujours les bras croisés, ils se prennent les oreilles, & font trois inclinations en pliant le genou: après quoi, les mains jointes, ils lui adressent leurs prières & se frappent sur le front. Ils ont la plus grande vénération pour ce Dieu dont ils placent l'image dans tous les temples, dans les rues, dans les chemins & dans les campagnes au pied de quelqu'arbre, afin que tout le monde soit à portée de l'invoquer avant de rien entreprendre, & que les voyageurs puissent lui faire leurs adorations & leurs offrandes avant de continuer leur route.

On sait que les Juifs avoient aussi des autels dans les champs où les voyageurs immoloient des victimes pour obtenir la grace de faire un heureux voyage.

Le second fils de Chiven est *Soupramanier*, que son père fit sortir de son œil du milieu du front pour détruire le Géant *Soura-parpma*. Ce dernier, à force de pénitences, avoit obtenu le gouvernement du monde & l'immortalité: mais il devint

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

VAIREVERT



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

SOUPRAMANIER

si méchant que Dieu fut obligé de le punir. Il envoya contre lui Soupramanier, qui le combattit inutilement pendant dix jours; mais ensuite il se servit de la *Velle*, arme qu'il avoit reçue de Chiven, & qui coupa le Géant en deux: ces deux parties se changèrent l'une en paon & l'autre en coq. Soupramanier leur donna un meilleur cœur, & pour lors ils reconnurent Chiven. Il enjoignit au paon de lui servir de monture, & au coq de se tenir dans le pavillon de son char. Aussi dans les temples particuliers qui lui sont consacrés, & dans tous ceux de Chiven où il a toujours une petite chapelle, il est représenté monté sur un paon avec six têtes & douze bras, *Pl. LVI.* ayant à ses côtés ses deux femmes.

*Vaïrevert*, le troisiéme fils de Chiven, fut créé de sa respiration pour détruire l'orgueil des Deverkels & des Pénitens, & humilier Brouma, qui s'étoit dit le plus grand des trois Dieux. Vaïrevert lui arracha l'une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le sang des Deverkels & des Pénitens; mais il les ressuscita dans la suite & leur donna des cœurs plus purs.

Selon les Indiens, c'est le Dieu qui, par ordre de Chiven, viendra détruire le monde à la fin des siécles. On le représente de couleur bleue avec trois yeux & deux dents saillantes comme des croissans; il porte des têtes en guise de colliers, qui tombent sur son estomac: des serpens lui servent de ceinture, ses cheveux sont couleur de feu, ses pieds sont garnis de clochettes, *Pl. LVII.* & dans ses mains il tient un *Choulon*, un *Tidi*, une corde & le crâne de Brouma. On lui donne un chien pour monture. Vaïrevert a quelques temples; mais on l'adore principalement à Cachi près du Gange.

Le quatriéme est *Virapatrin*, que Chiven produisit de la

sueur de son corps, afin d'empêcher l'effet d'un sacrifice que faisoit *Takin* pour créer un nouveau Dieu. Virapatrin naquit
*Pl. LVIII.* avec mille têtes & deux mille bras. Il tua Takin & tous ceux qui se trouvèrent présens au sacrifice. Mais Chiven dans la suite leur fit grace & les ressucita. Virapatrin a quelques temples, mais moins fréquentés que ceux des autres Dieux.

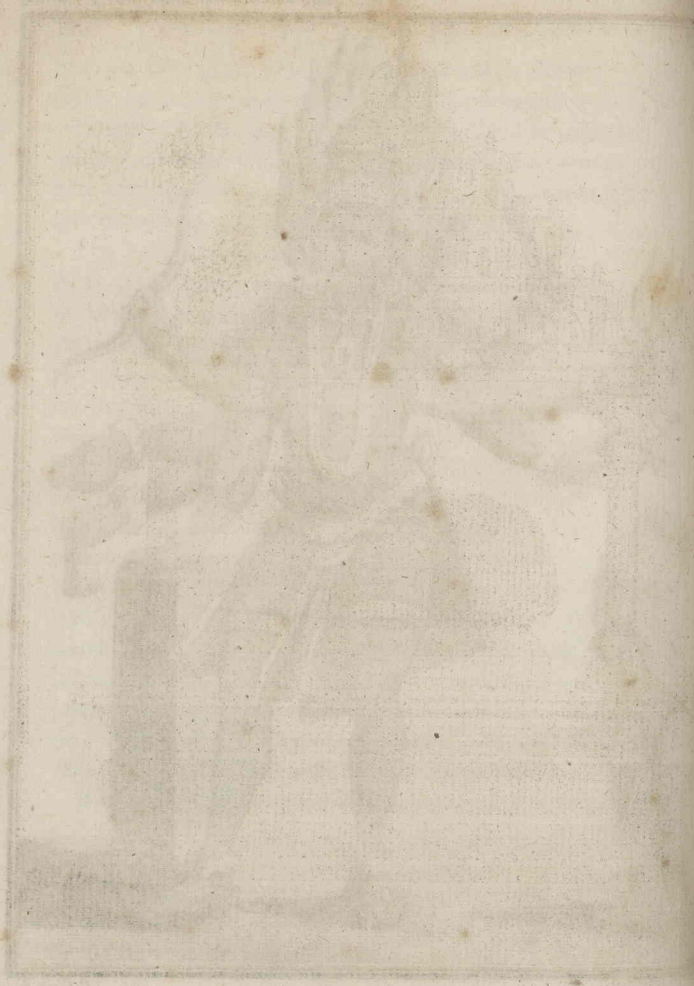
Les Indiens adressent aussi leurs prières à *Darmadévé*, Dieu de la vertu, qu'ils représentent sous la figure d'un bœuf. Ils lui bâtissent toujours une chapelle devant celle de Chiven, parce qu'il est la monture de ce Dieu. Dans les petits temples, on le place devant la porte sur un piedestal informe, & dans les grands, sa chapelle est d'une construction différente de celle des autres Dieux: elle est composée d'un piédestal quarré, dont les quatre coins sont ornés de colonnes destinées à sou-
*Pl. LIX.* tenir une couverture qui met l'idole à l'abri des injures de l'air. Dans les temples où Chiven est représenté sous une figure humaine, ce Dieu est monté sur un taureau blanc qui est le Dieu de la vertu. Dans quelques ouvrages on a nommé Darmadévé, *Baswa*, mot qui signifie seulement bœuf. Tous les Auteurs, & même les Indiens qui ne sont pas parfaitement instruits de la Mythologie, le confondent avec *Nandiguéssourer* portier du *Caïlasson*, qu'on représente avec la tête d'un bœuf; mais le culte de ce dernier est différent, de même que la chapelle qu'on lui dédie aussi dans les temples de Chiven.

Il est à présumer que le bœuf *Apis*, à qui l'on éleva des temples superbes en Égypte, n'étoit autre chose que le Darmadévé des Indiens. Le Veau d'or érigé près du mont *Sinaï* par les Israélites, fut une imitation d'Apis, culte qu'ils avoient reçu des Égyptiens, & que le Roi *Jéroboam* établit par la suite dans tout le royaume d'Israël.

*Anoumar*

Sonnerat pinx. Poisson Sc.

VIRAPATREN

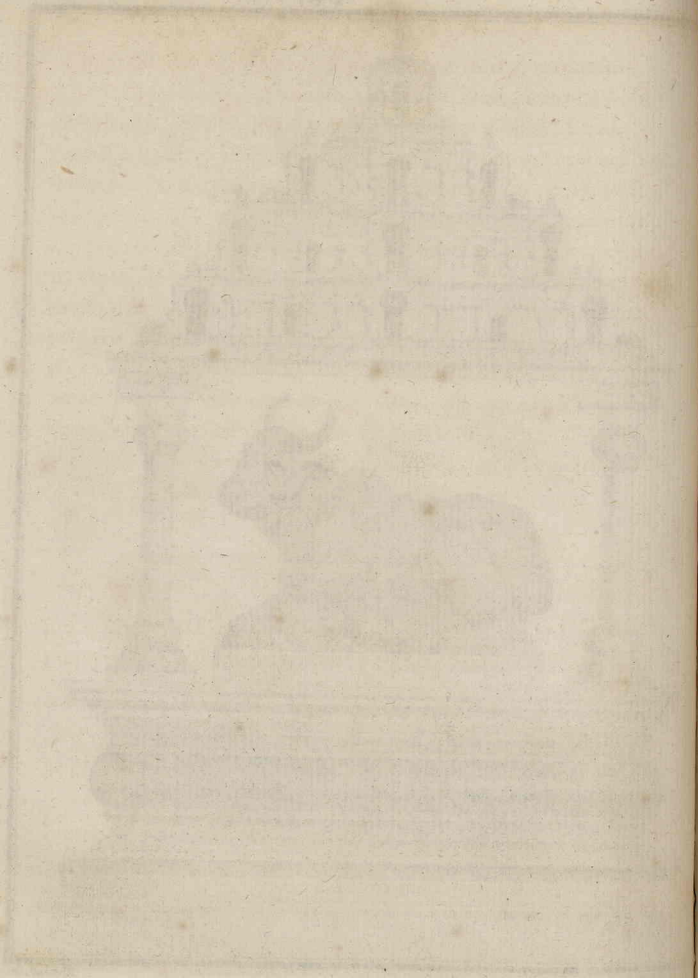


P. Bonnerat pinx.

Poisson Sc.

DARMADÉVÉ

*Dieu de la Vertu*



*Anoumar* & *Guéroudin* ont auſſi leur chapelle dans les temples de Vichenou, dont ils ſont la monture.

Les Indiens ont encore *Manar-ſuami* (*a*), qui eſt aujourd'hui un Dieu inconnu; quelques-uns penſent que c'eſt Chiven; ſes Prêtres, ou *Poutcharis* diſent au contraire qu'il eſt une tranſformation de Soupramanier; mais ce dogme n'eſt pas reçu généralement, & les Brames n'en conviennent point: ſes temples, très-petits, ſont dans les champs. Pour l'ordinaire, on conſtruit auprès de la porte trois figures coloſſales de brique, repréſentant des Boudons aſſis, qu'on dit être les gardiens du temple; en-dedans, outre le Lingam, qui eſt la figure principale, on trouve celles des fils de Chiven & de douze jeunes Vierges. Des Choutres y font les cérémonies journalières, mais jamais des Brames, parce qu'ils mépriſent ce culte.

## SECTION II.

### *Des Demi-Dieux.*

Les Indiens ont auſſi des demi-Dieux ou *Deverkels* (*b*) qui habitent le *Sorgon* (*c*), les plus connus ſont *Dévendren* (*d*),

---

(*a*) On l'appelle auſſi *Canier-Coil; Canier* veut dire *vierge*, & *Coil, temple.*

(*b*) *Deverkels* eſt le pluriel de *Devin*, qui ſignifie *Dieu;* quelques Auteurs les ont nommés *Déwétas.*

(*c*) Le *Sorgon* eſt le Paradis de *Dévendren.* Il eſt au-deſſus de la terre: c'eſt le ſéjour de ceux qui n'ont pas aſſez bien mérité pour aller au *Caïlaſſon* ou Paradis de Chiven. Ceux qui s'y rendent, n'y demeurent pas éternellement; après avoir joui pendant quelque tems de toute ſorte de plaiſirs, ils reviennent ſur la terre recommencer une nouvelle vie. Quelques Auteurs l'ont nommé *Chuarguam*, *Xoarcam*, *Amarabédi* & *Devélogon.*

(*d*) *Dévendren* eſt Roi des demi-Dieux. Il gouverne le Sorgon & ſoutient la

*Aguini*, *Yamen*, *Niroudi*, *Varounin*, *Vayou*, *Couberen* & *Iſanien*; ces Êtres, au nombre de huit, ſont les protecteurs de huit coins du monde : on ne leur a point élevé de temples; on place ſeulement leurs figures dans ceux de Chiven : on les invoque pour la progéniture.

*Chourien* (*a*), *Sandrin*, *Anguaraguen*, *Bouda*, *Baraſſouadi*,

---

partie de l'Eſt de l'univers. On le repréſente couvert d'yeux, avec quatre bras, tenant en main un croc, un *Coulichon*, & monté ſur un éléphant blanc. Dévendren eut à ſoutenir contre les Géans ennemis des Dieux beaucoup de guerres qui ſont détaillées dans les livres ſacrés. Tantôt vainqueur & tantôt vaincu, il a été chaſſé pluſieurs fois du Sorgon. Ce n'eſt que par la protection de Chiven, de Vichenou & de Brouma, qu'il eſt enfin venu à bout de détruire les Géans, & qu'il eſt reſté paiſible poſſeſſeur du Sorgon.

*Aguini*, Dieu du feu, eſt le ſecond des Dieux protecteurs des huit coins du monde. Il ſoutient la partie du Sud-eſt de l'univers. On le repréſente avec quatre bras, tenant dans deux un crit, la tête entourée de flammes, & monté ſur un bélier.

*Yamen*, Dieu de la mort, Roi des enfers, eſt le troiſiéme. Il gouverne la partie du Sud de l'univers. On le repréſente avec une figure terrible, tenant un bâton à la main, & monté ſur un buffle.

*Niroudi*, Roi des démons & des génies malfaiſans, eſt le quatriéme. Il ſoutient la partie du Sud-oueſt de l'univers. On le repréſente porté ſur les épaules d'un Géant, & tenant un ſabre à la main.

*Varounin*, Dieu de la mer, eſt le cinquiéme. Il gouverne la partie de l'Oueſt. On le repréſente monté ſur un crocodile, & tenant un fouet à la main.

*Vayou*, Dieu du vent, eſt le ſixiéme. Il ſoutient la partie du Nord-oueſt. On le repréſente monté ſur une gazelle, & tenant un ſabre à la main.

*Couberen*, Dieu des richeſſes, eſt le ſeptiéme. Il gouverne la partie du Nord. On le repréſente monté ſur un cheval blanc, orné de panaches.

*Iſanien* eſt le huitiéme : il protége la partie du Nord-eſt. Il a obtenu de paroître ſous la figure de Chiven. On le repréſente, comme lui, de couleur blanche, monté ſur un bœuf, avec quatre bras, tenant en main un cerf & un *Toudi*, qui ſont les attributs de Chiven.

(*a*) *Chourien* eſt le Soleil, auquel eſt conſacré le Dimanche; *Sandrin*, la Lune, qui préſide au Lundi; *Anguaraguen*, Mars, qui préſide au Mardi; le Mercredi eſt conſacré à *Bouda* ou *Boudin*, qui eſt Mercure; *Baraſſouadi* ou *Pereſſouadi* eſt Jupiter;

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

SANI

*Choucrin* & *Sani*, ſont ſept demi-Dieux ou ſept planétes, à chacune deſquelles on a conſacré un jour de la ſemaine.

Outre ces principaux demi-Dieux, les Indiens reconnoiſſent trente-trois *Courous* (*a*) de Deverkels, qui ſont de purs eſprits, tous fils de *Caſſiber* & d'*Adidi*, qui ſont leur demeure au Sorgon: ils les diviſent en Tribus.

La première; comprend les *Vaſſoukels*, qu'on appelle *Achte-Vaſſoukels* (*b*), parce qu'ils ſont au nombre de huit.

La ſeconde, les *Maroutoukels*, qui ne ſont que deux.

La troiſiéme, les *Guinérers*, Dieux des inſtrumens de muſique.

La quatriéme, les *Guimbourouders*, Dieux du chant.

La cinquiéme, les *Chidders*.

La ſixiéme, les *Vitiaders*.

La ſeptiéme, les *Guérouders* qui ſont aîlés, & dont le nez reſſemble au bec d'un aigle; c'eſt un Guérouder qui eſt la monture de Vichenou.

La huitiéme, les *Grandouvers*, renommés par leur beauté; ils ont auſſi des aîles, & voltigent dans les airs avec leurs femmes.

---

il eſt le *Gourou* des Déverkels, & préſide au Jeudi: quelques Auteurs l'ont nommé *Brashapeti* & *Brahaſpadi*; *Choucrin* eſt Vénus; il eſt le Gourou des Achourers, & préſide au Vendredi: on l'a nommé dans quelques ouvrages *Velly*, *Soucrabavagam*, *Soucraſſari* & *Soura*; *Sani* eſt le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie: il n'approche d'eux que pour leur faire du mal; le Samedi lui eſt conſacré. Les Indiens le craignent beaucoup, & lui adreſſent des prières. Ils le repréſentent de couleur bleue, ayant quatre bras, monté ſur un corbeau, & entouré de deux couleuvres qui forment un cercle autour de lui. *Pl. LX.*

En faiſant des planétes des demi-Dieux, les Indiens ne ſont pas fort éloignés du ſentiment de Zénon, de Platon, de Philon & d'autres qui prétendent que le ſoleil, la lune & les étoiles ſont des animaux doués de connoiſſance & de ſentiment.

(*a*) Un *Courou* eſt cent lacs, & un *Lac* eſt cent mille.

(*b*) *Achte* ſignifie *huit*, *Vaſſoukels* eſt le nom de la Tribu.

La neuviéme, eſt celle des *Pidourdévadégals*, c'eſt-à-dire, protecteurs des morts; cette dernière Tribu eſt la ſeule à qui les Indiens adreſſent des prières : ils ne rendent aucun culte aux autres.

Ils adorent auſſi *Mariatale*, Déeſſe de la petite vérole (*a*).

Ils ont encore les *Calis* ou *Poudaris*; ce ſont les protectrices des villes : chaque ville a la ſienne : ils adreſſent des prières à ces Divinités tutélaires, & leur bâtiſſent des temples hors des Aldées; pour l'ordinaire, elles ſe plaiſent aux ſacrifices ſanglans; il eſt même des lieux où elles exigent des victimes humaines. Elles ne ſont point immortelles, & prennent leur nom de l'Aldée, ou des formes ſous leſquelles on les repréſente; on les peint ordinairement de taille giganteſque, ayant pluſieurs bras, & la tête entourée de flammes; on met auſſi quelques animaux féroces à leurs pieds.

Quoiqu'ils aient la plus grande vénération pour les noms des Pénitens qu'ils trouvent dans les livres ſacrés, cependant ils ne les adorent point. Quant aux Saints qui, par leurs vertus, ont obtenu le paradis, & dont la quantité eſt innombrable, ils placent les tableaux de quelques-uns dans les temples, & leur adreſſent des prières après avoir adoré Dieu.

Les Indiens ont encore fait une diviſion de Géans (*b*) ou mauvais Génies.

La première Tribu comprend les *Achourers*, dont quelques-uns ont gouverné le monde; grace qu'ils ont obtenue par leurs pénitences.

---

(*a*) Voy. Liv. III, Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

(*b*) Quelques Auteurs les ont appellés indiſtinctement *Ratsjasjas*, nom qui ſe rapproche de *Rachader*, & qui ne conviendroit alors qu'à ceux de la ſeconde tribu.

La seconde, les *Rachaders*, qui plusieurs fois ont soumis le monde sous la conduite de quelques-uns de leurs Rois ; mais ces derniers, abusant du pouvoir que leur avoient donné les grands Dieux, en furent punis par Chiven & Vichenou.

La troisiéme, est celle des *Bouders* ou *Boudons ;* ce sont les serviteurs & les gardes de Chiven.

La quatriéme, celle des *Caléguéjers ;* cette race de Géans est la plus terrible & la plus puissante : ils habitent le *Padalon.*

La cinquiéme, celle des *Guinguérers*, doués d'une force extraordinaire ; ils servoient les Achourers en qualité de soldats : ils habitent aussi le Padalon.

Plusieurs de ces Génies mal-faisans condamnés à errer dans le monde après leur mort, à cause de leurs mauvaises actions, ne peuvent en sortir qu'en ramassant les prières que les Indiens font aux Dieux ; de manière qu'ils s'approchent de ceux qui prient, & tâchent de leur causer des distractions, afin de leur faire omettre quelques-unes des cérémonies prescrites par leurs rits ; ce n'est que par ce moyen, & non par eux-mêmes, qu'ils peuvent mériter devant Dieu. Quand ils ont ramassé la quantité suffisante de prières, il leur permet de changer de nature ; pour lors de Génies errans & malheureux, ils deviennent ames, passent dans le corps d'un homme, & par cette mutation, jouissent de la béatitude promise à ces derniers. C'est pour éviter cette surprise, que les Indiens, en commençant le service divin, récitent une oraison, & jettent trois fois de l'eau par-dessus l'épaule, du côté gauche, seul endroit par lequel ces Génies puissent les aborder.

Ils reconnoissent encore des esprits, dont cependant aucun de leurs livres sacrés ne font mention. Ils leur attribuent les qualités que nous donnons aux esprits folets. On les nomme

*Mouni* ou *Catéri*; on les désigne aussi sous le nom collectif de *Pichache*. Ils n'ont point de corps; mais ils prennent la forme qui leur plaît: c'est sur-tout la nuit qu'ils rodent pour nuire aux hommes: ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, en se transformant en lumière, maisons, hommes ou animaux, & cachant le péril où ils les conduisent. C'est pour se les rendre propices que les Indiens élévent en leur honneur des statues colossales, qu'ils vont prier.

Je n'ai donné qu'une légère esquisse de la Mythologie indienne, me bornant à ce qui étoit nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage; mais je me propose dans la suite d'en donner un plus complet sur cette matière, d'après les traductions du *Candon*, du *Bagavadam* & de quelques autres livres originaux, que je me suis procurés.

*Fin du second Livre.*

# VOYAGE
# AUX INDES ORIENTALES
## ET
# A LA CHINE.

## LIVRE TROISIÉME.

### *DE LA RELIGION DES INDIENS.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Des Dogmes des Indiens.*

La conformité des dogmes des Indiens avec ceux de tous les peuples de l'Asie, avec ceux des Chaldéens, des Égyptiens, des Phéniciens, des Grecs & des Romains, prouve assez que toutes ces religions, différentes en apparence, n'ont eu qu'une

même origine. Si l'on en croit les monumens & les traditions indiennes, l'Inde fut le berceau de toutes les religions, & les anciens *Brachmanes* en furent les inventeurs. Ils les établirent d'abord dans cette heureuse contrée, dont ils étoient les législateurs & les prêtres ; mais bientôt la réputation de leur sagesse s'étendant sur toute la terre, les Philosophes de toutes les nations voulurent être leurs disciples : sacrifiant tout au desir de s'instruire, ils se rendirent en foule chez les Indiens, & quand ils se furent appropriés les principes & la morale des Brachmanes, ils les rapportèrent dans leur pays, où ils les naturalisèrent (*a*).

Ne cherchons point d'autre origine au dogme ingénieux de la métempsycose, que Pythagore introduisit dans l'Italie : Vichenou l'avoit établi dans l'Inde, & Pythagore l'adopta dans un voyage qu'il y fit. Les Égyptiens, les Grecs & plusieurs autres peuples, les Juifs même, au commencement de l'Église, en firent la base de leur religion (*b*).

---

(*a*) L'histoire nous apprend que les Égyptiens commercèrent avec les Indiens ; que les Grecs & les Romains tirèrent leurs fables & leurs principaux cultes des Égyptiens, & que les Juifs eux-mêmes reçurent une partie de leurs dogmes de cet ancien Peuple.

Voyez la *Dissertation* de M. Schmit *sur une Colonie égyptienne établie aux Indes*, couronnée par l'Académie des Inscriptions : voyez aussi l'*Histoire du commerce & de la navigation des Égyptiens*, par M. Ameilhon ; les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens*, &c.

(*b*) Il y a grande apparence que ce dogme est de la plus haute antiquité. Pour peu qu'on observe la nature, on voit en effet que rien ne s'anéantit, mais que tout change de forme ; ce qui conduit naturellement à imaginer que les mêmes parties qui composent un homme, après avoir subi une infinité de formes différentes, se trouveront un jour rassemblées comme elles l'étoient d'abord. La Physique étant certainement la première science cultivée, les métamorphoses continuelles des êtres sont un objet frappant, qui a conduit à l'idée de la métempsycose.

Un Ancien regarde ce système comme un mensonge officieux, qui adoucit l'horreur que l'homme a naturellement de la mort, par la pensée consolante qu'il ne cesse de vivre

La

La métempsycose est un dogme fondamental, qui n'a pu passer des Indiens chez d'autres Peuples sans que la plus grande partie de leur religion n'y passât avec elle ; de manière que l'Europe, l'Asie & l'Afrique sont certainement redevables de leurs dogmes primitifs aux anciens Brachmanes.

Quelques Écrivains célébres ont voulu que les Brames soient les descendans des Brachmanes (*a*) : la ressemblance de nom a vraisemblablement produit cette erreur ; mais si l'on consulte les Livres sacrés des Indiens, on verra que les Brames ne se répandirent dans l'Inde que lorsque Vichenou, sous le nom de Rama, vint y prêcher sa doctrine : ainsi nous devons regarder les *Lamas*, les *Bonzes de Foé*, ceux de Siam, du Tunquin, de la Cochinchine, les *Talapoins* du Pégû & d'*Ava*, les prêtres de Ceylan, ceux de l'Égypte & de la Gréce comme les succes-

---

que pour recommencer une autre vie, & que son ame ne fait que changer de demeure. Pythagore disoit se souvenir qu'il avoit habité quatre corps différens, & c'est lui que Virgile désigne dans ces vers :

*Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli*
*Panthoïdes Euphorbus eram.*

(*a*) Tous les anciens Historiens & beaucoup de modernes les ont même nommés *Brachmanes ;* quelques-uns leur donnent le nom de *Braméfus*, d'autres les appellent *Bramins* ou *Bramines : Jean de Baïros*, Historien portugais, les appelle *Bramanes ; Jean de Touist*, dans sa *Description du royaume de Guzurate*, dit qu'on les appelloit *Bramans*. Plusieurs sont tombés dans une erreur plus grande : ils ont fait descendre les Brames d'*Abraham*, par les enfans qu'il eut de *Céthura* sa concubine ; car, disent-ils, ceux-ci, selon l'Écriture, ayant été chassés de la maison paternelle & se retirant vers l'Orient, ont pu s'établir dans les Indes, & former un peuple nouveau dans ces climats brûlés par l'ardeur du soleil.

*St. Épiphane* sur-tout est de cette opinion, & dit, dans son ouvrage *contre les hérésies*, que les enfans d'Abraham sortis de Céthura, ayant été bannis & comme abandonnés de leur père, s'étoient retirés dans le pays de *Magodia*, contrée de l'Arabie heureuse, & qu'ils ont pu de-là parvenir jusqu'aux Indes.

ſeurs des anciens Brames ou de leurs diſciples ; & je crois qu'il n'y a que les *Saniaſſis*, eſpéce de Religieux indiens, qui ſoient les vrais deſcendans des Brachmanes.

Aucun Peuple n'eſt plus attaché à ſa religion que les Indiens ; elle n'a ſouffert aucune variation depuis cinq mille ans, c'eſt-à-dire, depuis l'inſtitution de la ſecte de Vichenou, poſtérieure de pluſieurs milliers d'années à celle de Chiven : ils ne ſont pas moins attachés à leurs coutumes, qui leur paroiſſent autant de principes admirables de la loi naturelle, ſuivant leſquels les anciens de chaque Caſte jugent les différends qui ſurviennent entre ſes membres. Leur averſion pour les coutumes des autres Nations ne peut ſe concevoir : quoiqu'ils ſoient vexés dans l'intérieur des terres par les Mogols, ils préférent un joug tyrannique à la tranquillité dont ils jouiſſent dans les Comptoirs européens ; rien ne peut les familiariſer avec leurs uſages, & leur haine en vivant parmi eux ne fait qu'augmenter : quelques Marchands ſeulement, plus par intérêt que par inclination, montrent moins d'éloignement pour les étrangers ; mais les Brames, les Pénitens & beaucoup d'autres ont une horreur invincible pour tout ce qui ſe reſſent des mœurs de l'Europe ; ainſi je ne crois pas qu'on puiſſe jamais les faire changer de culte. A l'exemple des Mogols, il ſera poſſible de ravager leur pays, d'exercer ſur eux toutes les cruautés imaginables, & de les plier au joug de la ſervitude ; mais on ne les forcera point à abandonner les Dieux qu'ils révèrent. Si quelquefois on en a converti quelques-uns à la religion chrétienne, ce n'étoient que des malheureux de la lie du peuple, en qui le ſentiment de la misère abſorboit tous les autres, & pour qui toutes les religions étoient égales. D'ailleurs, ils ne furent jamais initiés, & conſervèrent toujours les uſages de

leurs ancêtres. Toute l'éloquence des Missionnaires est-elle parvenue à convertir un seul Brame ? Ce dernier embrasseroit-il la religion chrétienne pour devenir l'égal du Paria, lui qui se croit au-dessus des Rois, & se regarde comme faisant partie de de l'Être suprême ? Si *Mahomet* étendit sa nouvelle doctrine dans l'Inde, ce ne fut que chez les Tartares & les Persans ; il est vrai que les Mogols, qui l'avoient adoptée, s'établirent dans l'Indostan, après en avoir fait la conquête ; mais les Gentils devinrent leurs esclaves sans embrasser leur culte.

En comparant les dogmes anciens des Brachmanes avec les fables absurdes & les pratiques superstitieuses qui dégradent les Indiens de nos jours, on seroit tenté de croire qu'ils ont dégénéré de leurs ancêtres, qui ne reconnoissoient qu'un Dieu parfait & immuable ; mais on sent que cette idée intellectuelle de la Divinité ne pouvoit pas subsister long-tems chez une nation apathique. Il fallut recourir aux images sensibles. Les Prêtres inventèrent des fables & des allégories qu'ils substituèrent aux vérités simples ; bien-tôt elles furent consacrées par l'ignorance & l'amour du merveilleux, & sans doute elles subsisteront long-tems, parce qu'il est fort rare de trouver chez eux quelqu'un qui par l'effort de son génie s'élève au-dessus du vulgaire : énervés par le climat, avilis par l'esclavage, toute leur existence se réduit à végéter dans l'incurie ; ne voulant pas même avoir l'embarras de penser, ils se reposent sur les Brames du choix de leurs idées & de leurs actions.

De tous les ouvrages écrits sur la Mythologie indienne, le meilleur est sans doute celui de M. *Dow ;* encore ne donne-t-il qu'une idée superficielle de la religion du Bengale : cependant à quelques différences près, occasionnées par les sectes & surtout par le langage, on voit que les principes sont les mêmes

que ceux des Tamouls. Des gens qui parloient la langue du Bengale, dictèrent à M. Dow des noms qu'il écrivit suivant la prononciation anglaise; tandis que ce sont des Tamouls qui me les ont dictés dans leur idiome : il doit en résulter une différence à ne pas se reconnoître ; mais les noms ne seroient rien si les idées étoient les mêmes sur la création du monde & sur l'origine des Dieux.

Les anciens Peuples de l'Inde adoroient le soleil & la lune (*a*) : ce culte même subsiste encore chez quelques Indiens, qui, toujours éloignés des autres hommes, ont vécu sur les montagnes & dans les bois ; puis ils devinrent adorateurs du feu, soit qu'ils regardassent cet élément comme faisant partie du soleil & de l'être qui vivifie tout, soit qu'ils trouvassent dans son extinction l'emblême de la vie & du dépérissement de la nature. Ce qui semble confirmer cette derniere idée, c'est l'hommage qu'ils rendent à *Aguini*, Dieu du feu ; ils ne l'adorent que parce que le feu est la figure de Chiven, Dieu destructeur ; ils

---

(*a*) Tous les Peuples ont adoré le soleil : les Juifs & les Israélites lui rendirent des hommages ; la secte des Esséniens, chez les Hébreux, saluoit tous les jours le soleil levant, & l'invoquoit le matin pour le prier de se montrer. Dieu défendit expressément cette idolâtrie, & voulut qu'on lapidât ceux qui seroient trouvés coupables d'avoir adoré le soleil ou la lune (*Deuter.* 17, ℣. 3). Dans le livre *des Rois*, chap. 2, cette idolâtrie est rapportée comme la principale cause de la ruine du royaume des Juifs, qui fut ravagé par des ennemis que Dieu suscitoit pour servir sa vengeance. Plutarque chercha à détruire ce culte chez les Grecs. Il dit, dans son livre *d'Isis & d'Osiris*, qu'il ne faut pas adorer les élémens, le soleil ni la lune, parce qu'ils ne sont que des miroirs dans lesquels on peut reconnoître quelque trait de la sagesse infinie du Créateur, qui les a faits si beaux & si brillans.

Les Brames lui adressent encore tous les matins des prières, en faisant le Sandivané ; & l'on a vu dans des siécles modernes tout un vaste continent n'avoir pas d'autre Divinité.

entretiennent encore sur la montagne de Tirounamaley un feu pour lequel ils ont une grande vénération (*a*).

Les Brachmanes, dont le dogme principal étoit l'unité de Dieu, devinrent leurs Prêtres. L'étude de ces Philosophes, comme celle des Brames, étoit d'annoncer la pluie & le vent, dans une espéce d'almanach. Leur désintéressement, leur vie sobre & retirée, de même que leur morale austère, & les pénitences rigoureuses qu'ils s'imposoient, les firent regarder comme des Sages, & leur doctrine s'étendit dans toute l'Inde; mais bien-tôt les Brames détruisirent cette secte & changèrent l'objet du culte; ils le firent adresser aux trois principaux attributs de Dieu, celui de créer, de conserver & de détruire. Ces trois êtres métaphysiques furent personnifiés dans la suite, & formèrent trois Dieux différens, désignés sous les noms de *Brouma*, de *Vichenou* & de *Chiven*.

Cette division forma trois sectes, qui, poussées par leurs Prêtres, se liguèrent les unes contre les autres, & se firent une cruelle guerre, dans laquelle celle de Brouma fut entiérement détruite.

Toutes les *Incarnations* de leurs Dieux sont des monumens des contestations ou des guerres qu'eurent entre elles ces dif-

---

(*a*) Tous les Peuples ont eu des feux sacrés: les Athéniens avoient un feu perpétuel gardé par des veuves, & chez les Romains, il étoit entretenu par des vierges. Le *Lévitique* ordonne aux Juifs d'avoir un feu sacré qui brûle continuellement. Les Grecs en avoient un dans le temple d'Apollon; les Parsis ou Guébres, descendans des anciens Perses établis dans le Guzurate, tiennent d'eux un feu sacré qu'ils adorent encore, parce qu'ils le regardent comme l'image de Dieu. Les Caldéens l'adorèrent aussi, de même que les Peuples de l'Amérique. Lorsqu'il s'éteignoit, c'étoit un présage de toutes sortes de malheurs pour l'État. Tous les Peuples, en un mot, ont regardé cet élément comme la cause de la vie, de la destruction & de la renaissance du monde. Les lampes de nos temples sont un reste de l'ancien culte du feu.

férentes sectes. Ils donnèrent dans leurs traditions le nom de *Razhaders* ou Géans, à ceux qui étoient d'une secte opposée, & de *Deverkels* à ceux qui étoient leurs partisans.

Les sectateurs de Vichenou, afin de ne pas subir le même sort que ceux de Brouma, reconnurent les Chivénistes pour les plus puissans, suivirent quelques points de leur doctrine, & égalèrent Chiven à Vichenou. Les Chivénistes vainqueurs ne voulurent reconnoître ni Vichenou, ni Brouma; mais bien-tôt les guerres qu'ils eurent à soutenir contre des brigands qui venoient du bout du monde pour ravager leur pays, les forcèrent à suspendre leurs querelles religieuses, sans toutefois les concilier; les deux sectes qui subsistent encore, ont tant de mépris l'une pour l'autre, qu'un sectateur de Chiven, qui entend prononcer le nom de Vichenou, court aussi-tôt se purifier dans le bain.

Cependant aujourd'hui ce sont les seules qui divisent les Indiens; leurs usages & leurs fêtes sont les mêmes. Ils ne diffèrent entr'eux que par les cérémonies journalières, les prières & les signes extérieurs qu'ils mettent sur leur corps: ils s'accordent sur le dogme fondamental de l'unité d'un Dieu. Tous le reconnoissent pour un Être éternel, incréé, tout-puissant, impassible, juste & miséricordieux.

Créateur de l'univers il est par-tout, il entend & voit toutes choses, rien n'échappe à sa divine prévoyance; après la mort, il distribue les peines & les récompenses avec une égale justice. Souvent il prit des formes visibles pour suivre les mouvemens de sa miséricorde ou de sa vengeance: & il arrive encore tous les jours qu'il se manifeste sur la terre lorsqu'il en est prié par un cœur vertueux. A la fin du quatriéme âge, dans les tems fixés par ses décrets éternels, il détruira le

monde comme il l'a détruit dans les trois âges précédens. Pour se prêter à la foiblesse de nos organes, il a permis qu'on l'adorât sous des formes & des figures diverses. Ces formes & ces figures deviennent Dieu même lorsqu'elles lui sont consacrées avec toutes les cérémonies prescrites. Ils reconnoissent encore des Divinités subalternes, à qui l'Être suprême a donné une partie de sa toute-puissance; ministres de ses volontés, elles ont chacune leur district & rempliſſent une fonction particulière qu'il leur a confiée: il veut qu'on leur rende des hommages divins, mais différens de ceux qu'on lui rend à lui-même. Ces Divinités secondaires répandues dans toute la nature, préſident à tout ce qu'elle renferme; le ciel, les étoiles, les régions aériennes, la terre, les enfers, les montagnes, les bois & les rivières, tout a sa Divinité tutélaire; les villes & les bourgades en ont également qu'on nomme *Calli* (*a*), & malgré leur nombre prodigieux, le monde est encore rempli de Génies, les uns bons, les autres méchans.

Quant au syſtême des Indiens sur l'ame, ils sont partagés sur son origine: quelques-uns prétendent qu'elle est de toute éternité, d'autres, qu'elle a été créée avec le monde, & qu'elle est une émanation de Dieu (*b*); mais tous pensent qu'elle

---

(*a*) C'étoit l'opinion des Grecs & des Romains; & chez nous les provinces & les villes ont un Patron.

(*b*) Platon dit aussi: *Animæ noſtræ sunt priusquàm naſcamur* [nos ames existent avant que nous naissions & que nous soyons conçus]. *S. Auguſtin* paroît avoir donné dans cette opinion; *Origène* & les *Priſcillianiſtes* ont pensé qu'elles étoient créées avant les corps.

Platon & les Stoïciens disoient que les ames n'étoient pas seulement émanées de Dieu, mais de sa propre essence, non par aucune diminution de sa substance divine, mais comme une émission, ainsi que la lumière du soleil se répand sans le diminuer en aucune sorte.

eſt mortelle ; elle doit périr avec le monde (*a*). Tout ce qui reſpire a une ame qui ne développe ſes facultés qu'à proportion de la bonté des organes du corps qu'elle habite ; toutes ſont deſtinées à jouir de la béatitude auprès de Dieu ; mais pour parvenir à cette félicité ſuprême, il faut qu'elles ſoient exemptes de la moindre ſouillure, & ce n'eſt que par les épreuves & les pénitences les plus auſtères, qu'elles peuvent être purifiées. A la mort de chaque individu, ſon ame eſt portée au tribunal du grand Être ; il la juge, la récompenſe ou la punit dans les enfers, ſuivant le nombre & l'énormité de ſes crimes : après cette dernière expiation, elle revient ſur la terre où elle anime un corps quelconque, d'autant plus vil & plus abject, qu'elle aura été plus coupable dans ſa première vie. Si elle a été aſſez malheureuſe pour être attachée au corps d'un animal, elle paſſera ſucceſſivement dans différentes enveloppes de cette eſpéce, à moins que des circonſtances heureuſes ne la délivrent de cet état déplorable, parce qu'un animal ne peut faire aucun acte méritoire. Ces circonſtances ſont la vue d'un Dieu, ſoit dans les temples, ſoit dans les rues, lorſqu'on l'y promène proceſſionnellement. La ſeule vue d'un lieu très-ſaint ſuffit quelquefois pour opérer ſa délivrance.

A cette époque elle paſſe dans le corps d'un homme ; & c'eſt ainſi qu'elle erre de corps en corps juſqu'à ce que parfaitement épurée par l'abandon & le renoncement total des biens & des

(*a*) Les Stoïciens penſoient que les ames vivroient juſqu'à ce que le ciel & la terre fuſſent brûlés, mais non pas éternellement ; car ils croyoient que les ames retourneroient à leur origine, & que par conſéquent elles ſe réuniroient à Dieu, de qui elles étoient ſorties. Les Juifs penſoient que les ames des païens & de ceux qui ont péri par le déluge, ne reſſuſciteroient point.

plaiſirs

plaiſirs de la terre, de même que par les auſtérités & les pénitences les plus rigoureuſes, elle ſoit digne de pénétrer au ſéjour où la Divinité réſide. A l'exception de ceux qui meurent dans une guerre juſte, pour la défenſe de leurs Dieux & de leur patrie, les ames de tous ceux qu'une mort violente précipite au tombeau, reſtent ſur la terre errantes & vagabondes autant de tems qu'elles étoient deſtinées à vivre dans les corps qu'elles animoient. Ce n'eſt qu'après cet intervalle qu'elles peuvent être jugées. Tels ſont les principes communs aux Indiens : ils ont tous les mêmes livres ſacrés, & l'on ne peut pas les regarder comme idolâtres, puiſqu'ils ne reconnoiſſent qu'un Être ſuprême. Les autres objets de leur culte furent déifiés par les Brames, qui ne virent que ce moyen d'étendre & d'aſſurer leur puiſſance ; de-là les fables abſurdes dont ils remplirent l'imagination du peuple, & qui dans la ſuite devinrent des articles de foi. Quelque mépriſables qu'elles nous paroiſſent, il eſt eſſentiel de les connoître. Les religions de tous les peuples, même les plus ſauvages, offrent toujours un mélange de folie & de ſageſſe ; & la philoſophie, qui les analyſe, recueille quelquefois des vérités utiles ſur les débris du menſonge & de l'allégorie.

On peut être ſurpris que les Indiens, ayant les mêmes livres ſacrés, ne s'accordent pas toujours dans leur croyance ; mais il paroît qu'il faut en chercher la cauſe dans ces mêmes livres, mal traduits ou mal interprétés dans les différens idiômes ; les Tamouls n'en poſſédent que quatre ; encore ne ſont-ils pas originaux : ce ne ſont que des traductions des *Pouranons*. Ils ne connoiſſent leur religion que ſur la foi de ces copies informes, ou d'après ce que les Brames leur diſent être contenu dans ceux qui ne ſont pas traduits ; & quand tout le monde pourroit

lire les livres sacrés dans la langue originale, on ne laisseroit pas d'y voir des différences dans les dogmes & le culte, parce que tous ne les entendroient pas de même. Combien de Catholiques & de Protestans ont lu l'Écriture-sainte en Hébreu & en Grec, & l'interprétant chacun à leur manière, n'en sont devenus que plus attachés aux opinions qui les divisent ? Il est probable que les Traducteurs altérèrent le texte des Pouranons, qu'ils y mêlèrent les fables reçues dans le pays où ils écrivoient, de même que les rêveries de leur imagination, & que pour les rendre plus authentiques, ils ajoutèrent qu'ils étoient tirés du *Védam;* ce qui n'étoit pas facile à vérifier, puisque depuis très-long-tems les Védams ne sont plus connus. Voilà l'origine des différentes sectes.

Les Pouranons sont partagés & contiennent tour-à-tour les louanges de Chiven, de Vichenou & de Brouma. Les Indiens pouvoient choisir, puisque tous ces livres sont regardés comme canoniques : dès-lors il se forma trois sectes, qui se firent des guerres sanglantes, & furent bien-tôt réduites à deux par l'extinction totale de celle de Brouma.

Pour connoître la véritable religion des Gentils, il faudroit avoir une traduction fidéle des Védams, ce que je regarde comme impossible; encore n'auroit-on que l'ancienne religion des premiers Brames; on n'auroit pas celle de nos jours, qui n'est plus fondée que sur les traductions vraies ou fausses de leurs premiers livres sacrés.

Dès que les Indiens eurent fait choix de leur Dieu suprême, ils lui donnèrent tous les noms par lesquels l'Être tout-puissant étoit désigné dans les livres canoniques, de manière que les Chivapatis disent que ce sont les attributs de Chiven, & les Vichenoupatis ceux de Vichenou; avec la différence que les

Chivapatis ne regardent Vichenou que comme une créature première & principale créée par Chiven, tandis que les autres croient que Chiven & Vichenou ne ſont qu'un même Dieu ſous deux attributs différens. C'eſt je crois l'idée qu'on doit avoir de la religion des Gentils : le fond en eſt le même, mais les acceſſoires ſont très-différens, & cela doit être, parce qu'elle n'a plus pour baſe les livres originaux, mais ſeulement quelques commentaires ou d'autres livres prétendus tirés du Védam.

Le *Bavagadam*, qu'on trouve à la Bibliothéque du Roi, n'eſt qu'un extrait & non pas une traduction de ce Pouranon ; il n'eſt fait que pour honorer Vichenou : auſſi eſt-il en contradiction avec le *Candon* (*a*) & les autres livres en l'honneur de Chiven. Cette différence a fait répéter à toute l'Europe, que la religion des Gentils étoit pleine de contradictions ; mais les Indiens pourroient en dire autant de la nôtre, s'ils s'aviſoient de lire tout ce qu'en ont écrit les différentes ſectes des Chrétiens.

Dans les premiers tems, l'Inde n'étoit diviſée qu'en deux ſectes, celle de Chiven & celle de Brouma. Celle de Vichenou ne date que de cinq mille ans, & même elle ne fut conſidérée que lorſque ſes ſectateurs, unis aux Chivéniſtes, eurent maſſacré les partiſans de Brouma. D'après les livres ſacrés tamouls, il eſt impoſſible de remonter à l'origine des deux premières : la ſecte de Chiven paroît être de tems immémorial ; quant à celle de Vichenou, l'hiſtoire de ſa ſixiéme *incarnation* ſembleroit atteſter qu'elle prit naiſſance au royaume de

(*a*) Livre ſacré, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven. Voyez Chap. 3, *des Livres ſacrés des Indiens*.

Siam : on y voit Rama quitter son trône pour se faire Pénitent ou *Gymnosophiste* des Anciens. Il traverse le Gange & la montagne *Sitrécondon*, à la côte d'Orixa : sa doctrine qu'il répand dans toute cette contrée, lui attire une foule de prosélytes. Enorgueilli par ces premiers succès, il parcourt l'Inde entière, & veut s'y faire adorer le glaive à la main. Après avoir enseigné, de cette manière, ses opinions dans le royaume d'*Endagarénion*, il passe au désert de *Pangiavadi*, qui paroît être le Maduré de nos jours, & traverse le bras de mer qu'on appelle encore le *Pont aux Singes ;* de-là, cet ambitieux sectaire se rend à Ceylan. *Ravanen*, Roi de cette île, ne voulut point adopter ses dogmes ; ils se firent une cruelle guerre, & ce ne fut qu'après la mort de Ravanen qu'il parvint à s'y faire adorer. Il plaça sur le trône *Vibouchanen*, frère de ce Géant qui lui avoit résisté pendant quatre ans ; enfin après avoir employé quatorze années à fonder sa religion dans l'Inde & dans les pays circonvoisins, il retourna triomphant dans ses États.

C'est vraisemblablement alors que la Métempsycose s'introduisit chez les Indiens, & *Kempfer* a cru mal-à-propos qu'elle y fut apportée par les Prêtres de *Memphis*. Il est vrai que ces derniers s'y réfugièrent lorsque *Cambise* détruisit leurs temples en Égypte, & massacra la plupart d'entr'eux ; mais Pythagore voyageant dans l'Inde, long-tems avant cette époque, y trouva les mêmes dogmes ; ce qui désigne assez que Rama ou Vichenou est le même que *Foë*, *Sommonacodon*, le *Xaca* des Japonnois, & le *Boudda* des *Chingulais*.

On lit dans l'*histoire de la Chine* que Foë gouvernoit un petit pays à l'Oueſt de ce Royaume ; qu'il épousa une Reine, qu'il eut une concubine d'une grande beauté, & qu'il en fit deux Divinités, comme Vichenou fit deux Déesses de Latchimi

& de Boumidévi : qu'après avoir ſouffert pluſieurs irruptions des Peuples voiſins, il quitta ſon Royaume pour embraſſer la vie ſolitaire, & prêcha la Métempſycoſe qu'il avoit inventée.

Pendant douze ans qu'il répandit ſa doctrine dans les États circonvoiſins, il attira nombre de diſciples, qui lui aidèrent à remonter ſur le trône, & à étendre les limites de ſon Royaume ; il eſt dit encore qu'il devint très-puiſſant, & qu'il eut une nombreuſe poſtérité.

Cette hiſtoire ne différe en rien de celle de Rama. Pour avoir une connoiſſance parfaite de la religion des Indiens, il faudroit faire à Surate, au Bengale & chez les Marates, ce que j'ai fait à la côte de Coromandel, entrer dans les mêmes détails ; en écartant alors tout ce qui tient au local, on parviendroit à ſe faire une idée juſte des principes & du culte des Nations indiennes.

## CHAPITRE II.

### *Du Culte des Indiens.*

Le culte d'un Peuple ſimple & bon ne ſera jamais féroce, parce qu'il choiſira des Dieux bienfaiſans, & le ſang ne coulera point ſur leurs autels. S'il eſt gouverné par des Sages, ils ne voudront point l'accoutumer à ce barbare ſpectacle. Celui qui, ſans frémir, entend le mugiſſement du taureau qu'il immole, ou qui de ſang-froid plonge le fer dans le cœur palpitant de l'agneau, oſera bien-tôt, dans ſa fureur religieuſe, ſacrifier des hommes.

Une Nation douce aura beaucoup de Prêtres, mais peu de Sacrificateurs; s'il faut des offrandes pour atteſter la dépendance des hommes envers les Dieux, elle ne les cherchera que parmi les végétaux; tel eſt le culte actuel des Indiens: autrefois, dans des tems reculés, ils ſacrifièrent des animaux & même des hommes; mais dans leur cruauté timide, ils avoient horreur du ſang, ils n'égorgeoient pas les victimes, les ſouverains Pontifes ſe contentoient de les étouffer (*a*).

Le dogme de la Métempſycoſe, établi par Vichenou dans l'Inde, abolit tous les ſacrifices; on n'offre plus maintenant

(*a*) Ce ſcrupule revient à celui de l'Évêque de Beauvais à la bataille de *Bouvines*. Armé d'une lourde maſſue, ce vigoureux Prélat parcouroit l'armée ennemie, & donnoit la mort ſans effuſion de ſang. Il avoit cru ce moyen très-ingénieux pour accorder l'eſprit pacifique de la religion avec ſon ardeur pour la guerre.

à la Divinité que de l'argent, du riz, de l'encens, des fruits, des cocos, du laitage, des grains & des fleurs (*a*). Les pratiques de dévotion ſont auſſi ſimples que les offrandes; elles conſiſtent dans le jeûne, les prières, les pénitences, & ſur-tout à prononcer mille fois le jour, s'il eſt poſſible, le nom du Dieu qu'ils adorent. Mais un des principaux points pour être heureux dans une autre vie, eſt de faire l'aumône aux Brames.

Les bains dans la mer & dans les rivières ſacrées ſont auſſi

---

(*a*) Leurs livres ſacrés enſeignent cependant la manière de faire le ſacrifice du cheval, & même celui de l'homme; mais comme les cérémonies qu'ils exigent, obligent à des dépenſes conſidérables, il n'y a que les Rois qui puiſſent les accomplir; ce qui arrive très-rarement.

La fête de *Vigiadéchémi* & celle du ſecond jour du *Pongol* ou de la *Chaſſe des Dieux*, ſont auſſi des eſpéces de ſacrifices, puiſqu'on y tue des animaux pour tirer les augures. Voy. Chap. 5, *des Fêtes des Indiens*.

Abraham Roger dit que c'eſt une ancienne tradition dans le pays, qu'autrefois on ſacrifioit tous les ans un homme au diable *Ganga* [c'eſt Mariatale, Déeſſe de la petite vérole]; mais que par la ſuite on réduiſit cette divinité à ſe contenter d'un buffle ou d'un bœuf ſauvage. Cet uſage a ſubſiſté long-tems chez d'autres Nations: les *Carthaginois* ſacrifièrent au diable deux cents enfans de la première nobleſſe; *Pauſanias* dit qu'*Ariſtomène* fit immoler cinq cents hommes en l'honneur des Dieux. Les Danois & d'autres Peuples ſeptentrionaux avoient coutume de ſacrifier au diable, tous les ans au mois de Janvier, quatre-vingt-dix-neuf hommes, avec autant de chevaux & de coqs. Les Druides, lorſque quelque perſonnage conſidérable tomboit malade ou étoit dans un danger éminent, faiſoient vœu de ſacrifier à leurs Dieux un homme, afin d'en obtenir la guériſon, perſuadés qu'on ne pouvoit écarter le danger que par la mort d'un autre homme.

Les anciens *Germains*, les *Suédois*, les *Goths* faiſoient de ſemblables ſacrifices. Ce culte effroyable s'étoit répandu par toute la terre, comme ſi c'étoit honorer la divinité que de détruire ſon ouvrage.

Les *Latins* ſacrifioient à Saturne des hommes, qu'ils égorgeoient devant ſes autels ou qu'ils jettoient dans le Tibre. *Hercule*, à ſon retour d'Eſpagne, leur conſeilla de ne plus ſacrifier que des effigies d'hommes faites de paille; & ils ſuivirent dans la ſuite ce conſeil.

Les ſacrifices ont été de tout tems; ils ont pris naiſſance avec la religion même, dès la création du monde, comme il paroît par l'hiſtoire de *Caïn* & d'*Abel*.

très-essentiels. Les Indiens sont encore tenus à des pélerinages dans les temples les plus fameux, à aller chercher de l'eau du Gange & la rapporter à *Ramésſourin*, pour baigner le Lingam du temple de cette Aldée. Ils croient encore se rendre les Dieux très-favorables, en construisant sur les chemins des étangs, des temples & des chauderies où les voyageurs puissent trouver un abri contre les injures de l'air. Cette manière d'honorer Dieu n'est-elle pas la meilleure, puisqu'elle contribue au bonheur physique de ses créatures?

CHAPITRE

## CHAPITRE III.

### *Des Livres Sacrés des Indiens.*

Les *Védams* ſont les livres ſacrés les plus anciens & les plus révérés des Indiens; ils les adorent comme la Divinité même, dont ils les croient une émanation & une partie tout enſemble. Ils craindroient d'en profaner le nom, s'ils le prononçoient autrement que dans leur prières.

Ces ouvrages, ſelon eux, étoient immenſes & innombrables; la vie des hommes n'étoit pas aſſez longue pour les apprendre, & l'ignorance naiſſant de cette difficulté, le vrai Dieu reſtoit ſans adorateurs. Vichenou eut pitié des Peuples victimes de ténèbres involontaires; il fit naître d'une partie de lui-même *Viaſſer* (*a*), qui diſpoſa les Védams par ordre, & les mit en abrégé, ce qui le fit ſurnommer *Védé-Viaſſer*; il réduiſit le tout en quatre livres, qu'on nomme aujourd'hui *Iroukou*, *Iſſourou*, *Saman*, *Adrénam* (*b*); ce dernier ſe ſubdiviſoit en quatre parties, & traitoit de la magie: il eſt perdu à ce que diſent les Brames; mais on verra bien-tôt que les trois autres Védams n'exiſtent peut-être pas davantage.

(*a*) Cette incarnation de Vichenou n'eſt regardée que comme accidentelle: on ne lui érige point de temple à cet égard; on ſe contente de placer dans les Pagodes qui lui ſont dédiées, le tableau de Viaſſer ſous la figure d'un Pénitent.

(*b*) On les connoît auſſi ſous les noms de *Roukouvédam*, *Iſrou* ou *Ézourvédam*, *Sama* ou *Chamavédam*, & *Andernam* ou *Andernavédam*.

Viaſſer les enſeigna aux quatre Pénitens *Vaïſambaener*, *Païlaver*, *Sayémouni* & *Soumandou*; pour les divulguer dans le monde, & y propager la croyance indienne.

Quelques Hiſtoriens ont prétendu que les Indiens ont puiſé leur religion dans l'*ancien Teſtament*, & que les Védams ont beaucoup de rapport avec le *Pentatheuque* de Moyſe. Selon eux, l'Iroukouvédam donne l'hiſtoire de la création du monde comme la *Genèſe*; l'Ézourvédam régle le culte, les cérémonies, les offrandes & la manière de bâtir les temples comme le *Lévitique*; mais de plus le Chamavédam apprend la ſcience des Augures & des Divinations, & l'Adernavédam traite de la manière de ſe ſervir des armes, ſoit par les moyens naturels, ſoit par les ſecrets de la magie, ou par des enchantemens; il enſeigne auſſi les régles de l'Aſtrologie judiciaire, ainſi que l'art de faire des ſortiléges: tout cela, comme on le voit évidemment, n'a aucun rapport avec les livres de Moyſe; & quoique dans le culte indien il entre pluſieurs rits judaïques, comme les bains, les purifications des ſouillures légales, ces cérémonies ſe pratiquoient par les Anciens avant la loi de Moyſe: ainſi les Indiens ont dû puiſer dans une ſource plus ancienne.

Les Védams, ſelon les Indiens, traitent ou plutôt traitoient de toutes les ſciences. Ils différent en cela des livres ſacrés des autres Nations, qui ne ſont à proprement parler qu'hiſtoriques, & où il n'eſt queſtion de Phyſique, d'Aſtronomie, d'Hiſtoire Naturelle & d'autres connoiſſances, qu'autant qu'elles ont un rapport néceſſaire avec la religion.

Ces livres étoient écrits d'un ſtyle ſi relevé, la vérité y parloit d'un ton ſi impoſant, ou le fanatiſme d'une manière ſi obſcure, que peu de perſonnes les pouvoient comprendre.

Les Brames les plus instruits en firent donc des commentaires, que les Indiens ont mis par la suite au nombre des livres sacrés ; les premiers furent les *Shastas* ou *Chastrons* (*a*) : ils sont au nombre de six, & traitent de l'Astronomie, de l'Astrologie, des Pronostics, de la Morale, des Rits, de la Médecine & de la Jurisprudence. On sent combien les erreurs en Physique y doivent être fréquentes; mais une fois consacrées par la religion, elles sont chères aux Indiens & marquées pour eux au sceau de la vérité. On en doit tirer la triste conséquence que ce Peuple est pour toujours condamné à peser inutilement sur le globe, & qu'il n'existera jamais pour les sciences.

C'est d'après les Chastrons que les Brames astronomes calculent le cours de la lune & des planètes, & qu'ils fabriquent les *Pandjangans* ou almanachs; ils parviennent aussi à calculer promptement & avec exactitude les éclipses, au moyen de formules qui y sont renfermées en vers énigmatiques. C'est encore ce livre que les Brames astrologues consultent pour prédire l'avenir, tirer le sort des hommes & des enfans, annoncer les jours & même les instans bons & mauvais. La crainte d'être malheureux rend les Indiens si superstitieux, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté l'Astrologue ; & si les pronostics ne leur sont pas favorables, quelque assu-

(*a*) Ou bien *Saster*, *Chaster* & *Sastram*. Ces mots ne diffèrent que dans la prononciation, & tous signifient *science*.

Le Peuple ne donne pas la même signification, ni la même étendue à ce terme : il n'entend par-là que la science de l'avenir, & les Brames, qui trouvent leur profit à le repaître de ces visions, s'appliquent en général à l'astrologie judiciaire, parce que cette science leur rapporte plus que les autres, & que l'étude en est moins longue & moins pénible pour eux.

rance qu'ils aient d'ailleurs de la réuſſite, ils n'exécutent pas ce qu'ils avoient projetté.

M. de Voltaire, d'après M. *Holwel*, affirme avec trop de confiance que le Shaſta eſt antérieur de quinze cents ans au Védam. Ce n'eſt pas l'opinion des Indiens de la côte de Coromandel; les Tamouls ſont perſuadés que les plus anciens livres ſont les Védams, & qu'ils ont été faits à une époque ſi éloignée, qu'elle ſe perd dans la plus haute antiquité (*a*).

Les *Yagamons*, qui ſont au nombre de vingt-huit, ont été auſſi compoſés d'après les Védams. Ces livres traitent de diverſes eſpéces de ſacrifices, des circonſtances où il faut les offrir, des prières qui conviennent aux différentes Divinités, & des préſens dont on doit parer leurs autels.

Les dix-huit *Pouranons* (*b*) ſont encore des commentaires des Védams: ils comprennent toute l'hiſtoire des Dieux du pays, à-peu-près comme celles des Divinités grecques eſt contenue dans les *Métamorphoſes d'Ovide*. Dix ſont conſacrés à chanter les louanges de Chiven, ſa ſuprématie ſur les autres Dieux, la création du monde par ſa volonté, ſes miracles & ſes guerres. Ils ont trois cents mille ſtrophes ou verſets.

Quatre ſont en l'honneur de Vichenou; mais ils donnent des louanges à ce Dieu conſervateur, ſans rabaiſſer Chiven qu'ils lui comparent.

---

(*a*) Selon M. *Dow*, qui a écrit dans le Bengale, les deux principaux *Saſters* datent de plus de 4800 ans, & ne ſont que la réformation & des abrégés de la doctrine contenue dans les Védams, les vrais livres originaux de la religion des Indiens, auxquels on aſſigne pour époque la création du monde. Les Bengalis ſeroient alors d'accord avec les Tamouls.

(*b*) Ou poëmes. Les Indiens attribuent la compoſition des *Pouranons* à Viaſſer ſeul; mais il n'eſt pas poſſible que la vie d'un ſeul homme ait ſuffi à compoſer ces livres ſacrés, puiſqu'il la faut pour les écrire.

Le quinziéme & le seiziéme sont à la louange de Brouma, qu'ils rendent égal à Chiven & à Vichenou. On ne peut en donner une plus juste idée, qu'en disant qu'ils ressemblent assez à une paraphrase qu'on feroit de la dernière strophe de nos hymnes, de la Doxologie, en termes liturgiques. Les deux derniers Pouranons célébrent le soleil & le feu, sous le nom d'Aguini, l'un comme Dieu qui vivifie, & l'autre comme Dieu destructeur.

Leurs noms sont *Sayvon*, *Paoudigon*, *Maharcandon*, *Ilingon*, *Candon*, *Varagon*, *Vamanon*, *Matchion*, *Courmon* & *Péramandon*. Ces dix sont consacrés à Chiven ; les quatre à la louange de Vichenou, sont le *Caroudon*, le *Naradion*, le *Vaïchenavon* & le *Bagavadon*. Le *Padoumon* & le *Péramon* sont en l'honneur de Brouma. Enfin le *Péramacahivaton* & l'*Aguineon*, sont les noms de ceux qui chantent le soleil & le Dieu du feu.

Quoique les Pouranons ne soient pas d'une si grande autorité que les Védams, néanmoins ils sont régle de foi, & quand on les cite sur quelque difficulté relative à des points de religion, tout doute est levé, & la question est résolue.

Tous ces livres ont été composés en Samscroutam, ou *Grandon*, langue qui est tombée en désuétude, & qui n'est plus entendue que par un petit nombre d'Indiens, lesquels même n'en ont qu'une connoissance très-imparfaite.

Il n'y a que quatre Pouranons traduits en langue Tamoule, le Sayvon, le Candon, le Courmon, & le Bagavadon ; ainsi ce sont les seuls que les Européens aient pu consulter, avec quelques ouvrages anciens & modernes, où sont détaillés la vie & les guerres de plusieurs Rois, qui chéris de leurs sujets, ont été divinisés. Le Peuple a la permission de les lire.

Les Védams célébroient l'Être suprême sous différens attributs : les Brames pour tenir le peuple dans la sujétion, firent rendre un culte différent à chaque attribut ; mais le dogme des Brachmanes étant l'unité de Dieu, & leur croyance étant opposée à celle qu'enseignoient les Védams, ces Sages dérobèrent ces livres sacrés aux Brames, ce qui occasionna une guerre où périt la moitié des Indiens, & où les Védams disparurent. Les Brames vainqueurs substituèrent à leur place le Shasta ; mais comme les Védams leur donnoient une puissance illimitée, & les mettoient au-dessus des loix & des Princes, ils répandirent qu'il n'y avoit de perdu que celui qui traitoit de la magie. Le moyen le plus sûr d'accréditer cette fraude étoit d'en faire un article de foi. Ils n'y manquèrent pas, & c'est à ce sujet qu'ils inventèrent la fable de la première incarnation de Vichenou. Un Géant qui représente les Brachmanes, s'étoit emparé des Védams; Vichenou se change en poisson (*a*) pour le combattre ; il l'extermine ; mais comme ce Géant avoit avalé les livres dérobés, le quatriéme se trouva digéré quand le Dieu lui ouvrit le ventre pour le recouvrer.

Les Brames, pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres, en interdirent la connoissance au Peuple, le déclarèrent indigne de les lire, & s'en attribuèrent seuls le droit comme descendans de la Divinité. Quand on les interroge aujourd'hui sur les Védams, ils disent qu'ils sont renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Jamais personne n'a pu les voir ; on n'en connoît ni copie, ni traduction ; ainsi leur existence est au moins douteuse : il est difficile de croire, d'après les

(*a*) Voy. la première Incarnation de Vichenou, ci-dessus Liv. II, pag. 158.

tentatives qu'on a faites auprès d'eux, que leur avarice ait pu réſiſter aux attraits de l'or, qu'on leur a ſi ſouvent offert pour les livrer.

Il faut bien ſe garder de mettre au nombre des livres canoniques indiens l'*Ezourvédam*, dont nous avons la prétendue traduction à la Bibliothéque du Roi, & qui a été imprimée en 1778. Ce n'eſt bien certainement pas l'un des quatre Védams, quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverſe écrit à *Maſulipatam* par un Miſſionnaire. C'eſt une réfutation de quelques Pouranons à la louange de Vichenou, qui ſont de bien des ſiécles poſtérieurs aux Védams. On voit que l'Auteur a voulu tout ramener à la religion Chrétienne, en y laiſſant cependant quelques erreurs, afin qu'on ne reconnût pas le Miſſionnaire ſous le manteau du Brame. C'eſt donc à tort que M. de Voltaire, & quelques autres, donnent à ce livre une importance qu'il ne mérite pas, & le regardent comme canonique.

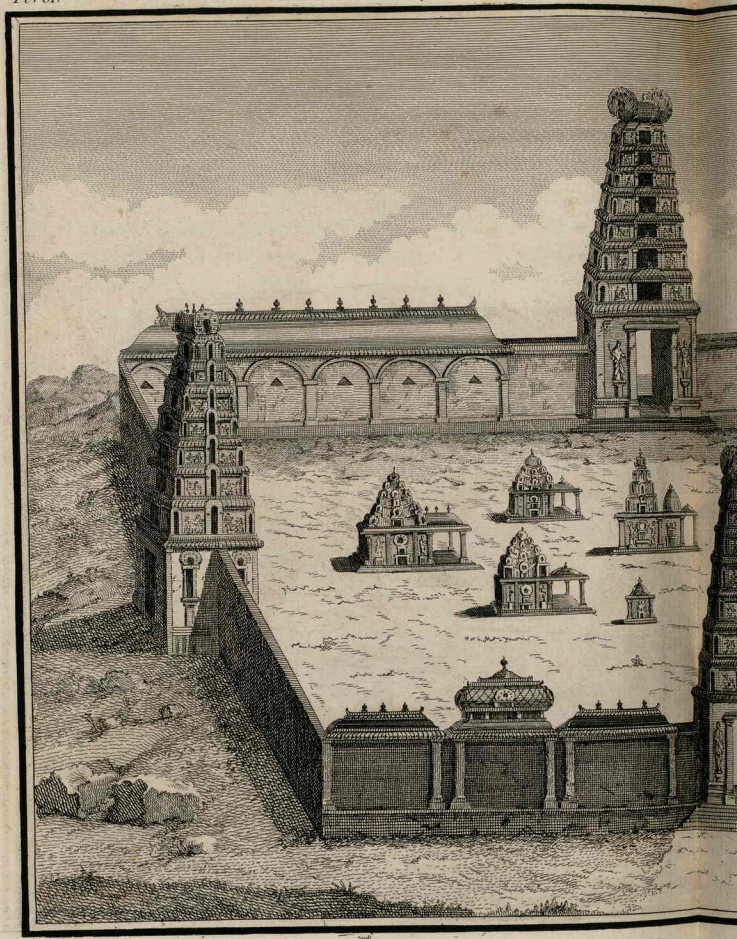
Dans le nombre de leurs ouvrages modernes, il s'en trouve qui ſont écrits d'un ſtyle ſententieux, compoſés avec beaucoup de méthode, & remplis de penſées nobles & de traits d'éloquence. Dans les uns la morale eſt ornée de fictions, dans d'autres elle eſt enveloppée d'allégories, quelques-uns renferment ſimplement des ſentences & des maximes; mais ils ſont tous infectés plus ou moins de l'hiſtoire fabuleuſe de leurs Divinités: en général ils ont été faits pour exhorter les hommes à pratiquer la vertu & à fuir le vice. Le *Baradam* ou la vie de *Darma-Raja*, eſt un des plus eſtimés. C'eſt l'hiſtoire d'un Roi malheureux, qui parvint à fléchir les Dieux par ſes vertus; il obtint d'eux les richeſſes, la victoire ſur ſes ennemis, & enfin l'apothéoſe.

Il paroît qu'anciennement les Indiens avoient des écoles conſidérables, où des maîtres enſeignoient un corps de Philoſophie, d'après les idées reçues parmi eux, dont il exiſte encore quelques morceaux épars çà & là, mais très-défigurés. Aujourd'hui il ne reſte preſque plus rien de ces Académies ou Colléges. Les Mogols les ont détruits par politique, afin de tenir les Indiens dans l'ignorance, & de les mieux aſſervir; cependant les écoles pour les enfans ſont encore aſſez communes; elles ſe tiennent dans les Chauderies des Pagodes: ils y ſont aſſis par terre, & tracent ſur le ſable des caractères qu'ils effacent ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de les former avec le poinçon ſur les feuilles de palmier. Dans les villes européennes, ils ont la liberté de s'inſtruire: leur principale étude, à cauſe du commerce, ſe borne à l'Arithmétique, dans laquelle ils ſurpaſſent toutes les autres Nations (*a*).

(*a*) C'eſt peut-être d'eux que Pythagore avoit appris la doctrine des nombres, & les anciens Géométres l'uſage de tracer leurs figures ſur le ſable.

CHAPITRE

Pl. 61.

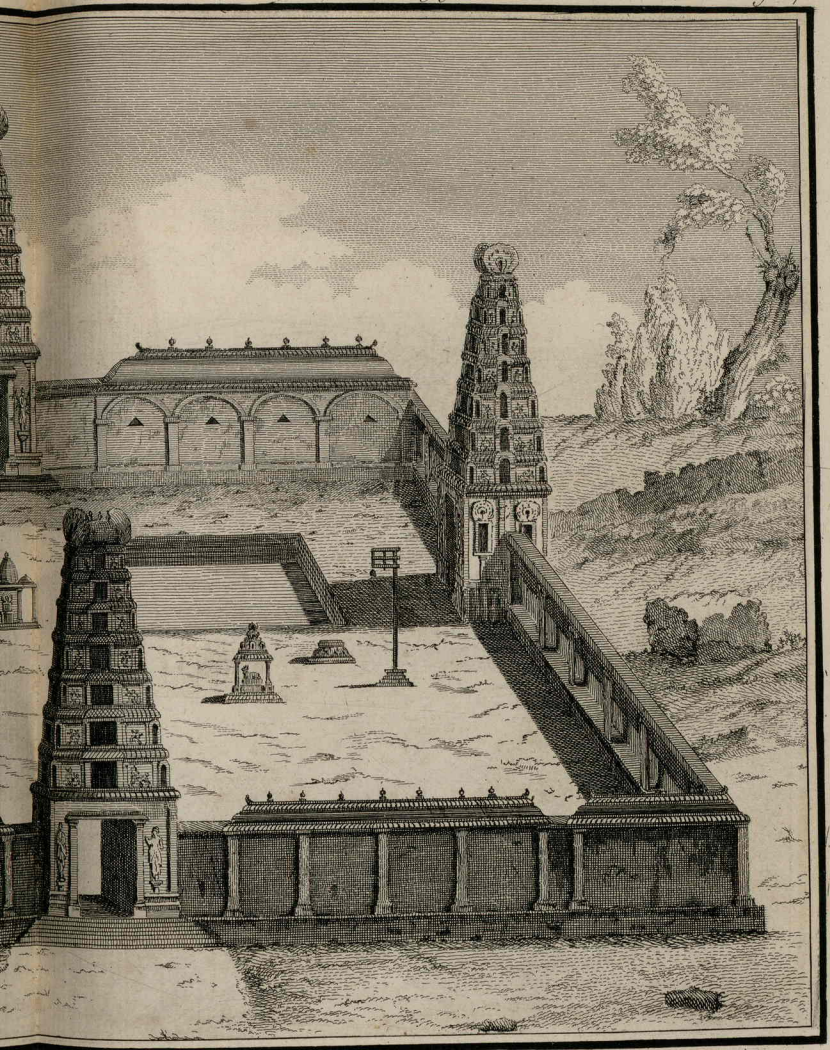


P. Sonnerat pinx.

TEMPLE ou PAGODE D

*de la côte de Co*

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 217.*



*Poiron Sc.*

PAGODE DES GENTILS,

*côte de Coromandel.*

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

TEMPLE OU PAGODE

*des Gentils de la Côte de Malabar.*

## CHAPITRE IV.

### *Des Temples.*

Les temples indiens sont des monumens qui prouvent l'antiquité, les richesses, la patience & la superstition du Peuple qui les a construits. Ceux de la côte de Coromandel, bâtis sur le même modèle, ne diffèrent entr'eux que par la grandeur, la quantité des pyramides & des petites chapelles qu'ils renferment. Au Bengale, ils sont moins considérables. L'architecture de ceux du Malabar est très-variée : quelques-uns cependant portent l'empreinte des tems les plus reculés. *Pl. LXI & LXII.*

Les temples les plus fameux de la côte de Coromandel pour les sectateurs de Chiven, sont *Tirounamaley*, *Chalembron* & *Tirvalour*. Les Indiens ont pour eux une si grande vénération, qu'ils en ont fait le sujet du proverbe suivant. « Il » faut, disent-ils, pour être sauvé, naître à Tirvalour, ou voir » Chalembron en mourant, ou penser à Tirounamaley, ou » expirer à *Cachi* sur les bords du Gange. » Chez les sectateurs de Vichenou, les temples les plus renommés sont ceux de *Tiroupadi*, de *Chirangam* & de *Cangivaron*; mais tous en général ont des histoires ou des miracles qui les rendent plus ou moins célèbres.

Le temple appellé *les sept Pagodes*, qu'on voit entre Sadras & Pondichéry, doit être un des plus anciens de la côte de Coromandel, parce que bâti sur les bords de la mer, les flots montent aujourd'hui jusqu'à son premier étage : c'est un phénomène que nous abandonnons aux recherches des Physiciens.

La Pagode de Chalembron offre auſſi des marques d'une grande antiquité ; mais les inſcriptions qui pourroient en fixer l'origine ſont pour la plupart effacées ; les caractères qu'on y lit encore ſont devenus inutiles, en ſurvivant à la langue dont ils peignoient les ſons.

On n'eſt pas mieux inſtruit ſur l'époque de la conſtruction de la Pagode de Chirangam. Les révolutions qui rendirent tour-à-tour différens Peuples maîtres de l'Inde, ont jetté des voiles impénétrables ſur les tems qui les ont précédés.

Si l'on en croyoit les annales du pays & les livres ſacrés, la Pagode de *Jagrenat* (*a*) ſeroit inconteſtablement la plus ancienne : les calculs des Brames font remonter ſon antiquité au tems de *Paritchitou*, premier Roi de la côte d'Orixa, dont ils placent le régne au commencement du quatriéme âge du monde ; ce qui donne à cet édifice une durée de 4883 ans.

Les pyramides tant vantées de l'Égypte ſont de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & d'*Illoura ;* les figures, les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent, creuſés au ciſeau dans le même rocher, indiquent au moins mille années d'un travail conſécutif, & les dégradations du tems en déſignent au moins trois mille d'exiſtence. D'après cela on ne ſera point ſurpris que l'ignorance indienne attribue le premier de ces ouvrages aux Dieux, & le ſecond aux Génies.

Des murailles épaiſſes & très-élevées, forment autour des temples qui ont quelque renommée, pluſieurs enceintes quarrées, dont les angles ſont ordinairement flanqués de baſ-

(*a*) On prononce auſſi *Jaggernat* & *Janeaguen*.

tions (*a*). Chaque face offre communément une porte surmontée d'une tour pyramidale appellée *Cobrom*, qui couronne une masse arrondie, & d'une grosseur prodigieuse. Ces tours plus ou moins hautes, sont chargées de figures, pour la plupart très-obscènes, & qui représentent la vie, les victoires & les infortunes des Dieux. A chaque étage & sur les quatre faces, est une espéce de fenêtre. Tous les soirs on place une lumière dans la plus élevée : les jours de fêtes on en garnit toutes ces ouvertures; au milieu de l'enceinte intérieure est le sanctuaire ou la chapelle du Dieu.

Si elle est consacrée à Chiven, le Lingam en est la figure principale : à l'entour sont répandues une multitude de petites chapelles dédiées à ses fils & à quelques principaux Dieux de sa secte. *Darmadevé*, Dieu de la vertu, représenté sous la figure d'un bœuf, y a toujours la sienne devant celle de Chiven, parce qu'il en est la monture. Vichenou, comme gardien du temple, a sa chapelle auprès de la porte. Les voûtes de ces édifices sont, comme les tours, chargées de figures obscènes.

Dans les temples de Vichenou, la dernière enceinte ne renferme que le sanctuaire de ce Dieu, qui l'habite avec Latchimi son épouse; le long des murs, *Anoumar* & *Guéroudin* ont leurs chapelles, qui, comme les autres, ne reçoivent la lumière que par une porte extrêmement basse; ce qui les rend fort obscures. Pendant les cérémonies, quantité de lam-

(*a*) Ces bastions n'ont été construits que depuis l'établissement des Européens dans l'Inde. La plupart sont leur ouvrage; par ce moyen le temple leur servoit de forteresse, & quelques-uns ont soutenu de longs siéges.

pions les éclairent : la vapeur des huiles & des graiſſes ne trouvant d'iſſue que par cette porte, y ſéjourne long-tems, & les imprégne d'une odeur déſagréable.

Les temples renommés ont un étang ſacré déifié par les Brames, qui lui attribuent la vertu de purifier ceux qui s'y baignent, & de les exempter de la Métempſycoſe. Cette ſupercherie attire les étrangers & les offrandes. Les autres enceintes contiennent des Chauderies ou Périſtyles quelquefois immenſes, ſous leſquels ſe mettent à l'abri le Peuple & les Voyageurs. Il y a auſſi de petits réduits où l'on place les tableaux de quelques Saints & des Rois qui, par leurs vertus, méritèrent les honneurs de l'apothéoſe. Les Brames y ont auſſi leur logement.

Souvent la renommée d'un temple attire les Princes des pays les plus éloignés. Ces illuſtres pélerins, chargés de riches préſens, viennent y ſolliciter des graces particulières.

Les temples les plus fameux ſont érigés à Chiven, Vichenou & Soupramanier fils de Chiven : ceux des enfans de Chiven & de quelques Rois ſaints, tels que Darma-Raja, ſont beaucoup plus petits. Polléar, quoiqu'un des Dieux les plus puiſſans, n'a point de temples ; mais ſeulement une chapelle dans ceux de Chiven. Ses ſtatues ſont expoſées en plein air, ſur tous les chemins. Quelquefois elles ſont renfermées dans un petit ſanctuaire iſolé dans les rues & les campagnes.

Les images des Dieux peuvent être de pierre, de cuivre ou d'or, & jamais d'argent ni d'autres métaux ; celle de Polléar doit toujours être de pierre.

Chaque Pagode a deux ſtatues de la même idole : l'une extérieure, à qui le Peuple préſente lui-même ſes offrandes ;

l'autre intérieure, à laquelle il les fait parvenir par le ministère des Brames, qui seuls ont le droit d'en approcher.

Ce sont eux qui la lavent avec du lait, de l'huile de cocos ou de Gengely, qui l'ornent de fleurs, & lui font les onctions & toutes les cérémonies journalières. Le Peuple reste en-dehors sous un vestibule soutenu par plusieurs rangs de colonnes. Il assiste les mains jointes, & avec beaucoup de respect, aux cérémonies, pendant lesquelles les Bayadères dansent au son des instrumens, & chantent les louanges du Dieu : quand elles sont finies, les Brames distribuent aux assistans les fleurs qui ornoient l'idole.

L'inauguration d'un temple est très-dispendieuse. Quelquefois on attend plusieurs années avant de trouver un jour propre à cette fête solemnelle, qui dure quarante jours : pendant ce tems on nourrit les Brames qu'on a rassemblés en plus grand nombre possible.

Aussi-tôt que le temple est bâti, on choisit pour Patriarche ou Grand-Prêtre, un Brame, qui ne peut se marier ni sortir de la Pagode. Il ne se montre qu'une fois l'année, assis au milieu du sanctuaire, & appuyé sur des coussins. Le Peuple reste prosterné devant lui, jusqu'à ce qu'il échappe à ses regards.

La dignité du Grand-Prêtre est héréditaire dans sa famille; le Chef en est toujours pourvu : il se donne pour assistans tous les Brames qu'il peut nourrir. A cette fin, le Souverain lui accorde des terrains, appellés *Manions*, exempts de toute espéce d'impôts; en outre, il perçoit le droit *Magame* sur les marchandises & autres effets appartenans à ceux de sa religion, & qui paient entrée & sortie.

Les Indiens ſemblent le rendre reſponſable des fléaux qui les affligent ; lorſque les jeûnes, les mortifications & les prières ne font pas ceſſer les calamités publiques, il eſt obligé de ſe précipiter la tête la première du haut de la Pagode, afin d'appaiſer les Dieux par ce ſacrifice.

Après l'inauguration du temple, on célébre une fête en l'honneur du principal Dieu qu'on y adore ; elle s'appelle *Tirounal*, & ſe renouvelle tous les ans à pareil jour : nous la décrirons dans le Chapitre ſuivant.

## CHAPITRE V.

### *Fêtes des Indiens.*

Les premières fêtes des Indiens furent des jeux destinés à perpétuer le souvenir des grands événemens ou des personnages illustres. Celui qui, par de belles actions, avoit bien mérité de sa patrie, obtint l'admiration de son vivant, les regrets à sa mort & l'apothéose dans la suite. C'est ainsi que les Divinités se multiplièrent chez tous les Peuples, & que les jeux devinrent des cérémonies religieuses; leur véritable principe disparut sous les teintes de l'imagination, & la Philosophie qui veut y remonter, s'égare dans les ténèbres qui l'entourent.

Les Tamouls réglent leurs fêtes sur l'année lunaire, à l'exception de quelques-unes qui reviennent avec les *Natchétrons*, telles que le *Tirounal*, qu'ils célèbrent toutes les années au même jour, & le *Pongol* qui commence avec le mois *Taï*. Les Peuples de l'Inde ont assigné des heures nocturnes à leurs fêtes : ainsi le pratiquoient les Anciens. Ces fêtes consistent à porter en pompe le Dieu qui les occasionne dans des processions faites soit en-dedans de la Pagode, soit en-dehors de l'Aldée; ils forment un porche ou pendal de feuillage devant leurs temples, & promènent l'idole tout autour : chacun apporte ensuite des offrandes que les Brames font cuire pour les Dieux, & que le Peuple peut manger après qu'elles leur ont été présentées (*a*).

(*a*) Les Syriens à la fête des *Torches* ou du *Bucher*, & les Hébreux à la fête de

Le *Pongol* est la plus grande fête des Indiens : aucun ne s'exempte de la célébrer. La seconde est l'*Aïdapoutché*, ou fête des armes. Celle du *Tirounal*, qui sans contredit est la plus solemnelle & qui attire le plus de monde, n'a de célébrité qu'autant que le temple est lui-même célébre; alors tous les dévôts de la côte y accourent avec des offrandes.

*De la Fête du Tirounal.*

La fête du *Tirounal* ou du *Chariot*, est la dédicace du temple; par conséquent elle n'a point de jours fixes. Elle dure dix jours; dans les temples les plus renommés, tels que ceux de *Chalembron*, *Chéringam*, *Jagrenat*, &c. On y vient de toutes les parties de l'Inde.

Quelques jours auparavant, on fait des offrandes à l'idole, on forme des porches ou pendals (*a*) par-tout où le Dieu doit s'arrêter; ces pendals sont garnis des plus belles tapisseries, représentant la vie & les métamorphoses du Dieu.

La veille, les tamtams & les autres instrumens parcourent les endroits où la procession doit passer, afin d'avertir les femmes grosses de s'en éloigner pendant la dixaine, parce qu'elles sont un obstacle à son passage.

Le premier jour, après beaucoup d'offrandes, suivies des processions faites dans l'enceinte au bruit d'une multitude

---

*Pâques*, dressoient quelques arbres devant leurs temples, promenoient leurs Dieux tout autour, & les brûloient : ensuite le peuple présentoit ses offrandes, qui, pour l'ordinaire, étoient des agneaux & des moutons; & après les premières libations faites sur elles par le Prêtre, chacun emportoit chez soi la victime pour la manger. Voy. *l'Antiquité dévoilée par ses usages.*

(*a*) Espéce de reposoir, fait avec des branches d'arbres & des toiles peintes.

d'instrumens,

d'inſtrumens, on met la banderole entortillée autour du mât de pavillon, & le ſoir on promène l'idole ſous un dais.

Le matin du ſecond jour, on porte l'idole en proceſſion, & le ſoir on la place ſur une eſpéce de Cygne appellé *Annon.*

Le troiſiéme, la proceſſion ſe fait le matin; l'idole eſt portée ſur un lion fabuleux, appellé *Singam*, & le ſoir ſur une eſpéce d'oiſeau à quatre pieds, qu'on nomme *Yalli.*

Le quatriéme, lorſque la fête eſt en l'honneur de Vichenou, on la porte le matin ſur *Anoumar*, ſinge d'une groſſeur extraordinaire : ce ſinge eſt la monture de Vichenou, & lui rendit de grands ſervices lorſque ce Dieu fit la guerre au géant *Ravanen*, Roi de l'île de *Languei* (*a*); le ſoir elle eſt portée ſur *Guéroudin*, qui eſt auſſi la monture de Vichenou.

Si la fête eſt en l'honneur de Chiven, le matin ce Dieu eſt porté ſur un *Boudon* ou Géant, & le ſoir ſur un bœuf, qui eſt *Darmadevé*, Dieu de la vertu.

Le cinquiéme, on porte l'idole le matin & le ſoir ſur le ſerpent *Adyſſéchen*, qui ſoutient la terre avec ſes mille têtes, & ſert de lit à Vichenou ſur la mer de lait.

Le ſixiéme, on la porte le matin ſur un ſinge, & le ſoir ſur un éléphant blanc.

Le ſeptiéme, il n'y a point de proceſſion; mais le ſoir on place l'idole ſur une fenêtre au haut des tours de la Pagode, & ce jour eſt marqué pour les offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empreſſe de ſervir la cupidité des Brames. L'un d'eux

(*a*) On la connoît auſſi ſous le nom de *Lanca*, mais plus encore ſous celui d'*Iſle de Ceylan.*

fait l'énumération de tout ce qu'on apporte, & ils s'en emparent après l'avoir offert à l'idole.

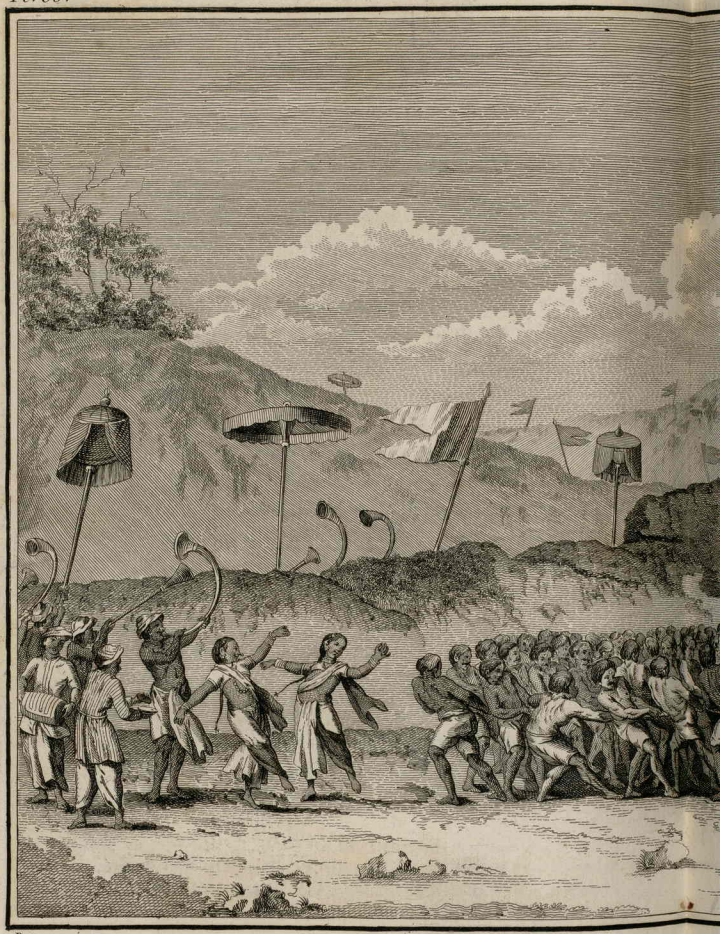
Le matin du huitiéme jour, les Brames la portent eux-mêmes sur un palanquin, & font le tour de l'enceinte de la Pagode ; le soir on la porte sur un cheval, & l'on fait la procession.

Le neuviéme, la procession se fait le matin & le soir dans l'enceinte de la Pagode ; l'idole part, portée sous un dais par les Brames.

Le dixiéme jour, c'est-à-dire, le dernier, on fait une procession très-solemnelle, à laquelle se rend un prodigieux concours de monde avec des présens pour l'idole ; on la place ensuite sur un reposoir en pierre, orné de fleurs & de banderoles ; ce reposoir s'appelle *Termouti* (*a*) : il sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter & l'en retirer lorsque la promenade est achevée ; ce jour-là se nomme la fête de *Teroton*, qui veut dire *Course du Char ;* six à sept mille personnes traînent le Dieu sur un grand chariot, & joignent des cris réitérés au son d'une infinité d'instrumens de musique. Ce même jour le chef des Aldées donne de l'argent en aumône pour le mariage des Brames orphelins.

Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle les guerres, la vie & les métamorphoses du Dieu sont
*Pl. LXIII.* représentées ; il est orné de banderoles & de fleurs. Des lions de carton placés aux quatre coins, supportent tous ces ornemens ; le devant est occupé par des chevaux de la même ma-

(*a*) *Ter* veut dire *char*, & *Mouti*, *montoir*. Ce reposoir est en-dehors des temples : on y monte par un escalier pratiqué derrière ; il n'y a que les chars destinés à traîner Chiven, Vichenou & Soupramanier, dont la hauteur exige qu'on se serve de montoir.



P. Sonnerat pinx.

FÊTE DE TE

ou Course du

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Page 226.*

*Poinçon Sc.*

DE TEROTON

*Course du Char.*

tière, & l'idole eſt au milieu ſur un piédeſtal : quantité de Brames l'éventent, pour empêcher les mouches de venir s'y repoſer. Les Bayadères & les Muſiciens ſont aſſis à l'entour, & font retentir l'air du ſon bruyant de leurs inſtrumens; on a vu des pères & des mères de famille tenant leurs enfans dans leurs bras, ſe jetter au travers pour ſe faire écraſer & mourir, dans l'eſpoir que la Divinité les feroit jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Ce ſpectacle n'arrêtoit point la marche du Dieu, parce que les augures n'auroient point été favorables. Le cortége paſſoit ſur le corps de ces malheureux ſans aucune émotion, & la machine achevoit de les broyer. Soit que la ſuperſtition ait moins d'empire, ſoit qu'ils connoiſſent mieux les droits de l'humanité, on ne voit pas aujourd'hui beaucoup de zèle pour cet affreux dévouement; il n'y a plus que quelques fanatiques qui ſe jettent ſous les roues pour ſe faire écraſer.

### *Fêtes de chaque Mois.*

Le 11 Avril eſt le premier jour du mois *Chitteré*, qui commence l'année indienne ; les Tamouls célébrent ſon retour par une fête appellée *Varouché-Paroupou*, qui veut dire *naiſſance de l'année*. Ce n'eſt que dans les maiſons qu'on la ſolemniſe ; on y fait la cérémonie du *Darpénon* (*a*) pour la mort de ſes ancêtres. Sur-tout on doit faire l'aumône aux pauvres & aux Brames; une bonne œuvre faite ce jour-là, vaut mieux que cent dans d'autres tems. Le reſte du jour, les Indiens ſe divertiſſent & ſe régalent afin d'être heureux pen-

(*a*) Voy. ci-après, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Gentils.*

dant toute l'année, parce qu'ils croient que cela dépend de la maniére dont ils la commencent.

Au *Parouvon*, ou à la pleine lune, eſt la fête de *Chitteré-Parouvon*, on fait *Pongol* (*a*) pour *Citra-Poutrin*, écrivain d'*Yamen* Dieu de la mort, qui tient regiſtre des vertus & des crimes des hommes. C'eſt pour lui qu'on fait le jeûne nommé *Ourchendi* (*b*). Cette fête n'eſt célébrée que dans les maiſons.

Dans le mois *Vayaſſi*, qui répond au mois de Mai, au *Sadouratafſi* de l'*Amaraſſé* ou veille de la nouvelle lune, eſt la fête de *Narſinga-Jeinti*. Ce n'eſt que dans les temples de Vichenou, qu'on la célébre. Elle dure neuf jours, & l'on fait des proceſſions, pourvu toutefois que quelqu'un en faſſe la dépenſe; c'eſt à pareil jour que Vichenou ſe métamorphoſa en homme-lion pour tuer le géant Érénien (*c*).

Au *Parouvon* ou pleine lune, eſt la fête de *Maharavaïſagui*, qui n'eſt célébrée que par les Brames; ils prient & font des cérémonies pour la mort de leurs ancêtres.

Dans le troiſiéme mois, *Ani*, qui répond au mois de Juin, les Tamouls ne célébrent aucune fête; mais ils font le petit jeûne & le *Darpenon* pour leurs ancêtres morts: ils ſont tenus à ces mêmes cérémonies les jours de la nouvelle & de la pleine

---

(*a*) *Pongol*, comme on le verra ci-après (aux fêtes du dixiéme mois) dans la grande fête du *Pongol*, eſt une cérémonie qui conſiſte à faire cuire du riz au lait, qu'on offre au Dieu pour lequel on le fait cuire; enſuite tout le monde de la maiſon doit en manger un peu.

(*b*) *Ourchendi* eſt le petit jeûne, c'eſt-à-dire, qu'on ne doit manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures; au lieu que le jeûne nommé *Obaraſſon* eſt le jeûne complet, & conſiſte à ne rien manger dans les vingt-quatre heures.

(*c*) Voy. la quatriéme Incarnation de Vichenou, ci-deſſus pag. 161.

lune de tous les mois, pourvu qu'aucune fête ne tombe dans ces deux jours.

Dans le quatriéme mois, *Addi*, qui répond au mois de Juillet, au *Natchetron* nommé *Pouron*, qui arrive dans ce mois, eſt la fête d'*Addi-Pouron*, qu'on célébre dans les temples de Chiven, en l'honneur de la Déeſſe Parvadi : on la mène en proceſſion dans un char ; cérémonie qui ſe fait huit jours avant dans ſes temples, pourvu que quelqu'un en faſſe la dépenſe.

Au *Tidi-Chaoti*, après l'*Amavaſſé*, ou quatriéme jour après la nouvelle lune, on fait *Naga-Poutché* (*a*).

Dans le cinquiéme mois, *Avani*, qui répond au mois d'Août, au *Panchémi*, après l'*Amavaſſé* ou cinquiéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Guéroudin-Panchémi*, qui conſiſte dans le *Nagapoutché*.

Le vendredi le plus prochain de la pleine lune & qui la précéde, eſt la fête de *Varlachimi-Noembou* : quelques Indiens ſeulement la célébrent, parce qu'en l'obſervant une ſeule fois, ils contractent l'obligation de la célébrer toujours, eux & leurs deſcendans. Elle eſt principalement adoptée par les Bayadères, parce qu'elle leur procure le moyen de tirer de l'argent de leurs amans, & de tous ceux chez qui elles vont danſer & chanter ce jour-là.

Cette fête eſt en l'honneur de Latchimi ; c'eſt dans les maiſons qu'on la ſolemniſe : on obſerve le petit jeûne ; on s'attache une ficelle de coton jaune, les hommes au bras droit & les femmes au col : les Brames viennent y faire le *Poutché*.

---

(*a*) Voy. ci-après, Chap. 6, *des Cérémonies particulières des Indiens.*

Au *Natchetron-Moulon*, qui arrive dans ce même mois, eſt la fête d'*Avani-Moulon*, qu'on célébre dans les temples de Chiven, parce qu'à pareil jour ce Dieu fit le miracle ſuivant.

*Manicavaſſéguer*, ou *Manicavaſſer*, Miniſtre de Pandi-Raja Roi de Maduré, partit avec un grand cortége & quarante-neuf courous de charas d'or, deſtinés à faire un achat conſidérable de chevaux pour le Roi: depuis long-tems il avoit un deſir extrême d'être initié dans les myſtères de Chiven. Ce Dieu ſatisfait des vertus du Miniſtre, voulut être lui-même ſon Gourou; il prit la figure d'un Brame, & ſuivi de 999 *Boudons*, qui ſe déguisèrent en diſciples, il alla ſe placer ſous un arbre, près duquel devoit paſſer Manicavaſſer: celui-ci n'eut pas plutôt apperçu le prétendu Brame, qu'il s'approcha de lui pour lui demander qui il étoit, & quel livre il portoit ſous ſon bras; le Dieu lui répondit qu'il étoit Gourou, & que le livre ſe nommoit *Chive-yana-Podou*. Manicavaſſer lui ayant demandé l'explication de chacun de ces mots, Chiven le ſatisfit avec tant de ſageſſe, que le Miniſtre étonné ne pouvant plus douter que ce ne fût Dieu lui-même, ſe proſterna devant lui pour l'adorer, & lui demanda la grace d'être admis au nombre de ſes diſciples. Sa prière fut exaucée, & la cérémonie de l'initiation fut faite par Chiven lui-même.

Manicavaſſer ſe dépouilla de tous ſes ornemens, ſe couvrit le corps de cendres, & offrit à Dieu tout l'argent qu'il avoit apporté pour l'achat des chevaux. Le Dieu lui dit d'en diſtribuer une partie aux pauvres, & d'employer le reſte à conſtruire des temples en ſon nom. Les autres Chefs du cortége, croyant que Manicavaſſer avoit perdu la raiſon, firent part au Roi de ſa conduite. Ce Prince écrivit à ſon Miniſtre de revenir; & ſur ſon refus, les Chefs du cortége eurent ordre

de l'emmener de force. Dans cette perplexité, Manicavaſſer eut recours à Dieu, qui lui dit de ſe rendre auprès du Roi, de lui dire que les chevaux arriveroient le jour du *Moulon* du mois d'*Avani*, & de lui faire préſent d'un rubis qu'il lui remit. Le Miniſtre reprit ſes ornemens, & ſuivi de ſon cortége, il revint à la ville: en arrivant, il dit au Roi que les chevaux qu'il attendoit, arriveroient le jour de l'*Avani-Moulon*, & lui donna le rubis. Ce rubis étoit d'une ſi grande beauté & ſi parfait, qu'au lieu de le réprimander, le Prince lui fit un accueil favorable.

Au jour fixé pour l'arrivée des chevaux, on en vit une quantité prodigieuſe s'approcher de la ville. Impatient de les voir, le Roi prit des maquignons experts pour les viſiter, & alla au-devant d'eux. Ces maquignons furent ſi frappés de la perfection des animaux, qu'ils n'en rebutèrent aucun. Ils furent conduits dans les écuries qui leur avoient été préparées; mais la nuit étant ſurvenue, on entendit un vacarme effroyable dans ces mêmes écuries: on y courut, & l'on fut bien étonné de voir tous ces chevaux changés en autant d'*Adives* (*a*), qui dévoroient les anciens chevaux du Roi. C'étoient effectivement des Adives, que Chiven avoit métamorphoſé en chevaux, & ſous cette forme, ils avoient été conduits par des Deverkels, qui avoient pris la figure de marchands. Le Roi furieux du tour qu'il croyoit lui avoir été joué par ſon Miniſtre, le fit fouetter publiquement, puis il le fit expoſer au ſoleil tout nud, l'obligeant à ſe tenir ſur un pied. Ce malheureux invoqua Chiven; & tout-à-coup on vit la rivière de *Vaigué* ſe gonfler,

(*a*) Eſpéce de renard, que l'on nomme à Pondichéry *Chien maron*.

rompre ſes digues, & menacer la ville d'une deſtruction entière. A ce prodige, le Prince reconnut qu'une main toute-puiſſante protégeoit ſon Miniſtre; il eut recours à lui, & le pria de lui pardonner & d'arrêter l'inondation.

Manicavaſſer fit tout de ſuite aſſembler des ouvriers qui rétablirent bien-tôt les digues. Chiven ſe mit du nombre; mais un piqueur mécontent, s'aviſa de lui donner un coup de *rotin*, & ce coup porta ſur la nature entière; les Dieux, les hommes, les animaux, enfin toutes les créatures le reſſentirent. C'eſt ainſi qu'il diſparut, après avoir manifeſté ſa préſence. Malgré toutes les inſtances du Roi, le Miniſtre quitta ſa place, abandonna ſes biens, & ſous l'habit de Pénitent, courut de Pagode en Pagode, pour remercier Dieu de toutes ſes graces: mais en faiſant ſes dévotions, dans le temple de *Ciddambaron*, connu ſous le nom de *Chalembrom*, il diſparut tout-à-coup, & fut tranſporté dans le Caïlaſſon, demeure de Chiven & le paradis de ſes ſectateurs.

Au *Natchétron-Aoton*, eſt la fête d'*Avani-Aoton*; on la célébre dans les temples de Chiven: tous ceux qui portent des cordons en écharpe, comme les Brames, Chétis, Cométis & Camalers (*a*), vont ſe baigner au bord des étangs ou des rivières, après s'être fait raſer; ils quittent-là leurs vieux cordons, pour en reprendre de neufs; ils conſacrent encore ce jour à demander pardon à Dieu des péchés commis pendant l'année.

A l'*Atchémi*, après le *Parouvon*, ou le huitiéme jour après la pleine lune, eſt la fête d'*Ouricati-Tirounal*. C'eſt le jour de

(*a*) Les Chétis, les Cométis & les Camalers ſont des Caſtes diverſes de la Tribu des Choutres. Voy. Liv. I, Chap. 5, *de la diviſion des Caſtes*, pag. 59.

la

la naiſſance de Quichena ; on la célébre dans les temples de Vichenou : pendant les neufs jours qu'elle dure, on promène le Dieu proceſſionnellement dans les rues. Cette fête eſt ſur-tout obſervée par les Paſteurs, en mémoire de ce que Quichéna fut élevé auprès d'eux ; on dreſſe des porches ou pendals de feuillage & de toile aux portes des temples & dans quelques carrefours.

Au milieu de ces porches, on ſuſpend un coco, dans lequel eſt un *Fanon* (*a*). Ce coco tient à une ficelle, dont le bout eſt en-dehors du pendal, & qu'on peut tirer, afin d'élever ou de baiſſer à volonté le coco.

La Caſte des Paſteurs, ou du moins tous ceux qui conſervent encore leur état primitif, ſe promènent tous enſemble dans les rues ; & lorſqu'ils arrivent à ces porches, il faut, pour paſſer outre, qu'ils caſſent avec des bâtons le coco ſuſpendu, ce qu'on tâche de leur rendre difficile, en le faiſant échapper à leurs coups. Ce jeu doit avoir une origine, mais elle eſt inconnue.

Dans le ſixiéme mois, *Prétachi*, qui répond au mois de Septembre, le quatriéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Polléar-Chaoti :* c'eſt le jour de la naiſſance de ce Dieu. Cette fête ſe fait dans les temples & dans les maiſons ; on obſerve le petit jeûne, & pour la célébrer, on achéte un Polléar de terre cuite qu'on porte chez ſoi pour y faire les cérémonies ordinaires. Le lendemain cette idole eſt portée hors de la ville, & jettée dans un étang ou dans un puits : ceux qui veulent faire de la dépenſe, la mettent

(*a*) Monnoie d'argent qui vaut ſix ſols de France.

sur un char pompeux, & se font accompagner par les Danseuses & les Musiciens. D'autres la font porter sur la tête par un porte-faix.

Au *Panjémi*, qui suit immédiatement, ou le cinquiéme jour après la nouvelle lune, est la fête de *Richi-Panjémi*, qu'on célébre dans les temples de Chiven.

Au *Sadourataſi* suivant, ou veille de la pleine lune, est la fête d'*Ananda-Vourdon :* on la célébre en l'honneur des trois grands Dieux, Vichenou, Chiven & Brouma, qui sont adorés sous la figure d'un serpent à mille têtes. Sous cette forme, ils portent le nom d'*Ananda-Perpenadesouami.* La fête se fait dans les maisons ; ceux qui l'adoptent ne font que la *collation* dans les vingt-quatre heures (*a*) : ils s'attachent au bras droit un cordon de soie rouge, & les Brames viennent évoquer les Dieux. La seule cruche dont on se sert pour cet objet, est de cuivre, barbouillée de chaux tout autour, & couverte d'un coco, sur lequel on pose des feuilles d'*Herbé* (*b*) & de *Manguier.*

Cette fête, ainsi que celle de *Varélachimi-Noembou*, dans le mois d'Août, & de *Quedari-Vourdon* en Octobre, ne sont pas d'obligation ; mais l'observance d'une seule fois porte l'engagement de les garder toujours : la postérité même de ceux qui les ont observées, est soumise à cette loi, jusqu'à ce qu'on se fasse relever de ce vœu tacite.

Ce n'est qu'à *Parpenade*, à la côte de Malabar, où est le temple le plus célébre de cette Divinité, qu'on peut être relevé du

(*a*) La *Collation* est un repas qui consiste en confitures & tartelettes sacrées : on ne peut manger ni riz ni légumes.

(*b*) L'*Herbé* est une espéce de chiendent qui est sacré.

vœu d'obſerver cette fête ; on pratique à cet effet des ablutions & des purifications réitérées pendant pluſieurs jours, & il en coûte ſur-tout beaucoup d'argent.

Au *Prédamé* qui ſuit le *Parouvon*, ou le lendemain de la pleine lune, commence la fête de *Mahaligué-Patchon*, qui dure quinze jours, juſqu'à la nouvelle lune ; on ne la célèbre que dans les maiſons : elle a pour objet d'obtenir le pardon des morts. Pendant ſa durée, on fait pour eux le *Darpénon*, & on donne l'aumône aux Brames, ſoit en argent, ſoit en toiles ou bien en légumes.

Dans le ſeptiéme mois, *Arpichi*, qui répond au mois d'Octobre, au *Prédamé* qui ſuit l'*Amavaſſé*, ou le lendemain de la nouvelle lune, commence la fête de *Mahar-Naomi*, qui dure neuf jours : on l'appelle auſſi *Fête des Armes*. Après le *Pongol*, elle eſt la plus célébre : tant qu'elle dure on fait des proceſſions & des cérémonies publiques dans les temples. Les écoliers proprement habillés parcourent les rues accompagnés de leurs Maîtres ; ils s'arrêtent aux portes des perſonnes diſtinguées, & chantent des vers compoſés à leur honneur ; ils en obtiennent de l'argent pour ſe divertir, & le Maître beaucoup de préſens.

Le neuviéme jour on fait l'*Aïda-Poutché*, qui veut dire *Cérémonie des armes* : chacun ramaſſe toutes les ſiennes & les expoſe ſans fourreau dans une chambre bien nétoyée, de même que ſes livres & ſes inſtrumens de muſique. Le Brame vient faire des cérémonies ; il prend de l'eau dans un petit vaſe, la préſente d'abord aux Dieux, & avec des feuilles de manguier, il en aſperge toutes les voitures de la maiſon & les animaux, tels que les éléphans, les chevaux, les taureaux, les vaches, & même les bateaux & les vaiſſeaux, ſi le pro-

priétaire de la maison en possède. Les huit premiers jours sont consacrés à Chiven & à Vichenou ; le neuviéme jour est destiné pour honorer les trois principales Déesses, Parvadi, Latchimi & Saraſſouadi : la première est représentée par les armes, comme Déesse destructive ; la seconde, par les voitures, les bateaux & les animaux, comme Déesse des richesses ; & la troisiéme, par les livres & les instrumens de musique, comme Déesse des langues & de l'harmonie.

L'*Aïda-Poutché* est une fête si sacrée, qu'un Indien ne prendroit pas une arme pour se défendre, s'il est attaqué, le jour qu'on doit la célébrer. Le Général du *Souba* du *Décan*, qui faisoit le siége de Gingy, choisit ce jour-là pour donner l'assaut, persuadé qu'on ne s'y défendroit pas ; en effet, il entra dans la place sans rencontrer un seul obstacle.

Au *Décémi* qui suit immédiatement, ou dixiéme jour après la nouvelle lune, on célébre la fête de *Vigéa-Déchémi*. Elle est consacrée aux divertissemens : on resserre les armes qu'on avoit exposées la veille ; mais avant que de les remettre dans leurs fourreaux, quelques *Paléagars* suivent l'exemple des anciens Rois qui coupoient les têtes de plusieurs cabrits. L'après-midi les Dieux sont portés hors des villes pour chasser, & l'on y tue un quadrupède.

Au *Sadourataſi*, avant l'*Avamaſſé* ou la veille de la nouvelle lune, est la fête de *Divavali*, qui se fait en réjouissance de la mort d'un géant *Rachadin*, nommé *Naraga-Chourin*, que Vichenou extermina, parce qu'il faisoit beaucoup de mal aux hommes. Cette fête n'est célébrée que dans les maisons, & elle ne consiste qu'à se laver la tête (*a*) avant le lever du soleil :

(*a*) Quoique les Indiens se baignent plusieurs fois par jour, ils n'appellent pas cela

elle fut instituée par Vichenou lui-même, qui dit que tous ceux qui feroient cette ablution, auroient le même mérite que s'ils se fussent baignés dans le Gange. Le reste de la journée se passe en divertissemens; c'est une des plus grandes fêtes du Guzurate.

Dans le huitiéme mois, *Cartigué*, qui répond au mois de Novembre, à l'*Amavassé* ou à la pleine lune, est la fête de *Quedaravourdon* (*a*), en l'honneur de la Déesse Parvadi; ceux qui l'observent ne font qu'une collation, & s'attachent au bras droit un cordon de fil jaune.

Au *Prédamé* suivant, ou lendemain de la nouvelle lune, est la fête de *Cander-Chasti*, qui dure jusqu'au *Sattami* ou septiéme jour de la nouvelle lune; on la célébre en mémoire de la défaite de *Soura-Parpma*, très-puissant Achourin, que le Dieu Soupramanier vainquit après une guerre de six jours (*b*). Le septiéme, on porte le Dieu processionnellement, & dans quelques endroits on fait la représentation de la bataille où ce Géant périt. On modèle cet Achourin en terre cuite, & des Indiens armés représentent ses troupes.

Au *Chaoti* ou quatriéme jour après la nouvelle lune, est la fête de *Naga-Chooti*, qui consiste dans le *Nagapoutché*.

Au *Natchétron-Cartigué*, qui tombe dans ce mois toujours

---

se laver la tête, parce qu'ils ne se lavent qu'avec de l'eau. Selon eux, pour se laver la tête, il faut d'abord se frotter d'huile, ensuite se baigner avec de l'eau, & après ce bain, se priver, au moins pendant vingt-quatre heures, des plaisirs du mariage & des alimens rafraîchissans.

(*a*) C'est une des trois grandes fêtes qu'on est obligé de célébrer toutes les années, quand on les a célébrées une fois.

(*b*) Voyez l'histoire de Soupramanier, ci-dessus pag. 182.

la veille ou le jour de la pleine lune, est la fête de *Paor-Nomi:* c'est la grande fête du temple de Tirounamaley, parce que c'est dans ce jour que parut la montagne sur laquelle ce temple est situé. Les Chivapatis la célébrent dans toutes les Pagodes de Chiven; elle dure neuf jours : les Pélerins accourent à Tirounamaley, de toutes les parties de la côte, & il s'y tient une grande foire.

L'histoire de Tirounamaley est très-célébre dans la religion des Gentils; elle occupe tout un Pouranon. Le temple est construit sur une montagne sacrée, parce qu'elle représente Chiven; ce dernier y descendit en colonne de feu, pour terminer une dispute de préséance élevée entre Vichenou & Brouma (*a*). Chiven pour perpétuer la mémoire de cet événement, changea la colonne enflammée en une montagne de terre, & voulut que ses sectateurs la révérassent. C'est à cause de son premier état, qu'ils allument sur le sommet un grand feu qui dure pendant la neuvaine; ils le placent dans un immense chaudron de cuivre, & l'entretiennent avec du beurre & du camphre, qu'on y envoie de tous côtés; la méche est composée de plusieurs piéces de toile de soixante-quatre coudées chacune. Les Brames ont soin de ramasser le marc de ce feu, dont ils font des présens à leurs bienfaiteurs, qui tous les jours en mettent un peu sur le front. C'est à l'imitation de ce feu sacré que les Chivapatis font chez eux un grand gâteau de pâte de riz, pétri seulement avec de l'eau; ils font un trou dans le milieu, qu'ils rempliſſent de beurre, & y allument une petite méche; ensuite ils adorent ce feu, jeûnent toute la journée, & après six heures du soir, ils mangent cette pâte avec quelques fruits.

(*a*) Voy. pag. 175.

Les Vichenoupatis ont une très-grande fête le jour de cette même pleine lune. Elle ne diffère de l'autre que par son objet, de manière que les deux sectes la célébrent ensemble. On allume des feux de joie devant les temples ; les rues & les maisons sont illuminées, & on porte les Dieux processionnellement. Les Vichenoupatis disent que c'est le jour de la pleine lune de ce mois que Vichenou prit la forme d'un Brame nain, & relégua le puissant géant Mahabéli dans le Padalon (*a*) ; que ce Géant, pendant qu'il gouvernoit, aimant beaucoup les illuminations, fournissoit à chaque maison un *calon* d'huile (*b*), afin de satisfaire son goût, & qu'en allant au Padalon, il pria Vichenou de vouloir bien faire continuer sur la terre les usages qu'il avoit établis. Ce Dieu le lui promit, & lui permit en même-temps de revenir toutes les années à pareil jour, afin de voir par lui-même s'il étoit fidèle à sa promesse.

C'est pour cette raison que l'illumination se fait, & que les enfans tenant du feu dans la main, se divertissent dans les rues en criant *Mahabeliro*.

Dans le neuviéme mois, *Margaji*, qui répond à Décembre, au *Yagadéchy* après l'*Amavassé* ou onziéme jour après la nouvelle lune, on fait une très-grande fête dans les temples de Vichenou ; c'est celle de *Vaïcondon-Yagadéchy :* elle n'est célébrée que par les Vichenoupatis, qui passent la nuit à veiller & prier, après avoir jeûné toute la journée. *Vaïcondon* est le nom du paradis ou séjour de Vichenou.

Au *Parouvon* ou pleine lune qui suit, est la fête de *Ma-*

(*a*) Voy. la cinquiéme Incarnation de Vichenou, ci-dessus pag. 162.

(*b*) Mesure indienne. Il faut douze calons à-peu-près pour une pinte.

*haregi-Tiroumangenon;* elle n'eſt célébrée que dans les temples de Chiven, & ſur-tout à *Chalembron*, où l'on adore ce Dieu ſous le nom de *Sababadi.*

Dans le dixiéme mois, *Taï*, qui répond à Janvier, le premier de ce mois eſt le *Pongol*, la plus grande fête des Indiens; elle eſt deſtinée à célébrer le retour du ſoleil dans le Nord, & dure deux jours: le premier jour, on la nomme *Boï-Pandigué* ou *Péroun-Pongol*, ce qui ſignifie *Grand-Pongol.* La cérémonie conſiſte à faire bouillir du riz avec du lait, *Pl. LXIV.* pour tirer des augures de la façon dont le lait bout. Dès qu'on apperçoit les premières ébullitions, les femmes & enfans crient *Pongol*, qui veut dire, *il bout.* C'eſt dans l'intérieur des maiſons qu'on fait cette cérémonie; le lieu choiſi pour cela doit être purifié avec de la bouze de vache: on y dreſſe un fourneau ſur lequel on fait cuire le riz qu'on préſente d'abord aux Dieux; après quoi toutes les perſonnes de la maiſon doivent en manger un peu. Le ſecond jour, elle prend le nom de *Maddou-Pongol* ou *Pongol des vaches;* on peint les cornes de ces animaux, on les couvre de fleurs, on les fait courir dans les rues, & l'on fait enſuite chez ſoi le *Pongol* pour eux. Le ſoir on porte la figure du Dieu proceſſionnellement dans les campagnes. L'idole eſt placée ſur *Pl. LXV.* un cheval de bois, dont les pieds de devant ſont levés comme s'il galopoit, ceux de derrière ſont poſés ſur une table de bois, portée par quatre hommes. Ils obſervent dans la marche d'aller en travers comme un cheval qui ſe câbre & qui rue: l'idole tient une lance à la main, & elle eſt cenſée aller à la chaſſe; on tue un animal réſervé pour cette fête; il doit être quadrupéde, choiſi indifféremment depuis le tigre juſqu'au rat.

Pl. 64. Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 240

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

INDIENNES

*Faïsant Pongol.*

Pl. 65.

P. Sonnerat pinxit

CHASSE DES DIEUX DANS

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 240.*

*Poinçon Sc.*

UX DANS LES CAMPAGNES.

rat. On examine sur-tout le côté qu'il prend, quand on le lâche, pour en tirer des augures. Ce même jour les Brames jettent des sorts pour connoître les événemens de l'année suivante. Les animaux & les grains sur lesquels ils tombent deviendront, disent-ils, très-rares; si c'est sur les bœufs & le *Nely* (*a*), les bœufs périront & le nély sera très-cher; s'ils tombent sur les chevaux & les éléphans, c'est signe de guerre.

Les Brames font accroire au peuple que *Sangrandi*, l'un des Deverkels, vient toutes les années sur la terre à pareil jour leur découvrir le bien & le mal futur, & qu'il l'annonce par le grain qu'il mange & l'animal qu'il monte; c'est ce que le sort leur fait connoître. Le même soir les Indiens se rassemblent en famille, se font réciproquement des présens, & se visitent en cérémonie pour se souhaiter un *bon Pongol* (*b*), comme nous faisons le premier jour de l'an; les visites durent huit jours.

Au *Natchétron-Pouchon*, qui tombe toujours dans ce mois le jour ou la veille de la pleine lune, est la fête du temple de *Paëni;* on la nomme *Taï-Pouchon*, elle est fort célébre: il y vient du monde de toutes les parties de la côte, & les dévôts, que des raisons particulières empêchent de s'y rendre, y envoient des présens qu'on nomme *Paëni-Cuori*. On fait aussi cette fête dans tous les temples de Chiven, mais avec moins de pompe.

---

(*a*) Riz en paille.

(*b*) Le Pongol n'est autre chose que la fête païenne pour la naissance de *Mithras*. Cette dernière présentoit l'allégorie de la renaissance du soleil, & celle du Pongol est pour le retour de cet astre. Le renouvellement de l'année solaire a toujours été célébré chez toutes les Nations avec la plus grande solemnité.

DANS le onziéme mois, *Maſſi*, qui répond à Février, au *Satami*, après l'*Amavaſſé* ou ſeptiéme jour après la nouvelle lune, eſt la fête de *Radanſatami :* ce n'eſt que dans les maiſons qu'on la célèbre ; on y fait *Pongol* pour le char du Soleil. *Radan* veut dire *Char.*

Au *Natchétron-Magon* qui tombe le jour ou le lendemain de la pleine lune, eſt la fête de *Maſſimagon ;* elle conſiſte à ſe purifier dans une eau ſainte. Les habitans de Pondichéry n'ayant point d'étangs ſacrés dans leurs Pagodes, vont à la rivière de *Tircangi*, un peu au-delà de *Villenour* (*a*) ; il faut auſſi jeûner & prier pour les morts, c'eſt-à-dire, faire le *Darpénon.*

Au *Tradéchi* après le *Parouvon* ou treiziéme jour après la pleine lune, eſt la fête de *Chivé-Ratri :* elle eſt très-recommandable pour les ſectateurs de Chiven ; ils doivent jeûner le jour, paſſer la nuit dans les prières, faire des aumônes & donner à manger aux Pandarons. *Chivé-Ratri* veut dire *la nuit de Chiven.*

DANS le douziéme mois, *Pangoumi*, qui répond à Mars, à la pleine lune, eſt la fête de *Camadénou ;* on la célébre dans les temples de Chiven. C'eſt à pareil jour que ce Dieu fit jaillir des flammes de l'œil qu'il a au milieu du front. Elles conſumèrent *Manmadin*, Dieu de l'Amour, qui fut réduit en cendres, pour avoir oſé décocher ſes flêches contre Chiven ; mais ce Dieu ſuprême le reſſuſcita dans la ſuite.

Au *Natchétron-Outron*, eſt la fête de *Pangoumi-Outron :* on la célébre dans les temples de Chiven en l'honneur de la Déeſſe Parvadi ſon épouſe.

---

(*a*) Aldée à une lieue de Pondichéry, où il y a un temple très-renommé.

Au *Naomi* de l'*Amavaſſé* ou le neuviéme jour après la pleine lune, qui tombe toujours dans le mois *Chitteré*, eſt la fête de *Stri-Rama-Naomi ;* c'eſt le jour de la naiſſance de Rama : cette fête dure neuf jours ; elle eſt très-célébre dans les temples de Vichenou. Chaque ſoir on promène ce Dieu proceſſionnellement dans les rues ſur différentes montures, & au retour de la proceſſion, on l'expoſe dans un *Madan* (*a*) du temple pour y recevoir les adorations & les offrandes du peuple.

Dans pluſieurs temples on obſerve encore des fêtes particulières ; mais elles ne ſont pas d'obligation, & n'entrent point dans la claſſe des fêtes annuelles : elles ne doivent leur origine qu'à quelques hiſtoires ou à des miracles faits par le Dieu qu'on y adore. L'une des plus conſidérables eſt le *Manmagon :* elle eſt fort renommée à *Combouconom*, village du *Tanjaour*, & y attire beaucoup de monde ; elle ne ſe fait que tous les douze ans dans le mois *Maſſi*. L'année qui la ramène eſt réputée ſi malheureuſe, que perſonne n'oſe ſe marier ; les plus ſuperſtitieux même étendent cette crainte juſqu'à l'année qui la précéde, ainſi qu'à celle qui la ſuit. La dernière fut célébrée dans le mois Maſſi de l'année *Valambi*, c'eſt-à-dire, en Février 1779.

Je n'ai pas mis au nombre des fêtes annuelles, celles des Dieux ſubalternes, qui ne ſont point avouées des Brames, comme celle de Mariatale, de *Darma-Raja*, de *Drobedé* de *Manarſuami*, & d'*Ayenar :* ce n'eſt que par le Peuple qu'elles ſont obſervées, les Brames les regardent comme impies, excepté celle d'*Ayénar*, où ils ſont quelquefois l'office.

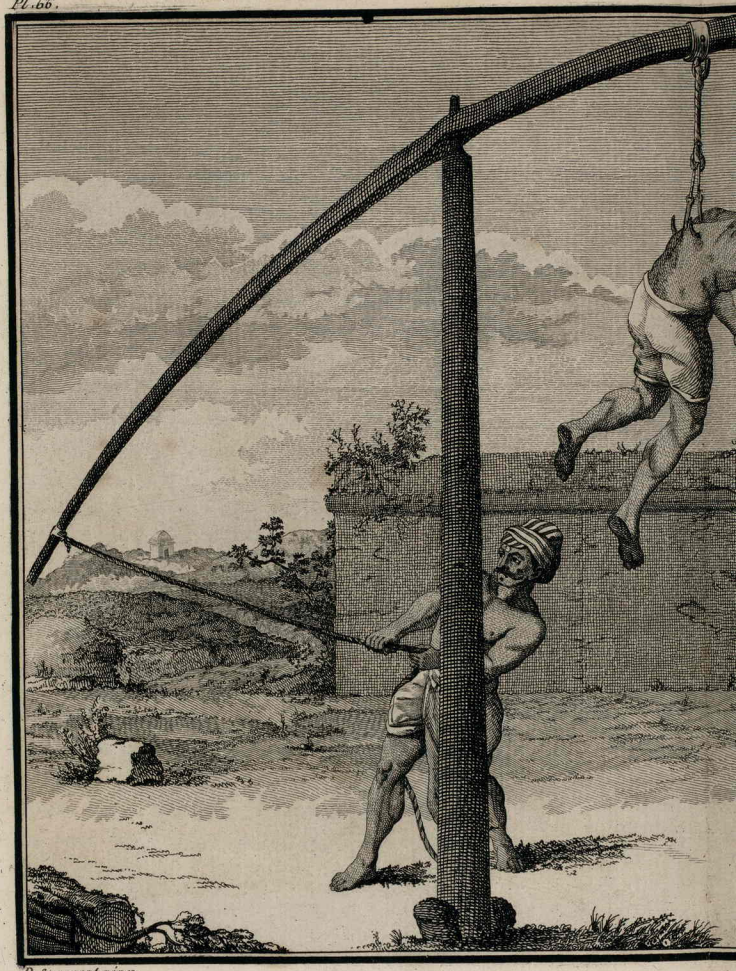
(*a*) *Madan* ou *Chauderie* eſt un repoſoir de maçonnerie, couvert d'une voûte ornée de ſculpture de tous les côtés, & bâti dans les temples pour y expoſer la Divinité.

Le retour de celle de Mariatale eſt abſolument arbitraire ; on la célébre quand on veut : cependant il faut en excepter *Colenour*, à quatre lieues de Pondichéry, où tous les ans on y fait une grande fête en l'honneur de cette Déeſſe : elle ſe nomme *Quédil*, & ſe trouve toujours dans le mois *Chitteré*. Ceux qui penſent avoir obtenu de grands bienfaits de Mariatale ou qui veulent en obtenir, font vœu de ſe faire ſuſpendre en l'air. Cette cérémonie conſiſte à faire paſſer deux crochets de fer attachés au bout d'un très-long levier ſous la peau du dos de celui qui a fait le vœu ; ce levier eſt ſuſpendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds ; dès que le patient eſt accroché, l'on péſe ſur le bout oppoſé du levier, & il ſe trouve en l'air ; dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut, & pour l'ordinaire il tient dans ſes mains un ſabre & un bouclier, & fait les geſtes d'un homme qui ſe bat. Quoiqu'il ſouffre, il doit paroître gai ; s'il lui échappe quelques larmes, il eſt chaſſé de ſa Caſte ; mais cela n'arrive que très-rarement : celui qui doit ſe faire accrocher boit une certaine quantité de liqueur enivrante qui le rend preſque inſenſible, & lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après pluſieurs tours on le deſcend, & il eſt bien-tôt guéri de ſa bleſſure : cette prompte guériſon paſſe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la Déeſſe. Les Brames n'aſſiſtent point à cette cérémonie, qu'ils mépriſent. Ce n'eſt que dans les Caſtes les plus baſſes qu'on trouve des adorateurs de Mariatale. Ceux qui ſe dévouent à cette Déeſſe, ſont pour l'ordinaire, les Parias, les Blanchiſſeurs, les Pêcheurs, &c.

*Pl. LXVI.*

Mariatale étoit femme du pénitent *Chamadaguini*, & mère

Pl. 66.



P. Sonnerat pinx.

FÊTE QUE

en l'Honneur de Mariatale D

Voyage aux Indes et à la Chine, Tom I. Page 244.

Poisson Sc.

LTE QUEDIL.

ariatale Deeſse de la petite Vérole.

de Paraſſourama (*a*). Cette Déeſſe commandoit aux élémens; mais elle ne pouvoit conſerver cet empire qu'autant que ſon cœur reſteroit pur. Un jour qu'elle ramaſſoit de l'eau dans un étang, & que ſuivant ſa coutume, elle en faiſoit une boule pour la porter à ſa maiſon, elle vit ſur la ſurface de l'eau des figures de *Grandouers* (*b*), qui voltigeoient au-deſſus de ſa tête. Elle fut épriſe de leurs charmes, & le deſir entra dans ſon cœur; l'eau déja ramaſſée ſe liquéfia tout de ſuite, & ſe confondit avec celle de l'étang. Elle ne put jamais en rapporter chez elle ſans le ſecours d'un vaſe. Cette impuiſſance découvrit à Chamadaguini que ſa femme avoit ceſſé d'être pure, & dans l'excès de ſa colère, il enjoignit à ſon fils de l'entraîner dans le lieu marqué pour les ſupplices, & de lui trancher la tête. Cet ordre fut exécuté; mais Paraſſourama s'affligeoit tellement de la perte de ſa mère, que Chamadaguini lui dit d'aller prendre ſon corps, d'y joindre la tête qu'il avoit décollée, & de lui dire à l'oreille une prière qu'il lui apprit, qu'auſſi-tôt elle reſſuſciteroit. Le fils courut avec empreſſement, mais par une mépriſe ſingulière, il joignit à la tête de ſa mère le corps d'une *Parichi*, ſuppliciée pour ſes infamies; aſſemblage monſtrueux qui donna à cette femme les vertus d'une Déeſſe & les vices d'une malheureuſe. La Déeſſe devenue impure par ce mélange, fut chaſſée de ſa maiſon, & commit toutes ſortes de cruautés; les Deverkels voyant le ravage qu'elle faiſoit, l'appaiſèrent, en lui donnant le pouvoir de guérir la petite vérole, & lui promettant qu'elle ſeroit implorée pour cette maladie.

---

(*a*) Paraſſourama eſt Vichenou dans ſa huitiéme Incarnation. Voy. ci-deſſus, pag. 165.

(*b*) Eſpéce de *Sylphes*, qu'on repréſente d'une grande beauté, avec des aîles.

Mariatale est la grande Déesse des Parias, qui la mettent au-dessus de Dieu; plusieurs de cette Caste vile se dévouent à son culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danser, ayant sur la tête plusieurs cruches d'eau posées les unes sur les autres: ces cruches sont garnies de feuilles de *Margosier*, arbre qui lui est consacré. Pendant la petite vérole, on en place toujours quelques branches dans le lit du malade, & ce n'est qu'avec elles qu'on lui permet de se gratter: on en place encore au-dessus du lit, dans les autres chambres, sur les toits, & les voisins en mettent aussi sur leurs maisons.

Les Indiens craignent beaucoup cette Déesse; ils lui élévent des temples dans toutes les Aldées: on ne place dans le sanctuaire que sa tête, à laquelle seule les Indiens de bonne Caste adressent leurs vœux; son corps est placé à la porte du temple, & devient l'objet de l'adoration des Parias (*a*).

---

(*a*) *Mariatale* est désignée par tous les Auteurs qui ont écrit sur la Mythologie indienne, sous le nom de diable *Ganga*. On lui sacrifie des boucs. Ces sacrifices sanglans ne se font point aux souverains Dieux, mais aux Dieux malfaisans. Les Indiens ont cela de commun avec les Égyptiens, les Grecs & les Romains; ce qui fait dire à S. Augustin (*de Civit. Dei, Lib. VIII, Cap.* 3), qu'il falloit se concilier les mauvais esprits par des victimes sanglantes, mais les bons par des fêtes & des réjouissances; les premiers sans doute, pour qu'ils ne fassent point de mal, les autres pour qu'ils fassent du bien: car tous les Peuples anciens ont admis deux principes: ils appelloient le premier *Orosmade* & le second *Arimane*. Orosmade étoit sorti de la plus pure lumière, mais Arimane des ténèbres les plus profondes: le premier, selon eux, avoit créé toutes les bonnes choses, les astres, les hommes, les plantes & tous les animaux; le second, au contraire, toutes les choses mauvaises, comme le poison, le venin, les maladies, la guerre. Ce sujet est amplement traité dans l'*Isis* & l'*Osiris* de Plutarque. Cette opinion singulière est venue aux Anciens de ce qu'ils pensoient qu'un Dieu, bon par essence & la source de tout bien, ne pouvoit être aussi la cause de tout le mal que les hommes commettent chaque jour, & qu'il n'étoit pas raisonnable de croire qu'il donnât d'une main la vie & l'aliment, & de l'autre le poison & la mort.

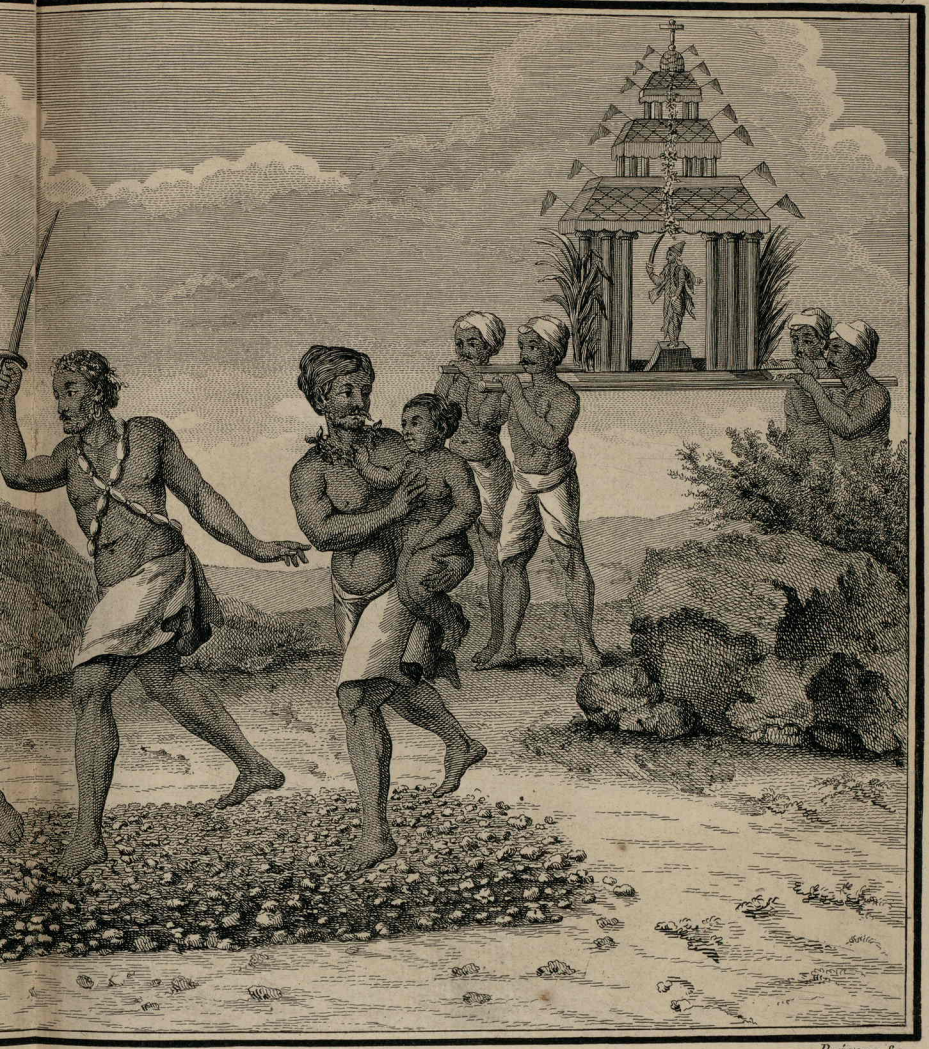
Pl. 67.

P. Sonnerat pinx.

FÊTE DU F

*En l'Honneur de Darma Raja*

*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 247.*



*Poisson Sc.*

DU FEU,

*na Raja et de Drobedé.*

Mariatale devenue impure par le mélange de sa tête avec un corps de Parichi, & craignant de n'être plus adorée de son fils Paraſſourama, pria les Deverkels de lui accorder un autre enfant, & ils lui donnèrent *Catavarayen ;* les Parias partagent leurs adorations entre sa mère & lui. C'est le seul de tous les Dieux auquel on offre des viandes cuites, du poisson salé, du tabac, &c. parce qu'il est issu d'un corps de Parias.

On ne fait point de fêtes publiques pour *Ayénar*, quoique fils de Chiven & de Vichenou, parce qu'il n'est pas Dieu de la première classe ; cependant comme Dieu protecteur du bon ordre & de la police, il reçoit les vœux de ceux qui prétendent à ses graces. Ils vont lui sacrifier des cabrits & des coqs dans ses temples solitaires bâtis loin des villes, des villages & des chemins ; ils lui consacrent aussi des chevaux de terre cuite qu'ils exposent devant son temple dans des lieux couverts.

Dans le cours de l'année, on célébre plusieurs fêtes en l'honneur de *Manarsuami ;* mais elles n'ont point de jour fixe. Dans les jours qu'on leur assigne, on fait beaucoup de cérémonies dans son temple ; quoique ce Dieu ne soit pas bien connu, plusieurs Indiens ne laissent pas de l'adorer, persuadés qu'il est le même que Soupramanier : mais les Brames ne veulent pas en convenir, & condamnent son culte.

La seule fête publique en l'honneur de *Darma-Raja* & de *Drobédé*, est celle de *Nerpou-Tirounal*, ou *fête du Feu*, parce qu'on marche sur cet élément. Elle dure dix-huit jours, pendant lesquels ceux qui font vœu de l'observer, doivent jeûner, se priver des femmes, coucher sur la terre, sans natte, & marcher sur un brasier. Le dix-huitiéme ils s'y rendent au son des instrumens, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, & suivent en cadence les figures de Darma-Raja & de Drobédé

ſon épouſe, qu'on y conduit proceſſionnellement : lorſqu'ils ſont auprès du braſier, on le remue pour ranimer ſon activité ; ils prennent un peu de cendres dont ils ſe frottent le front, & quand les Dieux en ont fait trois fois le tour, ils marchent plus ou moins vîte, ſelon leur dévotion, ſur une braiſe très-ardente, étendue ſur une eſpace d'environ quarante pieds de longueur. Les uns portent leurs enfans ſous le bras, les autres des lances, des ſabres & des étendards.

*Pl. LXVII.*

Les plus fervens traverſent ce braſier pluſieurs fois : après la cérémonie, le Peuple s'empreſſe de ramaſſer un peu de cendres pour s'en barbouiller le front, & d'obtenir des Dévôts quelques-unes des fleurs qui les décorent pour les conſerver précieuſement. C'eſt en l'honneur de Drobédé, qu'on fait cette cérémonie. Elle épouſa cinq frères à la fois ; tous les ans elle en quittoit un pour paſſer dans les bras d'un autre ; mais auparavant, elle avoit ſoin de ſe purifier par le feu. Telle eſt l'origine de cette fête ſingulière ; elle n'a point de jours fixes : cependant on ne peut la célébrer que dans le mois de Chitteré, de Vayaſſi ou d'Ani, qui ſont les trois premiers mois de l'année.

CHAPITRE

Pl. 68.

Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 256.

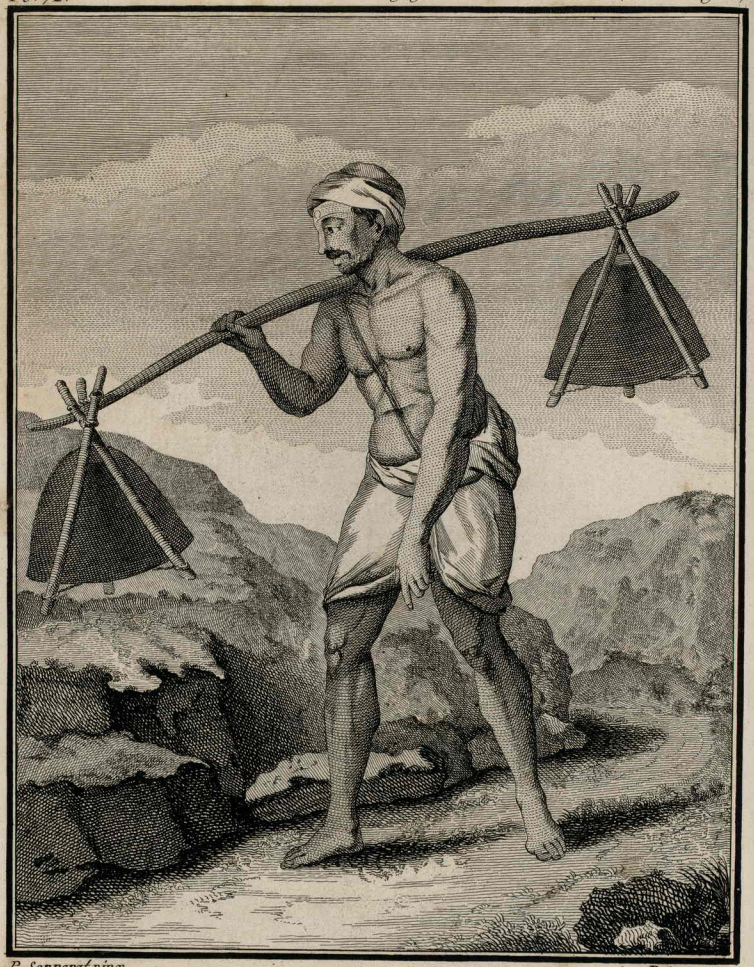
P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

SANIASSI

P. Sonnerat Pinx. Poisson Sc.

PANDARON



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

CACHI CAORI

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

PAENI CAORI

Pl. 70. Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 257.

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

CARÉPATRÉ PANDARON

# CHAPITRE VI.

## *Cérémonies particulières des Indiens.*

### DU POUTCHÉ.

ON comprend sous le nom de *Poutché* toutes les cérémonies qu'exige journellement le culte des différentes Divinités : elles consistent à baigner le Dieu avec de l'eau & du lait, à l'oindre de beurre & d'huiles odoriférantes, à le couvrir de riches draperies, & à le surcharger de pierreries, que l'on change chaque jour, ainsi que les autres ornemens, quand la Pagode est opulente. On lui présente aussi des lampes, où l'on consume du beurre au lieu d'huile. On lui jette séparément, l'une après l'autre, dans un nombre fixé par les livres sacrés, des fleurs d'une espéce particulière, qui lui sont consacrées : pendant tout le tems de la cérémonie, les Danseuses forment des pas au son des instrumens devant sa statue. Une partie des Brames avec des émouchoirs de crin blanc ou de plumes de paon, en écartent les insectes, & le reste est occupé à lui présenter les offrandes : car les Indiens ne viennent jamais au temple les mains vuides. Ils apportent à volonté, du riz, du camphre, du beurre, des fleurs & des fruits ; lorsqu'ils n'ont rien de tout cela, les Brames leur donnent des fleurs, dont ils ont toujours des corbeilles prêtes ; après en avoir exigé le paiement, ils les offrent au Dieu au nom des adorateurs.

Il n'appartient qu'aux Brames de faire le Poutché dans les maisons particulières, parce qu'il faut que la Divinité y soit présente, & qu'ils ont seuls le droit de la faire descendre sur la terre. Dans certaines fêtes de l'année, tous les Indiens sont obligés à cette cérémonie : elle consiste à faire des offrandes & un sacrifice au Dieu. Le Brame dispose à cet effet un lieu que l'on purifie avec de la bouze de vache dont on enduit le pavé, & de l'urine du même animal, dont on asperge la chambre. On met au milieu une cruche d'eau couverte, autour de laquelle on allume des lampions pleins de beurre. Lorsque tout est préparé, le Brame assis à terre, la tête nue, récite des prières, & de tems en tems jette sur la cruche des fleurs & du riz; lorsque les évocations sont finies, le Dieu doit se trouver dans la cruche : alors on lui fait des offrandes, mais intéressées ; car on lui présente ce qu'on desire que l'année rende au centuple, comme des fruits, du riz & du bétel, mais point d'argent. Le Brame fait ensuite le sacrifice qui consiste à brûler devant la cruche plusieurs morceaux de bois, que lui seul a le droit de jetter au feu l'un après l'autre, & aux instans où l'exige la prière qu'il récite : la cérémonie faite, le Brame congédie le Dieu par une autre prière.

## DU DIBARADANÉ.

Le *Dibaradané* ou offrande du feu, est aussi une cérémonie journalière en l'honneur des Dieux ; elle fait partie du Poutché. Le Brame qui officie tient d'une main une clochette qu'il sonne, & de l'autre une lampe de cuivre pleine de beurre ; il la fait passer & repasser autour de la statue du Dieu qu'on adore : pendant ce temps, les Bayadères chantent ses louanges en

danſant (*a*). Les aſſiſtans dans le recueillement & les mains jointes adreſſent leurs vœux à l'idole; après quoi le Brame rompt les guirlandes qui l'ornoient, en diſtribue les fragmens au Peuple, & reçoit de lui les offrandes qu'il apporte à la Divinité.

## DE L'ABICHÉGAM.

*L'Abichegam* fait partie du Poutché; cette cérémonie conſiſte à verſer du lait ſur le Lingam. On conſerve enſuite avec le plus grand ſoin cette liqueur, & on en donne quelques gouttes aux mourans, pour leur faire mériter par-là les délices du Caïlaſſon.

---

(*a*) C'étoit une cérémonie fort en uſage chez les Anciens, de danſer devant les Dieux pendant le ſervice divin, les jours de fêtes. Les Prêtres de Mars, nommés *Salii*, étoient fort eſtimés des Romains : c'étoient d'excellens *Saltinbanques*. On danſoit à *Délos* pendant le ſervice divin. Chez les Grecs & les Romains, cette danſe s'exécutoit d'une façon fort ſingulière : on alloit en danſant du côté gauche de l'autel au côté droit, voulant imiter le cours du ciel, qui va d'orient en occident; enſuite on retournoit du côté droit au côté gauche, ce qui repréſentoit la marche des planètes.

L'origine de cette danſe eſt fort incertaine. Le Roi David danſa devant l'Arche, que l'on ramenoit de chez les Philiſtins, & fit ſans doute danſer ſes ſujets en pinçant de la harpe. On trouve dans l'*Exode* que les Juifs dansèrent devant le veau d'or; mais on ne verra guères de Peuple choiſir, comme les Indiens, des filles ſans vertu pour danſer devant leurs idoles. Cependant elles ſont réputées honnêtes, à cauſe de leur miniſtère, quoique d'ailleurs leur laſciveté doive les faire regarder comme libertines: peut-être auſſi que ces filles de Pagodes ſont privilégiées, & qu'on les regarde comme chéries des Dieux, depuis l'aventure arrivée à l'une d'elles.

Dévendren, ſous la figure d'un bel homme, alla trouver un jour une courtiſane, pour éprouver ſi elle lui ſeroit fidelle. Il lui promit une bonne récompenſe, & elle le traita fort bien toute la nuit. Dévendren contrefit le mort, & la courtiſane le crut de ſi bonne foi, qu'elle vouloit abſolument être brûlée avec lui, quoiqu'on lui repréſentât que ce n'étoit pas ſon mari. Comme elle alloit ſe précipiter dans les flammes, Dévendren ſe réveilla & lui avoua ſa ſupercherie; il la prit pour femme & l'emmena dans ſon paradis. (*Voyez Abraham Roger.*)

On trouve dans la plus haute antiquité des traces de l'Abichégam. Les premiers hommes avoient une espéce de sacrifice appellé *libation :* il se faisoit en répandant quelque liqueur, mais sur-tout de l'huile en l'honneur de la Divinité ; il fut aussi en usage sous la loi écrite (*a*).

Les Indiens ont conservé cette coutume, non-seulement par rapport au Lingam, mais même en l'honneur de leurs autres Dieux. Ils leur offrent en effet des libations, les arrosent d'huile de coco, de beurre fondu ou d'eau du Gange ; ils les frottent d'huile ou de beurre toutes les fois qu'ils vont leur adresser des prières, ou leur présenter des offrandes : aussi toutes leurs idoles sont noires, enfumées, enduites & souillées d'une graisse fétide.

## DU SANDIVANÉ.

Le *Sandivané* est une cérémonie que les Brames seuls font tous les jours pour les Dieux en général, & le matin pour Brouma en particulier, comme auteur de leur origine. Ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang avec le creux de la main ; ils la jettent tantôt devant, tantôt derrière eux & par-dessus l'épaule, en invoquant Brouma, & en prononçant ses louanges ; ce qui les purifie & leur mérite ses graces. Ils en jettent ensuite au soleil pour lui témoigner leur respect & leur reconnoissance de ce qu'il a bien voulu reparoître, & chasser les ténèbres ; puis ils achevent de se purifier par le bain. Cette

(*a*) Les Talapoins du Pégû & d'Ava, les Prêtres de Siam lavent aussi leurs idoles avec du lait, de l'huile & d'autres liqueurs : on sait aussi que les Juifs avoient des pierres sacrées, qu'ils oignoient d'huile, & auxquelles ils donnoient le nom de *Bétyles*.

espéce de culte fut établi par les premiers hommes, & les Indiens l'ont toujours conservé (*a*).

## DU DARPÉNON.

Le *Darpénon* est institué en l'honneur des morts. Les Indiens, après s'être purifiés par le bain, s'asséient devant un Brame qui récite des prières; ensuite avec un petit vase de cuivre nommé *Chimbou*, il leur verse de l'eau dans une main qu'ils lui présentent ouverte & penchée de son côté, & il jette sur cette main des feuilles de la plante Herbé & des graines de Gengely, en nommant les personnes pour lesquelles il prie : ces prières se font pour les *Pidours-Dévé-Dékels*, qui sont les Déverkels protecteurs des morts.

## DU NAGAPOUTCHÉ.

Le terme de *Nagapoutché* signifie *office de la couleuvre* : les femmes sont ordinairement chargées de cette cérémonie. Lorsqu'à certains jours de l'année elles veulent s'en acquitter, elles vont sur les bords des étangs où croissent l'*arichi* & le *margosier* : elles portent sous ces arbres une figure de pierre représentant un Lingam entre deux couleuvres; elles se baignent, & après l'ablution, elles lavent le Lingam, brûlent devant lui quelques morceaux d'un bois particulièrement affecté à ce sacrifice, lui jettent des fleurs, & lui demandent des richesses, une nombreuse postérité, & une longue vie pour leurs maris (*b*).

---

(*a*) Les anciens Prêtres égyptiens se purifioient de même le matin par le bain, & se plongeoient dans les eaux sacrées du Nil; culte qu'ils pouvoient bien avoir reçu des Indiens.

(*b*) Cette dernière demande se nomme *Manguélia-Vourdon*, ou *pénitence pour le Taly*. Manguélion ou Taly sont synonymes.

il eſt dit dans les Chaſtrons que lorſque la cérémonie du Naga-poutché ſe fait dans la forme preſcrite, on obtient toujours ce qu'on demande (*b*) : la prière finie, la pierre eſt abandonnée ſur les lieux; on ne la rapporte jamais à la maiſon : elle ſert au même uſage à toutes les femmes qui la trouvent. S'il n'y a point au bord de l'étang d'arichi ni de margoſier, on y porte une branche de chacun de ces arbres qu'on plante pour la cérémonie aux deux côtés du Lingam, & dont on lui fait un dais. L'arichi eſt regardé par les Indiens comme le mâle, & le margoſier comme la femelle, quoique ces arbres ſoient de deux genres bien différens l'un de l'autre.

(*b*) Quelque bizarre que ſoit ce culte, on le voit établi chez tous les Anciens ; & les Modernes ont encore enchéri ſur eux.

## CHAPITRE VII.

### *Des Religieux Indiens.*

DANS toutes les Religions on a vu des enthousiastes s'isoler dans les déserts, & passer leur vie dans les mortifications & les prières; mais cette pieuse effervescence ne fut pas de longue durée. Les descendans de ces premiers Anachoretes se rapprochèrent bien-tôt des villes, & paroissant ne s'occuper que de Dieu, leurs regards se portèrent avidement sur la terre; ils voulurent être honorés, puissans & riches, quoiqu'ils affectâssent le mépris des grandeurs, le désintéressement & l'humilité la plus profonde; s'ils recueilloient de brillans héritages, ce n'étoit que pour empêcher qu'ils ne tombâssent dans des mains profanes, ou pour faciliter aux hommes le moyen de gagner le ciel par l'exercice de la charité: s'ils bâtissoient des palais superbes, ce n'étoit pas pour se loger d'une manière agréable, mais pour élever un monument à la piété généreuse de leurs bienfaiteurs: & comment ne pas les croire? ils avoient l'extérieur si pénitent, leur mépris pour les jouissances passagères de ce monde paroissoit être de si bonne-foi, qu'on les voyoit se livrer à toutes les douceurs de la vie, sans se douter qu'ils en eussent l'idée.

Tels ont été les Ministres de toutes les Religions: ce n'est que dans l'Inde qu'on trouve encore de ces imaginations exaltées qui se complaisent dans les sacrifices les plus pénibles, & dans les pratiques les plus austères.

Les Gentils ont plusieurs espéces de religieux; la plus révérée de toutes est celle des *Saniassis* ou *Sanachis :* le peuple la regarde comme sainte. Le Saniassi est ou Brame ou Choutre : il se dévoue entièrement à la Divinité ; les vœux qu'il fait sont d'être pauvre, chaste & sobre ; ne possédant rien, ne tenant à rien ; il erre de tous côtés, presque nud, la tête rasée, n'ayant qu'une simple toile jaune qui lui couvre le dos ; il
*Pl. LVIII.* ne vit que d'aumônes, & ne mange que pour s'empêcher de mourir. Les hommes de toutes les Castes, à l'exception des Parias, peuvent être Saniassis ; chaque secte a les siens : ils vivent comme les anciens Brachmanes, & suivent la même doctrine, ce qui feroit croire qu'ils sont leurs descendans.

Les *Pandarons* ne sont pas moins révérés que les Saniassis. Ils sont de la secte de Chiven, se barbouillent toute la figure, la poitrine & les bras avec des cendres de bouze de vache. Ils parcourent les rues, demandent l'aumône, & chantent les louanges de Chiven, en portant un paquet de plumes de
*Pl. LXIX.* paon à la main, & le Lingam pendu au col ; pour l'ordinaire ils ont aussi quantité de colliers & de brasselets d'*Outrachon* (*a*). Le Pandaron qui ne se vêtit point de toile jaune, se marie & vit en famille ; celui qui fait vœu de chasteté, s'appelle *Tabachi :* il diffère du Saniassi, en ce qu'il vit en société, soit avec sa

(*a*) Semence d'un fruit aigre, qui ne croît qu'au Nord de l'Inde. On l'appelle également *noyau de Routren*, parce que les sectateurs de ce Dieu croient qu'il se plaît à s'y renfermer. Les zélés en portent toujours au moins un sur eux, pour écarter Yamen, Dieu de la mort, s'ils venoient à mourir subitement dans les rues. Cette semence est presque ronde, très-dure, & ciselée comme un noyau de pêche. C'est d'après ces élévations, qui forment par hasard quelques figures, que les Saniassis sectateurs de Chiven & les Pandarons y découvrent quelqu'une des incarnations de ce Dieu.

famille,

famille, soit avec d'autres Pandarons; il témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de sandal & de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux saints. Le nom de *Pandaron* est collectif pour les Religieux de Chiven, comme celui de *Tadin* pour ceux de Vichenou.

Le *Caré-Patrépandaron* est une espéce de Pandaron; il fait vœu de ne plus parler; il entre dans les maisons & demande l'aumône en frappant des mains sans rien dire. Ceux qui lui font la charité, lui portent le riz tout cuit & le mettent dans ses mains, il le mange dans l'endroit où on le lui donne, sans en rien réserver, & s'il ne lui suffit point, il va dans une autre maison faire la même cérémonie. Son nom est significatif; *Caré* veut dire *Main* & *Patré*, *assiette*. *Pl. LXX.*

Le *Paéni-Caori* est aussi une espéce de Pandaron chargé de porter les offrandes que les Indiens font au temple de *Paéni*, dédié à Soupramanier: ces offrandes consistent en argent, sucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, &c. Il est ordinairement habillé de jaune comme les Pandarons, & porte les présens qu'il doit faire aux deux bouts d'un bâton; pour se mettre à l'abri du soleil, il ajuste sur le bâton un tendelet de drap rouge, tel à-peu-près que celui d'un palanquin. *Pl. LXXI.*

Les *Cachi-Caoris* sont une autre espèce de Pandarons, qui font le pélérinage de *Cachi*, d'où ils rapportent de l'eau du Gange dans des vases de terre (*a*); ils doivent la porter jusqu'à Raméssourin près du cap Commorin, où est un temple très-renommé de Chiven. Cette eau se répand sur le Lingam de ce *Pl. LXXII.*

(*a*) Tout homme, à l'exception du Paria, peut remplir le même office, sans être Religieux.

temple (*a*) ; enſuite on la ramaſſe pour la diſtribuer aux Indiens : ceux-ci la conſervent religieuſement, & lorſqu'un malade eſt à l'agonie, on lui en verſe une ou deux gouttes dans la bouche, de même que ſur la tête.

On trouve encore dans l'Inde nombre de religieux de la ſecte de Vichenou, tels que le *Tadin*, le *Satadéven*, le *Vaïchenavin*, &c.

Le Tadin va mendier de porte en porte en danſant & chantant les louanges & les métamorphoſes de Vichenou ; pour s'accompagner, il bat d'une main ſur une eſpèce de tambour, & quand il a fini chaque verſet, il bat ſur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux premiers
*Pl. LXXIII.* doigts de l'autre main : ce plateau lui pend au-deſſous du poignet, & rend un ſon très-fort & très-aigu ; ſur la cheville des pieds, il porte des anneaux de cuivre que l'on appelle *Chélimbou :* ces anneaux ſont creux & remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit ; ce qui lui ſert encore d'accompagnement & de meſure pour le chant & pour la danſe. Ces religieux ſe couvrent le corps d'une toile jaune, & quand ils

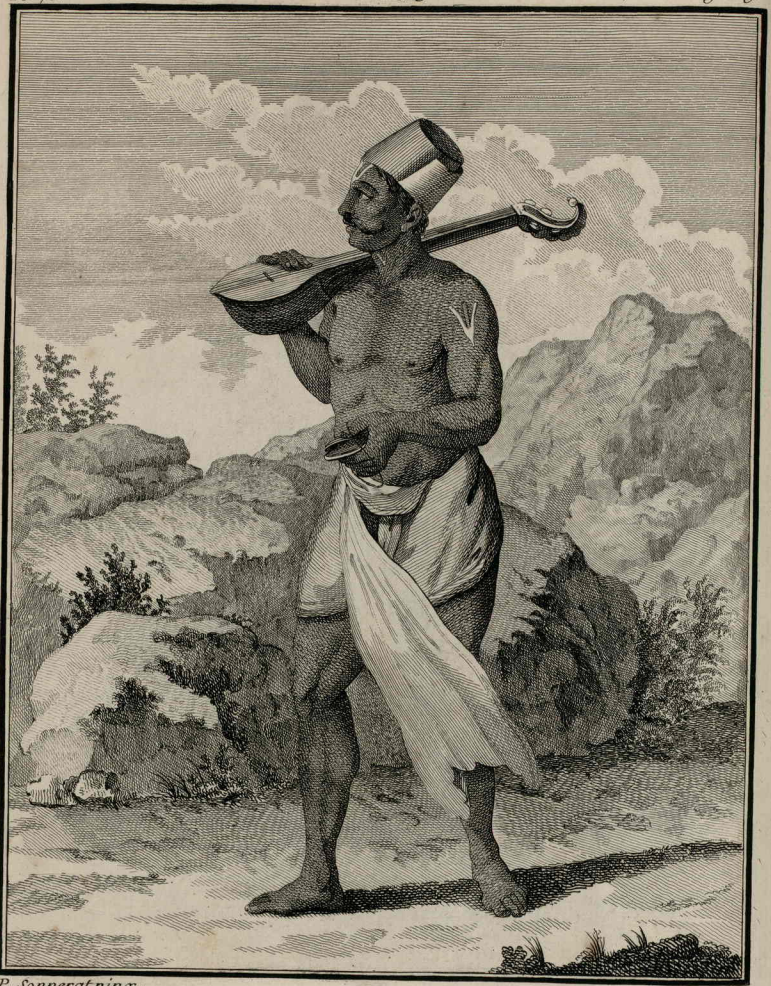
(*a*) Les Indiens croient que ce Lingam eſt celui que le Dieu Anoumar rapporta du Gange par ordre de Rama ; que ce dernier voulut lui rendre ſes adorations après avoir détruit le Géant Ravanen, & que l'étang qui eſt dans le même temple a été creuſé par les mains de Vichenou. Ce Lingam s'appelle *Ramanada-Suami*, qui veut dire *Dieu adoré par Rama :* l'étang ſe nomme *Danoucobi*. Les Brames, pour l'accréditer, font croire que ceux qui s'y baignent, obtiennent le pardon de leurs péchés & les purifient. Les Indiens y portent des offrandes & y viennent en pélerinage des pays les plus éloignés : mais pour que cet acte ſoit plus méritoire, il faut que le pélerin ſe ſoit préalablement rendu ſur les bords du Gange, qu'il ait couché ſur la terre, jeûné pendant la route, & qu'il rapporte ſa charge d'eau de ce fleuve, pour baigner le Lingam qu'il va adorer. M. Paw, dans ſes *Recherches philoſophiques*, parle de ces mêmes pélerins ; mais c'eſt à tort qu'il prétend qu'ils vont juſqu'en Sibérie. Cette erreur lui a fait ſuppoſer que la religion des Gentils dérive de celle de Lama : les Indiens n'ont aucune connoiſſance de ce Dieu.

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

TADIN

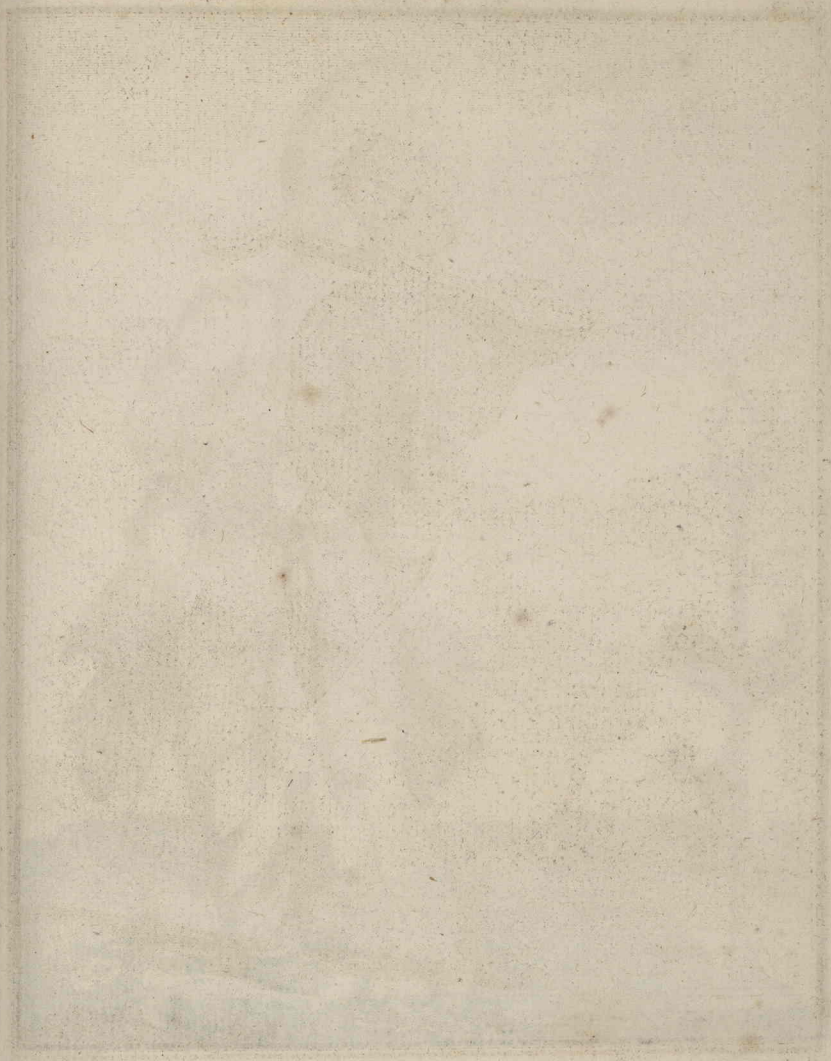
P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

VAÏCHENAVIN



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

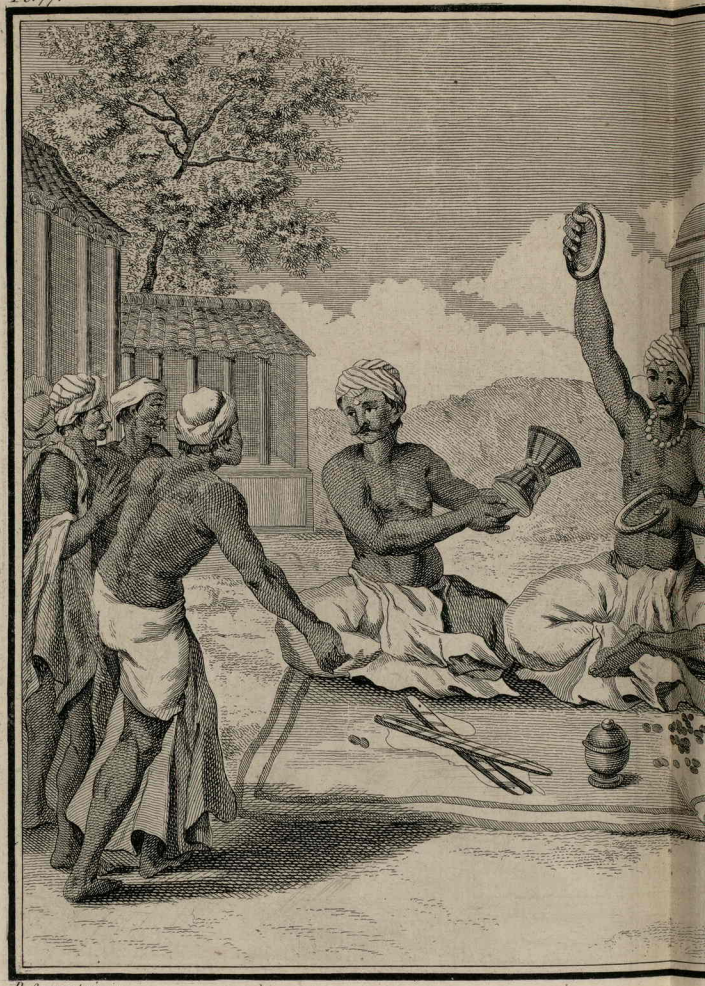
SATADÉVEN



P. Sonnerat pinx. Poisson sc.

CHEF DES TADINS

Pl. 77.

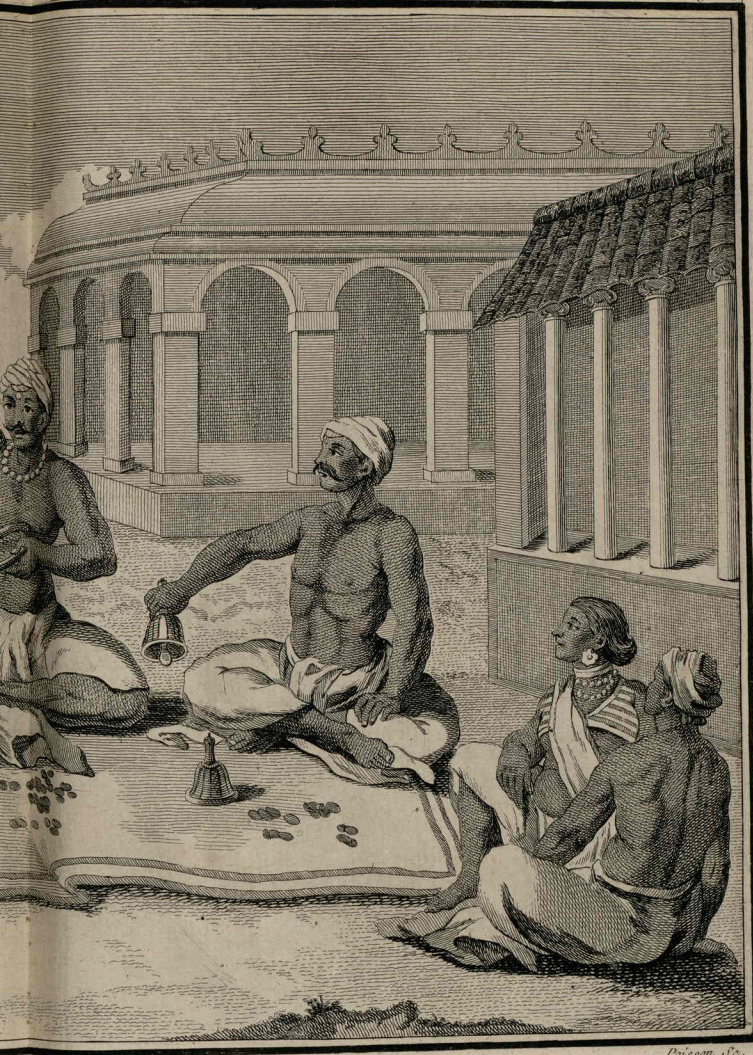


P. Sonnerat pinx.

POUTCHA

de Manar S

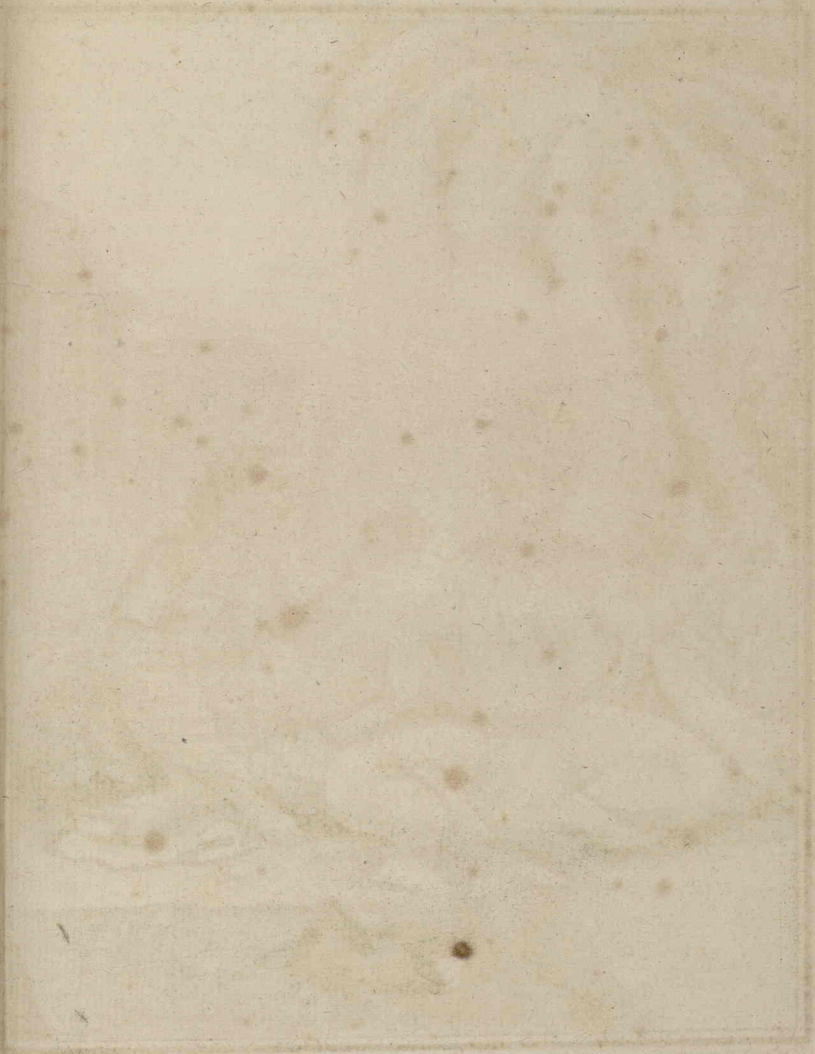
*Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 259.*



*Poinçon Sc.*

UTCHARI.

*lanar Suami.*



P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

POUTCHARI

*de Darma Raja*

se réunissent dans les villages, ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge dont le bout se recourbe en avant, & se termine en tête d'oiseaux; les autres ne portent qu'une simple toque jaune. *Pl. LXXIV.*

Les Satadévens forment une Caste religieuse, dans laquelle les autres Indiens ne peuvent pas entrer; ils naissent religieux, se marient, & vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les Tadins; mais ils s'accompagnent avec un instrument qui ressemble à notre guitare. *Pl. LXXV.*

Les Vaïchenavins forment une Tribu, comme les Satadévens. La seule chose qui les distingue de ces derniers est un petit vase de cuivre, qu'ils portent sur la tête, & dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait. *Pl. LXXVI.*

Le *Poutchari* se dévoue au culte de *Manarsuami*, ou de Darma-Raja; tout homme, excepté le Paria, peut embrasser cet état; ils font les cérémonies dans les temples de ces deux Divinités.

Les Brames regardent ce culte comme idolâtre, & jamais un sectateur de Vichenou ne sera le Poutchari de Manarsuami, parce que les Vichenouvistes prétendent que ce Dieu n'est qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Chiven. Le Poutchari de Darma-Raja peut être de l'une ou de l'autre secte; mais ni l'un, ni l'autre ne sont jamais Pandarons, ni Tadins. Celui de Manarsuami va dans les rues chantant les louanges de Chiven & de Soupramanier, tandis que l'autre chante celle de Darma-Raja; le premier s'accompagne du chelimbou, le second ne se sert que d'une clochette; mais sa femme, pour l'ordinaire, l'accompagne avec des castagnettes, & pour terminer chaque verset, *Pl. LXXVII. & LXXVIII.*

elle dit *ouï*, comme pour applaudir à ce que ſon mari vient de chanter. Quelquefois il porte avec lui des tableaux où ſont repréſentées la vie & les guerres du Dieu qu'il adore; il lit ou chante en public quelques verſets de ſa vie en montrant les exploits du Roi déifié. D'autre fois, il prononce ſes ſentences ou récite ſes fables, afin d'attirer l'aumône des paſſans.

Le Poutchari de Manarſuami, ſe ſert à-peu-près du même ſtratagême; il s'aſſied dans les rues, dans les places publiques, & ſur les chemins les plus fréquentés, en chantant les louanges du Saint ou du Dieu qu'il révére: pluſieurs acolytes accompagnent ſa voix, les uns avec un petit tambour, qu'ils appellent *oudoukai*, ſur lequel ils frappent avec les doigts; d'autres crient de tems-en-tems avec lui pour appuyer ce qu'il dit: il porte une boëte pleine de cendres de bouze de vache, qu'il diſtribue à ceux qui lui font l'aumône.

Les Poutcharis ſe marient & peuvent quitter cet état quand il leur plaît; leur nom vient de *Poutché*, qui veut dire *Cérémonie journalière* qu'on fait aux Dieux.

La Déeſſe Mariatale a auſſi ſes Poutcharis, que l'on nomme *Baïniens*, parce qu'ils accompagnent leurs chants d'un inſtrument, appellé *Baïni*. Les Baïniens ſont, pour la plûpart, de la Caſte des Parias; ils ne courent point dans les rues comme les autres religieux, & ne demandent l'aumône que dans les temples de Mariatale.

Enfin les Indiens ont des religieux *Pénitens*, par leſquels je terminerai ce Chapitre; ils ſont chez les Gentils, ce que les *Fakirs* ſont chez les Mogols: le fanatiſme leur fait tout abandonner, biens, famille, &c, pour aller traîner une vie miſérable; la plûpart ſont de la ſecte de Chiven: les ſeuls meubles qu'ils puiſſent avoir ſont un Lingam, auquel ils offrent con-

tinuellement leurs adorations, & une peau de tigre sur laquelle ils se couchent. Ils exercent sur leur corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer : les uns se déchirent à coups de fouet, ou se font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut briser ; d'autres font vœu de rester toute la vie dans une posture génante, telle que de tenir les poings toujours fermés, & leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains par succession de tems ; on en voit qui ont toujours les bras croisés sur la poitrine, ou bien les mains élevées au-dessus de la tête, de sorte qu'il ne leur est plus possible de les plier. Ces pauvres malheureux ne peuvent boire ni manger que par le secours de quelques disciples qui les suivent : qu'on juge de la violence qu'ils se font pendant bien des années, pour réduire leur bras à cet état d'inaction. Plusieurs s'enterrent & ne respirent que par une petite ouverture ; ils demeurent ainsi sous terre un tems si considérable, qu'il est étonnant qu'ils n'étouffent pas : quelques-uns moins fanatiques se contentent de s'enterrer seulement jusqu'au col. On en trouve qui ont fait vœu de rester toujours debout sans se coucher ; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre, & pour s'ôter les moyens de pouvoir dormir commodément, ils s'engagent le col dans de certaines machines qui ressemblent à une espéce de grille, dont ils ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied les yeux fixés sur le soleil, & considérent cet astre avec une grande contention d'esprit : quelques-uns pour avoir plus de mérite se tiennent de même un pied en l'air, & ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés ; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu, & contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paroissent tout

nuds devant le peuple, & cela pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion, qu'ils sont rentrés dans l'état d'innocence, depuis qu'ils ont abandonné leur corps à la Divinité. Le peuple persuadé de leur vertu, les regarde comme des saints, & pense qu'ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent: chacun croyant faire une œuvre très-pieuse, s'empresse à leur porter à manger, à mettre les morceaux dans la bouche de ceux qui se sont interdits l'usage de leurs mains, & à les nettoyer; quelques femmes vont jusqu'à baiser leurs parties naturelles & les adorer, tandis que le Pénitent est dans l'état de contemplation: cependant leur nombre a diminué chez les Indiens, depuis que ces derniers sont opprimés & réduits en esclavage: le seul que j'ai vu s'étoit percé les joues avec un fer qui lui traversoit la langue, & étoit rivé de l'autre côté de la joue avec un autre morceau de fer qui formoit le cercle par-dessous le menton.

Peut-être ont-ils regardé les calamités publiques, comme des pénitences assez dures, & sans doute on ne doit pas être ingénieux à se préparer des supplices, quand la nature & les hommes concourent à nous en accabler; on peut s'en reposer sur les fléaux destructeurs de l'une, & sur la tyrannie de l'autre.

Le caractère de ces Pénitens est d'avoir un grand fond d'orgueil, d'être pleins d'estime d'eux-mêmes, & de se croire des saints. Ils évitent sur-tout d'être touchés par les gens de basse Caste & les Européens, de crainte d'être souillés; ils ne laissent même pas toucher leurs meubles: si on s'approche d'eux, ils s'éloignent aussi-tôt. Ils ont un souverain mépris pour tous ceux qui ne sont pas de leur état, & les regardent comme profanes; ils n'ont rien sur eux qui ne passe pour renfermer quelque mystère, & qui ne soit digne d'une grande vénération.

P. Sonnerat pinx.

Poisson Sc.

PENITENT INDIEN

L'hiſtoire indienne conſerve la mémoire d'une infinité de Pénitens célèbres dans l'antiquité, que ceux d'aujourd'hui ſe font gloire de prendre pour modèles.

Les Anciens avoient diverſes ſectes, qu'on peut comparer aux Religieux indiens : ils menoient une vie errante & vagabonde ; ils alloient de ville en ville chanter les victoires des Dieux, & condamnés à une pauvreté volontaire, ils mendioient ſous le voile de la religion. Les *Eſſéniens* ſe croyoient plus ſaints & plus purs que les autres Juifs ; ils faiſoient vœu de chaſteté, vivoient dans les déſerts, ne mangeoient rien qui eût vie, & ſe nourriſſoient de racines. Ils avoient en horreur l'effuſion du ſang, & ſur-tout celle qui ſe faiſoit dans les ſacrifices : ils chantoient leurs hymnes, comme la plupart des Religieux Indiens, en danſant.

Les *Pythagoriciens* chez les Grecs mettoient tout en commun, s'abſtenoient de viandes & de liqueurs, & ne ſe nourriſſoient de légumes ; ils étoient ſans ceſſe en contemplation, obſervant le plus rigoureux ſilence.

Les Druides, Prêtres des anciens Gaulois, menoient dans les forêts, comme les religieux indiens, une vie ſolitaire & obſervoient auſſi le célibat.

## CHAPITRE VII.

*Des pratiques de vertu, de la Métempſycoſe, du Paradis & de l'Enfer.*

ADORER l'Être ſuprême, invoquer ſes Dieux tutélaires, être affable envers les hommes, avoir ſurtout pitié des malheureux & les ſecourir, ſupporter patiemment les adverſités de la vie, fuir le menſonge, s'abſtenir de ſa femme avant le quatriéme jour de ſa période, n'aimer qu'elle, avoir en horreur l'adultère, lire & entendre lire les hiſtoires divines, parler peu, faire l'aumône, jeûner, prier, prendre le bain pendant les tems marqués (*a*). Tels ſont les devoirs généraux que les livres ſacrés impoſent à tous les Indiens, ſans exception de Caſte ni de Tribu.

Ces livres contiennent encore des préceptes particuliers : par exemple les Brames dans l'état de *Gourou* (*b*), ſont obligés d'apprendre, & d'enſeigner les Védams (*c*), de faire les

(*a*) L'uſage des bains eſt aſſez naturel dans un pays brûlé par l'ardeur du ſoleil ; les Peuples ont dû y être portés pour ſe rafraîchir & entretenir la propreté du corps : enſuite la politique, de concert avec la religion, en a fait une obligation légale, & la ſuperſtition y a bien-tôt attaché un moyen de ſe ſanctifier & d'acquérir des perfections imaginaires.

(*b*) *Gourou* eſt le Grand-Prêtre : c'eſt lui qui inſtruit de la religion, qui dirige & fait les ſacrifices. (*Voyez la note de la page 46.*)

(*c*) Les Indiens entendent apparemment par les Védams, les Commentaires de ces mêmes livres ſacrés, puiſque nous avons vu que les Brames en interdiſent la connoiſſance à tous les hommes qui ne ſont pas de leur Tribu, & qu'il eſt même douteux qu'ils aient jamais exiſté.

ſacrifices

sacrifices ou de veiller à ce qu'on les fasse, de recevoir l'aumône, & de la faire aux autres.

Les Rajas, qui composent la seconde Tribu, doivent étudier les Védams, faire les sacrifices, garder le pays, & faire la guerre aux ennemis de l'état.

Les Vassiers ou Vaniguers, qui forment la troisiéme, sont également obligés d'étudier les Védams, de faire les sacrifices, & de s'adonner aux exercices de leur profession; savoir, les *Bons-Vassiers* de cultiver la terre, les *Govassiers* de garder les bestiaux, de les faire multiplier, & les *Donavassiers* de faire le commerce de l'or & de l'argent.

La quatriéme, dont les membres sont appellés *Choutres*, est tenue de servir fidélement les trois premieres.

Pour ce qui est des devoirs relatifs aux individus, ils consistent de la part de la femme, à veiller sur son ménage, à se faire estimer & chérir de ses parens, à s'orner pour plaire à son époux: la méchanceté du mari ne la dispense pas de son devoir; elle doit toujours se conduire de manière à le rendre meilleur, & le regarder comme son Dieu. Si elle le fait, elle en sera récompensée dans cette vie & dans l'autre.

Le Bramassari, ou jeune Brame, doit être sobre, modeste, silencieux, faire ses prières à des heures réglées, étudier les Védams, respecter son Gourou, le remercier au commencement & à la fin de chaque instruction journalière, & lui rendre toutes sortes de services; ce n'est qu'en sa présence & de son aveu qu'il peut manger le riz qu'il a mendié de porte en porte: ses marques distinctives doivent être le *Pounanoul* (*a*) le paquet de feuilles de vertu qu'il a dans ses mains, un brin

(*a*) Le *Pounanoul* est le cordon de fil de coton que les Brames portent en écharpe.

d'herbe, en forme d'anneau, qu'il met à son doigt, & une ceinture d'herbe *Nanel*: un morceau de toile doit lui couvrir les parties naturelles, & une peau de cerf doit lui servir de lit: sur-tout il doit éviter la rencontre des femmes. Le cœur de l'homme est semblable au beurre qui se fond à l'approche du feu. La fréquentation des femmes l'amollit & le rend susceptible d'amour: Brouma lui-même se trouvant seul avec sa fille, conçut & satisfit une passion criminelle.

Le Solitaire ne doit se nourrir que des fruits & des racines du désert; il peut cependant y joindre un peu de farine ou de riz, & les manger après en avoir fait l'offrande à l'Être suprême; il faut qu'il aille chercher sa nourriture toutes les fois qu'il en a besoin, qu'il porte ses cheveux empaquetés, qu'il habite une grotte, couche sur la terre, & s'habille de l'écorce d'un arbre. Si ses forces le lui permettent, il vivra pendant douze ans de cette manière; & quand il ne pourra plus agir, il s'abstiendra de toute nourriture, & travaillera sérieusement à renfermer les sens dans son ame, & son ame dans l'Être suprême qui est Dieu.

Le Solitaire ou Saniassi, capable de mener une vie religieuse, ne doit avoir d'autres vêtemens qu'un morceau de toile pour couvrir sa nudité, ni d'autres meubles qu'un bâton & une cruche: s'il s'arrête dans une ville ou dans un village, ce ne doit être que pour une nuit. Il doit méditer sur les vérités des Védams, ne jamais disputer sur ces matières, être sobre, manger une seule fois dans la journée un peu de riz ou de lentilles, & desirer sa dernière heure: s'il est plus courageux, il quittera le bâton & la cruche, & deviendra muet, sourd, imbécille & fou. La chaleur, le froid, les injures, les louanges, les richesses, la pauvreté, tout cela lui doit être égal.

Le Séculier doit offrir à Dieu tout le bien qu'il fait, & ne s'en attribuer aucun ; entendre dévotement les ſermons des Sages ; regarder comme un ſonge tous les biens de la vie, & n'avoir aucun attachement pour eux, pas même pour ſa femme & pour ſes enfans : faire les ablutions & les prières recommandées, pratiquer l'aumône, ſur-tout aux Brames, & leur donner à manger dans le tems des éclipſes, lors des nouvelles & des pleines lunes, quand le ſoleil va du Nord au Sud & du Sud au Nord, le huitiéme & le douziéme jour de la lune, lorſqu'il arrive avec la conſtellation *Tirouvanam* & le neuviéme de la pleine lune du mois *Cartigué* (*a*). Il eſt encore obligé de faire les cérémonies pour la groſſeſſe de ſa femme, & pour les défunts ; de tirer l'horoſcope de ſes enfans, & de viſiter les lieux ſaints. L'habitation où ſe raſſemblent beaucoup de Brames eſt très-ſainte ; la dignité de ces perſonnages eſt au-deſſus de toute comparaiſon ; Vichenou lui-même les révère : la pouſſière de leurs pieds eſt vénérée dans le ciel, ſur la terre & dans les abîmes. Cependant un Sage eſt incomparablement plus noble qu'un Brame.

Enfin les Artiſans ſont tenus de ne point ſe ſouſtraire aux devoirs de leur état ; celui qui ſe conduit avec prudence, douceur & ſageſſe, fût-il de la Caſte la plus baſſe, ſera eſtimé dans ce monde & récompenſé dans l'autre : car certainement il n'y a qu'une bonne conduite qui rende eſſentiellement noble,

(*a*) Tous ces jours ſont conſacrés à la dévotion, ainſi que ceux de la commémoration des morts & des conſtellations ſous leſquelles on eſt né. Il en eſt de même du troiſiéme jour après la pleine lune du mois *Vayaſſi*, du ſeptiéme après la pleine lune du mois *Maſſi*, du quinziéme de la nouvelle lune du mois *Prétachi*, de tous les douziémes de lune qui ſont en conjonction avec les conſtellations *Outram*, *Outradam*, *Outraladi*, ou des mois *Margazi*, *Taï*, *Maſſi* & *Pangouni*.

la nobleſſe de naiſſance n'étant qu'une diſtinction extérieure & arbitraire.

On voit par cet expoſé, que la morale des Indiens eſt très-pure; ils ont les mêmes vertus que nous, & quoique la plûpart des figures repréſentées dans leurs temples ſoient obſcènes, la décence leur eſt expreſſément recommandée & ils l'obſervent parfaitement : il en eſt de même de la continence qu'ils ne gardent pas ſi exactement ; la facilité d'avoir des danſeuſes, qui par intérêt & par libertinage ſe vouent au public, les fait manquer à une vertu qui leur eſt ordonnée ; cependant la loi, pour ſe prêter à la chaleur du climat, leur permet la pluralité des femmes : ils ne ſe ſervent ordinairement de cette permiſſion, que lorſqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent point avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épouſée.

Les vertus principalement ordonnées, ſont la reconnoiſſance & la charité, & aucun Indien ne s'exempte de cette dernière.

Quant aux vertus morales, celle de la piété qui fait reſpecter la vie dans tous les êtres, eſt préférable au zèle qui les offre aux Dieux en ſacrifice. Les vaches immolées ſur leurs autels cauſeront dans l'autre monde, des ſupplices inouis aux Sacrificateurs (*a*). Le véritable ſacrifice eſt celui de l'ame : les ignorans adreſſent leurs vœux à des idoles façonnées par la main des hommes ; mais le Sage adore Dieu en eſprit. Celui qui mépriſe ſon corps, triomphe bien-tôt de ſes deſirs, & ſe rend la vertu facile. Les vertus ſe diviſent en deux claſſes, qu'il ne faut pas confondre ; l'une s'appelle *Pravarty*, & l'autre *Nivarty* : la première

(*a*) Ceci annonceroit que les Indiens ſacrifioient anciennement des animaux à leurs Dieux.

contient deux articles nommés *Ischetam* & *Bourtam ;* Ischetam renferme les actions faites dans les cérémonies religieuses ; mais bâtir des temples & des chauderies, creuser des étangs, planter des allées, &c, toutes ces bonnes œuvres se nomment Bourtam ; ceux qui les pratiquent mourront dans le tems que le soleil s'avance vers le Sud, & la nuit d'un jour où la lune est dans son deuxiéme quartier ; après leur mort, ils se trouveront dans le pays de la lune où ils seront heureux selon leur mérite.

L'ame dans l'état de Nivarty brûle du feu de la sagesse ; sa puissance anéantit les actions des sens, & cette ame rentre dans l'immensité de l'Être universel. Tout homme dans l'état de Nivarty mourra dans le tems que le soleil prend sa course vers le Nord, & le matin d'un jour où la lune est dans son premier quartier. Élevé par les rayons du soleil, il ira dans le paradis de Brouma, nommé *Satialogam*, où il jouira des plaisirs inexprimables qu'y goûtent les Dieux ; la matière dont il est composé devient subtile, & se change en corps universel, & par la sagesse de son ame, il détruit la faculté de ce corps casuel.

De ce lieu de délices, il monte dans le Sorgon, d'où les sectateurs de Vichenou passent dans le Vaïcondon, & les sectateurs de Chiven dans le Caïlasson.

Ceux qui révèrent les neufs Broumas, obtiendront le don de progéniture ; la Déesse Sarassouadi distribuera des richesses à ses adorateurs ; le Dieu du feu gratifiera les siens du don de la beauté. La santé sera le partage de ceux du soleil : les Dieux des huit coins du monde accordent à leurs Dévots la facilité de pratiquer les bonnes œuvres ; ainsi tous ceux qui desirent ces sortes de biens, s'adressent à ces Divinités particulières ; mais ceux qui veulent parvenir à la béatitude ne s'adressent qu'à Dieu seul.

Les premiers qui ne demandent que des biens temporels, oublient que la mort doit les en priver un jour. Enſuite ils regrettent de ne s'être pas livrés à la dévotion de Dieu ; ſans elle les hommes reſſemblent aux arbres du déſert, & ceux qui ne ſont pas éclairés par cette dévotion, quoique d'ailleurs bien inſtruits, ſont de véritables bêtes de ſomme ; les Sages qui pour s'attacher à Dieu mépriſent les biens terreſtres, & lui font le ſacrifice général de leurs deſirs, obtiendront la gloire pour récompenſe. Leurs ames délivrées de l'enveloppe mortelle, n'auront plus le malheur de renaître : ils ſeront en Dieu, & Dieu ſera en eux, ils le poſſéderont.

Les méchans qui ne ſe ſont point ſoucié de contempler la grandeur de Dieu, ſeront préciptés dans les enfers, lieu placé ſous la terre, vers le Sud du monde nommé *Padalam :* fleuves de feu, monſtres horribles, armes meurtrières, ordures infectes, tous les maux ſont concentrés dans ce réduit terrible. Après la mort de ces malheureux, les *Emaguinguilliers* (*a*) les y entraînent liés & garottés ; ils ſont battus, fouettés, foulés aux pieds : ils marcheront ſur des pointes de fer, leurs corps ſeront piqués par des corbeaux, mordus par des chiens, & jettés dans une rivière enflammée. Ce n'eſt qu'après avoir exercé ſur eux toute leur cruauté, que les Miniſtres de la mort les conduiront devant Yamen. Ce juge incorruptible & ſévère les condamnera ſelon les fautes qu'ils auront commiſes.

Ceux qui mépriſent les régles de la religion ſeront jettés ſur des monceaux d'armes tranchantes, & ſouffriront ce tourment autant d'années qu'ils ont de poils ſur leur corps.

---

(*a*) Race de Géans, ſerviteurs d'Yamen, Dieu de la mort & le Roi des enfers.

Ceux qui outragent les Brames & les perſonnages en dignités ſeront coupés par morceaux.

Les adultères ſeront contraints d'embraſſer une ſtatue rougie au feu.

Ceux qui manquent à leur devoir, qui n'ont pas ſoin de leur famille, & qui l'abandonnent pour courir le pays, ſeront continuellement déchirés par des corbeaux.

Ceux qui font mal aux hommes ou qui tuent les animaux, ſeront jettés dans des précipices, pour y être tourmentés par des bêtes féroces.

Ceux qui n'ont pas reſpecté leurs parens, ni les Brames, brûleront dans un feu dont les flammes s'éléveront à dix mille yogénaïs.

Ceux qui ont maltraité les vieillards & les enfans, ſeront jettés dans des fours.

Ceux qui couchent le jour avec des courtiſannes, ſeront obligés de marcher ſur des épines.

Les médiſans & les calomniateurs, appliqués ſur des lits de fer rougis au feu, ſeront contraints de manger des ordures.

Les avares ſerviront de pâture aux vers.

Ceux qui volent les Brames, ſeront ſciés par le milieu du corps.

Ceux qui par eſprit de vanité tuent des vaches & autres animaux dans les ſacrifices, ſeront battus ſur une enclume.

Les faux témoins ſeront précipités du haut des montagnes.

Enfin les voluptueux, les fainéans, & ceux qui n'ont pas eu pitié des miſérables ni des pauvres, ſeront jettés dans des cavernes brûlantes, écraſés ſous des meules & foulés par des éléphans ; leurs chairs meurtries & déchirées ſerviront de pâture à ces animaux.

Tous ces misérables pécheurs souffriront de la sorte pendant plusieurs milliers d'années, & leurs corps impérissables, quoique divisés dans les supplices, se réuniront aussi-tôt comme le vif-argent; ensuite ils seront condamnés à une nouvelle vie, pendant laquelle se prolongeront leurs tourmens, & par un effet de la puissance divine, ils se retrouveront dans la semence des hommes : cette semence répandue dans la matrice de la femme, n'y sera pendant toute une nuit que comme de la boue. Le cinquiéme jour, elle sera comme des globules d'eau; dans le quatriéme mois, les nerfs du fœtus se formeront; dans le cinquiéme, il sentira la faim & la soif; dans le sixiéme, un épiderme couvrira son corps : dans le septiéme, il aura des mouvemens très-sensibles. Il habitera le côté droit de sa mère, & sera nourri par le suc des alimens qu'elle prendra; réduit à voltiger dans ses excrémens, les vers le mordront; les nourritures âcres & l'eau chaude que la mère boira, lui causeront des douleurs très-vives : dans le passage étroit, il souffrira beaucoup, & l'enfant né sera sujet encore à des peines infinies. C'est ainsi que cette naissance douloureuse se réitérera jusqu'à ce que ces malheureux aient le courage de s'adonner entièrement à la pratique des vertus.

CHAPITRE

## CHAPITRE IX.

### *Du Gange.*

MAITRISÉ par les ſens, réduit à ne penſer que d'après leur témoignage, l'homme a voulu s'affranchir de leur empire & s'élever à des idées métaphyſiques; mais ſi l'on remonte à la ſource de ces prétendues ſublimités, on verra bientôt qu'elles ne doivent leur origine qu'à la perception des objets ſenſibles. C'eſt ainſi qu'on ne s'aviſa de ſanctifier les eaux, & de leur attribuer le pouvoir d'effacer les crimes, que parce qu'on vit diſparoître les taches des corps ſoumis à leur action; on crut qu'elles devoient produire le même effet ſur l'ame.

Cette erreur devenue générale, peupla les fontaines, les fleuves & les mers d'une foule de Divinités imaginaires. Il ne fut plus permis de les traverſer ſans en avoir ſalué le Génie (*a*). Toutes les Nations ſe diſputèrent l'avantage de poſſéder des eaux ſacrées. Les Juifs attribuoient une vertu divine à la *Fontaine de Jeuneſſe;* les Égyptiens aux ſources fécondes du *Nil*, & les Indiens à toutes les rivières dont ils habitoient les bords enchantés.

Ce qui doit faire excuſer ces derniers, ce ſeroit ſans doute

(*a*) Le *Gange*, le *Quichena*, le *Polléar*, le *Cavri*, le *Colram* devinrent des rivières ſaintes, que les Indiens ne traverſent point ſans s'être lavé les mains dans leurs eaux, & ſans avoir adreſſé leurs prières aux Dieux ſubalternes qui les habitent & qui dirigent leur cours. Les Grecs & les Égyptiens ne traverſoient de même aucune rivière ſans en avoir ſalué le Génie, & s'être lavé les mains dans ſes eaux.

l'avantage qu'ils en retirent. Placés ſous un ciel brûlant, dévorés par les chaleurs d'un été continuel, lorſqu'un ſang enflammé circule dans leurs veines, combien ne doivent-ils pas chérir l'élément qui leur procure une fraîcheur ſalutaire; il eſt à préſumer que le premier hommage qu'ils lui rendirent fut le ſimple tribut de la reconnoiſſance. Cette diſpoſition du cœur eſt ſi précieuſe dans l'homme, qu'on doit la reſpecter, lors même qu'elle ſe porte ſur des êtres inſenſibles; mais les Indiens ont tellement défiguré ce culte primitif par des fables abſurdes, qu'il eſt preſque impoſſible de le reconnoître. L'hiſtoire du Gange ſuffira pour nous en convaincre : voici de quelle manière elle eſt conſignée dans le *Candon.*

La Déeſſe Parvadi mit un jour ſes mains ſur les yeux de Chiven; auſſi-tôt la nature fut enſevelie dans les ténèbres : les corps diſpenſateurs de la lumière perdirent tout leur éclat, parce qu'ils ne le tiennent que des yeux de Chiven. Ils ne furent cependant voilés qu'un ſeul inſtant, & cet inſtant fut pluſieurs âges pour toutes les créatures. Le Dieu pour remédier à cette éclipſe générale, ne vit d'autre moyen que de placer un nouvel œil ſur ſon front (*a*). Il n'y fut pas plutôt, que le ſoleil & la lune reprirent leur clarté première. Parvadi s'appercevant du déſaſtre qu'elle cauſoit, retira ſes mains; mais elles ſe trouvèrent mouillées d'une ſueur qu'elle voulut ſecouer, & de chaque doigt il ſortit une rivière du Gange plus conſidérable que la mer. Ces dix rivières augmentèrent en s'éloignant au point qu'elles firent craindre une inondation générale : dans cette extrémité, Vichenou, Brouma & les Déverkels

(*a*) On repréſente toujours Chiven avec un troiſiéme œil au front; & c'eſt à cette imitation que ſes ſectateurs mettent un ſigne rond ſur le front, de couleur rouge, pour ſe diſtinguer des ſectateurs de Vichenou.

vinrent se jetter aux pieds de Chiven, & lui dirent : « Seigneur » nous ne savons quelles eaux se répandent sur la terre ; mais » elles ne proviennent pas des mers : si vous ne daignez nous » en préserver, l'univers sera submergé ». Chiven leur apprit comment elles s'étoient formées, & ordonna qu'elles reparussent devant lui réduites en petite quantité, puis il les prit & les mit sur sa tête. Alors Vichenou, Dévendren & Brouma prièrent Chiven de leur donner à chacun une portion de ces eaux, qui, sorties d'une moitié de lui-même, & mises sur sa tête, étoient devenues sacrées. Chiven leur en donna dans la main, & leur dit : « que chacun de vous porte cette eau » dans son pays, elle y formera une grande rivière ».

Le Gange est provenu de celle qu'obtint Brouma ; les prières & les pénitences de *Baguiraden* l'attirèrent sur la terre, elle y creusa son lit en suivant les ornières que traçoient les roues du char de ce Pénitent, lorsqu'il essayoit de ranimer les cendres des Rois ses ancêtres, exterminés par *Cabiler*.

Le *Bagavadam*, Pouranon en l'honneur de Vichenou, rapporte ce prodige de la manière suivante. *Baganden* vaincu par ses ennemis, se réfugia dans les déserts où il mourut ; son fils *Sagaren* ne vint au monde qu'après sa mort : élevé par les soins du Pénitent *Avourounen*, il eut le courage d'attaquer les ennemis de son père & le bonheur de les vaincre. Bien-tôt il s'empara de plusieurs royaumes, & devint dans la suite un des six *Sacravartis* ou Roi de l'univers entier. Quand il eût fini ses conquêtes, il épousa *Soumoudy* & *Quessiny* ; la première lui donna soixante mille enfans, & la seconde n'eut qu'un fils connu sous le nom d'*Anguissamanden*. Dans cet excès de puissance & de richesses, il voulut faire cent *Asvamédiagon* (ou cent fois le sacrifice du cheval) ; il en avoit déja consommé

quatre-vingt dix-neuf, lorsque Dévendren poussé par la jalousie, lui vola le cheval qui devoit servir au dernier; non content de cette friponnerie, il l'attacha malicieusement auprès d'un endroit où Cabiler se tenoit en contemplation, ce qui causa la mort des soixante mille enfans de Sagaren; car ces derniers faisant des recherches pour recouvrer la victime, la trouvèrent auprès du Pénitent, & s'imaginant qu'il en étoit le voleur, ils l'accablèrent d'injures; mais Cabiler les extermina d'un seul regard. Sagaren voyant que ses enfans ne revenoient point, envoya l'unique fils qui lui restoit pour avoir de leurs nouvelles. Celui-ci ne tarda pas long-tems à l'instruire de leur trépas; & Sangaren en fut si touché, qu'il lui remit sa couronne & se retira dans les déserts, où il mourut dans la pénitence.

Anguissamanden gouverna pendant quelques tems avec gloire; mais bien-tôt il céda le trône à son fils *Tibilen:* il embrassa la vie pénitente, croyant que Dieu touché de ses austérités, lui accorderoit le Gange, & que par son moyen il pourroit faire revivre ses ancêtres; mais il mourut sans l'avoir obtenu. Tibilen eut le même sort.

Baguiraden à l'âge de seize ans eut assez de fermeté pour suivre leurs traces. Il somma la Déesse *Genga* de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il falloit la permission de Brouma: d'après cette réponse, il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de ce Dieu. Celui-ci répondit qu'il ne pouvoit verser cette eau qu'aux pieds de Vichenou: nouvelles pénitences en l'honneur de Vichenou, qui dit qu'il falloit l'intervention de Chiven. Enfin après bien des mortifications & des prières faites en l'honneur de ce dernier, il parut, & lui accorda sa demande. Genga reçut ordre de suivre les traces du char de Baguiraden, & de lui rendre le service qu'il demandoit. Baguiraden marchoit

devant, & Genga suivoit les sillons que formoient les roues de son char; ils passèrent par le jardin du Pénitent *Sannon*. Ce religieux craignant que le torrent ne ruinât son jardin, prit ses eaux & les réduisit en une petite boule, qu'il avala : cet accident ne découragea point Baguiraden ; il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de *Sannon*, & celui-ci versa le Gange par son oreille. Baguiraden fit passer son char sur les cendres de ses ancêtres : humectées de cette eau divine, elles se ranimèrent, & les soixante mille enfans de Sagaren recouvrèrent la vie, non pas pour exister sur la terre, mais dans le Vaïcondon : c'est ce qui a fait donner au Gange les noms de *Sannounadi*, *Baguiradi* & *Vichénoubadi*.

Tout le monde sait que ce fleuve est en grande vénération dans l'Inde : les Gentils croient qu'il sort immédiatement des pieds de Brouma. Cette origine sacrée lui donne de grands priviléges. Ceux qui meurent sur ses bords en buvant de ses eaux salutaires, sont dispensés de la tâche pénible de revenir au monde, & d'y reprendre une nouvelle existence ; aussi dès qu'un Indien est condamné par les Médecins, on s'empresse de le porter sur les rives du Gange : ses parens le font boire à plusieurs reprises. Ils délayent même de la vase qu'ils lui mettent dans la bouche, & le malheureux expire gorgé de cette eau bourbeuse. Souvent on le plonge tout entier dans ce fleuve, qui devient son tombeau. Ceux à qui l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours chez eux de cette eau précieuse, qu'on leur fait boire dans leur agonie ; après qu'ils ont été brûlés, on a soin de ramasser tous les os épargnés par les flammes, & ces tristes restes sont conservés religieusement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les faire jetter dans le Gange.

## CHAPITRE X.

*Syſtême des Indiens ſur la Création du Monde.*

PLUS énergique, plus active, plus inſatiable qu'aucune des autres paſſions qui tourmentent l'homme, la curioſité, ſource précieuſe de toutes les connoiſſances, naît & ne meurt qu'avec lui. D'abord elle ne ſe porte que ſur les objets phyſiques qui la frappent, & dont elle cherche à découvrir les propriétés, les uſages, les rapports: mais ſemblable à ces feux brillans qui éclairent les corps ſans les pénétrer, elle effleure tout & n'approfondit preſque rien. Bien-tôt la terre eſt un domaine trop reſſerré pour ſes vaſtes deſirs: portée ſur les aîles rapides de la penſée, elle oſe, comme l'aigle, fixer & contempler le ſoleil. Le cours périodique de cet aſtre bienfaiſant & de ceux qui forment ſon pompeux cortége, offre à l'homme un ſujet inépuiſable de méditation & de recherches. Il étudie avec ſoin la marche des globes qui roulent au-deſſus de ſa tête, calcule leurs orbites, & en tire une meſure artificielle du tems. Cette connoiſſance ne devroit-elle pas lui ſuffire? oui ſans doute; mais il veut aller plus loin: oubliant ſa propre foibleſſe & les bornes de ſon intelligence, il prétend remonter des effets aux cauſes ſecondes, enſuite aux cauſes premières. La chûte des pères n'a point corrigé les enfans; elle paroît au contraire n'avoir ſervi qu'à les rendre plus curieux & plus entreprenans: ils ont voulu remonter juſqu'à la création de l'univers: auſſi tous les anciens Peuples eurent-ils leur Coſmogonie, comme ils

avoient leur Théogonie, leur Mythologie & une origine fabuleuse.

Ces Cosmogonies, toutes différentes, sont à-peu-près également singulières & chimériques : rapprochées, elles forment les contrastes les plus bizarres. Le Philosophe, qui avec le flambeau de la raison, trouve le fil d'*Ariane*, lorsqu'il s'est hasardé à pénétrer dans les routes tortueuses de ces obscurs *Dédales*, se hâte d'en sortir pour n'être point abimé sous les ruines de ces frêles édifices qu'un souffle léger peut détruire. Le seul fruit qu'il en rapporte, c'est une incertitude désespérante & un sentiment de pitié pour les Auteurs de ces monstrueux systêmes.

Si les Cosmogonies des différens Peuples sont un tissu d'absurdités, il est très-naturel de croire que celle des Indiens ne vaut pas mieux. Elle est marquée en effet au coin de leur génie ; mais elle a quelque chose d'original qu'on ne rencontre point dans beaucoup d'autres : l'exposé suivant en fera juger.

Les Indiens sont partagés sur la création de l'univers : les uns croient que tout ce qui existe est une partie de Dieu : qu'à la destruction du monde tout ira se réunir à ce grand Être, dont il émanoit (*a*). Les autres soutiennent au contraire que tout vient du néant. Dieu, disent-ils, étant renfermé en lui-même, créa par sa seule volonté un très-petit atôme, dont il tira quatre autres de la même grosseur ; rassemblant ensuite ces cinq atômes, il forma un grain de sable imperceptible : d'autres grains extraits de celui-là & combinés, produisirent le ciel,

(*a*) Disciple des Brachmanes, Pythagore enseigna la même doctrine. Il croyoit que Dieu est une ame universelle répandue dans tous les êtres, & dont les ames humaines sont tirées. Dans la suite, les Stoïciens adoptèrent les mêmes principes.

la terre & la mer. Aucune tradition ne dit combien de tems Dieu employa à cette création.

Suivant quelques autres, le Créateur engendra cinq puissances primitives, qu'ils semblent désigner sous le nom de cinq Élémens.

Le premier, nommé *Mayessoura*, est l'Air : le second, appellé *Sadasiva*, est le Vent : le troisiéme, *Roudra*, est le Feu : le quatriéme, *Vichenou*, est l'Eau : le cinquiéme, *Brouma*, est la Terre.

Ordinairement ils leur donnent le nom de *Panjacartaguel*, c'est-à-dire, les cinq Puissances ou les cinq Dieux. Ils prétendent que Dieu par sa volonté, tira l'air du néant; l'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air & du vent naquit le feu; à sa retraite, celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine; de l'union de ces puissances résulta une crasse; le feu par sa chaleur, en composa une masse qui fut la terre (*a*).

---

(*a*) Cette idée des Indiens n'est pas plus déraisonnable que les systêmes des Philosophes anciens, qui ont voulu donner leurs sentimens sur la création du monde.

*Héraclite* & *Hippias* ont admis le feu pour seul principe. *Thalès* a cru que tout provenoit de l'eau; *Anaximandre*, que l'infini étoit principe de tout. *Archélaüs* a admis l'air infini avec sa réfraction & sa condensation. Pythagore n'y employoit que les nombres & l'harmonie; *Empédocle*, les quatre élémens avec accord & discord. *Hésiode* a marié la terre avec le soleil. *Méleſſus-Zaréta* croyoit la lumière & les ténébres auteurs de toutes choses. *Cénopides* soutenoit que tout avoit été formé d'air & de feu; *Régien*, de feu & d'eau, & *Anomacrite*, d'eau, d'air & de feu. *Épicure* n'y employoit que le hasard. L'Auteur du *Systême de la nature* a mis la nécessité à sa place. *Zénon* & *Spinosa* ont admis Dieu & la matière; *Socrate* & *Platon* y ont ajouté l'idée. *Aristote* a employé la matière, la forme & la privation; *Gassendi*, le vuide & les atômes, & *Descartes*, le plein.

Nos Modernes, au lieu de créer un univers, se sont contentés d'expliquer les révolutions qui ont donné lieu à la formation de la terre.

*Wiston* a cru que la terre a été une cométe, qui conserve encore un noyau brûlant, autour duquel est un abyme d'eau, sur quoi nage la terre. *Wodvard* étoit du même senti-

Les

Les Brames ne disent point que ce soient cinq Élémens, mais cinq Esprits qui les animent & les gouvernent. Ils renvoient à des tems fort éloignés de la première création. Les sectateurs de Chiven & de Vichenou, d'accord sur cette époque, lui donnent 3,892,883 années: ils la divisent en quatre âges séparés l'un de l'autre par un déluge universel, qui oblige Dieu à une nouvelle création. D'après le *Candon* & le *Bagavadam*, que je traduis, je présenterai le détail de la création du quatriéme âge, pour faire connoître les idées des Indiens sur ce mémorable & grand événement; mais avant de commencer, je crois devoir prévenir mes Lecteurs sur l'aridité de cette matière : il faut qu'ils s'arment de patience & de courage, parce qu'il est impossible de leur en sauver la sécheresse.

### *Systéme de Création suivant le Candon.*

Le Candon rapporte, qu'après la destruction totale de l'univers, à la fin du troisiéme âge, Dieu qui étoit resté comme un flamme ou une lumière, voulut que le monde reprît son premier état. Il se divisa en deux personnes; l'une mâle, sous

---

ment. *Bourget* pensoit que la terre a été dans un état de fluidité, que le feu s'y est mis, qu'il la consume, & la détruira un jour par une grande explosion. *Leibnitz* croyoit que la terre est un soleil éteint, faute de matière combustible, & qu'elle n'est plus qu'un verre différemment modifié. *Maillet* en a fait un soleil, puis une planéte entiérement couverte d'eau, attribuant aux courans des mers & à leurs sédimens les différens arrangemens des couches de la terre. M. *Bonet* en a fait d'abord une masse fluide, où les corps s'étant fixés en raison de leur pesanteur, ont formé les mers & les continens. Enfin le sentiment de M. *de Buffon* est que la terre & les autres planétes sont un écornement du soleil, sillonné par la rencontre d'une cométe qui en a fait fluer un torrent de matières, avec lesquelles ont été formés tous les globes qui gravitent autour de lui.

le nom de *Parachiven* (*a*) ; l'autre, femelle, ſous celui de *Paraſati* (*b*) ; enſuite il créa *Nadou* ; celui-ci *Vindou*, dont naquit *Sadachiven*, lequel engendra *Mayeſſoura* ; de lui provint *Routren* (*c*), qui donna le jour à *Vichenou* ; enfin du nombril de ce dernier ſortit *Brouma*. Chargé de créer le monde, Brouma après y avoir réfléchi, tira de ſon cœur ſept perſonnes, qui ſont, *Nariſſen*, *Anguira*, *Poulatien*, *Poulaguin*, *Kéradou*, *Atri* & *Chanabadi*. Du pouce de ſon pied droit ſortit *Takin*, & de ſon eſtomac *Pirougou* (*d*).

Takin eut cinquante filles, qu'il maria toutes, ſavoir dix à différens Deverkels & Pénitens, treize à *Caſſiapen*, fameux Pénitent, & vingt-ſept à *Sandrin* ou la Lune.

*Samboudi*, l'une des dix premières filles de Takin, épouſa *Nariſſen*, l'aîné des ſept perſonnes ſorties du cœur de Brouma. De ce mariage, ils eurent quatre enfans, dont l'aîné fut *Caſſiapen* ; une autre, fille de Takin, fut mariée à *Pirougou*, qui eut d'elle, *Cavi*, *Chavaner* & *Latchimi*, femme de Vichenou.

*Cavi*, l'aîné des deux garçons, fut père de *Choucrin* ou Vénus.

Une autre fille de Takin, appellée *Miroudi*, épouſa *Anguira* ; de leur union naquirent pluſieurs *Grandouvers* (*e*).

Une autre fille de Takin, nommée *Anouſſougée*, fut mariée

---

(*a*) Un des noms de Chiven.

(*b*) Un des noms de Parvadi.

(*c*) Ces cinq noms ſont du nombre de ceux ſous leſquels Chiven eſt adoré.

(*d*) Ces neuf perſonnes furent de grands Pénitens, qui obtinrent l'immortalité & une grande puiſſance. Vulgairement on les nomme *les dix Broumas*, parce qu'on y comprend Brouma. Cette immortalité eſt bornée à la durée du jour naturel de Brouma, qui eſt celle des quatre âges, c'eſt-à-dire, 4,320,000 ans. Lorſque ce Dieu ſommeille, tout ce qu'il a créé ſe détruit.

(*e*) Une des Tribus des Deverkels : ce ſont des Génies. Voy. ci-deſſus, pag. 187.

à *Atri*, & lui donna *Chandrin*, *Sani* (*a*), *Chatinérin*, & *Sangatalin*.

Une autre fille de Takin, appellée *Marichandadi*, épousa *Poulatien*, qui fut père des *Rachaders* (*b*), des *Vanaringuels* (*c*) & des *Guinérers* (*d*).

Une autre fille de Takin, nommée *Pindi*, se maria à *Poulaguin*, & fut mère des *Guimbourouders* (*e*), & de tous les animaux.

Une autre fille de Takin, appellée *Ourché*, épousa *Vassister*, Gourou de Rama.

Une autre fille de Takin, nommée *Souavé*, épousa *Aguini*, le Dieu du feu, & eut trois enfans très-forts & très-braves.

Une autre fille de Takin, appellée *Camé*, eut trois enfans de *Kéradou* son mari.

Enfin *Souadé*, se maria à *Pidéra*, & mit au monde plusieurs filles.

*Chanabadi* fut père de quelques Grandouvers, & des *Achetevassoukels* (*f*).

Des treize filles de Takin, mariées à Cassiapen, l'ainée appellée *Adidi*, engendra des Deverkels.

La seconde femme de Cassiapen, appellée *Didi*, eut deux garçons, *Erénien* & *Erénachaden* (*g*). Érénien eut cinq enfans,

---

(*a*) C'est la planéte qui préside au samedi, & le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie. Voy. ci-dessus pag. 187.

(*b*) Une des races de Géans.

(*c*) Ce sont les Singes.

(*d*) Une des Tribus des Deverkels : ce sont les Dieux des instrumens de musique.

(*e*) Autre Tribu des Deverkels, qui sont les Dieux du chant.

(*f*) Tribu des Deverkels.

(*g*) Ces deux Rachaders furent Rois de leur Tribu, & commirent tant de crimes que Vichenou les tua. Voy. la troisiéme & la quatriéme incarnation de ce Dieu, ci-dessus, p. 161.

dont l'ainé eſt *Pragualaden* ; celui-ci eut trois enfans dont l'un nommé *Virogenin*, devint père de Mahabély. *Vanajouren* ſon fils fut ſi dévôt, & fit de ſi grandes pénitences, que Dieu lui donna un pouvoir aſſez grand, pour que Brouma vînt ſe jetter à ſes pieds.

*Tanou*, la troiſiéme femme de Caſſiapen, eut quarante enfans, tous *Rachaders*, dont l'aîné fut *Chambarin*.

La quatriéme femme appellée *Singindé*, accoucha de quatre Rachaders, dont les aînés furent *Ragou* & *Quédou* (*a*).

La cinquiéme, la ſixiéme & la ſeptiéme, nommées *Pynné*, *Yané* & *Yagou*, eurent toutes trois quelques Rachaders.

La huitiéme, appellée *Kalé* enfanta ſix *Calegueirs* (*b*).

La neuviéme, nommé *Vindé*, eut ſix enfans dont les aînés ſont *Guéroudin* & *Arounin* (*c*).

La dixiéme, *Catrou*, a été mère de toutes les couleuvres.

L'onziéme appellée *Arité*, eut douze filles charmantes, dont l'aîné *Arambé*, eſt danſeuſe des Deverkels.

La douziéme, *Ilangueje'*, engendra une infinité de *Grandouers*.

La treiziéme, *Cabilé* eut dix enfans.

Chandrin n'eut point d'enfans de ſes vingt-ſept femmes : par le *Rageſougé-Yagon* (*d*), qu'il fit, ayant obtenu de grands pouvoirs, il en abuſa pour enlever *Tarré*, femme de *Péréſouadi*,

---

(*a*) Ces deux Rachaders furent métamorphoſés en deux couleuvres, l'une rouge & l'autre noire. Ils ſont ennemis du ſoleil & de la lune, qui les empêcherent d'avaler une portion de l'*Amourdon* ou beurre d'immortalité. Suivant les Indiens, c'eſt lorſque ces couleuvres attaquent le ſoleil & la lune, qu'arrivent les éclipſes.

(*b*) Une des races de Géans, la plus terrible & la plus puiſſante de toutes. Ils habitent le Padalon.

(*c*) Un des Deverkels, qu'on repréſente boîteux. Il eſt le conducteur du char du ſoleil.

(*d*) Un des grands ſacrifices que l'on puiſſe faire. Il faut n'avoir point de ſupérieur, ni perſonne d'aſſez puiſſant pour empêcher qu'il ne ſe faſſe.

ſon Gourou, ainſi que celles de tous les Deverkels. Ceux-ci courroucés d'une conduite ſi répréhenſible, forcèrent Chandrin à abandonner *Tarré;* mais Péréſouadi, ſon époux, avant que de la reprendre, lui ordonna de jetter dehors l'enfant dont elle étoit enceinte par les œuvres d'un étranger: Tarré obéit, & rejetta un ſi beau garçon, que le Gourou fut très-fâché de n'en être pas le père. Cet enfant nommé *Bouda*, devint la tige des Rois de la race de la Lune.

La femme de *Chourien* (*a*) ne pouvant ſupporter la chaleur de ſon mari, laiſſa auprès de lui un fantôme d'une figure pareille à la ſienne, & déguiſée ſous la forme d'une jument, elle ſe retira à *Courchetron* (*b*), pour faire pénitence: Chourien s'en étant apperçu, ſe métamorphoſa en cheval, alla trouver ſa femme, & lui lança ſa ſemence dans le nez. Celle-ci en la reſpirant, conçut & accoucha des *Maroutoukels* (*c*) & de pluſieurs autres choſes. C'eſt ainſi que les êtres ſe ſont multipliés.

### *Syſtéme de la Création ſuivant le Bagavadam.*

Le Bagavadam rapporte qu'au commencement des tems, lorſque tout l'univers étoit reſté dans la ſubſtance de Vichenou, ce Dieu ſe trouva dans l'aſſoupiſſement d'un ſommeil contemplatif. Couché ſur le ſerpent Adyſſéchen, étendu ſur la mer de Lait, & n'ayant pour compagnes que la puiſſance & la ſageſſe, il paſſa ainſi mille ans divins. Au bout de ce tems, il eut le deſſein de créer de nouveau l'univers. Auſſi-tôt de ſon

(*a*) Un des Deverkels : c'eſt le ſoleil.

(*b*) Province de l'Indoſtan, renommée par les batailles de Darma-Raja.

(*c*) Tribu des Deverkels : ils ne ſont que deux.

nombril sortit une tige de *Tamarey* (*a*); elle portoit une fleur qui s'épanouit aux rayons du divin Soleil, qui est Vichenou: dans cette fleur fut créé Brouma, qui voulant approfondir le secret de son origine, marcha long-tems dans le creux de cette tige, sans pouvoir en atteindre le commencement. Lassé de cette inutile recherche, il retourna sur ses pas, s'assit sur la fleur, & invoqua le Créateur: au bout d'une pénitence de mille ans divins, il se vit rempli d'une céleste lumière; Dieu lui apparut, Brouma se prosterna, l'adora, & chanta ses louanges. « O Brouma, mon cher enfant! lui dit le Dieu, » je vous accorde mes faveurs & vous donne le pouvoir de » créer l'univers (*b*). Dans mon sein je tiens caché l'univers » & toutes les vies: je vous commande de les produire, ou » plutôt de les développer, & cela pour notre divertissement; » car je suis dans les vies, & les vies sont dans moi ».

Encouragé par des faveurs aussi singulières, Brouma recommença sa pénitence, pour se préparer à ce grand ouvrage. Cent ans divins passés dans la contemplation & les prières, lui donnèrent un accroissement de vigueur & de sagesse. Il but toute l'eau de la mer sous laquelle étoit englouti le monde, & vit

(*a*) Espéce de Nénuphar, *Nelumbo* de *Linnæus*.

(*b*) Les Indiens attribuent donc la création du monde à Brouma, comme fils de Dieu. Ils sont, en cela, du même sentiment que tous les Philosophes qui n'ont pas admis l'éternité du monde. Tous reconnoissent pour créateur Dieu lui-même ou son fils. Aristote, dans son livre *du Monde*, dit que c'étoit une ancienne tradition parmi les Peuples, que le monde étoit l'ouvrage de Dieu. Thalès, Pythagore, Cicéron & beaucoup d'autres confirment cette opinion. Ainsi leur croyance étoit conforme à l'Écriture-Sainte: il est dit dans *S. Jean*, chap. 1, que Dieu avoit créé le monde par son fils. *Hermès-Trimégiste* disoit que Dieu [auquel il attribue, comme les Indiens, la vertu tout ensemble du mâle & de la femelle,] avoit engendré un autre Dieu, qui avoit créé le monde & tout ce qu'il renferme.

la terre ſortant des eaux. D'abord il commença par établir le Sorgon & le Padalon : enſuite il créa les Dieux, les hommes & les animaux ; enfin les plantes, les arbres & les montagnes (*a*).

Brouma continuant ſon œuvre, ſe laiſſa aller à quelques paſſions déréglées ; il créa quelques êtres atteints de péché. Un repentir le corrigea ; il eut recours à Dieu, & produiſit enſuite *Sanaguen*, *Sananaden*, *Sanarcomaren* & *Sanartchouſſaden*, quatre Pénitens doués de vertu : il leur ordonna de procréer le genre humain ; mais livrés à la contemplation dès leur naiſſance, ils s'y refuſèrent. Brouma irrité, fit ſortir de ſon front Routren, & lui commanda de réſider dans le ſoleil, la lune, le vent, le feu, l'eſpace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur & les ſons. Routren ſe métamorphoſa ſous onze formes dont chacune porte le nom d'un des onze *Routrens* : ce ſont des créatures provenues d'un acte de la volonté de Routren, qui en produiſirent une infinité d'autres par la même voie. Celles-ci devenues méchantes, menèrent une vie perverſe ; mais réprimées par Brouma, elles firent pénitence.

Brouma réſolut de créer des hommes d'un caractère doux, aimables, ſages & remplis de toutes ſortes de vertus : il tira de ſon orteil *Takin*, de ſon nombril *Poulaguin*, de ſon oreille *Poulaïen*, de ſes épaules *Pirougou*, de ſes mains *Kéradou*,

(*a*) Dans un autre paſſage du *Bagavadam* ſur la création, il eſt dit que Vichenou produiſit les trois puiſſances ou qualités *Tamadam*, *Vaſſadam* & *Satrigam*, & par elles, divers corps proportionnés aux Dieux, aux Hommes & aux Géans, aux oiſeaux & aux animaux, &c. &c. L'eſpace fut créé par la penſée : cet eſpace fit le vent ; le vent engendra le feu, le feu l'eau, & l'eau la terre. L'union de ces élémens forma toutes ſortes d'êtres, ſenſibles & inſenſibles.

de son visage *Chanabadi*, de son nez *Anguira*, de son esprit *Narisjen*, & *Atri* de ses yeux. Ces neuf personnes sont nommées *les neuf Broumas*.

*Darmadevé* ou la vertu, naquit du côté droit de la poitrine de Brouma ; *Adarmen* ou le vice, de son dos : son cœur produisit *Manmadin*, Dieu de l'amour. La colère sortit d'entre ses deux sourcils; l'avarice, de ses lévres ; la Déesse des sciences ou *Sarassouadi*, de son visage ; ses parties génitales enfantèrent *Varounin*, Dieu de la mer, & *Niroudi*, Roi des Démons : enfin ses traits donnèrent naissance au Patriarche *Cartamen*.

Brouma devenu amoureux de Sarassouadi, eut commerce avec elle ; cette action lui attira les reproches & les mépris des neuf Broumas. Humilié par ces mépris, déchiré par les remords de sa conscience, il quitta le corps avec lequel il avoit commis cet inceste. Ce corps ainsi abandonné, occasionna les ténèbres & le brouillard : Brouma prit un autre corps avec quatre visages, qui ont produit les quatre *Vedams* & les Sciences. Il se dépouilla aussi de ce corps, en revêtit un autre, & voulant établir un commerce d'union entre les deux sexes pour propager le genre humain, il créa *Souba-Yambou-Manou*, & une femme nommée *Sadaroubay*. Les fruits de leurs amours furent deux garçons, *Priaviraden* & *Outana-Baden*, & trois filles nommées *Aghdy*, *Davaghdy* & *Prassoudy*. Aghdy, fut mariée à *Roussiguen ;* Davagdy, à *Cartamen ;* Prassoudy, à *Takin*. Ces trois races ont peuplé l'univers; Brouma bénit Souba-Yambou-Manou, & lui dit de multiplier. Celui-ci lui représenta qu'il ne pouvoit mettre ses pieds en aucun endroit, la terre étant couverte d'eau. Brouma adressa ses prières à Vichenou, qui prit la forme d'un sanglier, & avec ses défenses retira la terre des eaux.

Dans les commencemens, Brouma avoit créé des êtres de mauvaises

mauvaises qualités; mais voyant les défauts de cette création, il les supprima. Cependant ces êtres, malgré leur courte existence, produisirent de funestes effets, en donnant naissance à plusieurs millions de races de Géans. Brouma prit ensuite un corps plus parfait, qu'il abandonna après avoir créé une infinité de Dieux.

Les Géans créés par Brouma étoient si méchans, qu'ils voulurent avoir copulation avec Brouma même; mais ce Dieu se voyant poursuivi avec acharnement, quitta le corps qu'il avoit nouvellement pris. Cette dépouille divine donna naissance à une fille parfaitement belle, nommée *Sandia-Divi*, dont les Géans jouirent.

Brouma ayant pris un autre corps, produisit les Grandouers & plusieurs femmes. A ce corps, il en substitua un autre plus léger & invisible, avec lequel il créa les Dieux nommés *Pétrous*, qui avoient des corps invisibles : ils étoient destinés à se nourrir des offrandes faites aux Dieux. Brouma, avec un autre corps parfait, créa les *Vitéaders*, & avec un autre les *Guinérers* & les *Guimbourouders*; mais voyant que ces créatures ne multiplioient pas autant qu'il le desiroit, il en fut indigné. Ce signe de colère fit trembler quelques-uns de ses poils, qui occasionnèrent le mouvement du tems & des siécles. Cette dernière production donna une grande joie à Brouma, & cette joie fit sortir de son cœur, les *Brama-Richys*. *Cartamen*, un d'eux né immédiatement de Brouma, invoqua Vichenou, & lui demanda la propagation de son espèce. Vichenou satisfait de ses pénitences, lui apparut auprès de la rivière *Bindou*, & lui prédit que *Soubayambou-Manou* alloit venir avec sa fille *Divaghdy*, pour la lui donner en mariage; que d'elle il auroit neuf filles; qu'il les marieroit aux Brama-Richys, & que lui Vichenou, se feroit son fils sous le nom de *Cabiler*, pour

l'inſtruire de la vérité, & le ſauver. En effet, ce mariage ſe fit. Le Patriarche éprouva quelque tems l'obéiſſance de ſa femme; content de ſa ſoumiſſion, il prit la figure d'un bel homme, pour avoir commerce avec elle.

Divaghdy conçut neuf filles à la fois, & les mit au monde; enſuite elle accoucha d'un garçon, qui étoit Vichenou lui-même, ſous le nom de Cabiler : à cette naiſſance, toute la cour céleſte retentit de joie. Brouma & tous les Patriarches vinrent rendre hommage à l'enfant nouveau né.

Dans la ſuite, les filles furent données en mariage aux premiers Patriarches. *Nariſſen* choiſit pour femme l'aînée, appellée *Calcy*, *Atri* épouſa *Anoufoucy*, *Aguira* prit *Stratey*; *Avir-Pouſſey* fut unie à *Poulatien*, *Quedy* devint femme de *Poulaguen*; *Criey* fut mariée à *Kéradou*, & *Quiady* à *Pirougou*; *Vaſſiſter* épouſa *Arounoudy*, & *Chanabady* eut en partage *Sandy*.

Agdy, mariée à Rouſſiguen, eut un garçon appellé *Equien*, qui étoit Vichenou lui-même. Il épouſa *Bad-Mana-Bavady* & Latchimi : ces deux ſœurs mirent au monde douze Dieux, qui eurent une nombreuſe poſtérité.

La troiſiéme fille de Soubayambou-Manou, nommée *Praſſoudi*, qui avoit épouſé Takin, fut mère d'un grand nombre d'enfans, qui multiplièrent & remplirent les cieux, la terre & l'abyme.

## CHAPITRE XI.

*Syſtême des Indiens ſur la durée du Monde & ſes différens âges.*

LES *Tamouls* diviſent en quatre âges la durée du monde. Trois de ces âges ſe ſont déjà écoulés; le quatriéme doit durer un certain nombre d'années, au bout deſquelles le monde finira, pour recommencer ainſi qu'auparavant.

La durée des trois âges paſſés, & celle du quatriéme, appellée *Calyougam*, ſe calculent de la manière ſuivante (*a*).

Le tems que le doigt du milieu, appuyé contre le pouce, emploie à s'en détacher avec vivacité, eſt un inſtant égal à un clin d'œil; ce tems ſe nomme *Matiré*; deux Matirés ſont un *Chipouron*; dix Chipourons, un *Chenon*; douze Chenons, un *Vinadigué*; ſoixante Vinadigués, un *Najigué*; ſept Najigués & demi, un *Samon*; huit Samons, un jour de vingt-quatre heures; quinze jours, un *Parouvon*; deux Parouvons, un mois; douze mois, une année; cent années ſont le terme ordinaire de la vie humaine. Ces cent années multipliées par 360, à raiſon des jours que chacune renferme, font 36000. Ce nombre multiplié par ſix à cauſe des ſix ſubdiviſions, Matiré, Chipourons, &c. fait celui de 216000, baſe des calculs de la durée des quatre âges. Ce nombre multiplié par 2, à cauſe de l'égalité des vertus & des vices, il donne le nombre 432000, qui

(*a*) Ce calcul eſt tiré du *Candon*, l'un des *Pouranons* en l'honneur de Chiven.

exprime la durée du *Calyougam* ou quatriéme âge actuel ; multiplié par 4, à cauſe des quatre Védams, donne 864,000, nombre des années du *Touvabarayougam* ou troiſiéme âge ; multiplié par 6, à cauſe des ſix *Chaſtrons*, 1,296,000, nombre des années du *Trédayougam* ou ſecond âge. Enfin multiplié par 8 en l'honneur des huit coins du monde, il produit 1,728,000, nombre des années du *Crédayougam* ou premier âge.

Les années réunies de ces quatre âges, donnent le nombre de 4,320,000, appellé *Sadriyougam*, c'eſt-à-dire les quatre âges du monde.

Le premier âge étoit parfait à tous égards ; ſon nom *Crédayougam*, ſignifie âge d'innocence. Il répond à l'âge d'or des Anciens. La vertu régnoit alors ſous la figure d'une vache. Selon les Indiens, elle étoit ferme ſur la terre, & marchoit ſur ſes quatre pieds. Dans le ſecond âge, qui repréſente l'âge d'argent, elle s'affoiblit, & ne marcha plus que ſur trois pieds. Dans le troiſiéme âge, qui eſt celui d'airain, elle fut réduite à marcher ſur deux pieds. Enfin dans l'âge actuel, qui eſt l'âge de fer, elle ne s'appuie que ſur un pied, on l'appelle *Calyougam*, ou l'âge de miſére & d'infortune (*a*).

L'année 1782 correſpond à la 4883 année du quatriéme âge ; ainſi ſelon ce calcul, il ſe ſeroit écoulé 3,892,883 ans, depuis la création du monde.

Deux mille Sadry-Ougams, c'eſt-à-dire, 8,640,000,000 années, font un jour & une nuit de Brouma, ou vingt-quatre de ſes heures. Après mille Sadry-Ougams, ce Dieu s'endort ; tout ce qu'il a créé eſt détruit & reſte anéanti pendant ſon

(*a*) *Caly* ſignifie *époque*, & *Ougam*, *infortune*.

ſommeil, qui dure mille Sadry-Ougams ou 4,320,000,000 ans. A ſon réveil, il crée de nouveau les Dieux, les Géans, les hommes & les animaux. Soixante mille Sadry-Ougams ſont un mois de Brouma: douze mois pareils, une de ſes années, & cent années, ſont le terme de ſa vie.

La durée de la vie de Brouma, ne fait qu'un jour de Vichenou; trente jours ſemblables forment un de ſes mois, douze mois, une de ſes années. Ce Dieu meurt au bout de cent ans. A ſa mort tout eſt conſumé par le feu; dans toute la Nature, il n'exiſte plus que Chiven, & Chiven même perd les différentes formes qu'il avoit priſes lorſque le monde ſubſiſtoit. Il devient alors ſemblable à une flamme, & danſe ſur le monde réduit en cendres (*a*).

Lorſque Brouma meurt, les eaux couvrent tous les mondes, tous les Andons ſont briſés, il ne reſte que le Caïlaſſon & le Vaïcondon; alors Vichenou prenant une feuille de l'arbre appellé *Allémaron* (*b*), ſe place ſur cette feuille, ſous la figure d'un très-petit enfant, & flotte ainſi ſur la mer de lait, en ſuçant le pouce de ſon pied droit. Il demeure dans cette poſture, juſqu'à ce que Brouma ſorte de nouveau de ſon nombril, dans une fleur de tamaré. C'eſt ainſi que les âges & les mondes ſe ſuccédent, & ſe renouvellent perpétuellement. Dans pluſieurs Temples on adore Vichenou, ſous la figure dont on vient de parler, & à laquelle on donne le

(*a*) On voit que ce ſyſtême eſt celui d'un *Chivabater*, puiſqu'il reconnoît Chiven pour le ſeul Dieu qui exiſte après la mort de Brouma & de Vichenou.

(*b*) Cet arbre eſt le *Ficus admirabilis* de Linné. On l'appelle *grand figuier des Pagodes*: il eſt commun dans l'Inde; ſes branches pouſſent des racines qui, lorſqu'elles touchent à terre, s'y enfoncent bien vîte & produiſent un arbre nouveau.

Pl. LXXX. nom de *Vatapatrachaï ;* les Indiens ont toujours dans leurs maisons un tableau qui représente ce Dieu sous cette forme. Vatapatrachaï est regardé par les sectateurs de Vichenou, comme l'Etre suprême né de la durée des tems.

Les Indiens ont dans le quatriéme âge une époque mémorable qu'ils nomment *Salivagana-Sagaptam*, ou l'Ere de *Salivagana*, & d'après laquelle ils comptent leurs années. Cet époque date de la mort de Salivagana, Roi de Visnagar, arrivée l'an 3179, du quatriéme âge, qui correspond à l'an 78 de l'Ere chrétienne. Ce Roi d'une basse extraction, devenu Souverain très-puissant, extermina les fameuses races royales qui descendoient du Soleil & de la Lune. Il aimoit les sciences, fut le restaurateur de l'astronomie, & protégea les Brames, qui voulant perpétuer sa mémoire, firent une époque de sa mort. Suivant quelques-uns, ce fut lui qui divisa les Choutres en différentes castes.

L'almanach des Tamouls est aussi réglé sur l'Ere de Salivagana, & fait d'après les calculs des Chastrons; on le nomme *Pandjangam*, ce qui veut dire les cinq membres, à cause des cinq choses qu'il contient, savoir, 1°. le *Tidi*, ou l'âge de la Lune; 2°. le *Quijémés*, qui sont les jours de la semaine; 3°. le *Natchétron*, ou la constellation dans laquelle se trouve la Lune; 4°. le *Yogon;* 5°. le *Carenon*. Dans ces almanachs on trouve encore les jours du mois, les éclipses, &c. &c.

Je terminerai ce Chapitre par quelques réflexions sur deux points importans de la doctrine qu'on vient de lire.

Le feu consume l'univers à la mort de Vichenou ; ici les Brames sont d'accord avec tous les peuples sans exception : ils ont cru que le monde périra par le feu. Quelle peut être la cause d'une opinion si généralement adoptée ? c'est sans doute

Pl. 80. Voyage aux Indes et à la Chine, Tom. I. Pag. 294.

P. Sonnerat pinx. Poisson Sc.

VATAPATRACHAI

un fait ſimple & univerſel. De bonne heure on reconnut le feu comme un agent deſtructeur, auquel rien ne réſiſte dans la nature entiere : on fut dès-lors porté à croire qu'une incendie cauſera la ruine du monde. Les Volcans qui bouleverſerent tant de fois le globe, auront été regardés comme les avant-coureurs de cette future & terrible cataſtrophe. Ils auront confirmé les hommes dans cette crainte, ſi même ils ne l'ont fait naître. Tel eſt, ce me ſemble, l'origine de ce préjugé commun à toutes les Nations. Les autres cauſes qu'on pourroit lui aſſigner, ſeroient moins naturelles & moins probables.

Les différentes échelles de la durée chez les Indiens, méritent de nous arrêter. Leur examen montrera combien eſt ingénieux ce ſyſtême qui d'abord paroît l'ouvrage d'une imagination en délire.

On a vu qu'un clin d'œil, qui eſt la plus petite ſubdiviſion du tems, ſert d'unité pour meſurer toutes les quantités de cette eſpéce. Le Sadry-Ougam, ou les quatre âges du monde, dure 4,320,000 ans. Un jour & une nuit de Brouma eſt de deux mille Sadry-Ougams, ou de vingt-quatre heures de ce Dieu. Trente jours de Brouma ou ſoixante mille Sadry-Ougams, font un de ſes mois ; douze de ceux-ci forment une de ſes années, & cent années ſont le terme de ſa vie, comme cent ans de celle de l'homme. La durée de la vie de Brouma ne fait qu'un ſeul jour de Vichenou ; ce jour eſt de même l'élément des mois, des années & de la vie de Vichenou, qui ſuivent le même ordre que celle de Brouma : ce réſumé étoit indiſpenſable pour faire entendre ce que nous allons dire.

L'homme & les Géans ſont mortels ; la terre qu'ils habitent doit auſſi périr : mais ſemblable au phénix, elle renaîtra de

ſes cendres. Brouma, créateur de la terre, meurt pour un inſtant; Vichenou, père de Brouma, paie auſſi à la mort un tribut paſſager : le ſeul Chiven jouit des droits de l'immortalité. Les Indiens ayant établi une chaîne graduelle d'êtres, depuis l'homme juſqu'à Chiven, ont meſuré la vie de chacun de ces êtres ſur leur puiſſance reſpective : ainſi dans Homère, la ſtature & la force des Dieux, ſont proportionnées au rang qu'ils occupent. Brouma, créateur de l'univers, doit avoir une durée infiniment plus longue que celle du monde dont les quatre âges ne valent qu'un ſeul de ſes jours; la vie entière de Brouma, inférieur à Vichenou, ne doit, par la même raiſon, former qu'un jour de Vichenou. La vie de ce dernier doit également avoir des bornes, parce qu'il eſt ſubordonné à Chiven, le ſeul être immortel. Ce ſyſtême, dans les principes des Indiens, eſt très-raiſonnable : ils ont été conſéquens en inventant pour la durée de chacun de ces êtres une échelle particuliere, quoique toutes les échelles aient un clin d'œil pour premier & commun élément; c'eſt ce que nous pratiquons auſſi dans les différentes diviſions du tems. Nous comptons par ſecondes, minutes, heures, jours, ſemaines, mois, années, luſtres, ſiécles, &c. &c.

Un ſeul exemple rendra palpable la juſteſſe de la méthode des Indiens. Les Cétacées vivent pluſieurs ſiécles, tandis que des inſectes éphémères ne vivent que quelques heures. Si l'on conçoit la vie de la Baleine & celle du Ciron, diviſées chacune en un même nombre de parties appellées *Jours*, il faudra un très-grand nombre de ceux du Ciron, pour faire un jour de la Baleine.

Ce n'eſt point aſſez d'avoir montré que les nombres que les Brames attribuent à la durée du monde & à ſes différens âges, quoique

quoique chimériques, ſont très-adroitement combinés; il faut encore faire voir, d'après les calculs & la découverte de M. le Gentil (*a*), que tous ces nombres ſont des *périodes aſtronomiques* en uſage autrefois chez les Chaldéens, qui les avoient vraiſemblablement pris des Brachmanes, ſi l'on n'aime mieux croire que les uns & les autres les reçurent d'un peuple plus ancien. Quoiqu'il en ſoit, le tableau ſuivant prouvera invinciblement la vérité de cette aſſertion, tout étrange qu'elle paroiſſe.

Suivant les Brames, la préceſſion des équinoxes ou le mouvement annuel des étoiles fixes d'Occident en Orient, eſt de cinquante-quatre ſecondes (1 an.) (nous le trouvons de cinquante ſecondes trente tierces, ou à-peu-près d'un degré en ſoixante-dix ans); de-là ils forment un cycle de ſoixante ans, pendant lequel les étoiles fixes changent en longitude de cinquante-quatre minutes, (60 ans.) Béroſe, auteur Chaldéen, qui vivoit trois cens ans avant notre Ére, appelle ce cycle *Soſſos*.

Les Brames ſe ſervent d'une période, l'uniſolaire de ſix cens ans, que Béroſe appelle *Néros*, & *Joſephe* la *grande année*.

En effet la période de ſoixante ans eſt avec celle de ſix cens dans le même rapport que les nombres 432000 & 4320000 dont les Brames font uſage dans leurs calculs aſtronomiques. Or ces périodes contiennent un nombre déterminé de fois la période anomaliſtique de deux cens quarante-huit jours, dont les Brames ſe ſervent pour le mouvement de la Lune & de ſon apogée, ſuppoſés partir en même-tems du même point,

(*a*) *Voyage dans les mers des Indes*, Tom. I, pag. 321—353. *Mémoire ſur la conformité ou la reſſemblance de l'Aſtronomie des Brames de nos jours avec celle des anciens Chaldéens.*

& se mouvoir dans le même sens, pour se rencontrer au bout de deux cens quarante-huit jours à la même heure & au même point d'où ils étoient partis.

| | | |
|---|---|---|
| Les étoiles fixes avançant de 54 minutes en 60 ans, elles avanceront en 3600 ans de . . . . . | 54 dégrés | 3600 ans. |
| Cette période est appellée *Saros* par Bérose; donc les étoiles fixes en 24000 ans font leur révolution entière ou . . . . . | 360 | 24000. |
| 9 de ces révolutions donnent . . | | 216000. |

mais il faut observer que la période de 60 ans & celle de 600 ans, réduites en jours à raison de 360 par année, donne les nombres 21600 & 216000, dont le dernier exprime ici des années.

Celui-ci multiplié par 2, fournit la durée du 4^me^ âge ou *Calyougam* . . . . . 432000.

Or Bérose parle d'observations astronomiques faites par les anciens Chaldéens, pendant le même nombre d'années 432,000; mais M. le Gentil prouve très-bien que les Anciens supposoient dans leurs calculs l'année de trois cens soixante jours, & divisée en mille parties égales: donc les 432,000 ans des Chaldéens, ne valoient que 432, & les 720,000, dont parlent quelques auteurs, que 720, comme on le lit dans Pline.

Le 4^e âge { multiplié par 2, donne pour le 3^e..... 864,000 / multiplie par 3, donne pour le 2^e..... 1,296,000 / multiplie par 4, donne pour le 1^e..... 1,728,000 } ans.

Donc ces âges contiennent

Le 1^e.....4 périodes / Le 2^e.....3 périodes / Le 3^e.....2 périodes / Le 4^e.....1 période } de..... 432,000 ans.

Ces dix périodes donnent..... 4,320,000.

Remarquons ici que les chiffres 4, 3 & 2 qui expriment les rapports des trois premiers âges étant écrits ainsi 4, 3, 2, donnent 432, qui correspondent aux quatre cens trente-deux ans d'observations astronomiques des Chaldéens : supposant chacune de ces années divisées en mille parties, on aura 432,000, nombre égal au Calyougam.

Quelque prodigieux que soient ces nombres, & plus encore ceux des vies de Brouma & de Vichenou, on ne doit jamais oublier qu'ils naissent de la précession des équinoxes de cinquante-quatre secondes, plus ou moins de fois répétées; alors ces nombres monstrueux cesseront de paroître absurdes.

De cette division générale de la durée dans ses rapports à tous les êtres, depuis le Créateur jusqu'à l'homme, nous allons passer à la division usuelle & civile du tems chez les Indiens.

## CHAPITRE XII.

*Diviſion des Siécles, des Années, des Mois & des Jours.*

OUTRE l'époque de Salivagana, les Indiens ont une période de ſoixante années (*a*), dont chacune eſt déſignée par un nom ſpécifique ; ils ne ſe ſervent que de ces noms dans les actes particuliers & billets de commerce & d'emprunt, pour marquer l'année dans laquelle ils contractent ; mais dans les actes de famille qui doivent durer perpétuellement, ainſi que dans les inſcriptions des temples, ils joignent au nom de l'année, l'an de l'Ére de Salivagana, & celui du quatriéme âge.

*Noms des années de la Période de ſoixante années.*

| | | |
|---|---|---|
| 1 Praba | 15 Vetchou | 29 Manmada |
| 2 Ibava | 16 Sittravanon | 30 Dounmougui. |
| 3 Soucoula | 17 Souvanon | 31 Jevalambi |
| 4 Pramadouda | 18 Darna | 32 Valembi |
| 5 Praſſor-Podi | 19 Partiva | 33 Vigari |
| 6 Anguira | 20 Via | 34 Charvari |
| 7 Strimouga | 21 Sarvajetton | 35 Palapava |
| 8 Bava | 22 Sarvadari | 36 Soupagrédou |
| 9 Hyouva | 23 Virodi | 37 Souba grédou |
| 10 Dadon | 24 Vigourdi | 38 Crodi |
| 11 Itchoura | 25 Kara | 39 Vichoua-Vichou |
| 12 Begoudamia | 26 Manudana | 40 Parabava |
| 13 Pramadi | 27 Vigea | 41 Paravanga |
| 14 Vicréma | 28 Gea | 42 Kelega |

(*a*) Cette période eſt auſſi aſtronomique. Les étoiles fixes changeant, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent, de 54 ſecondes en longitude chaque année, il s'enſuit qu'au bout de ſoixante ans elles ont parcouru 54 minutes. De-là les Indiens ont tiré le Cycle dont il s'agit ici, qui diviſe exactement la grande période de 24000 ans, pendant laquelle ſe fait la révolution entière du ciel.

*Noms des années de la Période de ſoixante années.*

| | | |
|---|---|---|
| 43 Chaomia | 49 Ratchada | 55 Douamadi |
| 44 Sadama | 50 Naſſa | 56 Doundoumi |
| 45 Virodigredou | 51 Pringala | 57 Routrocari |
| 46 Pavadabi | 52 Calcavouti | 58 Ratratchéma |
| 47 Pramadetche | 53 Sitravachi | 59 Crodana |
| 48 Ananda | 54 Raoutri | 60 Atcheïa. |

L'année 1782, correſpond à l'année Soupagrédou de cette période, & a commencé le 10 Avril à douze *Naziguès*, c'eſt-à-dire, à dix heures quarante-huit minutes du matin; elle eſt la dix-ſept cent quatriéme de l'Ére de Salivagana, & la quatre mille huit cent quatre-vingt-troiſiéme du quatriéme âge du monde.

L'année Indienne eſt ſolaire, & ſe diviſe en douze mois; ſelon l'opinion la plus ſuivie, elle eſt compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours dix-ſept Najigués, & trente-trois Vinajigués, qui font trois cens ſoixante-cinq jours ſept heures une minute douze ſecondes Européennes (*a*).

L'année ayant comme l'on voit quelques heures de plus que trois cens ſoixante-cinq jours, les Tamouls, qui ne connoiſſent pas les années Biſſextiles, n'ont point trouvé d'autre moyen pour tomber juſte tous les ans, que de répartir les heures ſur chaque mois; cela fait que les mois ne ſont pas toutes les années de même longueur; c'eſt encore un des moyens dont ſe ſervent les Brames pour ſe rendre abſolument néceſſaires, & tenir le malheureux peuple dans la plus grande ſujétion ſpirituelle; lorſqu'on connoît un peu l'Inde, on n'eſt plus ſurpris de la ſuperſtition qui y régne. L'ignorance

(*a*) L'année ſydérale des Brames, ſelon M. Le Gentil [Tom. I, pag. 230], eſt de 365 jours, 15 heures, 31 minutes, 15 ſecondes indiennes, qui équivalent à 365 jours, 6 heures, 12 minutes, 30 ſecondes européennes. Il y a des années, il eſt vrai, qui contiennent le même nombre de jours, d'heures, de minutes & de ſecondes; mais il y en a auſſi qui en ont plus ou moins.

& l'apathie de ſes habitans les retiendront toujours ſous le joug de ceux qui ſe diſent les agens de la Divinité.

Quoique nous ayons dit que ſuivant l'opinion la plus commune, l'année eſt de trois cens ſoixante-cinq jours dix-ſept Najigués, & trente-trois Vinajigués, cependant il y a des années qui n'ont juſte que trois cens ſoixante-cinq jours, & d'autres qui ont plus ou moins de Najigués.

Les Indiens ſont peut-être le ſeul peuple qui commence ſon année & ſes mois à différentes heures du jour. Le premier mois tombe dans notre mois d'Avril.

Quoique l'année des Indiens contienne le même nombre de jours que la nôtre, nos mois ne correſpondent point aux leurs, ni pour le nombre de jours, puiſqu'ils en ont de trente-deux; ni pour le commencement, puiſqu'ils tombent quelquefois au 7, & quelquefois au 13 de nos mois.

Les Indiens ſont encore une diviſion de l'année en deux parties égales, chacune de ſix mois, pour compter la marche du Soleil vers le Sud, & ſon retour vers le Nord. Cette partie du retour du Soleil dans le Nord, qui ſe nomme *Outraïnon*, commence le premier du mois *Taï*, & finit le dernier du mois *Ani*; l'autre partie qui ſe nomme *Déchanaïnon*, commence le premier du mois *Addi*, & finit le dernier du mois *Margazi*.

*Noms des douze mois.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Chitteré, | Avril, ſuivant la ſupputation commune eſt | de | 31 jours. |
| Vayaſſi, | Mai auſſi | de | 31 |
| Ani, | Juin | de | 32 |
| Addi, | Juillet | de | 31 |
| Avani, | Août | de | 31 |
| Prétachi, | Septembre | de | 31 |
| Arpichi, | Octobre | de | 30 |
| Cartigué, | Novembre | de | 29 |
| Margazi, | Décembre | de | 30 |
| Taï, | Janvier | de | 29 |
| Maſſi, | Février | de | 30 |
| Pangoumi, | Mars | de | 30 |

Je n'ai point ajouté les heures, les minutes & les ſecondes qu'il doit y avoir à chaque mois, parce qu'elles changent toutes les années.

Ce ſont les Brames du Tanjaour & du Temple Canjivaron, qui fixent tous les ans les inſtans où l'année & les mois commencent; ils ſont & diſtribuent les Panjangans, que ſuivent tous les habitans du Carnate.

Les Tamouls diviſent le jour en ſoixante parties ou petites heures appellées Najigués. La premiere commence au lever du Soleil, & la trentiéme finit à ſon coucher; les trente autres commencent au coucher du Soleil, & finiſſent à ſon lever du jour ſuivant. Ainſi les Najigués, comme les heures italiques, ne ſont pas égaux toute l'année. En général, deux Najigués & demi répondent à une de nos heures.

Un Najigué ſe ſubdiviſe en trois cens ſoixante parties, appellées *Nodi* ou *Lipitam*.

Quelquefois ils diviſent le jour en huit veilles, qu'on nomme *Chamam* ou *Yamam*, dont quatre ſont pour le jour, & quatre pour la nuit.

Les jours de la ſemaine s'appellent *Kijamaï* ou *Varam*. Ils ſont comme les nôtres, conſacrés à des Planétes; pour exprimer chaque jour, on ajoute Kijamaï au nom de la Planéte à laquelle il eſt approprié.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Naïr ſignifie | Soleil : | Naïr ——— | Kijamaï ſignifie | Dimanche. |
| Tinguel..... | La Lune..... | Tinguel.... — | Kijamaï..... | Lundi. |
| Chevoaï.... | Mars..... | Chevoaï... — | Kijamaï..... | Mardi. |
| Bouda..... | Mercure..... | Bouda..... — | Kijamaï..... | Mercredi. |
| Vingam..... | Jupiter..... | Vingam.... — | Kijamaï..... | Jeudi. |
| Velli..... | Venus..... | Velli..... — | Kijamaï..... | Vendredi. |
| Sani..... | Saturne..... | Sani..... — | Kijamaï..... | Samedi. |

## CHAPITRE XIII.

*Des jours heureux & malheureux.*

PRESQUE toutes les erreurs ne ſont autre choſe que l'abus d'un principe véritable. A peine eût-on ſoupçonné que le mouvement des aſtres pouvoit influer ſur les corps terreſtres, qu'on s'égara dans les rêveries de l'Aſtrologie judiciaire : on voulut que les Phénoménes moraux s'expliquaſſent par les mêmes raiſons, que les Phénoménes phyſiques ; les Planétes, devinrent le livre des deſtinées. Une foule de Charlatans perſuadèrent qu'ils avoient le ſecret d'y lire, & bientôt on les crut ſur leur parole : de-là naquirent les Devins & les Sorciers, qui chez toutes les Nations ſe ſont mêlés de prédire l'avenir, & d'annoncer des *jours heureux* & *malheureux* (a).

Les Brames intéreſſés à perpétuer l'empire de la ſuperſtition, font un travail ſuivi toutes les années, pour marquer les jours de bonheur & d'infortune, d'après lequel ils dirigent les actions des Indiens.

(a) Les Égyptiens avoient des jours où ils n'oſoient rien entreprendre, & l'étude de leurs Prêtres, ainſi que chez les Grecs & les Romains, étoit de lire dans les planétes les bons & les mauvais augures. Les Chinois n'entreprennent rien, ſi la *Tortue* ou les caractères de *Confucius*, qu'ils conſultent tous les matins, leur annoncent un jour malheureux. Les Gaulois conſultoient auſſi les Devins : ils obſervoient les augures, & n'oſoient ſortir certains jours de la lune & de la ſemaine. Dans le ſiécle heureux où la France ſe vit gouvernée par un grand Roi, *Marie de Médicis* & toute la Cour conſultoient encore des Aſtrologues, & portoient comme les Indiens, les Chinois, les Africains & les Américains, des amulettes pour être heureux.

Selon

Selon ce calcul, il arrive tous les jours un Natchétron, un Yogon, un Tidi, deux Carenons, douze Laquenons, un Ragoucalou, un Couliguen, & quelquefois un Vartchion. Les Natchétrons & les Yogons ſont au nombre de vingt-ſept; ils commencent à différentes heures du jour, & durent chacun ſoixante Najigués ou vingt-quatre heures: c'eſt ce qu'apprennent les Pandjangans.

Le Tidi dure auſſi ſoixante Najigués, & commence avec la Lune ou plutôt, les Tidis ſont les noms des jours de la Lune: on en compte quatorze, non compris la nouvelle & la pleine Lune, qui ont des noms particuliers. Les mêmes Tidis reviennent après la pleine Lune dans le même rang où ils ſont paſſés après la nouvelle, & ce ſont encore les Pandjangans qui annoncent l'heure du commencement du Tidi.

Les Laquenons ſont les douze ſignes du Zodiaque, & durent enſemble ſoixante Najigués. Au premier Najigué du jour commence le Laquenon du mois, & les autres ſe ſuccedent juſqu'au jour ſuivant.

Le Ragoucalou & le Couliguen, ne durent que trois Najigués trois quarts dans les ſoixante, & ils arrivent chaque jour à des heures fixes.

Le Vartchion qui ne vient qu'à certain jour marqué par les Pandjangans, ne dure de même que trois Najigués trois quarts.

Parmi les Natchétrons, les Yogons, les Tidis, les Laquenons, les Carenons, & les jours de la ſemaine, il y en a de bons & de mauvais: ſi le plus grand nombre eſt bon, le jour n'eſt pas malheureux; & c'eſt le contraire, s'il eſt mauvais. Le Ragoucalou eſt toujours mauvais, & le Couliguen toujours bon; tant qu'il dure, on ne peut faire aucun acte triſte, comme prières & cérémonies pour les morts.

Le Vartchion eſt terrible; les Indiens n'entreprennent rien pendant ſa durée, l'objet dût-il intéreſſer leur fortune.

Nous allons commencer par les jours de la ſemaine, que nous ſerons obligés de répéter, afin d'en marquer les bons & les mauvais, de même que les heures où le Ragoucalou & le Couliguen arrivent.

| | | | *Heures auxquelles commence le Couliguen.* | *Heures auxquelles commence le Ragoucalou.* |
|---|---|---|---|---|
| Dimanche... | Naïr... | Mauvais... | à 22 Najigués. $\frac{1}{2}$ | à 26 Najigués. $\frac{1}{4}$ |
| Lundi..... | Tinguel. | Bon..... | à 18..... $\frac{1}{2}$ | à 3..... $\frac{1}{4}$ |
| Mardi..... | Chévoaï. | Mauvais... | à 15..... // | à 22..... $\frac{1}{2}$ |
| Mercredi.... | Bouda Bodin. | Bon..... | à 11..... $\frac{1}{4}$ | à 15..... // |
| Jeudi..... | Viagam. | Bon..... | à 7..... $\frac{1}{2}$ | à 18..... $\frac{3}{4}$ |
| Vendredi.... | Velli... | Bon..... | à 3..... $\frac{1}{2}$ | à 11..... $\frac{1}{4}$ |
| Samedi..... | Sani.... | Mauvais... | à 1..... // | à 7..... $\frac{1}{2}$ |

Les Natchétrons ſont, ſuivant les Indiens, vingt-ſept Étoiles que la Lune parcourt ſucceſſivement, & dans chacune deſquelles elle ſéjourne vingt-quatre heures ou ſoixante Najigués. C'eſt par cette raiſon, qu'ils les appellent *Maiſons de la Lune*, & leur conſacrent à chacune en particulier, un quadrupéde, un oiſeau & un arbre, de même que les ſyllabes de leur langue; de manière que les noms qui commencent par telle ou telle ſyllabe, appartiennent à tel Natchétron. Nous les marquerons ſuivant le rang qu'ils occupent, en joignant à chacun les animaux & les plantes qui leur ſont attribués.

## *Natchétrons.*

| *Noms des Natchétrons.* | | *Quadrupedes.* | *Oiseaux.* | *Plantes.* |
|---|---|---|---|---|
| 1 Assouadi..... | Bon..... | Cheval..... | ..... | Etti..... |
| 2 Barani..... | Mauvais. | Éléphant mâle.... | Corneille..... | Nélie..... |
| 3 Cartigué..... | Mauvais. | Chèvre..... | Paon..... | Atti..... |
| 4 Rogueni..... | Bon..... | Couleuvre capelle. | ..... | Jambelon..... |
| 5 Mourgasirjam.. | Bon..... | Chat (*a*)..... | Poule..... | Ébène..... |
| 6 Tirvadéré..... | Mauvais. | Chien..... | Rat palmiste (*b*). | Chinguérécali.... |
| 7 Pouarpouchon. | Bon..... | Chate..... | Cigne..... | Bambou..... |
| 8 Pouchon..... | Bon..... | Bufle mâle..... | Plongeon..... | Arechi..... |
| 9 Arilion..... | Mauvais. | Chat..... | ..... | Mounémaron..... |
| 10 Magon..... | Bon..... | Rat domestique... | Milan mâle.... | Alémaron..... |
| 11 Pourom..... | Mauvais. | Rat perchal..... | Milan femelle.. | Pilachi..... |
| 12 Outirom..... | Bon..... | Taureau..... | ..... | Aréli..... |
| 13 Astom..... | Bon..... | Bufle femelle.... | Miote espéce d'Aigle..... | Atimaron..... |
| 14 Chittéré..... | Mauvais. | Tigre..... | ..... | Couvélémaron.... |
| 15 Souadi..... | Bon..... | Bouc..... | Mouche (*c*)... | Marondémaron... |
| 16 Villagom..... | Mauvais. | Tigresse..... | ..... | Vélamaron..... |
| 17 Amouchon.... | Bon..... | Biche..... | ..... | Mougoujémaron.. |
| 18 Queté..... | Mauvais. | Cerf..... | ..... | Paraimaron..... |
| 19 Moulon..... | Bon..... | Chienne..... | ..... | Maramaron..... |
| 20 Pouradon..... | Mauvais. | Singe..... | ..... | Vangimaron..... |
| 21 Outraron..... | Bon..... | Mangouste..... | ..... | Jaquier..... |
| 22 Tirouvanon... | Bon..... | Guenon..... | ..... | Areque..... |
| 23 Avouton..... | Bon..... | Lionne..... | ..... | Vanimaron..... |
| 24 Chadeom..... | Bon..... | Jument..... | Corbeau..... | Caramboumaron.. |
| 25 Pouratadi.... | Mauvais. | Lion..... | Pluvier..... | Tema..... |
| 26 Outratadi.... | Bon..... | Vache..... | ..... | Vambou..... |
| 27 Aevadi..... | Bon..... | Éléphant femelle.. | ..... | Ellipé..... |

(*a*) Nom d'une Couleuvre que les Indiens regardent comme le mâle de la Capelle.

(*b*) J'imagine qu'ils n'ont mis cet animal au rang des oiseaux, que parce qu'il est léger, & qu'il saute de branches en branches.

(*c*) Apparemment que les Indiens mettent cet insecte au rang des oiseaux, parce qu'il a des aîles.

*Tidis, ou Jours de la Lune.*

Le jour de la nouvelle Lune se nomme *Amavassé*, & celui de la pleine Lune, *Parouvon :* ces deux jours sont toujours mauvais. Le tems de la Lune croissante se nomme *Songuilapatcham* (*a*), ou *Parouvapatcham* (*b*); celui de son déclin se nomme *Kitchanapatcham* (*c*), ou *Abarapatcham* (*d*).

Les noms des Jours lunaires sont,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 | Prédamé..... | ou Patryami..... | Mauvais. |
| 2 | Tondiguei..... | ou Vitiya..... | Bon. |
| 3 | Trediguei..... | ou Tiya..... | Bon. |
| 4 | Chaoti..... | ou Savondi..... | Mauvais. |
| 5 | Pangémi..... | ou Pangsami..... | Bon. |
| 6 | Chasti..... | ou Sachti..... | Bon. |
| 7 | Sattami..... | ou Chadémi..... | Bon. |
| 8 | Atchemi..... | ou Astimi..... | Indifférent. |
| 9 | Noami..... | ou Navami..... | Mauvais. |
| 10 | Décémi..... | ou Tasami..... | Bon. |
| 11 | Yagadechi..... | ou Egacatasi..... | Bon. |
| 12 | Douadéchi..... | ou Touvatasi..... | Bon. |
| 13 | Tredéchi..... | ou Tiriyotasi..... | Bon. |
| 14 | Saderatachi..... | ou Sadouratassi..... | Bon. |

On se sert du terme *Bagoula*, qui signifie obscurité, pour exprimer le tems après la pleine Lune ; & de celui de *Soutta*, qui veut dire clarté, pour exprimer le tems après le renouveau.

Lorsqu'on veut désigner un Tidi ou jour de la Lune, on dit tel Tidi, après l'Amavassé, ou après le Parouvon de tel mois.

---

(*a*) *Songuilam* signifie *blancheur, lumière*, à cause de la clarté dont la lune paroît être éclairée au commencement de la nuit après le renouveau.

(*b*) *Parouvan* signifie *principe, partie antérieure.*

(*c*) *Kitcham* ou *Quichen* signifie *noirceur.*

(*d*) *Abaram* signifie *partie postérieure.*

Les noms des Tidis sont des noms numériques de la langue Samscroutam; les Indiens, dans la suite des tems, en ont fait des Divinités. Les jours de l'Amassavé & du Parouvon de tous les mois, sont des jours de jeûnes & de prières pour les ancêtres morts, à moins qu'ils n'y tombent quelque fête.

## *Laquenons.*

Les Laquenons sont les signes du Zodiaque; le Soleil entre tous les mois dans un de ces signes, & les douze passent journellement pour la terre.

Pour connoître sous quel Laquenon on se trouve à certaine heure du jour, il faut commencer par compter à la première heure du jour le Laquenon du mois, & ensuite des autres, suivant leur rang: la durée de chaque Laquenon est fixée, & leur totalité donne soixante Najigués.

| *Noms des Mois.* | | *Noms des Laquenons.* | | | *Durée journalière.* |
|---|---|---|---|---|---|
| Avril..... | Chittéré... | Méchon, | le Bélier.... | Bon.... | 4 Najigués $\frac{1}{4}$ |
| Mai..... | Vayassi... | Richébon, | le Taureau.. | Bon.... | 4..... $\frac{3}{4}$ |
| Juin..... | Ani..... | Midounon, | les Gémelles. | Bon.... | 5..... $\frac{1}{4}$ |
| Juillet.... | Addi..... | Carcadagon, | le Cancre... | Mauvais. | 5..... $\frac{1}{2}$ |
| Août..... | Avani.... | Singam, | le Lion..... | Bon.... | 5..... $\frac{1}{4}$ |
| Septembre. | Prétachi... | Canni, | la Vierge.... | Bon.... | 5..... $''$ |
| Octobre... | Arpichi... | Tolam, | la Balance... | Mauvais. | 5..... $''$ |
| Novembre. | Cartigué.. | Virchigon, | le Scorpion.. | Mauvais. | 5..... $\frac{1}{4}$ |
| Décembre. | Margazi.. | Danassón, | l'Arc..... | Mauvais. | 5..... $\frac{1}{2}$ |
| Janvier... | Tai..... | Maharan, | le Crocodile. | Bon.... | 5..... $\frac{1}{4}$ |
| Février... | Massi..... | Counbon, | le Vase..... | Mauvais. | 4..... $\frac{3}{4}$ |
| Mars..... | Pangoumi. | Minon, | les Poissons.. | Bon.... | 4..... $\frac{1}{4}$ |
| | | | | | 60 *Najigués.* |

Ces noms signifient la même chose que les nôtres, excepté *Midounon*, qui veut dire les *Gémelles*, dont l'une tient une massue, & l'autre une guittare, au lieu de la massue & de la fléche que nous donnons aux Gémeaux. *Danassón*, signifie un

arc, & non comme chez nous, le Sagittaire qui s'en ſert. *Maharan* eſt une eſpéce de poiſſon fabuleux, célébre par ſes exploits, qui a beaucoup de rapport avec le Crocodile : les Indiens le nomment auſſi *Sourra*.

Les mois les plus heureux pour contracter un mariage, bâtir une maiſon, faire un puits, conſtruire une chauderie, &c. ſont les mois de *Chitteré*, *Vayaſſi*, *Addi* & *Taï* ; les autres mois moins heureux, & dans leſquels les circonſtances ſeules peuvent engager les Indiens à faire quelques actes de conſéquence, ſont les mois d'*Ani*, *Avani*, & *Pangouni* ; dans les mois *Cartigué*, on ne ſe marie qu'en ſecondes nôces ; mais jamais dans les autres mois de l'année les Indiens n'entreprendront rien de conſéquence ſans y être forcés ; ces mois ſont réputés très-malheureux.

## *Yogons.*

Il y a vingt-ſept *Yogons*, qui durent communément chacun ſoixante Najigués : ils ſe ſuccédent les uns aux autres ſans interruption. Leurs noms ſont,

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | Vichecambon. | Bon. | 10 | Guetom. | Mauvais. |
| 2 | Pridi. | Bon. | 11 | Virti. | Bon. |
| 3 | Aïchteman. | Bon. | 12 | Dourouvon. | Bon. |
| 4 | Saoubaguinon. | Bon. | 13 | Viagadon. | Mauvais. |
| 5 | Sabonon. | Bon. | 14 | Archénon. | Bon. |
| 6 | Adicandon. | Mauvais. | 15 | Vatchetron. | Bon. |
| 7 | Sougarneon. | Bon. | 16 | Siddi. | Bon. |
| 8 | Dourti. | Bon. | 17 | Vedibadon. | Mauvais. |
| 9 | Choulom. | Mauvais. | 18 | Varianon. | Bon. |
| 19 | Parigon. | Bon. | | | |
| 20 | Chivon. | Bon. | | | |
| 21 | Chiddon. | Bon. | | | |
| 22 | Saddion. | Bon. | | | |
| 23 | Soubon. | Bon. | | | |
| 24 | Soubranion. | Bon. | | | |
| 25 | Broumon. | Bon. | | | |
| 26 | Mahandron. | Bon. | | | |
| 27 | Vaïtredi. | Mauvais. | | | |

Le dix-ſeptiéme Yogon que j'ai écrit ſuivant la prononciation Tamoule *Védibadon*, eſt connu à Surate ſous la prononciation de *Vatibate* ; il eſt regardé comme ſi mauvais, qu'il ſert de nom collectif pour déſigner les mauvais jours : de ſorte

que quoique cet Yogon n'arrive qu'une fois tous les vingt-ſept jours, cependant tous les mauvais jours ſont nommés à Surate, Vatibate; & lorſque les Indiens veulent s'excuſer de quelques affaires à raiſon d'un mauvais jour, ils diſent que c'eſt Vatibate.

### *Carémons.*

Les *Carémons* ſont au nombre d'onze; il en arrive deux tous les jours, & chacun dure trente Najigués; leurs noms ſont,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 Baron..... | Bon. | 7 Pattiré..... | Bon..... |
| 2 Balevon..... | Bon. | 8 Sagounon..... | Mauvais. |
| 3 Caoulevon..... | Bon. | 9 Sadouchoudon..... | Mauvais. |
| 4 Tahudele..... | Bon. | 10 Nagaron..... | Mauvais. |
| 5 Guénéſſi..... | Bon. | 11 Guimédouguénon..... | Mauvais. |
| 6 Vani..... | Bon. | | |

Les Tidis, les Natchétrons & les Yogons, durent ordinairement ſoixante Najigués. Il arrive cependant que leur durée peut aller quelquefois juſqu'à ſoixante-ſix & demi, ou ſe réduire à cinquante-trois & demi, mais jamais ni plus ni moins.

Les Carémons peuvent auſſi diminuer ou augmenter de trois Najigués. La raiſon de ces différences eſt inconnue aux Brames ordinaires & à tous les Choutres.

Je n'ai jamais pu ſavoir d'aucun Brame ce que c'étoit qu'un Yogon & un Carénon. Quoique les Indiens les regardent comme très-eſſentiels pour le bonheur ou le malheur de leur vie, ils n'en connoiſſent que les noms, la durée & les qualités bonnes ou mauvaiſes. Ils s'en rapportent abſolument aux Brames ſur tout ce qui peut les intéreſſer; de manière qu'ils ſont obligés d'y recourir quand ils veulent ſavoir quelque choſe de relatif à leur religion, & même à leurs mœurs.

Ces derniers font toujours difficulté de les inſtruire, de crainte qu'on ne perce dans leurs myſtères, ce qui leur feroit perdre l'aſcendant qu'ils ont ſur l'eſprit du peuple. Pluſieurs Indiens que je conſultai, quoiqu'ils connuſſent parfaitement l'hiſtoire de leurs Dieux, ignoroient abſolument, & même ſe ſoucioient peu de connoître les jours où ils vivoient. Contens de ce que les *Pandjangancarers* leur annonçoient tous les matins, ils n'en deſiroient pas davantage.

La façon de ſupputer les bons & les mauvais jours, n'eſt point particulière aux Tamouls, elle eſt générale dans toute l'Inde.

Le *Pandjangan* qui eſt l'Almanach des Tamouls, annonce les *Varons* ou jours de la ſemaine, les Natchétrons, les Yogons, les Carénons & les Tidis; on y voit s'ils ſont heureux, & le tems où ils commencent.

Les Pandjangancarers ou Brames, porteurs de Pandjangan, ſont tenus de les annoncer tous les matins dans les maiſons auxquelles ils ſont attachés; ils leur diſent auſſi (mais ſans y être obligés) le quantiéme du mois, & l'arrivée des Vartchions; ils n'ont pas beſoin de leur annoncer les Rougoucalous, les Couliguens & les Laquenons, parce qu'ils ont des durées ſtables, & arrivent chaque jour à des heures fixes. Quant aux fêtes, comme elles arrivent avec les Natchétrons ou les Tidis, excepté le Pongol, & le premier jour de l'an, qui commence avec le Soleil, il ſuffit de l'annonce du Natchétron, ou du Tidi.

L'exceſſive curioſité des Indiens pour connoître l'avenir, les porte à chercher tous les moyens de le pénétrer. La perſuaſion où ils ſont que les Brames en ont le privilége, les fait recourir à chaque inſtant à ces pieux impoſteurs. Les gens aiſés,

aisés, & de grande Caste, sont dans l'usage non-seulement de se faire annoncer tous les jours le Natchetron & le Tidi, mais encore de se faire dire la bonne aventure; ils se réglent sur les prédictions des Pandjangancarers, pour traiter toutes les affaires : on doit penser de combien d'absurdités & de fables ces pronostics sont mêlés.

Les jours bons ou mauvais, les heures funestes ou heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin, tout donne matière à recourir aux Devins. On consulte encore l'avenir par le vol, le cri ou le chant des oiseaux. Rien n'est capable de faire vaincre à un Indien la crainte qu'un pronostic fâcheux lui inspire, malgré la preuve qu'il a tous les jours du charlatanisme de ces tireurs d'horoscopes.

Former des pronostics sur les maladies périodiques des femmes, prendre augure sur la manière dont on a éternué, interpréter les songes, observer les jours propres à se faire raser, à habiter une maison neuve, ou en faire bâtir une autre, tâcher de découvrir si une femme enceinte accouchera d'une fille ou d'un garçon, employer les enchantemens contre les bêtes venimeuses, savoir si la rencontre ou la vûe de tel autre objet est de bon ou de mauvais augure, &c, tout cela s'appelle *science*, & fait la principale étude des Brames qui sont intéressés à entretenir le peuple dans ces erreurs superstitieuses, par le profit qu'ils en retirent.

## CHAPITRE XIV.

### *Symbole des Brames.*

J'AI cru devoir terminer cet Ouvrage par le ſymbole des Brames, il démontrera que les uſages ſuperſtitieux pratiqués par le peuple crédule & fanatique, ſont bien éloignés de la philoſophie des Brames, dont la morale eſt de la plus grande pureté (*a*).

L'ÊTRE ſuprême que nous appellons *Chiven*, & que d'autres nomment *Vichenou*, eſt le ſeul que nous reconnoiſſons pour le Tout-Puiſſant; il eſt le principe des cinq élémens, des actions & des mouvemens qui occaſionnent la vie & le tems: confondu avec nos ames, il nous donne l'exiſtence; ainſi la ſubſtance de l'ame & la connoiſſance qu'elle a, n'eſt autre choſe que Dieu lui-même. Il a tout créé, conſerve tout avec bonté, & à la fin doit tout détruire: il eſt le Dieu des Dieux, le Dieu tout-puiſſant; il eſt ſeul le Seigneur: les Védams, les Yagamons, les Chaſtrons & les Pouranons le certifient. Toutes les Divinités ſubalternes ne ſont que des créatures; il a détruit pluſieurs fois le monde entier, & l'a recréé de nouveau; il eſt un Être immenſe, & ſemblable à une lumière, il ſe répand par-tout, il eſt éternel, il n'eſt né de perſonne, il eſt tout, & ſera en tout tems. Il ſe connoît

(*a*) Ce Chapitre eſt une ſimple traduction du Candon.

lui seul, & est incompréhensible à tout autre : les Dieux mêmes ne comprennent pas son essence, c'est sa substance suprême qui communique la clarté au Soleil & à la Lune. Ce Dieu seul a créé l'univers par sa puissance productive, il maintient tout par sa puissance conservatrice, & il détruit tout par sa puissance destructive; de sorte que c'est lui qui est représenté sous le nom des trois Dieux, qu'on nomme *Trimourti*. Il a créé les Dieux, les hommes & les animaux seulement, pour rendre sensible sa bonté. Tantôt il paroît n'avoir ni sentiment ni aucune qualité sensible; tantôt semblable au feu qui se trouve dans le bois & les pierres, dans l'eau & dans l'air, Dieu se trouve dans l'intérieur de toutes choses; sa sagesse, sa puissance & ses projets sont comme une mer immense & sans bornes, personne n'est en état de la traverser & de l'approfondir : quoiqu'il n'ait pas la propriété d'avoir un corps ni d'une grande masse ni d'un petit atôme, il prend cependant quelquefois une figure, afin que ceux qu'il a créés, & qui étoient plongés dans les ténébres, jouissent de la lumière; & malgré les différentes formes humaines qu'il a prises, il n'est sensible ni aux plaisirs ni aux peines, il est par sa nature exempt de toute vicissitude. Il n'y a point d'autres Dieux que lui; personne ne peut démêler ni distinguer, ni éviter les illusions qu'il répand dans le monde; il remplit tout l'univers par son immensité, il est le principe de toutes choses, sans avoir eu de principe.

Dieu qui est infiniment plus petit qu'un atôme, est infiniment plus grand que tout l'univers : ce Dieu indépendant, ce Dieu libre, ce Dieu qui est toutes choses, exista toujours seul, sans attribut, sans acte, sans qualité, sans être sujet au lieu & au tems; de sorte qu'il est immuable. Cet Être unique &

ſimple, n'a aucune connexion réelle avec la matière, ainſi que les rayons de la Lune réfléchis dans l'eau paroiſſent être en mouvement avec l'eau qui ſe remue, ſans qu'il y ait rien de réel par rapport à la Lune : voilà l'image de cet Être, avec tout ce qui eſt matière & attribut, paſſions ou actions ; cette union eſt encore ſemblable aux ſonges qui font voir & toucher des choſes illuſoires, Dieu ſe manifeſte dans pluſieurs corps, ainſi que dans pluſieurs ames, comme le Soleil qui eſt unique, imprime ſon image dans pluſieurs vaſes d'eau ; c'eſt par ſes ordres que le vent ſouffle, que le Soleil éclaire, que le feu échauffe, & que la pluie tombe ; enfin il eſt la perfection, le principe, la fin & la gloire de ſes adorateurs.

Quant aux Dieux que nous avons multipliés, & que nous honorons ſous tant d'images, on ne les a figurés ainſi qu'en faveur des ignorans & des eſprits foibles, dont la religion groſſière avoit beſoin de quelque choſe de matériel & de palpable : ils n'auroient pu comprendre la bonté & la grandeur de l'Être ſuprême, ſans toutes les repréſentations qui les font penſer à Dieu, lorſqu'ils apperçoivent ſes attributs, dont on a fait pour ainſi dire autant de Dieux différens. Mais au contraire ceux qui peuvent comprendre ce Dieu, n'ont pas beſoin d'idoles, car les figures auxquelles nous offrons nos hommages, ne ſont proprement que les reſſemblances de ſon Être, d'autant qu'il eſt venu diverſes fois dans le monde, ſous des formes que nous honorons en mémoire de ſes apparitions divines, & des biens qu'elles nous ont procurés.

Nous croyons auſſi que les plantes & les animaux ont véritablement une ame comme nous, & par cette raiſon que tous les animaux vivans doivent être reſpectés ; que ceux qui les immolent commettent un grand crime.

Nous révérons la sainteté de divers lieux & rivières, parce que Dieu nous a promis de répandre ses graces sur ceux qui les habiteroient.

Les distinctions de nos familles sont fondées sur leur propre origine : nous considérons les Brames comme les premiers, parce qu'ils sont sortis du visage de Brouma ; les Chatriers comme les seconds, parce qu'ils sont sortis de ses épaules ; les Vassiers comme les troisiémes, parce qu'ils sont sortis de son ventre ; & les Choutres ont le quatriéme rang, parce qu'ils sont sortis de ses pieds. Peut-être ces origines ne sont-elles que des figures allégoriques de la vérité, mais nous les croyons très-réelles : voilà notre croyance & notre foi. Elle n'est point parfaite, parce que nous ne savons pas la manière de plaire davantage à Dieu ; mais l'abondance & la grandeur de sa miséricorde supplée à ce qui nous manque par le culte : nous savons seulement que nous devons craindre & servir Dieu ; c'est en quoi nous sommes tous d'accord : malgré la différence de nos sectes, nous convenons tous & confessons unanimement que ceux qui pratiquent le bien sont récompensés selon leurs bonnes œuvres ; mais que ceux qui font mal sont punis selon leurs mauvaises actions. La bonté de Dieu n'empêche point sa justice, & sa justice ne nuit point à sa bonté, mais le secret de sa conduite est impénétrable. Qui peut mesurer la profondeur de ses jugemens ? nous adorons son incompréhensibilité.

*Fin du premier Volume.*

## *FAUTES A CORRIGER.*

| *Page* | *ligne* | |
|---|---|---|
| 18.... | 2, | vint ſur le côteau, *liſez*, vint camper ſur le côteau. |
| 32.... | 21, | où ils peuvent en jouir ſans craindre, *liſez*, où ils peuvent jouir de cette aiſance ſans craindre. |
| 99.... | 1, | comme chez preſque les peuples Orientaux, *liſez*, comme chez preſque tous les peuples Orientaux. |
| 123.... | 6, | le Dieu Arounin eſt le conducteur, *liſez*, en eſt le conducteur. |
| 150... | 22, | qui ne font qu'une, *liſez*, qui n'en font qu'une. |
| 153... | 17, | l'imprudence, *liſez*, l'impudence. |
| 209.... | 9, | Vichenou eut pitié des peuples victimes de ténèbres involontaires, *liſez*, Vichenou eut pitié des peuples victimes des ténèbres dans leſquelles ils étoient plongés. |
| 220... | 25, | les images des Dieux peuvent, *liſez*, doivent être. |
| 226.... | 8, | l'idole part, portée, *liſez*, l'idole portée. |
| 232.... | 1, | (de la note), ſont des Caſtes diverſes, *liſez*, ſont des claſſes diverſes. |
| 233... | 12, | ſe promènent tous enſemble, *liſez*, ſe promènent enſemble. |
| 234.... | 1, | (de la note), tartelettes ſacrées, *liſez*, tartelettes ſucrées. |
| 238... | 22, | qui tous les jours en mettent, *liſez*, qui tous les jours s'en mettent. |
| 238..... | | (à la note), pag. 175, *liſez*, 152. |
| 262... | 21, | ſur la tyrannie de l'autre, *liſez*, ſur la tyrannie des autres. |
| 263... | 16, | ne ſe nourriſſoient de légumes, *liſez*, ne ſe nourriſſoient que de légumes. |
| 264..... | | Chap. VII, *liſez*, Chap. VIII. |
| 266... | 10, | de farine ou de riz, *liſez*, de farine de riz. |
| 267.... | 6, | pratiquer l'aumône, ſur-tout aux Brames, *liſez*, ſur-tout envers les Brames. |
| 281.... | 3, | ils renvoient à des tems fort éloignés de la première création, *liſez*, ils renvoient à des tems fort éloignés la première création. |

The Merriam Bindery Inc.
N. Manchester, Ind.
JUL 1958
"Bound To Please"